



HAL
open science

Traduction originale annotée et commentaire du Volume 1 de la correspondance de Marsile Ficin (lettre 1 à 62)

Béatrice Fracchiolla

► To cite this version:

Béatrice Fracchiolla. Traduction originale annotée et commentaire du Volume 1 de la correspondance de Marsile Ficin (lettre 1 à 62). 1993. halshs-02277651

HAL Id: halshs-02277651

<https://shs.hal.science/halshs-02277651>

Preprint submitted on 5 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Béatrice Fracchiolla

Juin 1993



Traduction et commentaire des lettres 1 à 64 du premier volume de la correspondance de Marsile Ficin, d'après le texte établi par J. Gentile in "Le espistole di Marsilio Ficino", ed. Olshki, 1991.

UFR de Latin, Paris IV La Sorbonne

Béatrice Fracchiolla

Juin 1993

Le Pape, l'Église, le Cardinal

Traduction et commentaire des lettres 1 à 64 du premier volume de la correspondance de Marsile Ficin, d'après le texte établi par J. Gentile in "Le espistole di Marsilio Ficino", ed. Olshki, 1991.

NB: Travail de recherches et de traduction effectué en vue d'une publication (non aboutie) - 1993

COPYRIGHT

UFR de Latin, Paris IV La Sorbonne

Introduction Générale

et

Commentaire

Quelques Mots sur Marsile Ficin

Sa vie jusqu'à sa conversion

Né le 19 Octobre 1433 à Figline, près de Florence, le jeune Marsile est dès 1453, peut-être même avant, présenté à Cosme de Médicis dont son père est non seulement le médecin, mais aussi l'ami. À l'âge de dix-huit ans, il suivit à Florence des cours de médecine et de philosophie sur la logique de Paul de Venise ainsi que sur *L'Éthique* et d'autres ouvrages d'Aristote et fut tuteur dans des familles patriciennes, chez les Pazzi, et très probablement aussi chez les Carrigiani et les Benci. Plus d'une fois il dit qu'il voulait devenir philosophe plutôt qu'orateur, et ses traités de jeunesse montrent sa connaissance d'Aristote et d'Avéroès de même que sa maîtrise de la méthode et de la terminologie scolastiques.

En 1456, Marsile présente à Cosme ses deux premiers ouvrages, le *De laudibus philosophiae* et les *Institutiones Platonicae*, puis, en 1457, deux nouveaux traités, le *De amore divino* et le *Liber voluptate*, où il compare les doctrines de Platon, d'Aristote, d'Épicure et de Zénon. En 1458 son père l'envoie étudier la médecine à Bologne, mais il n'obtint jamais, à ce qu'il semble, son diplôme. Cependant, Cosme, qui a pour ce jeune homme de grands desseins, l'en rappelle aussitôt et lui fait apprendre le grec. En 1462, il lui fait don d'une maison, à Florence, près du Palais des Médicis, ainsi que de la villa de Careggi, bientôt mieux connue sous le nom d'Académie de Florence, afin que Marsile puisse mieux se consacrer à la traduction d'œuvres grecques en latin. Peu après, en 1462 toujours, il traduit les *Hymnes Orphiques*, et en 1463, à la demande de Cosme et poussé par Landino, il traduit le *Pimandre*, attribué à Hermès Trismégiste, grand livre de l'ésotérisme alexandrin, qui vient d'être apporté en Italie. Dès la traduction achevée, en 1463, celle-ci est à son tour traduite en langue vulgaire par Tommaso Benci, et obtient un immense succès. A la même époque, il s'occupe de petits traités néoplatoniciens ou pythagoriciens, (*De Secta Pythagorica* de Jamblique, les *Mathematica* de Théon, les *Aurea praecepta Pythagorea* et les *Pythagorea symbola*), qui prouvent son intérêt primordial pour les

ouvrages de la mystique païenne et des sciences occultes mais, ayant reçu de Cosme et d'Amerigo Benci (Cf Lettre 3) deux manuscrits de Platon en 1462, il entreprit de les traduire en latin, travail qui dura apparemment 5 ans.

En 1466 il a déjà traduit 23 dialogues de Platon moins le *Cratyle*, et en 1467 il traduit en langue vernaculaire le *De Monarchia* de Dante.

En 1470 au plus tard, le Platon de Ficin était accessible, mais il ne fut imprimé pour la première fois qu'en 1484, année où il commença la traduction des *Ennéades* de Plotin, publiées en 1491. Parallèlement, il donnait une version moderne des traités de démonologie et des opuscules ésotériques de l'âge alexandrin, de Jamblique, et de Porphyre qui lui restaient à traduire.

En 1468, le 7 novembre, date de naissance de Platon, a lieu à Careggi un banquet platonicien en son honneur, à partir duquel Ficin écrit son *Commentaire sur le Banquet* dont la première rédaction paraît en 1469. En 1475, après en avoir fait une seconde version qui deviendra celle de référence pour la postérité, il la dédie à Laurent de Médicis, et la traduit rapidement en langue vernaculaire sous le titre *Dello Amore*. À cet ouvrage succèdent, la même année, les commentaires sur le *Philèbe*, le *Parménide* et le *Timée*.

En proie à une crise de conscience depuis 1465, il décide de se faire ordonner prêtre en 1473, et publie son *De religione christiana* en 1474, ainsi que sa *Theologia Platonica*, dont il avait commencé la rédaction déjà depuis 1469. Prêtre, il obtint de nombreux bénéfices, dont San Cristoforo à Novoli grâce à Laurent de Médicis (Cf Lettres 23, 24, 27, 28), et devint, plus tard, chanoine de la cathédrale de Florence.

Doté d'une bonne connaissance des termes médicaux, il devient bientôt le médecin des corps et des âmes, grâce, d'une part, à Galien, qu'il fut l'un des premiers à citer, et à Platon de l'autre. Et puis, bien sûr, grâce à Dieu.

Comme humaniste, Ficin reçut la culture latine de son siècle, c'est-à-dire scolastique, annota les latins, copia les églogues de Dante et de Virgile, et des travaux de Leonardo Bruni. Dans sa jeunesse, il fréquenta Pogge et Marsuppini, correspondit avec Matteo Palmieri et Donato Acciaiuoli, et Landino, Politien, Ermolao Barbaro et Pic de la Mirandole étaient de ses amis et disciples. On comptait également au nombre de ceux-ci de nombreux érudits classiques, poètes, orateurs latins, et plusieurs membres de la classe des chanceliers et des secrétaires qui, depuis le début de l'humanisme, constituèrent, avec les professeurs, la base sociale et professionnelle la

plus importante de la culture humaniste.

À tous ces ouvrages s'ajoute un nombre considérable de lettres, écrites entre 1457 et 1499, qu'il commença à rassembler dès 1473 pour en faire un recueil de douze volumes, dont le premier fut publié en 1495 (voir la *Préface aux lettres*).

Ses sources

En dehors d'Aristote, ses oeuvres attestent de sa connaissance de nombreux auteurs. Dans sa *Divisio philosophiae*, il montre par exemple sa connaissance de Cicéron et son influence, en mettant le *De finibus* et le *De officiis* dans la philosophie morale; celle de saint Thomas d'Aquin dans sa *Theologia Platonicae*, qui, d'après Monsieur Etienne Gilson serait totalement imprégnée de la *Contra Gentiles* et que Saint Antonin lui aurait conseillé de lire avant de se plonger dans l'étude de Platon, afin de ne pas risquer l'hérétisme; mais aussi celle de Lucrèce, qu'il a lu dans sa jeunesse, de Sénèque, de Virgile, d'Ovide, d'Horace, Macrobe, Apulée, de tous les grands classiques latins en général, d'Homère, d'Hésiode, de Platon, de Pythagore, d'Épicure, de Strabon, d'Orphée, de Plotin, de Procul, d'Hermès Trismégiste, de Chalcidius, de Denys l'Aéropagite, de Jamblique, d'Avérroès, d'Avicenne, d'Alfarabi, de Zoroastre, de Boèce, de Pétrarque, de Dante, de Bruni, Guarino, l'Arétin, Salutati et Porcellio, Palmieri, de Saint Augustin, de Saint Jérôme... et la liste est encore bien incomplète.

Son portrait

Petit, Malingre, un peu bègue, sujet à de brusques dépressions, superstitieux, sensible à la douceur lénifiante de la campagne toscane, sans grand caractère dans les moments difficiles,

mais travaillant toujours à dominer et à approfondir ses incertitudes et ses faiblesses par le moyen de l'intelligence et du livre. Sa curiosité allait aux études de physique et de physiologie.

Traducteur et commentateur du grec en latin de nombreuses oeuvres, professeur, exégète, humaniste, lettré, éthicien, versificateur, dialecticien, mythologiste, métaphysicien, apologiste chrétien, théologien, prêtre, thomiste, mystique, théoricien musical et musicien reconnu, astrologue, théoricien médical, psychiatre, médecin et théoricien de l'amour, diététicien, démonologiste, mage hermétiste, orphiste, augustinien, dantien, historien de la poésie, de la religion, de la philosophie et du plaisir, quiétiste, fils dévoué, timide sycophante et par dessus tout, platonicien, Ficin était hautement original, conservateur, bizarre, érudit et penseur.

Introduction aux lettres

Le style de Marsile Ficin

Il est essentiellement classique, comme celui de ses correspondants en général : clair et fluide, il est plus simple qu'élégant, plein d'enthousiasme et de jeux de mots (Cf. Lettre 26, sur "Lauro"). Il contient de nombreuses métaphores, comparaisons (la foule est ici comparée à un polype, là le corps à une bête sauvage et féroce, lettre 49), et images assez fortes et fertiles (voir, en particulier les lettres 6 et 12), souvent inspirées de la mythologie platonicienne (par exemple, l'image de l'âme se voyant pousser des ailes, empruntée au *Phèdre*.).

On y trouve parfois des néologismes pris au grec, comme *philodoxi* (les hommes peu instruits en philosophie), lettre 12, ou à l'italien, *delitia*, (les délices), lettres 16 et 56, ou encore au latin *prohemia sunt*, lettre 38, mais ils font figure d'exception et sont toujours facilement compréhensibles.

Enfin, en ce qui concerne le sens de certains mots, il faut se souvenir que chez Ficin, *animus* est l'équivalent des termes grecs *psyché*, *thymos*, *dianoia*, et *nous*, qu'*anima* correspond à *psyché*, et qu'*intellectus* est chez lui interchangeable avec *mens* et *nous*.

Le français n'étant pas aussi riche que le latin et le grec dans ce champ lexical, et les termes se trouvant par ailleurs souvent choisis indifféremment par l'auteur, la traduction généralement choisie en français sera par conséquent "âme" pour les deux premiers termes, et "esprit" pour les deux seconds. Il arrive cependant que Ficin emploie le terme d'*animus* au sens latin de "siège des sentiments", donc le cœur, comme dans la lettre 36.

Il n'existe pas d'utilisation uniforme d'un même terme pour une exprimer une idée particulière chez Ficin, mais il semble bien plutôt que ce soit la diversité des moyens qui l'emporte pour exprimer une même idée. On voit très bien cela par exemple dans l'usage indifférencié qu'il fait

des termes de *litterae* et de *epistola* (voir par exemple les lettres 24, 25, 27, 63 et 64).

Nous pouvons enfin faire une dernière remarque concernant l'emploi apparemment particulier au latin de la renaissance italienne - cela est le cas également chez Pétrarque - des pronoms personnels *is, ea, id* avec un sens de démonstratifs, ainsi qu'un usage abondant des pronoms d'ipséité (*ipse, ipsa, ipsum*) et des pronoms et adjectifs indéfinis (*quidam, quaedam, quiddam*).

Trois genres de lettres

Résonnant souvent du ton édifiant des correspondances de Pétrarque ou de Sénèque, les lettres de Marsile Ficin appartiennent au moins par leur forme à la tradition épistolaire humaniste, ou même, à celle médiévale de "*l'ars dictaminis*". La première partie de sa correspondance contient également de nombreuses réponses de ses correspondants : la lettre 1, de Cosme de Médicis, la 11, de Bessarion, la 62 de Carlo Marsuppini, et beaucoup de lettres de Laurent de Médicis. On peut s'étonner de ce qu'il n'y en ait aucune de Giovanni Cavalcanti à qui pourtant, une grande partie de la correspondance est destinée. Il est à noter que c'est Marsile Ficin lui-même qui a attribué les titres ici-donnés à ses lettres. D'autre part, le classement non chronologique de ces mêmes lettres demeure inexplicable, mais ne prête cependant à aucune incohérence, probablement grâce au contenu peu événementiel de cette correspondance. Il ne semble pas non plus que Ficin ait cherché à en réaliser un classement thématique ni même suivant une certaine progression de pensée.

Afin d'introduire l'ouvrage, je ferai une rapide présentation formelle des lettres, sans insister sur l'intérêt qu'il y aurait à se pencher sur les rapports des différents correspondants entre eux, y compris dans leurs silences, et l'évolution de ces rapports.

Tout d'abord, on trouve de brèves missives, concernant l'envoi et la réception de livres, sur des travaux en cours, ou bien de remerciements ou encore de recommandation. Parfois, cependant, une note de réflexion philosophique s'y introduit. Leur ton est souvent protecteur, parfois flatteur, selon que c'est le maître qui écrit à l'élève ou un simple protégé à un puissant protecteur.

Dans celles à ses amis plus particulièrement chers comme Cavalcanti, il se plaint toujours de ne pas recevoir de nouvelles, menaçant de cesser d'écrire s'il n'en reçoit pas, ou encore écrivant étrangement qu'il n'a rien à écrire...! De leur côté, Laurent de Médicis et Carlo Marsuppini emploient eux aussi le même ton pour se plaindre de Ficin qui ne leur répond pas.

Le ton y est familier, ironique, parfois presque farceur : ce sont de véritables tentatives de séduction (voir par exemple lettre 1, 3, 14, 19...).

Le second type de lettres, que nous dirions plus normales, sont d'une longueur moyenne et se caractérisent par leur mélange de tons parfois plaintif, souvent philosophique, amical ou admiratif, imagé, consolateur (lettres 14 et 49), ou démonstratif, parfois destinées à plusieurs personnes (lettres 5, 18, 52), et donc probablement à être lues publiquement, ou à circuler (voir à ce propos la lettre 15).

Il existe enfin un troisième genre de lettres qui constituent de véritables traités philosophiques (lettres 4 et 6), considérées comme telles par l'auteur lui-même puisqu'il les cite au nombre de ses oeuvres (voir lettre 20), et qui se sont parfois vues publier à part (voir manuscrits et éditions).

Marsile Ficin

les principaux thèmes abordés dans sa correspondance

1457-1475

I L'Idéal humaniste selon Ficin

Dans ses lettres, Marsile Ficin non seulement donne une sorte de mode d'emploi pour accéder à la sagesse, mais définit aussi un type humain idéal, de même qu'un idéal du prince à travers, d'abord, la figure de Cosme, puis celles de Julien, et surtout, de Laurent de Médicis, qui n'est pourtant jamais doté de toutes ces qualités que parce qu'il est le petit fils de Cosme.

Cet idéal humain, c'est la figure du philosophe, modèle à imiter, et dont l'image à partir des idéaux classiques est, ou bien celle du maître de moralité, dont l'exemple récurrent est Socrate, ou bien celle de l'investigateur désenchanté de la réalité naturelle, comme Démocrite. Dans les deux cas reste l'aspiration à des résultats pratiques qui vont de la prévision du *fatum* à la guérison des maladies. Il arrive que les deux modèles et leurs devoirs se rencontrent jusqu'à se fondre (et ce sera en partie le cas de Ficin) : le philosophe devient médecin du corps et des âmes. L'idéal du philosophe est aussi défini selon Sénèque et le stoïcisme (cf. lettres 19, 49, 57, 58, 59), et l'épicurisme (cf. lettre 47).

En tout cas, il s'agit d'éduquer une élite sur le fondement de la religion platonicienne, et Ficin l'oppose au peuple, qu'il s'efforce toujours de sauver (cf. lettres 46, 57, 58, 59) mais ne cesse de dénigrer malgré tout, justement parce celui-ci ne l'entend pas et donc, reste "une masse informe sans queue ni tête". Il écrit "Dieu a envoyé Platon pour que la religion fût le lot non seulement de ceux qui ont la foi du charbonnier (les "*rudiores*"), mais de ceux qui sont initiés à la philosophie (les "*peritiores*")". Le laboratoire où va se former cette élite est bien entendu l'Académie.

L'Académie est un cercle d'amis, une sorte de communauté spirituelle sans structure rigide véritable où l'on discute amicalement avec les membres plus âgés du cercle. Ses membres étaient appelés *comphilosophi* par Ficin qui aimait par ailleurs faire des jeux de mots sur les noms ou les titres de ses amis et protecteurs, initialement parce qu'il aimait faire des compliments "arcanes", mais aussi parce qu'il avait une sorte de sens superstitieux, et pensait que les jeux de mots reflétaient une sorte d'identification essentielle (cette approche magique des plaisanteries était depuis longtemps présente dans la tradition platonicienne, chez Apulée, Lucien, Plutarque, et Platon lui-même; voir lettre 26).

Que faisait-on à l'Académie? On récitait, en cercle restreint, des *orationes* édifiantes que Ficin appelait "déclamations", on lisait Platon et d'autres philosophes en présence d'un ou plusieurs jeunes disciples, on y tenait des conférences publiques sur Platon et Plotin dans une église ou un oratoire voisin, on y observait les anniversaires de la mort et de la naissance de Platon, on y chantait des hymnes à la manière de Platon, on y donnait des banquets platoniciens, on estimait l'activité mathématique, scientifique et magique, et de même qu'on pensait que Platon l'avait fait, on y "mythologisait" de façon platonicienne. Enfin, on y choisissait des amants et des amis platoniques. Même la gaieté, la vivacité et les plaisanteries qui précédaient tous les débats sérieux suivaient l'antique exemple. L'imitation n'était pas qu'un jeu, elle était une méthode d'apprentissage (cf. lettre 3).

Il y avait également des jardins, réputés, mais dont nous ne savons rien d'autre à ce jour, et une fresque représentant Démocrite riant et Héraclite pleurant (lettres 57 et 58), dont nous ne connaissons pas l'auteur, mais qui pourrait être de Botticelli, et dont la postérité, surtout Bramante, s'est inspirée. Une phrase ornait les murs de l'Académie ordonnant d'être heureux dans le présent "*laetus in praesens*" (cf. lettre 47).

L'éducation de l'homme sage passe donc par un apprentissage philosophique, et Ficin réinstaure et développe la doctrine pseudo-aristotélicienne qui lie le travail productif des intellectuels, des artistes et des penseurs à la planète Saturne et à la mélancolie.

Le but à atteindre est bien la contemplation de Dieu et des idées intelligibles, par laquelle l'homme doit gagner une solide attitude éthique, la plus sûre fondation de toutes nos actions et opinions morales. Et pour parvenir à Dieu par Platon, il suffit d'écouter la parole de Ficin dans

ses lettres (cf. 2, 4, 8, 10, 14, 18...) et de suivre ses conseils d'éducation (lettres 53, 57, 58, 59).

II La conception du monde

Une lettre en particulier expose cette conception que Ficin emprunte ici entièrement au *Timée* de Platon. Il s'agit de la lettre 42 (à voir pour tout ce qui suit).

D'après André Chastel, la cosmologie ficinienne procède d'analyses esthétiques. En tant qu'héritier des traditions antiques et patristiques qui ont grandement célébré la perfection du monde et sa dignité absolue, il approfondit ces thèmes là où ils coïncident. L'ordre du monde est admirable ; Ficin écrit : "par son utilité, son ordonnance, son décor, le monde témoigne d'un artiste divin et nous donne la preuve la plus manifeste que Dieu est l'Architecte du monde"(in *Commentaria Platonis Proemium*, Opera II, p. 102).

Pour lui, la création est organisée comme un être vivant où rien n'est inutile, et comme une oeuvre d'art où tout concourt à l'effet final. Il serait impensable de changer les membres ou la structure des plantes ou des animaux, car alors, toute la structure s'effondrerait. Tous les membres sont groupés en fonction de l'ensemble, et "toutes les parties du monde concourent en quelque sorte à la beauté de l'univers entier, de telle sorte qu'on ne peut rien enlever ni ajouter" (*Theologia Platonica*, II, 13, 1).

Il semble bien qu'il faille considérer l'univers historiquement et logiquement comme la première oeuvre d'art et le prototype de toutes choses: son auteur est avant tout un compositeur parfait. Or tout artiste reste présent dans son ouvrage ; ainsi "le créateur a pu, su et voulu rendre son oeuvre aussi semblable à lui que possible" (*theologia Platonica*, I, 5; et lettre 42).

Plus généralement, on trouve chez Ficin une cosmologie hiérarchisée par niveaux, ainsi composée : au sommet se trouve Dieu, puis viennent les ordres des anges et des âmes, les sphères des astres et des éléments, les différentes espèces d'animaux, de plantes, et de minéraux, et tout en bas de la hiérarchie, la matière originelle et informe.

On a ainsi cinq substances fondamentales dont l'âme est le centre : Dieu, l'intellect des anges, l'âme raisonnable, la qualité et le corps. Or cette hiérarchie est commandée par un élément particulier sans quoi elle reste sans vie, et cet élément, c'est la beauté, qui est "un certain acte ou bien un rayon qui, émanant du soleil divin, va partout répandre sa lumière". Ce rayon, émané de Dieu, pénètre d'abord la "pensée angélique" (le *logos* qui correspond à l'intelligence divine chez Plotin ; cf. lettre 5), puis il pénètre dans l'âme de l'univers et dans les autres âmes, puis dans la nature, et enfin dans la matière des corps. La matière n'a aucune vertu propre, c'est la lumière qui donne consistance à l'univers par ses réfractions successives à chaque niveau du réel (voir lettres 21, 26, 38, 41, 46, 56).

La beauté est ailleurs définie comme une grâce naissant de la correspondance de plusieurs choses ; naissant de la correspondance de plusieurs vertus, c'est la beauté de l'âme ; de plusieurs lignes et couleurs, c'est la beauté des corps ; la correspondance de leurs voix, c'est la beauté des sons et la première beauté ne se connaît qu'avec l'entendement, la seconde avec les yeux, la troisième, avec les oreilles. Ainsi l'entendement, la vue et l'ouïe sont-ils les trois seules choses avec lesquelles nous pouvons jouir de cette beauté (cf III).

L'on voit donc que dans cette hiérarchie universelle des êtres, chacun participe de quelque manière à l'essence des êtres qui lui sont supérieurs ; il résulte de cela un principe généralisé de participation ou communication, présent aussi chez saint Thomas d'Aquin, selon lequel chaque principe constituant l'essence d'un genre fait participer de cette essence, mais d'une manière diminuée et inférieure, tous les autres membres du même genre¹.

¹ On peut dire d'autre part que Ficin, projetant les puissances de l'âme dans l'ordre cosmologique, échappe totalement à l'aporie platonicienne née de l'opposition des arts d'imitation et des arts de création. Les prototypes qui résident dans l'esprit angélique et les énergies obscures que propagent les influences, ou démons, planétaires sont les principes mêmes qui dominent, expliquent et régissent toute la nature ; dans la mesure où cette double série d'entités représente des fonctions de l'être avec lesquelles l'âme peut coïncider, l'analyse de leurs propriétés ne fait que mettre en évidence l'aptitude de l'âme à s'emparer de ces principes. La vocation de l'homme est de remplir l'entre deux ; il agit à la fois au niveau du *mens* où règnent les signes purs et complets, et au niveau de l'*anima* qui organise les formes dans le travail harmonieux du cosmos.

III L'âme

Selon Aristote, l'âme est définie comme la forme du corps et en même temps considérée comme une substance incorporelle qui possède quatre pouvoirs : *vegetativa, sensitiva, motiva, et intellectua*. Il attribue seulement à la raison, la part active de l'esprit, une existence indépendante du corps. Le pouvoir intellectuel est immortel. Or Ficin reprend cette conception en la mêlant à celle de Platon selon qui l'âme est une substance, une entité existant en elle-même. "*Homo animus est, corpus hominis instrumentum*" : le corps est l'instrument de l'âme dont elle doit se libérer et par lequel elle tentera d'accéder à la contemplation de la divine beauté. Mais quels sont les rapports de l'âme avec le corps?

Le drame de la condition humaine de l'âme est d'être prisonnière du corps (lettre 38), et la matière qui la retient dans cette geôle dont parlent les Hermétiques est pour les Platoniciens une sorte de tombeau². Pour Ficin "la vie corporelle est une maladie de l'âme qui se torture et rêve ; nos mouvements, actions et passions, ne sont que des étourdissements de malades, des cauchemars, des délires d'insensés".

Ailleurs, il écrit "si l'homme est unique en nous, les bêtes sont nombreuses" ; le corps est une bête sauvage nourrie par l'homme au détriment de l'âme qui, effrayée par cet horrible et puissant animal, dépérit de plus en plus (lettre 57).

Cependant, l'âme peut parfois réellement utiliser le corps ou s'en échapper. Par les sens, elle peut aussi percevoir la beauté des objets, et par là, commencer l'ascension qui la conduira par niveaux successifs à Dieu. Elle le peut également par la vue et l'ouïe en particulier, reconnus par Ficin comme les sens les plus nobles, parce que les plus proches de Dieu (lettre 57). De même que la lumière est ce qui fait la beauté du monde et en permet la contemplation, l'œil est ce qui nous permet de voir le monde. La lumière, principe de la manifestation de Dieu dans l'univers, l'est aussi de l'âme qui la réfléchit. Et il faut aimer la lumière, "par la grâce de qui je peux aimer tout le reste". La vue est ainsi pour l'esprit le symbole même de l'acte divin, comme le soleil dans le spectacle de l'univers. "Dieu est cet œil par lequel voient tous les yeux et, selon le mot d'Orphée, l'œil qui voit tout en chaque objet, et véritablement aperçoit toutes choses en lui-même".

² En grec, *soma*, le corps, et *séma*, le tombeau, ce qui permet ici un jeu sur les mots.

Avant son incarnation, l'âme se trouvait auprès de Dieu, et selon la doctrine platonicienne de la réminiscence, la vue est aussi ce qui lui permet de se souvenir des choses divines en y étant excitée par la vue de leurs ombres, de leurs images terrestres, perçues par les sens du corps.

Par les songes, elle peut, libérée des chaînes corporelles par le sommeil (lettre 38), voir, comme le dit Cicéron "*ea quae [animus] permixtus cum corpore videre non potest*" (*De Divinatione*, I, 129). Pour le néoplatonisme en général, les songes sont les manifestations de l'âme libérée de ses limites et coïncident profondément avec la vie de l'univers : le *spiritus phantasticus* qui déploie alors son activité surprenante, transmet des messages sous les formes de signes, de figures et d'énigmes qu'il faudra interpréter. Selon André Chastel, l'ultime fondement de l'allégorie serait donc que pour l'âme consciente de sa destinée, le réel soit proprement de la nature des songes.

Par la contemplation enfin, elle peut s'échapper du corps et connaître, l'espace d'un temps bref, ce que sera sa vie après la mort. Mais cette expérience n'est réservée qu'à un petit nombre. Ficin en emprunte l'idée essentiellement à Platon dans le *Phèdre*. L'idée, illustrée à l'Académie de façon allégorique par la fresque représentant Démocrite et Héraclite, est qu'il faut se dérober à l'agitation dérisoire et pitoyable de la terre (lettres 57, 58), prendre appui sur la patrie céleste et inattaquable de l'âme, pour qui la réalité apparente, celle des sens et des passions, n'est qu'illusion. Il faut "se chercher au-delà du monde".

Selon le *Phèdre*, notre âme, avant de tomber dans le corps, vivait au ciel où elle se nourrissait et jouissait de la contemplation de la Vérité, de Dieu (voir lettre 6). Or Dieu est le foyer suprême de la lumière où brillent les modèles de toutes choses, c'est-à-dire les Idées, et l'âme, qui contemple assidûment l'intelligence divine, perçoit donc plus clairement l'essence de chaque chose. Notre âme, auparavant, voyait ainsi la justice en elle-même, la sagesse, l'harmonie, la beauté, et en général, tout ce que Platon appelle soit les Idées, soit la divine essence, et dont l'intelligence humaine se nourrit avec félicité tant qu'elle habite le céleste séjour.

Mais une fois poussée par le souci et l'appétit des choses terrestres, l'âme, qui se nourrissait jadis de nectar et d'ambrosie (c'est-à-dire de la vue de Dieu et de la parfaite jouissance qu'elle procure), descendant maintenant sans arrêt, puise au fleuve Léthé et oublie les essences divines (lettre 6). Or, elle ne revolera plus jamais vers le ciel si elle ne se remémore pas ces essences à l'aide de la justice et de la sagesse (voir aussi lettre 18, notes sur les vertus) : car c'est par ces

deux ailes que l'âme peut remonter au séjour d'en haut. Mais comme le dit Platon, seule l'âme du philosophe retrouve ses ailes puisque seul il pratique les deux vertus, active et contemplative, de justice et de sagesse. Et cette âme ne les recouvrera qu'en se séparant du corps, et en tendant d'un violent effort vers Dieu. Cette séparation du corps, cet effort de l'âme, Platon l'appelle le délire divin (Cf VI). Et ce délire s'empare de nous quand, entendant des sons harmonieux ou considérant un beau corps, il nous ressouvient de l'harmonie et de la beauté essentielles.

Le corps n'est finalement pour l'âme qu'un moyen d'accès à Dieu, l'amour de Dieu étant lié à l'amour humain qui en constitue une étape (cf. IV). Et l'expérience intérieure, la base concrète de la métaphysique de Ficin, consiste dans l'ascension continue de la conscience qui, conduite par une profonde inquiétude, abandonne le champ de l'activité extérieure et s'élève à des degrés de contemplation de plus en plus hauts, par quoi les champs intelligibles supérieurs d'êtres lui sont ouverts. Ce processus trouve sa fin et son achèvement dans la contemplation, par laquelle la conscience atteint une intuition immédiate de Dieu.

Peu à peu se construit la théorie de l'immortalité de l'âme, qui est au centre de la pensée ficinienne, et essentiellement fondée sur la théorie platonicienne. Chez Ficin, l'idée de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme est pour ainsi dire la même : elles sont toutes deux reliées l'une à l'autre comme une implication différente du même et unique acte de contemplation. Si Marsile Ficin utilise souvent les idées d'Aristote, c'est surtout contre l'Averroïsme³ (lettre 39), et il insiste sur le fait que l'âme étant la forme du corps, elle ne peut manquer d'exister individuellement. L'âme, comme substance à part entière, a sa place propre dans la hiérarchie de l'univers (cf III) ; située après Dieu et les Anges, et avant la Qualité et la Beauté, elle est donc le plus bas des êtres spirituels, et ainsi le voisin immédiat du monde corporel.

L'âme, puisqu'elle est capable, dans sa pure pensée, de concevoir des entités intelligibles, doit avoir une affinité avec ses objets. Donc l'âme est elle-même une entité intelligible et incorporelle, sinon elle ne pourrait pas distinguer les choses corporelles, et inversement (lettre 4).

De même que nous ne pouvons pas percevoir des choses invisibles avec notre vue, nous ne pouvons pas non plus penser des choses incorporelles avec un instrument corporel, ou chercher

³ La thèse averroïste de l'unité de l'intellect réfutait l'immortalité de l'âme individuelle, et ainsi, par rapport à l'averroïsme, le problème de l'immortalité de l'âme assumait une importance particulière. Une polémique éclata à ce sujet entre les tenants des deux partis, en 1512, au concile de Latran, qui finit par conclure à l'immortalité de l'âme, posée dès lors (grâce à Marsile Ficin?) comme dogme de l'Église catholique.

et conserver des choses séparées de la matière, de l'espace et du temps en utilisant une nature liée au corps, à l'espace, et au temps (lettres 38, 51). Pour démontrer l'immortalité de l'âme, Ficcin utilise en général le principe d'affinité : si les entités intelligibles qui forment les objets de la pure pensée sont éternels et immortels, l'âme, qui les conçoit, doit être de même éternelle et immortelle dans son essence. Un autre argument souvent utilisé en faveur de l'immortalité de l'âme et commun à Ficcin et à saint Thomas d'Aquin, est celui de l'appétit naturel de l'âme humaine pour Dieu et la vie éternelle. Cet appétit enfin participe intimement chez Ficcin de l'amour du Beau et du Bien, puisque Dieu est l'infiniment bon.

IV L'amour et l'amitié

Dans la correspondance de Ficcin, les deux termes se révèlent pratiquement interchangeables. Dans les lettres à Cavalcanti comme à Laurent de Médicis, on parle de lettres d'amour, et tout le vocabulaire se rapportant au champ sémantique ou métaphorique des sentiments est celui de l'amour, non celui de l'amitié (voir en particulier la lettre 28 et les lettres 27, 29, 33, 35, 38, 64). L'homme passe pour ainsi dire sur le plan de l'idéal, et l'exigente amitié éprouve des sentiments assez élevés pour que les plaintes soient amoureuses ; c'est parce que chez Ficcin, l'amour est avant tout platonique, c'est-à-dire amour de la beauté intérieure et extérieure de l'autre. À cela s'ajoute l'idée de la communion des âmes (lettres 37, 46 et 51), à laquelle préside toujours Dieu en tiers et garant.

Cette hiérarchie des sentiments aujourd'hui oubliée n'est pas sans continuer la théorie de l'amour courtois et du *Dolce stil nuovo* de Dante.

Dans l'amour courtois tout d'abord, l'amour est considéré comme une vertu qui excite à toutes les autres, surtout sociales, et si on n'y adore pas encore la Beauté idéale comme chez Ficcin, on exalte déjà cependant la femme pour les vertus qu'elle suscite et l'honneur qui en rejaillit. Dans le *Canzoniere* de Pétrarque, on trouve l'expression de l'amour courtois élevée à la perfection de

l'art antique. Chez Dante, Béatrice a une signification déjà supérieure sur le plan symbolique ; elle est la femme qui conduit à Dieu : par l'amour de la beauté et de la pureté, Dante gagne l'accès au Paradis.

Chez Marsile Ficin, la conception de l'amour dépasse encore ces théories amoureuses. D'après Paul Oscar Kristeller, elle combine la volonté selon Saint Augustin, la charité selon Saint Paul, l'amitié selon Aristote et les stoïciens avec l'amour des sens de Platon en une idée nouvelle et féconde.

D'une façon théorique, Ficin avait montré que la Vénus supérieure étant le ressort de l'intelligence, l'inférieure la puissance de la génération, le cœur de l'homme se partage entre trois formes d'amour. L'amour contemplatif tout d'abord, qui procède des joies pures offertes par la beauté, l'amour adapté à la vie active qui ne sort pas du cercle humain, et l'amour voluptueux qui ne distingue plus l'homme de la bête. L'amour véritable a pour fonction d'arracher l'âme aussi rapidement que possible à la condition terrestre, à l'attachement du monde sensible et de la reconduire à sa condition angélique. L'amour de la beauté corporelle est le premier degré de l'amour supérieur, et cette ascension s'accorde avec l'ordre universel.

Il semble que Ficin n'aima guère les plaisirs de ce monde, et dénigrant ceux de la chair, qu'il considère comme avilissants, le seul amour des corps qu'il accepte est l'amour contemplatif (lettres 38, 41, 50). Selon son biographe, Giovanni Corsi, qui écrit de lui "*in libidinem nequaquam proclivis*", et M.A. della Torre, qui écrit que la sympathie de Ficin pour le platonisme fut accrue de ce fait qu'il avait l'âme mystique, avide d'idéal, et que "peu le troublait l'aiguillon de la chair", Ficin ne voyait dans l'amour qu'un pur sentiment de l'esprit, un objet intellectuel incarné en un autre, mais désincarné en lui. Pour lui, l'amour n'est rien d'autre que le désir de jouir de la beauté : c'est son unique but, sa seule fin. Mais comme il ne peut la connaître que par l'entendement, la vue et l'ouïe, ces trois instruments de connaissance suffisent à l'amour qui "s'y borne et termine". Ainsi l'appétit libidineux qui suit les autres sens n'est pas amour, mais plutôt, désir libidineux ou rage, selon Ficin.

Non, l'homme doit seulement aimer en toute pureté, car ce à quoi il aspire, au-delà de l'amour humain, c'est à l'amour divin qui est le désir de contempler de nouveau la beauté divine.

L'homme doit ainsi aspirer à la beauté qui s'offre à sa vue sur terre, car qui aime un objet aime ce qui ressemble à cet objet. Mais convoiter une beauté terrestre, c'est convoiter l'ombre de la

divine, et ce n'est plus l'amour qui embrase alors, mais une volupté lascive et insolente (lettre 46) qui fait mourir en soi-même et met sa vie en dépendance de l'objet aimé. Triste passion : l'homme erre dans une prison ténébreuse ; tout ce qui est haut et beau lui est désormais inaccessible. Le délire divin est différent (cf. VI). Ravissant l'homme, il le fait mourir en lui et revivre en Dieu (lettre 4), l'amour de Dieu, en qui résident la beauté suprême et l'harmonie parfaite, voilà le but du philosophe et l'ambition du vrai sage. Exposant déjà à vingt quatre ans cette théorie de l'amour divin en quoi se résout tout amour, il condamne et flétrit la volupté. Cependant il louait l'amour dit platonique pour un autre (car dans sa vie il n'y a point de femme, sinon sa mère avec laquelle il vécut jusqu'à sa mort; et il n'y avait pas non plus de femme à l'Académie), grâce auquel le foyer de la Beauté se révèle à l'amant par la vue du corps de l'aimé, et non de "l'amour vulgaire" qu'il définit dans son *Commentaire du Banquet* comme une maladie du sang, comme une sorte de fascination maligne qui précipite les amants dans les bras l'un de l'autre pour confondre et mêler leurs chairs (Oratio VII, ch. III et IV).

Sévère avec lui-même, il était indulgent pour les autres et consolait les amis qui venaient auprès de lui se plaindre de leurs amours malheureuses (voir lettre 14). Peut-être aussi Ficin, s'il dénigrant la chair si violemment, ne le faisait-il qu'en pensant à ses propres attirances que nous n'avons aucune difficulté à imaginer homosexuelles, ce qu'il ne pouvait probablement pas concilier avec ses aspirations dans la hiérarchie catholique et ses propres idées morales. Mais l'on a vraiment du mal à croire qu'il dénigrât aussi tout de bon l'attraction logique de l'homme et de la femme, que le créateur a voulu tels qu'ils puissent précisément se reproduire. Ainsi semble-t-il bien que l'amour charnel méprisé et condamné par Ficin soit de deux sortes : celui entre deux hommes, et celui auquel deux êtres peuvent s'adonner sans amour, ou plus exactement, sans désir d'accéder par cet acte à de plus hautes sphères qui le mèneraient à Dieu (personne ne semble parler, pas même monsieur Festugière dans son ouvrage consacré à *La philosophie de l'amour chez Marsile Ficin* de ce problème, qui n'est cependant pas totalement anodin).

La théorie de l'amour de Ficin est plus explicitement développée dans son *Commentaire au Banquet*. Si donc l'unique but de l'amour est de jouir de la beauté, la beauté est, elle, une certaine tempérance. Les plaisirs physiques sont abominés par l'Amour, parce qu'ils perturbent l'esprit ; il les fuit comme des objets contraires à la beauté par leur intempérance.

Mais il n'y a pas de dédain pour autant de la beauté des corps du moment qu'elle reste pure, au

contraire. Car ce désir est le premier degré pour parvenir à l'amour de la divine beauté. Cette dialectique repose sur le principe d'identification du Beau et du Bien, ou *kalokagathos*, lieu où l'esthétique et l'éthique se rejoignent pour former l'idéal le plus capable d'exalter l'homme et de l'élever.

En premier lieu, aucun corps n'est uniformément et toujours beau, et la beauté corporelle n'est que le reflet de celle de l'âme. Le principe est que l'on tombe d'abord dans l'amour extérieur, puis on reconnaît, par l'âme, la bonté de l'âme de l'être aimé, et on aime son âme. La première est extérieure, éparse, composée, imparfaite ; la seconde est intérieure, entière, simple, et parfaite. Le premier degré franchi est celui qui nous fait connaître la beauté intérieure dont l'extérieure n'est que l'indice.

Or, comme nous l'avons vu, la Beauté est ce rayon qui, venant de Dieu, pénètre les choses et ainsi, leur donne vie. La Beauté est Dieu, et Dieu est bon parce qu'il répand sa beauté sur toutes choses. Mais cette beauté qu'il fait luire dans le corps n'est que le signe d'une autre beauté, celle de l'âme. Et le même rayon qui éclaire l'âme et l'emplit de bonté illumine aussi le corps et le revêt de beauté, car en toutes choses, la perfection du dedans produit la perfection du dehors. Nous nommons l'une Bonté, l'autre Beauté, qui est la fleur de la Bonté ; née du Bien, elle ramène les amants au Bien, et comme ce rayon, qui illumine les hommes les rend beaux et bons, émane de Dieu, c'est Dieu même par qui nous voyons et que nous aimons.

Ainsi, Dieu, nous incitant à aimer les beaux corps qu'il a créés, nous ravit à lui et nous fait participer à sa perfection infinie. C'est là une conception cyclique de l'amour, inspirée des mystiques alexandrins et de Denys l'Aéropagite, et Ficin créa de la sorte une véritable religion de l'amour qui connaîtra de nombreux disciples par la suite.

V La perte de temps, la mort

Les deux notions sont très liées chez Marsile Ficin, comme chez Sénèque, et plus particulièrement dans ses *Lettres à Lucilius*. Le temps nous est précieux, parce qu'il nous est

compté, et Ficin s'en prend souvent aux hommes, qui le gaspillent prodigieusement (lettres 34, 58).

N'avait-il pas d'ailleurs inscrit sur les murs de l'Académie, à Careggi, la phrase suivante : "Laetus in praesens" (lettres 43, 47)? L'idée centrale réside dans le fait que la mort est une affaire de chaque minute ; chaque jour qui passe nous fait mourir un peu plus. L'événement final que nous nommons la mort n'est pas la véritable fin, mais la fin, en fait, de la vraie mort, puisque mourir, c'est voir notre vie s'écouler petit à petit. Ce que nous nommons la mort n'est finalement qu'un moment qui vient sanctionner toutes nos morts quotidiennes (lettres 57, 59).

La conception du temps chez Ficin est évidemment liée à celle de la vie : l'âme est envoyée sur terre avec la charge d'un corps (lettres 38, 43) ; c'est le ministère confié par Dieu aux hommes ; mais l'âme vient de Dieu et doit aspirer à lui, et lui revenir.

Ainsi la mort est-elle une véritable libération de l'âme (voir *Phèdre* de Platon, et II). La vie temporelle n'existe que pour nous donner accès à une vie intemporelle et éternelle ; le ministère humain est présenté pour ainsi dire comme une prise de conscience par l'âme de sa divinité.

Pourtant, nous avons une possibilité, selon Ficin, de connaître par anticipation cette vie future qui sera celle de notre âme, une fois retournée près du créateur, grâce à l'expérience suprême de la contemplation à laquelle le philosophe néoplatonicien peut atteindre en cette vie. Et il pense aussi que l'on peut décrire cette vie future par des analogies dérivées de cette expérience (d'où l'importance des images et des symboles chez Ficin, dont la mort métaphorique à laquelle on peut parvenir en amour. Selon la psychologie ficinienne de l'amour, dès qu'il aime, l'amant meurt ; il ne pense plus en soi, donc n'opère plus en soi ; il ne vit plus en lui, donc il est mort ; voir lettre 41).

Loin de nier l'importance de la foi chrétienne, de la grâce et du *lumen gloriae*, Ficin insiste sur le fait que les expériences des vies présente et future sont profondément semblables. Leur différence est relative, non absolue : la connaissance parfaite de Dieu en cette vie n'est accessible qu'à un très petit nombre et pour un temps très court, mais dans la vie future, elle sera concédée à toutes les âmes sauvées, et pour l'éternité. Mais comment parvenir à cette connaissance parfaite de Dieu dans la vie présente? par l'expérience intérieure, qui est la base concrète de la métaphysique de Ficin; elle consiste dans l'"ascension" continuelle de la conscience qui, conduite par une profonde inquiétude, abandonne le champ de l'activité extérieure et s'élève à

des degrés de contemplation de plus en plus hauts, par quoi les champs intelligibles supérieurs d'êtres lui sont ouverts.

Ce processus trouve sa fin et son achèvement dans la contemplation par laquelle la conscience atteint une intuition immédiate de Dieu, et qui est aussi le but de toute la vie, à quoi toutes les autres actions et toutes les connaissances antérieures conduisent.

Mais le but final n'est atteint que par un tout petit nombre, et seulement pour un temps très court, sorte d'échantillon de ce que doit être la vie après la mort. "La qualité de l'âme pure après la mort n'échappe pas à l'attention des philosophes, elle sera telle qu'elle est dans le plus haut degré de contemplation, c'est-à-dire calme et sereine, et pleine des formes des Idées comme des rayons des étoiles et brillants de la splendeur du divin soleil".

Ainsi, la mort n'est plus l'interruption de la vie, mais une phase dans un passage continu d'un degré imparfait à un degré plus parfait d'existence et de connaissance ; et la vie présente et future sont pratiquement unies dans une seule et graduelle progression de l'âme. La mort n'est rien d'autre qu'une totale et définitive séparation de l'âme et du corps (voir *Phédon* de Platon), et Ficin nous invite à considérer la vie contemplative ou philosophique comme une préparation ou un exercice à la mort. Tout l'effort de notre âme se concentre dans la tentative de devenir Dieu, de même que l'oiseau ne peut s'empêcher de voler.

D'où l'intéressante idée que la religion, c'est-à-dire l'idée de Dieu dans le rapport que nous avons avec lui, est "naturelle" à l'homme ; et que Dieu est lui-même l'auteur de cet instinct naturel puisque c'est lui qui a créé l'âme (voir aussi lettres 02, 04, 50).

VI La création poétique

La lettre 6, qui porte le titre *De divino furore* a pour argument la doctrine de l'enthousiasme selon Platon, contenue dans le *Phèdre*.

J. Gentile a consacré un article à cette lettre, véritable traité philosophique à elle seule, in

Rinascimento, 1983, vol.23, pp. 33-77.

Bien que s'inspirant de Platon, Ficcin ne bannit cependant pas les poètes de la cité, comme lui. Il fait bien au contraire l'éloge de leur divine folie.

Entouré de poètes, qui sont ses amis, Ficcin ne manque jamais de faire allusion à leur talent (Naldo Naldi, Politien ; voir lettres 15, 16, 17) ; cette lettre est ici écrite en réaction à de beaux vers que lui a envoyés son ami Peregrino degli Agli (voir *Documents*).

L'idée centrale est que la connaissance des belles lettres et des techniques de versification ne suffit pas à faire un bon poète, il lui faut aussi l'inspiration divine. Et il est même plus que probable que les poètes ne soient en fait que les instruments de Dieu, qui les utilise pour répandre sa parole "comme s'ils n'eussent servis que de clairon au divin sonneur" (cf. lettre 52). D'ailleurs, la fureur poétique n'est qu'un degré de l'échelle d'amour, le plus haut degré étant l'amour de la divine beauté, auquel le poète, qui en est le prêtre, doit nécessairement aboutir, excité par le regard de la beauté corporelle.

La fureur divine est aussi l'enthousiasme qui permettra d'échapper aux états dépressifs dans lesquels plonge la disposition mélancolique des hommes érudits, intellectuels et philosophes, nés sous le signe de Saturne dont Ficcin fait partie.

On retrouve cette théorie de l'enthousiasme également dans le septième discours du *Banquet* prononcé par Marsuppini, qui définit la fureur divine comme une sorte d' "illumination de l'âme raisonnable, par laquelle Dieu relève l'âme qui a glissé au monde inférieur et l'attire au supérieur". On compte quatre types de fureurs divines. La première est la fureur poétique, la deuxième celle des mystères, la troisième celle de la prophétie, et la quatrième, est celle de l'amour. La poésie dépend des Muses, le mystère de Bacchus, la divination d'Apollon, et l'amour de Vénus. Les fureurs sont donc graduées pour former l'échelle intérieure de l'âme ; c'est au sommet qu'elle retrouve son harmonie et son intégrité quasi divine.

Donc la poésie ne procède ni du hasard, ni de l'art, mais de Dieu et des Muses ; Dieu, c'est-à-dire les âmes des sphères du monde. "Jupiter est l'esprit divin (*mens*), de lui procèdent Apollon, esprit de l'âme du monde, l'âme de l'univers et les huit âmes des sphères célestes, neuf âmes en tout que l'on appelle les neuf Muses, parce que faisant évoluer harmonieusement les cieux, elles engendrent la musique qui, distribuée en neuf sons, à savoir huit tons des sphères et l'accord de l'ensemble, produit neuf sirènes chantant en l'honneur de Dieu" (lettre 6, 52), chaque

musique correspondant en fait à une planète, et les anges, aux esprits des planètes.

Il revient aux dieux antiques une place de choix dans l'édifice de la culture : au niveau du *mens*, ils sont les principes spirituels supérieurs de la création, au niveau de l'*anima*, les démons planétaires de l'astrologie, les foyers d'énergie qui rayonnent sur l'univers.

Ainsi la mythologie ne peut être considérée comme le fatras confus des superstitions et des cultes diaboliques ; elle peut être purgée de ses erreurs, ramenée à l'expression valable des puissances de l'univers : elle est un immense poème qu'il faut sagement pénétrer. Or, tel un nouvel Orphée, son autre figure emblématique, c'est ce que Ficin se propose de faire.

Comme Orphée, il joue de la lyre (du luth, très probablement), et aime citer le personnage assez souvent (lettres 01, 06, 16-note 31-, 21, 26, 51, 52). Orphée est le symbole même de la création poétique. Il est en contact intime avec la nature, et Ficin aime montrer Dieu comme un pasteur orphique veillant sur le monde (*Theologia Platonica*, XV, 8).

Pour les Pères de l'église, Orphée était l'image du verbe. À la Renaissance, il reste, comme il l'était pour Dante dans le *Convivio*, le symbole de la puissance civilisatrice de l'esprit qui est tantôt l'effet de l'éloquence, tantôt celui de la musique, tantôt celui de la poésie.

Orphée signifie la pacification des instincts, le bon gouvernement, l'ordre harmonieux imposé par la "magie de l'art". Il est l'initié par excellence. "La plus haute forme d'aliénation spirituelle est celle que provoque la chasteté de l'âme consacrée à Dieu, comme Orphée l'enseigne à Musée dans son hymne de tous les dieux. Cette âme n'est pas pour un temps seulement, mais pour toujours, le temple paisible de Dieu" et il frappe à sa porte et en franchit le seuil dès qu'il le voit ouvert ; et il y fait son séjour et nourrit l'homme d'ambrosie.

Ficin s'est très certainement inspiré de l'interprétation donnée par Salutati dans son *De laboribus Herculis*, (in *Les mythes poétiques au temps de la renaissance*, Ed. Jean Touzot, article de Monsieur Alain Michel, pp. 9-21) du mythe d'Orphée.

Orphée y est défini comme le modèle des poètes et des musiciens, et amoureux d'Eurydice, qui apparaît comme le jugement des choses passagères, et donc essentiellement périssables. Pourtant, Orphée aurait pu la ramener au ciel, dans le royaume éternel. Mais il eût fallu pour cela qu'il rendît sa juste place au sensible (lettre 21), qu'il le considérât selon sa fin, qui est la raison, et non selon ses *initia*, constituées par la matière.

Chez Salutati, et à sa suite, chez Ficin, se trouvent ainsi posées les trois affirmations qui domineront l'époque baroque.

D'abord, que la mythologie païenne est le langage vrai de la théologie naturelle, ensuite, que ce langage est poétique puisqu'il se représente comme une louange figurée, et enfin, que cette poésie fonde à l'origine la philosophie, ce qu'elle fait d'abord dans l'erreur. Puis elle s'accomplit dans la vérité que la philosophie l'a aidée à discerner.

VII Marsile Ficin et la postérité

Toutes ces différentes idées plus ou moins nouvelles, Ficin est parvenu à les établir en un système qui concilie Platonisme et Christianisme de façon surprenante. Ce système est élaboré tout particulièrement dans sa *Theologia Platonica*, ainsi que dans son *Commentaire au Banquet*, qui est son ouvrage ayant connu le plus grand succès, et le plus d'adeptes aussi. C'est en effet une nombreuse postérité de poètes, philosophes, érudits et intellectuels de toutes sortes (il ne faut pas oublier les nouvelles orientations, astrologiques par exemple, qu'il a suivies dans la seconde partie de sa vie), qui s'est inspirée de ses ouvrages et surtout de sa pensée, au seizième siècle surtout, mais même, bien au-delà par simple influence. On compte ainsi de nombreux adeptes parmi les théoriciens et poètes français, tels que Reuchlin, Colet, Gaguin, Lefèvre d'Étaples, Symphorien Champier, Bouelles, Postel, Louis le Roy et Bodin, Jacques Charpentier, Héroët, Scève (pour sa *Délie* surtout), Marguerite de Navarre, Ronsard... En Italie, Francesco Patrizi da Chiesa, Eglio da Viterbo, Nicoletto Vernia, Agostino Nifo et Marcantonio Zimara, Bembo, Castiglione, Leone Ebreo, Giordano Bruno, et Francesco Giorgio Veneto, et plus généralement, à travers le monde, Érasme, Thomas More, Fox Morillo, Paracelse, Cornélius Agrippa et Keppler...

Imprimées en France par Guillaume Pelé, ses oeuvres devinrent accessibles au public français en 1641, au moment où le pays allait devenir pour plus d'un siècle, le chef de la pensée occidentale, des lettres, et de l'érudition, ce qui, pour Paul Oscar Kristeller constitue un fait certainement très important dans l'histoire intellectuelle.

VIII Titres des Lettres

Prohemium in epistolas

Préface aux lettres

Prohemium Marsili Ficini Florentini in epistolas suas, scilicet in primum librum, ad Iulianum Medicem virum magnanimum

Préface de Marsile Ficin le florentin à son premier livre de lettres, adressée à Julien de Médicis, homme magnanime

1 De foelicitatis desiderio

Sur le désir de bonheur

2 Quae sit ad foelicitatem via

De la voie qu'il faut suivre pour arriver au bonheur

3 Imitatio utilior est quam lectio

Imiter est plus utile que lire

4 Dialogus inter Deum et animam theologicus

Dialogue théologique entre Dieu et l'âme

5 Lex et Justitia

Loi et justice

6 De divino furore

Sur la fureur divine

7 Excusatio prolixitatis

Justification de prolixité

8 De divinatione et divinitate animae

Sur la divination et la divinité de l'âme

9 Modus laudis absque adulatione

La façon de louer sans flatterie

10 Solitariae vitae utilitas

L'utilité de la vie solitaire

11 De modestia componendi

De la modestie dans la composition

12 De laude Platoniorum interpretum

Sur l'éloge des interprètes platoniciens

13 Exhortatio ad scientiam

Exhortation à l'apprentissage

14 Consolatio in alicujus obitu

Consolation pour la disparition de quelqu'un

15 Laus brevitatis

Éloge de la brièveté

16 Quantum utile sit alere doctos

Combien il est utile de nourrir les savants

17 Laus opificis non a verbis, sed ab opere

Éloge d'un artiste non d'après ses mots, mais d'après son oeuvre

18 De virtutibus civilibus purgatoriis, purgati animi exemplaribus

Sur les vertus civiles, purifiantes et exemplaires de l'âme purifiée

19 De sapiente et foelice viro

Sur l'homme sage et heureux

20 Bona scribere praestat quam multa

Il vaut mieux écrire de belles que de nombreuses choses

21 Exhortatio ad scientiam

Encouragement à la connaissance

22 Invitatio ad scribendum

Invitation à écrire

23 Gratiarum actio

Acte de reconnaissance

24 Amatoria

Sujets d'amour

25 Mirabilium auctor Deus est, non homo

Dieu est l'auteur des merveilles, pas l'homme

26 Laudes Laurentii Medicis mirae

Les merveilleux éloges de Laurent de Médicis

27 Amatoria

Sujets d'amour

28 Amatoria ; quomodo amandus quisque sit et quomodo laudandus

Sujets d'amour: comment chaque homme devrait être aimé et loué

29 Iocosa ad Ioannem invitatio ad reditum, per dissimulationem

Lettre plaisante à Giovanni: invitation à revenir à l'aide de stratagèmes

30 Epistola genialis de heroibus

Lettre impromptue au sujet des héros

31 Quod gratis fit, gratius est, quam quod ex debito

Ce que l'on fait gratuitement est plus agréable que ce que l'on fait par obligation

32 Provocatio ad scribendum

Encouragement à écrire

33 Quam necessariae epistolae inter amicos

Combien les lettres sont nécessaires entre amis

34 Gravis est iactura temporis

La perte de temps est un grave sujet

35 Quam iocundae amicorum litterae

Combien les lettres des amis sont agréables

36 Nemini detrahendum, quia Deus ulciscitur

Il ne faut dénigrer personne car Dieu punit

37 Homo est animus. Amantus animus est in amato

L'homme est l'âme. L'âme est dans l'être aimé

38 Seria ad Ioannem : anima post mortem intelligit et multo clarius quam

in corpore

Lettre sérieuse à Giovanni: l'âme comprend après la mort du corps, et

ce, beaucoup plus clairement que dans le corps

39 Contra Averroem, scilicet quod non sit unicus hominum intellectus

Contre Averroès, il est évident qu'il n'y a pas une seule intelligence

des hommes

40 Theologi vigilant, ceteri somniant

Les théologiens veillent, les autres dorment

41 Veritas Dei splendor, pulchritudo, amor

La vérité de Dieu, sa splendeur, sa beauté, son amour

42 Ideae secundum Platonem in divina mente sunt

Selon Platon, les idées sont dans l'esprit divin

43 Causa peccandi, spes, remedium

La cause du péché, l'espoir, le remède

44 Quos Deus coniunxit moribus coniuget felicitate

Ceux que Dieu a unis dans les habitudes de vie, il les unira dans le bonheur

45 Praestantior est legum conditor quam sophista

Le fondateur de lois l'emporte sur le sophiste

46 Legitimus amoris terminus est consuetudo

La limite légitime de l'amour, c'est l'intimité

47 Medicina corpus, musica spiritum, theologia animum curat

La médecine soigne le corps, la musique l'esprit, la théologie l'âme

48 Neque amor sine religione neque religione sine amore laudatur

L'amour ne peut être loué sans religion ni la religion sans amour

49 De toleranda injuria

Sur l'injustice qu'il faut tolérer

50 De constantia adversus fortunam comparanda

De la constance qu'il faut évaluer face au destin

51 Amicitia illa stabilis quae a Deo conflatur

Elle est durable, la grande amitié que Dieu a forgée

52 Poeticus furor a Deo est

La fureur poétique vient de Dieu

53 Cura patriae, familiae, amicorum

Le soin de la patrie, de la famille, des amis

54 Quis sit verus vir appellandus

Celui que l'on peut appeler un homme vrai

55 De humanitate

Sur l'humanité

56 Gratia, amor, fides, amicitia

La grâce, l'amour, la fidélité, l'amitié

57 Stultia et miseria hominum

La bêtise et le malheur des hommes

58 Stultia et miseria hominum

La bêtise et le malheur des hommes

59 Stultia miseriaque hominum

Bêtise et malheur des hommes

60 Exhortatio ad modestiam et studia litterarum

Encouragement à la modestie et à l'étude des lettres

61 Quod amicus est in amico

De ce qu'il y a un ami dans un ami

62 Salus amici ab amico

La santé de l'ami dépend de son ami

63 Divinatio de amico

Prédiction à propos d'un ami

64 Quantum possit desiderium amicorum

Combien on peut regretter ses amis

Note sur la traduction

Les notes concernant la traduction sont souvent des références directes aux sources utilisées par Ficin, que j'ai privilégiées par rapport à un éclaircissement par référence à d'autres textes du même Ficin. Cela, dans un souci d'éclairer plutôt les origines de la pensée, que son développement dans le temps. Les lettres 1 à 64 traduites ne recouvrent en effet qu'environ dix-huit années de la vie de Ficin, mais ces années étant celles où sa pensée prend forme, il m'a semblé plus intéressant d'essayer de mieux voir sur quelles bases, quels auteurs et quels textes, elle se fondait.

L'on pourra en revanche se reporter au commentaire introductif, qui est une tentative d'approche directe de la pensée de Marsile Ficin épistolier et philosophe, pour une étude plus directe des grands thèmes abordés dans les lettres, et leur évolution dans le temps.

de

Marsile Ficin

Les Lettres

de

Marsile Ficin

PROHEMIUM IN EPISTOLAS

Marsilius Ficinus Florentinus cunctis semel epistolis suis s.

Quotiens, epistole mee, amicis meis me iubente salutem dicitis,
totiens amicissimo vestro Hieronymo Rossio immortales salutes di-
5 cite. Vos enim ego mortales genueram ac nescio qua fortuna pro-
pediem moribundas; Hieronymus autem, insignis pietate vir, rege-
neravit vos nuper, ut spero, iam immortales. Latebatis enim iandiu
lucis cupide nec quisquam adhuc a tenebris eruebat, fato forsan
vel genio nondum volente; Rossius autem noster, immo et vobis
10 Roscius, qua pietate semper erga parentem vestrum Marsilium se
gessit, eadem nunc et vos charitate hereditaria feliciter est prosecutus,
diligentia simul et opera curans ut vestre facies iamiam oppresse
prorsus exprimerentur. Hunc ergo doctum piisque restitutorem ve-
strum hactenus quidem tristes, nunc hilares salutate, atque pro in-
15 genti immortalitatis munere immortales gratias agite.

XV Decembris 1494, Florentie.

[*exh. v. om. codd.; repetitur in Epist. 12, 20 (= Op., p. 954, 3)*]

Marsilio Ficino

Préface aux Lettres¹

Marsile Ficin, le florentin, salue en une fois l'ensemble de ses lettres.

Pour toutes les fois, mes lettres, où sur mon ordre, vous saluez mes amis, adressez maintenant autant d'immortelles salutations à votre très cher ami Girolamo Rossi². Car je vous ai fait naître mortelles et, je ne sais selon quel destin, destinées à mourir bientôt ; et Girolamo, homme d'une insigne piété, vous fit revivre récemment pour devenir désormais, je l'espère, immortelles. Depuis longtemps, vous vous cachiez, avides de lumière, et personne jusqu'alors ne vous avait arrachées aux ténèbres, le destin peut-être ou un bon génie n'en ayant pas encore décidé ainsi. Mais notre Rossi, et bien plutôt votre Roscius, qui s'est toujours montré plein de dévouement envers votre père Marsile, persévère maintenant dans ce même dévouement, et vous fait, avec bonheur, héritières de cette bienveillance, prenant soin en même temps avec amour et attention de ce que votre visage caché jusqu'à ce jour, soit entièrement révélé. Ainsi, jusqu'à présent tristes avec raison, saluez aujourd'hui, joyeuses, votre savant et dévoué restaurateur et remerciez-le, immortelles, pour cet incroyable don d'immortalité.

Florence, le 15 Décembre 1494.

¹ Lettre publiée comme préface aux douze livres de lettres de 1495; elle apparaît également dans le douzième livre de lettres (*Opera Omnia* I, p. 954), datée du 15 décembre 1493). Le premier volume des lettres de Ficin fut traduit en italien du vivant de l'auteur, et peut-être même par lui.

² Girolamo Rossi da Pistoia était un moine dominicain, membre de l'Académie de Ficin. Ficin lui envoya son livre *Sur la Religion Chrétienne*, et lui dédia son deuxième livre de lettres, de même que ses lettres recueillies, qui furent imprimées aux frais du même Rossi en 1495.

PROHEMIUM MARSILII FICINI FLORENTINI IN EPISTOLAS SUAS, SCILICET
IN PRIMUM LIBRUM, AD IULIANUM MEDICEM VIRUM MAGNANIMUM

Marsilius Ficinus Iuliano Medici viro magnanimo s.d.

Magnus Cosmus, magnanime Iuliane, avus tuus, patronus meus
5 sepe Platonicum illud habebat in ore: nihil ad egregias res agendas
accomodatius esse quam prudentium doctorumque virorum beni-
volentiam, nullumque certius argumentum esse vel iustitiae pruden-
tiaeque quam si amici huiusmodi adsint, vel iniustitiae et im-
prudentiae quam si desint. Aureum hoc Platonis nostri preceptum
10 Cosmus re ipsa etiam multo magis quam verbis in omni eius vita
probavit, vir certe praeter ceteris dives pecuniarum, longe ditior homi-
num, prudentiae iustitiaeque ditissimus. Atque id quod rarissimum et
mirabile est, filium et nepotes huius omnis thesauri reliquit heredes,
quo fit ut in Iuliano meo senem illum, ex quo unico post Deum
15 salus mea penderet, agnoscam: nemo est igitur quem magis salvare
cupiam quam Iulianum atque id quidem quotidie Deum precor et
obsecro.

Ut autem tibi animi mei votum affectumque certius declararem,
volumen primum *Epistolarum* ad amicos meorum tibi amicorum regi
20 dedicare decrevi, quo et amici omnes ad unum precipuum referan-
tur amicum, et tu in iis legendis quotiens « salutem » legis, totiens
Iulianum a Marsilio intelligas salutari.

5-9 cf. Plat. *Epist.* 331d-332d

[om. N2]

1 primus liber *Epistolarum* Marsilii Ficini canonici Florentini ante prohemium
add. W, prologus add. v 1-2 prohemium-magnanimum: Epistole Marsilii Fi-
cini Florentini N1*, om. B scilicet-librum v: idest in primum librum R, om. cett.
3 Marsilius-s.d. om. B L2 (sp. vac. rel.) Florentinus post Ficinus add. G1 s.d.
v, s.p.d. G1, salutem L1, salutem plurimam dicit V, om. cett. 19 primum om. L2
L3 L4 N1 V 20 precipuum om. sp. vac. rel. L3

Préface de Marsile Ficin, le florentin, à son premier livre de lettres,
adressée à Julien de Médicis, homme magnanime

Julien de Médicis (1454-1478), jeune frère de Laurent et membre de l'Académie de Ficin. Botticelli a peint son portrait et Politien célébra son amour pour Simonetta Cattaneo dans la *Giostra*. A la mort de cette dernière, on l'envoie pour la première fois en voyage officiel à Rome, en juin 1469, quérir Clarisse Orsini, future femme de Laurent. En 1471 Laurent sollicite pour lui un chapeau de cardinal auprès du Pape, qui lui est refusé. Il fut assassiné lors de la conspiration des Pazzi. Il laissa un fils illégitime, Giulio, qui devint le Pape Clément VII. Plus fin, beau, et discret que Laurent, il bénéficia des mêmes maîtres que son aîné, Gentile dei Becchi et Ange Politien entre autres (voir aussi lettres 17, 60, 61).

Marsile Ficin à Julien de Médicis, homme magnanime, salutations.

Ton grand-père et mon protecteur, le grand Cosme, magnanime Julien, avait souvent ce mot de Platon à la bouche : il n'est rien de plus approprié dans le règlement d'affaires importantes que l'attachement d'hommes prudents et instruits, et il n'est pas de plus sûre garantie de justice comme de prudence que la présence de tels amis, et d'injustice et d'imprudence que leur absence. Cosme illustra pendant toute sa vie ce précepte en or de notre Platon, beaucoup plus par ses actes mêmes que par ses paroles ; certes riche en argent au regard de tous les autres, il était bien plus riche encore en hommes, et le plus riche en prudence et justice³. Et, ce qui est très rare voire étonnant, il laissa en héritage à son fils et à ses petits enfants tout son trésor, et c'est par là que je reconnais dans mon Julien ce grand vieillard, dont seul, après Dieu, dépendait mon salut : il n'est donc personne que je désire en meilleure santé que Julien, et je prie et demande grâce à Dieu pour cela chaque jour.

Et c'est pour t'exprimer le souhait et le sentiment de mon âme plus clairement que j'ai décidé de te dédier le premier volume des *Lettres* à mes amis, à toi, prince des amis, afin que tous mes amis puissent se rapporter à un ami, point de référence majeur ; et qu'à chaque fois que toi tu les lis, au mot de "salutations", tu comprennes que Marsile salue Julien⁴.

³ Cf. *Lettres* de Platon 331d-332d., traduction de Léon Robin, éd. de la Pléiade, 1950. "Denys au contraire avait concentré dans une seule ville la Sicile tout entière, croyant que c'était pour lui la sagesse de ne se fier à personne: aussi eut-il bien de la peine à sauvegarder son pouvoir, pour la raison qu'il était pauvre en hommes ayant à son égard une sûre amitié, et rien ne contribue d'une façon plus significative à montrer le mérite ou le démérite d'un homme, que lorsque autour de lui il se fait, ou non, un vide de pareilles gens".

⁴ Ficin emploie ici la forme passive, qui serait mal venue en français, en disant "Julien est salué par Marsile". Cela lui permet, s'adressant à l'un des premiers personnages de Florence, de le mettre au premier plan, y compris formellement.

DE FELICITATIS DESIDERIO

Cosmus Medices Marsilio Ficino Platonico s.d.

Contuli heri me in agrum Charegium, non agri sed animi colendi gratia. Veni ad nos, Marsili, quam primum, fer tecum Platonis nostri librum *De summo bono* quem te isthic arbitror iam e Greca lingua in Latinam, ut promiseras, transtulisse: nihil enim ardentius cupio quam que via commodius ad felicitatem ducat cognoscere. Vale et veni non absque Orphica lyra.

4-5 cf. Plat. *Phil.*

[*Arch.* 1 *Laur.* 4, om. N2]

1 tit. om. *Arch.* 1, primus liber Epistolarum Marsilii Ficini Florentini de felicitatis desiderio R 2 s.d. L1 v, om. cett. 6 ut promiseras om. L3 7 agnoscere *Arch.* 1 L1 8 ad nos post veni add. *Laur.* 4

Lettre 1

Sur le désir de bonheur

Cosme de Médicis (1389-1464) homme d'état, banquier, lettré et patron des arts, il fut à partir de 1429 à la tête d'une grande maison banquière possédant des intérêts partout à travers l'Europe et l'Orient; à partir de 1433, il devint collectionneur actif et dévoué de manuscrits antique; et à partir de 1434, le premier citoyen de Florence. Philanthrope s'il en fut, la première bibliothèque publique de Florence s'ouvrit grâce à lui, à St Marc, en 1444. Son premier fonds fut constitué par les 800 manuscrits du défunt Niccoli, auxquels Cosme en ajouta 400 des siens, puis elle fut complétée par ses conservateurs Giuliano Lapaccini et Vespasiano da Bisticci. Inspiré par Pléthon d'un nouvel enthousiasme pour l'étude de Platon, Cosme décida d'établir une nouvelle Académie Platonicienne à Carregi, près de Florence, à la tête de laquelle il mit Marsile Ficin, fils de son médecin qu'il avait remarqué jeune, et pour lequel il joua le rôle d'un second père. Ficin disait: "De l'un je suis né, de l'autre je suis rené. Le premier me confia à Galien, médecin et platonicien, le second me consacra au divin Platon, mais en fait tous les deux me destinèrent à la médecine, car si Galien est le médecin des corps, Platon est celui des âmes". Cosme lui offrit aussi une maison rue St Gilles, à Florence. Il lui confia à partir de 1462 la traduction latine et l'interprétation des dialogues de Platon. Deux ans plus tard, alors qu'il était mourant, Cosme écouta Ficin lui lire les mots de Xénocrate, un disciple de Platon, à propos d'une consolation pour la mort. C'est un homme exemplaire dans les affaires publiques comme privées, l'égal des souverains d'Europe, honoré comme le Père de la Patrie. (Voir aussi lettres 2 et 7).

Cosme de Médicis à Marsile Ficin, le platonicien, salutations.

Je me suis rendu hier dans ma campagne de Carregi⁶, non pour y cultiver mes champs, mais mon âme. Viens nous voir, Marsile, dès que possible, et apporte avec toi le livre de notre Platon *Du Bien le plus haut*⁶ que tu as déjà, à ce que je crois, traduit du grec en latin comme tu me l'avais promis: je ne désire rien plus ardemment que de connaître le chemin qui mène le plus sûrement au bonheur.

Adieu, et ne viens pas sans ta lyre Orphique.

⁶ C'est en 1462 que Cosme donne à Ficin la villa de Careggi, où celui-ci fonda l'Académie de Florence. L'Académie cependant fut plus un cercle d'amis où l'on se retrouvait pour discuter, lire Platon, qu'une institution à proprement parler. La musique y tenait un rôle particulier, et Ficin y jouait de la lyre tel un nouvel Orphée.

⁶ Autre nom donné au *Philèbe*. Au début du dialogue, Socrate et Philèbe viennent d'affronter leurs idées respectives sur ce qui doit être le but de la vie humaine, sur le souverain bien. Philèbe a soutenu qu'il consiste dans le plaisir, Socrate dans la sagesse et l'intelligence. Comme Philèbe est buté sur son idée, Socrate s'adresse à Protarque pour continuer la discussion. Le *Philèbe* consiste donc en cette discussion entre Socrate et Protarque, qui doit définir si c'est le plaisir ou la sagesse qui est la fin que nous devons nous proposer, ou si c'est dans un autre genre de vie qu'il faut chercher le vrai bien de l'homme. Ficin le traduisit en 1463. Le manuscrit des dix dialogues de Platon auquel il appartient se trouve à la bibliothèque Bodleian, à Oxford.

QUE SIT AD FELICITATEM VIA

Marsilius Ficinus magno Cosmo s.d.

Veniam ad te cum primum potero quam libentissime: quid enim
 gratius quam in Charegio, hoc est Gratiarum agro, una cum Cosmo,
 5 Gratiarum patre, versari? Interim accipe paucis que apud Platonicos
 via sit ad felicitatem accomodatissima; et quamvis existimem non
 oportere ei viam monstrari, qui prope iam pervenit ad calcem, de-
 siderio tamen tuo et in absentia et in presentia obsequendum esse
 censui.

10 Omnes homines bene agere, hoc est bene vivere, volunt; bene
 autem vivent, si bona illis adsint quam plurima. Bona vero hec di-
 cuntur: divitie, sanitas, forma, robur, nobilitas generis, honores, po-
 tentia; prudentia preterea, iustitia, fortitudo, temperantia et pre ce-
 teris omnibus sapientia, que quidem vim omnem felicitatis complecti-
 15 tur. Felicitas quippe in prospera optati finis consecutione consistit,
 id autem in singulis facultatibus sapientia prebet, siquidem periti
 tibicines quicquid tibiaram usus requirit optime consecuntur et eruditi
 grammatici quod ad litteras tum legendas tum scribendas pertinet,
 sapientes quoque gubernatores prosperum navigationis portum pre

10-58 Plat. *Euthyd.* 278e-282a (cf. transl. Fic., Venetiis 1491, cc. 90vb-91rb)

[(10-58 (omnes-fiat) Laur. 3, 10-61 (omnes-arbitratur) Ox. 1; 1-13 (prudentia)
 om. N2; cf. App. I]

2 s.d. v, s.p.d. G1, s. L1, om. cell. 3 ad te om. L3 4 agro post Charegio add.
 L3 8 et (pr.) om. G1 10 Plato in Eutydemo de felicitate hec ait ante omnes
 add. Ox. 1 12 potentia: atque potentie Laur. 3 Ox. 1 13 et post preterea add. L1
 temperantia int. lin. L4* N1*, in mg. V, om. Laur. 3 Ox. 1 L3 et: ac Laur. 3 19
 prospere Laur. 3 19-20 pre ceteris: maxime omnium Laur. 3

Lettre 2

De la voie qu'il faut suivre pour arriver au bonheur

Marsile Ficin au grand Cosme, salutations.

Je viendrai te voir dès que je pourrai, et avec on ne peut plus d'empressement: que peut-il en effet y avoir de plus agréable que de passer son temps à Carregi, c'est-à-dire dans la campagne des Grâces⁷, en compagnie de Cosme, le père des Grâces? En attendant, reçois, en peu de mots, la description de la voie la plus appropriée qui mène au bonheur selon les platoniciens; et bien que je n'estime pas nécessaire de montrer la voie à celui qui l'a presque déjà rejointe à pied, j'ai jugé bon cependant de me soumettre à ton bon vouloir, en ta présence comme en ton absence.

Tous les hommes veulent bien faire, c'est-à-dire, bien vivre; or ils ne vivent bien que s'ils ont pour eux autant de bonnes choses qu'il en existe. Mais voici celles que l'on donne pour bonnes: les richesses, la santé, la beauté, la vigueur, la noblesse de naissance, les honneurs, la puissance; puis la prudence, la justice, le courage, la mesure, et avant toutes les autres, la sagesse qui embrasse certes toute l'essence du bonheur. Certainement le bonheur consiste dans l'heureux accomplissement du but désiré, mais c'est la sagesse qui permet cela pour chaque talent particulier, puisque les flûtistes expérimentés réussissent parfaitement tout ce que la pratique de leurs flûtes exige, les hommes de lettres érudits, tout ce qui relève de la lecture et de l'écriture des belles lettres, et puisque les sages capitaines aussi atteignent le port attendu de leur navigation avant les autres, et que le sage chef de guerre maintient sa campagne et la mène avec plus de prudence, et que le sage médecin fait plus facilement recouvrer la

⁷ Il s'agit ici d'un jeu de mot sur le terme grec signifiant les Grâces $\chiαριτες$ et $\gammaη$, signifiant la terre.

20 ceteris assecuntur, necnon belli dux sapiens quod ad militiam attinet
 tutius expedit et sapiens medicus melius ad optatam perducit corporis
 valitudinem. Quamobrem sapientia in singulis humanis operibus nos
 voti compotes pro viribus efficit, neque aberrat unquam neque fal-
 litur, alioquin sapientia revera non esset. Cum vero causa conse-
 25 quendi finis sapientia sit, necessarium est eam ad felicitatem totum
 valere.

Preterea ii duntaxat, quibus bona plurima adsunt, beati dicun-
 tur; hi tamen non prius beati sunt, quam bona ipsis presentia prosint,
 neque prosunt unquam nisi illis utantur: sola enim sine usu pos-
 30 sessio nihil momenti ad felicitatem habet. Veruntamen nec usus etiam
 sufficit: potest enim quis male uti, ex quo contingit ut ledatur po-
 tius quam adiuvetur. Ut igitur possessioni usum addimus, sic et usui
 rectitudinem addere decet, ne utamur solum, verum etiam recte
 utamur; ut autem singulis recte utamur sola nobis sapientia prestat,
 35 quod quidem licet in artibus intueri, in quibus illi duntaxat qui artis
 periti sunt, tam materia quam instrumentis recte utuntur; eadem
 quoque ratione, ut divitiis, sanitate, forma, robore ac ceteris que
 bona vocantur utamur recte, sapientia efficit.

Quapropter in omni possessione, usu, operatione, causa prospere
 40 beneque agendi scientia est. Nam qui sine mente et possidet multa

20 attinet: pertinet Ox. 1 21 tutius *ex securius* L4* N2 (*al. m. rubr.*) V, secu-
 rius Laur. 3 Ox. 1 L3 N1 et: ac Laur. 3 21-22 melius-valitudinem: ad opta-
 tam valitudinem citius meliusque perducit Laur. 3, ad optatam corporis valitudinem
 melius ipse producit Ox. 1 22 nos *om.* Ox. 1 22-23 voti nos Laur. 3 23
 pro viribus *om.* Laur. 3 Ox. 1 enim *post* aberrat *add.* Laur. 3 Ox. 1 neque (*alt.*):
 nec Laur. 3 Ox. 1 24 revera-esset: nulla prorsus existeret Laur. 3, nulla existeret
 Ox. 1 25 necessarium: necesse Laur. 3 Ox. 1 27 adsint Ox. 1 28 hi-prius:
 veruntamen haud ante Laur. 3, qui tamen non prius Ox. 1 ipsis: illis Laur. 3, *om.*
 Ox. 1 29 illis *ex* prius N1 V, istis Laur. 3 sine: absque Laur. 3 31 sufficit:
 sat est Laur. 3 Ox. 1 ex-contingit: quo accidit Laur. 3 32 addidimus Laur.
 3 33 solum: tantum Laur. 3 verum: sed Ox. 1 34 utamur recte Laur. 3
 35 quidem licet: profecto Laur. 3, *om.* Ox. 1 licet *post* intueri *add.* Laur. 3 Ox.
 1 illi duntaxat: soli Laur. 3 36 tam: et Laur. 3 Ox. 1 recte: ut decet Laur.
 3 37 et *post* forma *add.* Laur. 3 que: omnibus quecunque Laur. 3 38 recte
 utamur Laur. 3 Ox. 1 39 et *post* usu *add.* Laur. 3 Ox. 1 40 scientia: sapientia
 Laur. 3 Ox. 1

et que le sage chef de guerre maintient sa campagne et la mène avec plus de prudence, et que le sage médecin fait plus facilement recouvrer la santé désirée du corps⁶. C'est pourquoi la sagesse, selon nos possibilités, nous rend experts dans des activités humaines particulières de notre choix, et jamais ne s'écarte du chemin, ni n'est trompée, sans quoi, elle ne serait pas réellement la sagesse. Puisqu'en vérité la sagesse est ce qui fait atteindre le but, il est nécessaire qu'elle soit toute puissante pour le bonheur.

En outre, on dit que seuls sont heureux ceux pour qui les biens sont nombreux ; toutefois ils ne sont pas heureux avant que les dits biens ne soient à eux-mêmes utiles, et ils ne leur sont utiles, que quand ils les utilisent : car la seule possession sans l'utilisation n'est d'aucune importance pour obtenir le bonheur. Mais cependant l'utilisation ne suffit pas non plus : car quelqu'un peut mal en user, et il en résulte pour lui plus de dommages que de gratifications. Ainsi, comme nous avons ajouté l'utilisation à la possession, il convient que nous ajoutions la rectitude à l'utilisation, afin que non seulement nous utilisions ces biens, mais surtout, que nous les utilisions bien ; mais que nous usions bien de chacun, seule la sagesse peut nous le garantir, comme on peut le voir dans les arts, où ceux qui y sont expérimentés utilisent aussi bien la matière que leurs instruments ; et pour la même raison, la sagesse nous donne de bien user des richesses, de la santé, de la beauté, de la vigueur, et de toutes les autres choses que l'on nomme bonnes.

C'est pourquoi, dans toute possession, utilisation, travail, la connaissance est ce qui nous fait agir bien et avec succès.

⁶ Cf. *Euthydème* de Platon, 278e-282a, traduction par Léon Robin, éd. de la Pléiade, 1950. Tous les hommes souhaitent avoir du bonheur, et ainsi, prisent les biens tels que la richesse, la haute naissance...et surtout la bonne chance. Hors, le savoir est une "bonne chance". (...) pour ce qui est d'avoir du bonheur au jeu de la flûte, ceux qui ont les meilleures chances, ce sont les flûtistes (...). Et les maîtres d'école, relativement à la lecture comme à l'écriture des lettres (...) Mais quoi? à l'égard des périls de la mer, crois-tu qu'il y ait des gens à avoir de meilleures chances que, pour tout dire, ceux qui possèdent le savoir relatif à leur navire? (...). Mais quoi, quand tu feras campagne, avec qui te sera-t-il plus agréable de prendre ta part de périls et de chances? Avec un général qui sait son affaire, ou avec un qui l'ignore? (...). Mais quoi, quand tu seras malade, entre les mains de qui aimeras-tu te risquer? Entre celles d'un médecin savant en son art ou entre celles d'un ignorant? (...) partout le savoir fait notre bonne chance". Que fait un charpentier qui a de bons outils, mais ne les utilise pas? "Il faut par conséquent (...) si l'on veut avoir la félicité, ne pas se borner à posséder ces sortes de biens, mais il faut encore les utiliser, attendu qu'il n'y a, sans cela, aucun intérêt à les posséder". (...) et encore, pour ce qui regarde aussi l'utilisation des biens dont nous parlions d'abord: richesse, santé, beauté, l'utilisation correcte de tous ces biens n'était-elle pas un savoir? celui qui guide l'action et qui lui donne la rectitude? (...) Donc, ce qu'en toute possession comme en toute action procure, selon toute apparence, le savoir, ce n'est pas seulement d'avoir bonne chance, mais c'est aussi d'y être heureux". Puis Ficin reprend exactement la démonstration de Socrate sur les chances que l'on a d'agir plus ou moins bien si l'on est pauvre ou riche, etc... la conclusion est qu'il n'y a rien qui soit ni un bien ni un mal, mais qu'il existe deux choses dont l'une est un bien, le savoir, et l'autre un mal, l'ignorance.

et utitur, tanto leditur magis quam possidet plura pluribusve abuti-
 tur. Sane qui insipiens, quo minus agit, minus errat, minus errans,
 minus etiam male agit, minus autem male agens, minus est miser.
 Agit certe minus si pauper sit quam si dives, si debilis quam si robustus,
 45 timidus quam audax, piger quam vigil, tardus quam velox, hebes
 quam sagax. Itaque nulla eorum, que in superioribus bona nuncupaban-
 tur, per se bona sunt. Nam, si illis inscitia presit, tanto deteriora sunt
 quam eorum contraria, quanto uberius improbo duci adminicula
 scelerum possunt suppeditare; sin autem prudentia sapientiaque illis
 50 presideant, tum denique meliora. Ipsa tamen per se neque bona sunt
 neque mala, sapienti siquidem viro tam adversa quam prospera deni-
 que evadunt utilia recte utrisque utenti, insipienti vero contra. Sola
 igitur ex omnibus rebus nostris sapientia per se bonum est, sola in-
 sapientia per se malum.

55 Cum ergo omnes felices esse velimus, felicitasque absque recto
 rerum usu haberi non possit, rectum vero rerum usum scientia pre-
 beat, ceteris omnibus pretermisissis omni cum philosophie tum pietatis
 studio niti quisque debet, ut quam sapientissimus fiat.

Sic enim animus noster Deo, qui sapientia ipsa est, evadit similimus,

59-61 Plat. *Thaet.* 176a-b; cf. Diog. Laert. 3, 78

41 quam: quanto Laur. 3 Ox. 1 B L2 L3 L4 N1 N2 R V W pluribusque Ox. 1
 42 sane-insipiens: etenim qui mente captus est Laur. 3 Ox. 1 qui om. B L2 L3
 L4 N1 N2 R V W, del. vd 43 autem: denique Laur. 3 44 agit-minus: minus
 autem agit Laur. 3, minus vero agit Ox. 1 si (sec.) om. L3 si (tert.) om. Laur.
 3 debilis: imbecillis Laur. 3 Ox. 1 si (quart.) om. Laur. 3 Ox. 1 ignobilis
 quam nobilis post robustus add. Laur. 3 Ox. 1 46 eorum: ex iis Laur. 3 Ox. 1 in
 superioribus: superius Ox. 1 nuncupabantur ex nuncupantur Laur. 3 V, nuncupan-
 tur N1 47 per se: ipsis Laur. 3 Ox. 1 tanto: eo Laur. 3 Ox. 1 48 quam
 eorum: quanto sunt L3 eorum: illorum Ox. 1 quanto: quo Laur. 3 Ox. 1 49
 suppeditare possunt Laur. 3 Ox. 1 sapientiaque illis: et sapientia iis Laur. 3 Ox.
 1 50 presideat Laur. 3, president Ox. 1 per se ante ipsa add. Laur. 3 per
 se om. Laur. 3 ipsa post se add. Ox. 1 neque: nec Laur. 3 Ox. 1 sunt
 om. Laur. 3 51 neque (alt.): nec Ox. 1 sunt nec ullius existimanda post mala
 add. Laur. 3, nec ullius existimanda Ox. 1 51-52 sapienti-contra om. Laur. 3 Ox.
 1 53 rebus nostris om. Laur. 3 Ox. 1 55 ergo: itaque Laur. 3 Ox. 1 55-56
 absque-possit: in recto usu consistat Laur. 3 Ox. 1 56 rerum usum: usum rerum
 Laur. 3 Ox. 1 L3 57 ceteris: quisque reliquis Laur. 3 cum-pietatis om. Laur.
 3 Ox. 1 59 ipsa om. N2 evadet L2 L3

Car celui qui possède et utilise beaucoup de choses sans discernement pâtit d'autant plus qu'il possède davantage et abuse de plus de choses.

Assurément, celui qui est insensé, moins il agit, moins il se fourvoie, et, se fourvoyant moins, il agit moins mal, et agissant moins mal, il est moins malheureux. Il agit moins, certainement, s'il est pauvre que s'il est riche, s'il est faible que s'il est fort, timide qu'audacieux, paresseux qu'éveillé, lent que rapide, bête que sagace. C'est pourquoi aucun de ces biens, ci-dessus énoncés, n'est bon en soi. Car s'ils sont guidés par l'ignorance, ils sont d'autant plus délétères que leurs contraires, qu'ils peuvent fournir plus abondamment au chef malhonnête les justifications de ses crimes ; mais si la prudence et la sagesse les guident, alors ils sont finalement les meilleurs. Cependant ils ne sont jamais bons ou mauvais en eux-mêmes, puisque, pour l'homme sage, qui les utilise correctement les uns et les autres, les désavantages comme les avantages finissent par devenir utiles, contrairement à ce qui arrive pour l'insensé. Donc, parmi toutes ces choses que nous possédons, seule la sagesse est bonne en soi, seule la folie est mauvaise en soi.

Puisque nous désirons tous être heureux, que nous ne pouvons obtenir le bonheur que par un correct usage de nos biens, et qu'en vérité c'est la connaissance qui révèle le correct usage de ces biens, chacun doit s'efforcer, afin de devenir le plus sage possible, à l'entière étude et de la philosophie et de la piété sans se soucier de quelque autre sujet. C'est ainsi en effet que notre âme finit par devenir semblable à Dieu, qui est la sagesse même,

60 in qua quidem similitudine summum Plato consistere gradum beatitudinis arbitratur.

61 Celli, III Idus Ianuarias 1463 post arbitratur *add. Laur. 3 (cf. App. I)*

ressemblance dans laquelle Platon considérait que résidait le plus haut degré du bonheur.

IMITATIO UTILIOR EST QUAM LECTIO

Marsilius Ficinus Amerigo Bencio viro magnifico s.d.

Accepi hodie tuo nomine Grecos Platonis nostri dialogos, munus
 certe magnificum, animo tuo dignum, meo gratissimum. Grátias tibi
 5 ago magnas; utinam immortalem gratiam quandoque celestes tibi
 referant Gratie!

Imitari in hoc sicut in plerisque aliis magnum Cosmum, ut arbi-
 tror, voluisti: is enim superioribus diebus bibliothecam meam Greco
 ornavit Platone.

10 Donum, Amerige, tuum laudo equidem, imitationem probo: ac-
 comodator nanque ad virtutem via est imitatio quam lectio. Sane
 quemadmodum harmonia dum presens aures nostras illabatur vehemen-
 tius afficit quam dum preterita cogitatur ac prelium cum spectatur
 acrius movet quam cum narratur, sic egregia viventium heroum
 15 opera ardentius ad virtutem inflammant exactiusque formant quam
 veterum philosophorum de moribus disputantium verba.

10-16 cf. Sen. *Epist.* 6, 5-6; L. Bruni *In trad. Epist. Plat.*, p. 136 Baron (*Huma-
 nistisch-philosophische Schriften*, Leipzig 1928) 12-16 cf. ep. 86, 3-8

1 utilior ex potior N1, potior L2 L4 est utilior L3, est om. N1 V 2 s.d. v.
 s. G1 L1, om. cett. 3 Grecos om. G1 5 gratiam immortalem L3 7 aliis om.
 G1 L3

Lettre 3

Imiter est plus utile que lire

Amerigo Benci: né en 1437, son père Giovanni, et plus tard, Amerigo lui-même, s'occupa des affaires bancaires des Médicis. Par héritage, il devint le second homme le plus riche de Florence. Collectionneur de manuscrits classiques et d'oeuvres d'art, il envoya à Ficin, en 1464, un beau manuscrit de quelques dialogues de Platon. Il fut un membre actif de l'Académie, et mécène d'étudiants et d'artistes. Léonard de Vinci peignit le fameux portrait de sa soeur Ginevra, et laissa chez lui son tableau inachevé de "L'Adoration des Mages" lorsqu'il alla à Milan.

Marsile Ficin à Amerigo Benci, homme généreux, salutations.

J'ai reçu aujourd'hui en ton nom les dialogues grecs de notre Platon, cadeau magnifique, digne de ton âme, et très cher à la mienne. Je t'en remercie beaucoup ; puissent un jour les célestes Grâces t'apporter leur immortelle protection !

Tu as voulu, à ce que je vois, imiter en cela comme en de nombreuses autres choses, le grand Cosme : il a en effet fourni dans le passé ma bibliothèque d'ouvrages de Platon en grec.

J'approuve assurément ton cadeau, Amerigo, et j'approuve l'imitation : le fait est que le chemin le plus approprié vers la vertu est l'imitation plus que la lecture. Assurément, de même que les sons réels affectent complètement nos oreilles plus fortement au moment même où ils les pénètrent que lorsque, absents, on les imagine, et de même qu'une bataille émeut plus vivement quand on y assiste que lorsque on l'entend raconter, ainsi les actions hors pair des héros vivants excitent plus ardemment, et disposent plus exactement à la vertu que ne le font les mots des anciens philosophes discutant des moeurs⁹.

⁹ Cf. *Lettres à Lucilius* de Sénèque, 6, 5-6, traduction de Marie Ange Jourdain, éd. Garnier Flammarion, Paris, 1992. "Outre cela, longue est la voie des préceptes, courte et infailible celle des exemples. Cléanthe n'aurait pas fait revivre Zénon en sa personne, s'il n'eut été que l'auditeur du maître: il a été mêlé à sa vie, il en a pénétré les secrets détails, il a voulu contrôler si vraiment chez lui conduite et principes étaient d'accord."

DIALOGUS INTER DEUM ET ANIMAM THEOLOGICUS

Marsilius Ficinus Michaeli Mercato Miniatensi dilecto conphilosopho suo s. d.

Sepe de moralibus naturalibusque una philosophati sumus, dilecte Michael, sepius de divinis. Memini autem te sepe numero solitum dicere moralia usu comparanda esse, naturalia ratione querenda, divina a Deo oratione petenda. Legi etiam apud Platonem nostrum divina ob vite puritatem revelari potius quam doctrina verbisque doceri. Hec igitur atque similia cum sedulo cogitarem, cepi quandoque lugere animo, utpote qui et rationi iam diffiderem et nondum revelationi confiderem. Ortus hinc est intimus quidam inter Animam Deumque dialogus. Hunc audi, si placet, quamvis existimem te forte propius iam quam nos alloqui Deum.

DEUS. Misera, quid tantum luges, Anima mea? Pone iam finem, o filia, lachrimis! En adsum tibi pater tuus, adsum medicina salusque tua.

ANIMA. O utinam meus mihi pater aspiret! Ha, si putarem posse tantum mihi munus obtingere, ha quantum letitia insanirem! Nunc vero quo pacto fieri valeat istud non video. Neque enim qui mihi tantum extrinsecus adest, summus est pater meus, ille siquidem nature artifex, ut opinor, interius etiam me prolem suam genuit quam natura suam; neque qui tantum intrinsecus inest, summus est

7-9 cfr. Plat. *Epist.* 341c-344c; *Phaed.* 65a-67b

3 suo: s. G1 N1 s.d. v, om. codd. 5 sepe numero te L3 13 quam nos iam G1 15 tibi post adsum (alt.) add. G1

Dialogue théologique entre Dieu et l'Âme

Michele Mercati: Avec Antonio Serafico (voir lettre 19), il fut l'un des plus anciens et plus proches amis de Ficin dont il avait l'âge, bien qu'il semble être supplanté vers 1468 par l'arrivée de Giovanni Cavalcanti (voir lettres 29 à 46, 49, 50 et 51). La première lettre que Ficin lui adresse est du 15 octobre 1457, sur Lucrèce. Il était moine de San Miniato, et professeur. Ficin lui envoya un de ses premiers essais la *Summa Philosophiae*, résumant les différentes écoles de philosophie, pour l'aider dans ses études, et lui dédia *Le Sophiste*. Il lui confia également ses idées sur la philosophie épicurienne et son commentaire de jeunesse sur le *De Natura Rerum* de Lucrèce. On raconte une histoire fondée sur le témoignage du petit-fils de Mercati, disant que Ficin apparut à Mercati après sa mort, pour lui prouver l'immortalité de l'âme, selon une promesse qu'ils s'étaient fait de leur vivant.

Marsile Ficin à Michele Mercati de San Miniato, son cher ami philosophe, salutations.

Souvent, cher Michele, nous avons philosophé ensemble sur les sujets moraux et naturels, et plus souvent encore, sur les sujets divins. Et je me souviens que fréquemment tu disais que les moraux doivent être réglés selon la pratique, les naturels, cherchés par la raison, et les divins demandés à Dieu par la prière. J'ai lu encore chez notre Platon que les divins sont plus facilement révélés par une vie pure qu'enseignés par la théorie et les mots. Et alors que je réfléchissais ainsi consciencieusement à cela et des sujets de ce genre, j'ai commencé un jour à pleurer dans mon âme, attendu que je me défiais déjà de la raison, mais ne me fiait pas encore à la révélation. De là est né une sorte de dialogue intime entre l'Âme et Dieu¹⁰. Ecoute-le s'il te plaît, bien que je te croie peut-être déjà plus près que moi de t'entretenir avec Dieu.

DIEU. Pourquoi te lamentes-tu tant, mon âme malheureuse? Mets fin à tes larmes, ma fille! Voilà ton père, je suis avec toi, je suis là, ton baume et ton salut.

L'ÂME. Ô puisse mon père m'inspirer! Ah, si je pouvais penser qu'un tel don m'échoie, ah, combien je délirerais de joie! Mais je ne vois pas pour l'instant de quelle manière cela pourrait arriver. Et celui qui m'est de fait tellement extérieur n'est pas mon très haut père, puisque, créateur de la nature, je pense, il m'a engendré, moi, son enfant, encore plus intérieur que sa nature¹¹ même; et il n'est pas non plus mon très haut père celui qui est contenu à l'intérieur de moi, puisqu'il

¹⁰ Le style de ce dialogue inspiré des *Soliloques* de Saint Augustin renvoie à une crise morale de Ficin.

¹¹ Il faut lire ici "naturam suam"; il serait possible aussi de lire "quam natura me prolem suam genuit".

pater meus, ille siquidem maior me est; qui vero intra me est, me est proculdubio minor. Quo autem modo et intra simul et
25 extra me quicquam esse queat ignoro. Hoc me, hospes, quicumque sis, hoc me graviter angit, quod sine patre meo vivere nolim et ipsum reperire posse diffido.

DEUS. Pone finem, o filia, lachrimis; ne te afflictes, o filia: non hospes est qui tecum loquitur, sed domesticus, familiarior tibi quam
30 ipsa tibi. Adsum equidem tibi simul et insum; adsum equidem tibi quia insum, insum tibi quia tu es in me; que nisi esses in me, non esses in te, immo omnino non esses. Pone finem, o filia, lachrimis, ecce parens; parens tuus quantum mole est omnium minimus, tantum virtute est maximus omnium. Et quoniam angustissimus est, est intra
35 omnia; quoniam amplissimus, extra omnia. Ecce tibi adsum et intus et extra, angustia maxima, minima amplitudo. Ecce inquam (nonne vides?), celum et terram ego impleo et penetro et contineo. Impleo, non impleor, quia ipsa sum plenitudo; penetro, non penetror, quia ipsa sum penetrandi potestas; contineo, non contineor, quia ipsa sum
40 continendi facultas; non impleor, ne indigus fuerim, quia copia ipsa sum; non penetror, ne esse desinam, qui ipsum esse sum; non contineor, ne desinam esse Deus, qui infinitas ipsa sum. Ecce (nonne vides?) ingredior per omnia non permixtus, ut et supergredi valeam, qui excellentia ipsa sum. Supergredior omnia non disiunctus, ut simul
45 et ingredi valeam et ingredi penitus et unire, qui unio ipsa sum, per quam fiunt, per quam constant, quam appetunt omnia.

Cur diffidis reperire parentem, o demens? Non difficile reperitur ubi sim, siquidem in me sunt, ex me fiunt, per me servantur quilibet semper, ubique, et infinita virtute per infinitum amplificor intervallum. Quin potius nullo modo reperitur ubi non sim; per me quippe hoc ipsum « ubi » est diciturque « ubique »; per me ducem, per me lucem agit et querit quodcunque agit quisque et querit alicubi.

30-32 cf. Aug. *Conf.* 1, 2, 2 (= PL XXXII, 661) 33-36 cf. Bonav. *Itin.* 5, 7-8
37-42 cf. Aug. *Conf.* 1, 3, 3 (= PL XXXII, 662)

32 immo ex et V, et N1 47 o demens post diffidis L2 49 semper ubique ex
ubicunque L4*, ubicunque L3

est plus grand que moi ; et que celui qui est en moi, est de loin plus petit. Or, par quel moyen quelqu'un peut-il être en état de se trouver à la fois en dedans et au-dehors de moi, je l'ignore. Ce qui me tourmente, hôte, qui que tu sois, ce qui me tourmente pesamment, c'est que je ne veux pas vivre sans mon père et je manque de confiance pour pouvoir le trouver.

DIEU. Mets fin à tes larmes, ma fille ; ne t'afflige plus, ô ma fille : ce n'est pas un hôte qui te parle, mais un intime, qui t'est plus familier que tu ne l'es à toi-même. Je suis assurément avec toi, étant en même temps en toi ; je suis avec toi, c'est sûr, parce que je suis en toi, et je suis en toi parce que tu es en moi ; car si tu n'étais pas en moi, je ne serais pas en toi, et tu n'existerais pas du tout. Mets fin à tes larmes, ô ma fille, voici ton père ; ton père, poids le plus petit de tous, en vertu, le plus grand de tous. Et parce qu'il est très petit, il est en toutes choses ; et parce qu'il est très grand, il est hors de toutes choses. Me voici avec toi, en dedans et en dehors, la plus grande petite chose, la plus petite immensité. Me voici, te dis-je (est-ce que tu ne me vois pas?) moi qui emplis, qui pénètre et contiens le ciel et la terre. J'emplis, et je ne suis pas rempli, parce que je suis la plénitude même ; je pénètre mais ne suis pas pénétré parce que je suis le pouvoir même de la pénétration ; je contiens mais ne suis pas contenu, car je suis la faculté même de la capacité ; je ne suis pas empli, ni ne serai dans le besoin de l'être, parce que je suis l'abondance même ; je ne suis pas pénétré ni ne le serai à moins de cesser d'être, moi qui suis ce qui existe même ; je ne suis pas contenu, à moins que je cesse d'être Dieu, qui est l'infinité même. Voilà (ne vois-tu pas?) que je me fonds dans toutes choses sans m'y mêler, afin qu'il soit prouvé que je les dépasse toutes, moi qui suis l'excellence même. Je surpasse toutes choses sans m'en séparer, de telle sorte que je règne en même temps que je me fonds, et me fonds totalement et unifie, moi qui suis l'union même, par laquelle toutes choses deviennent et durent, et que toutes choses cherchent à atteindre.

Pourquoi n'as-tu pas confiance dans le fait de pouvoir trouver ton père, ô insensée? Il n'est pas difficile de trouver où je suis, puisqu' en moi sont toutes choses, de moi naissent toutes choses, par moi toutes choses sont conservées pour toujours et partout, et par ma vertu infinie, j'accrois l'espace à l'infini. Sans qu'on ne puisse plus du tout en trouver là où je ne sois pas ; de fait, par moi ce même "quelque part" devient "partout"; quelque soit ce que quelqu'un fait, et quelque soit

Non desideratur usquam nisi bonum, non reperitur usquam nisi
 verum: ego sum omne bonum, ego sum omne verum. Quere fa-
 55 ciem meam et vives, sed ne movearis, ut me tangas, qui stabilitas
 ipsa sum; ne distraharis per varia, ut me apprehendas, qui unitas
 ipsa sum. Siste motum, collige multitudinem, me protinus assequeris,
 iandiu te penitus assecutum.

ANIMA. Hui, tam cito me deseris, o mea salus? Cur tam repente
 60 filiam deseris sitibundam? Perge, age ulterius; perge, precor,
 venerabile numen; dic, obsecro, per maiestatem tuam, si placet, pla-
 nius (ha, fac ut placeat!); dic ergo (quia placuerit) planius quid non
 es, pater meus, ut reviviscam, quid es iterum, mi pater, ut vivam.

DEUS. Non corporis natura parens est tibi, filia: tanto enim melior
 65 es, quanto parenti magis obtemperas; es autem tanto prestantior,
 quanto magis corpori adversaris. Bonum tibi est esse cum patre, ma-
 lum tibi est esse cum corpore. Non animus aliquis te genuit, o Anima,
 alioquin nihil super animum cogitares et in ipsa animi mutabilitate
 sisteres gradum, neque stabilem prorsus naturam exigeres. Non in-
 70 tellectus aliquis multiplex te creavit: non enim simplicitatem sum-
 mam attingeres et intellectus ipsius tibi sufficeret consecutio. Nunc
 autem ad ipsam vitam, ad ipsam essentiam, ad ipsum esse absolutum
 intelligendo atque amando adscendis super quemlibet intellectum, ne-
 que satis tibi intelligentia est, nisi et bene et bonum intelligas. Bonum
 75 vero ipsum tibi satis est absque dubio: non enim ob aliam rationem
 requiris quodlibet, nisi quia bonum. Bonum igitur ipsum procreator
 tuus est, Anima; non bonum corpus, non bonus animus, non bonus
 intellectus, sed bonum bonum, quod quidem in se ipso consistit
 extra subiecti limites infinitum, infinitamque tibi tribuit vitam vel

54-55 cf. Vulg. *Ex.* 33, 19-20; *Am.* 5, 4, 6; *Psalms.* 68, 33; *Dan.* 3, 41 54-58 cf.
Fic. Theol. Plat. 9, 3 (= *Op.*, p. 205 = II, pp. 14 sq. Marcel) 55-57 cf. *ep.* 10, 4
 59 cf. *Ter. Andr.* 474 64-80 cf. *Fic. Theol. Plat.* 10, 8 (= *Op.*, p. 237 = II, pp. 88
 sq. Marcel) 76-78 cf. *Aug. Trin.* 8, 3, 4 (= PL XLII, 949)

56 quod L3 60 precor ex queso V, queso N1

ce qu'il cherche quelque part, il le fait et il les cherche, dirigé par moi, éclairé par moi. Rien n'est désiré au monde hors le bien, rien n'est découvert hors la vérité : moi je suis tout le bien, moi je suis toute la vérité. Cherche mon visage, et tu vivras¹², mais ne bouge pas pour me toucher, moi qui suis la stabilité même ; et ne te disperse pas dans des choses diverses pour me saisir, moi qui suis l'unité même. Arrête ton mouvement, unifie ta diversité, et tu parviendras directement à moi, moi qui suis déjà depuis longtemps entièrement parvenu à toi.

L'ÂME. Oh, comme tu m'abandonnes vite, ô mon salut? Pourquoi abandonnes-tu si soudainement ta fille assoiffée? Continue, dis-en plus ; continue, je t'en prie, vénérable divinité : parle-moi, s'il te plaît, je t'en supplie par ta majesté, plus clairement (ah, faites qu'elle veuille bien!) ; dis-moi donc, (parce qu'elle le voudras bien) plus clairement, ce que tu n'es pas, mon père, afin que je revive, et ce que tu es, dis-le moi à nouveau mon père, afin que je vive.

DIEU. Ton père n'est pas de nature corporelle, ma fille : tu es d'autant meilleure que tu obéis mieux à ton père ; et tu es d'autant plus souveraine que tu combats ton corps. Il est bien pour toi d'être avec ton père, il est mauvais pour toi d'être avec ton corps. Ce n'est pas une quelconque âme qui t'engendra, ô Âme, sans quoi tu ne pourrais rien imaginer au-dessus de l'âme, et tu demeurerais à ce niveau, dans l'instabilité de l'âme même, sans réclamer plus avant une nature stable. Ce n'est pas une quelconque intelligence multiple qui te créa : car alors, tu n'atteindrais pas la très haute simplicité, et la possession de l'intelligence même te suffirait. Tandis que maintenant, tu aspiras à la vie même, à l'essence même, à l'absolu même, à l'intelligence et à l'amour au-delà de toute intelligence, et il n'est jamais rien que tu ne comprennes suffisamment, à moins que tu comprennes et bien, et le bien. Mais sans aucun doute, le bien lui-même te suffit : car il n'est pas d'autre raison pour laquelle tu cherches quoi que ce soit, si ce n'est parce que c'est bien. Ainsi le bien est ton géniteur en personne, mon Âme ; non pas le bon corps ni la bonne âme, ni la bonne intelligence, mais le bon bien, qui consiste en lui-même, infini au-delà des limites de ce qui lui est soumis, et il t'accorde la vie infinie, depuis les siècles des siècles ou du moins, depuis un certain début, pour l'éternité.

¹² Exode, 33,19-23 "Mais, dit-il, tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre"(...) "puis j'écarterais ma main et tu verras mon dos; mais ma face, on ne peut la voir".

80 ab evo in evum vel saltem ab initio quodam in sempiternum. Boni
 faciem intueri desideras? Mundum conspice universum, solis lumine
 plenum; lumen conspice in materia mundi, plenum omnibus rerum
 omnium formis atque volubile; subtrahe materiam, relinque cetera:
 habes animam, incorporeum lumen, omniforme, mutabile. Deme
 85 rursus huic mutationem: es iam intellectum angelicum consecuta,
 incorporeum lumen, omniforme, immutabile; detrahe huic eam di-
 versitatem per quam forma quolibet diversa est a lumine et aliunde
 infusa est lumini, ita ut eadem luminis et forme cuiusque essentia sit,
 lumenque ipsum sese formet perque formas suas formet omnia: lumen
 90 hoc infinite lucet, quia natura lucet sua, neque alterius mixtione in-
 ficitur vel contrahitur; per omnia est quia in nullo; in nullo est pro-
 prie, ut aequae per omnia fulgeat; vivit ex se et vitam prestat cunctis,
 quandoquidem umbra eius, qualis est lux ista solis, sola in corporalibus
 est vivifica; sentit quolibet sensumque largitur, si umbra eius sensus
 95 omnes omnibus excitat; amat denique singula, si maxime sua sunt
 singula. Ergo quid solis est lumen? Umbra Dei. Ergo quid Deus
 est? Sol solis est Deus. Solis lumen est Deus in corpore mundi,
 Deus est solis lumen super angelicos intellectus. Talis umbra mea
 est, o Anima, ut rerum omnium corporalium pulcherima sit. Qualem
 100 esse meam lucem existimas? Si tantum mea lucet umbra, quantum
 lux mea fulget? Amas lucem ubique pre ceteris, immo solam? Ama
 me solum, solam, o Anima, lucem, infinitam lucem. Me, me, in-
 quam, infinite ama: fulgebis iam et oblectaberis infinite.

ANIMA. O rem miram, que admirationem ipsam exuperat! Quis
 105 nunc me insolitus urit ignis? Quis mihi sol novus et unde subrutilat?
 Quisnam et unde tantus et tam dulcis spiritus meas modo medullas
 pungit et mulcet, mordet et lambit, stimulat et titillat? Quam amara

80-103 cf. Fic. *Theol. Plat.* 9, 3 (= *Op.*, pp. 204 sq. = II, p. 14 Marcel) 107-112
 cf. Fic. *In Conv.* 2, 8 (= *Op.*, p. 1327 = p. 156 Marcel = Orph. frg. 361 Kern), ut
 vid. ex Sapph. frg. 137 Diehl apud Herm. *In Phaedr.*, p. 185 Couvreur (transl. Fic.,
 Vat. lat. 5953, c. 258r; cf. etiam E. Wind, *Pagan Mysteries in the Renaissance*, New
 York 1968², pp. 161 sq.); Musae. 166

93 in corporalibus ex incorporabilis L4, incorporabilis L3 100 lucet: fulget G1
 N2 R 101 fulget: lucet G1 N2 R W

Désires-tu regarder la face du bien? Contemple l'univers tout entier, plein de la lumière du soleil. Contemple la lumière dans la matière de l'univers pleine de toutes les formes de toutes choses, et tournoyante ; prends la matière, laisse le reste : tu as l'âme, lumière sans corps, changeante et multiforme. Encore une fois, choisis parmi cela une métamorphose : tu as rejoint désormais l'intelligence des anges, lumière sans corps, multiforme, immuable ; de cela, prélève la diversité même, grâce à laquelle toute forme est diverse, différente de la lumière, et répandue dans la lumière depuis un autre lieu; de même que l'essence de la lumière et de chaque forme est la même, et que la lumière se forme elle-même grâce à ses formes, elle donne naissance à toutes choses : cette lumière brille indéfiniment, parce qu'elle brille de sa propre nature, et elle n'est pas infectée d'une autre mixture, ou réductible ; elle est à travers toutes choses parce qu'elle n'est dans aucune ; elle n'est le propre de rien, de telle sorte qu'elle luit également à travers tout ; elle vit d'elle-même et garantit la vie à tous, puisque son ombre est semblable à cette lumière du soleil, elle seule est vivifiante pour les choses corporelles ; elle sent toutes choses et dispense généreusement la sensibilité à condition que son ombre réveille tous les sens chez tous ; enfin elle aime chaque chose, à condition que toutes choses soient à elles au plus haut point . Quelle est donc alors la lumière du soleil? L'ombre de Dieu. Qui est donc Dieu? Dieu est le soleil du soleil. La lumière du soleil est Dieu dans le corps de l'univers, Dieu est la lumière du soleil au-dessus de l'intelligence des anges. Mon ombre est telle, ô mon âme, qu'elle est la plus belle de toutes les choses corporelles. Et comment crois-tu qu'est ma lumière ? Si mon ombre brille tant, combien rayonne ma lumière? Aimes-tu la lumière partout, sur toutes choses, et mieux encore, n'aimes-tu que la lumière? N'aime que moi, ô Âme, moi, la seule lumière, la lumière infinie. Moi, moi, dis-je, aime-moi infiniment : alors tu resplendiras et seras charmée à l'infini.

L'ÂME. Ô chose étonnante qui dépasse l'admiration même, quel feu insolite me consume maintenant? Quel nouveau soleil rougit au-dessus de moi, et d'où vient-il? Quel esprit si grand et si doux en cet instant, perce et apaise mon cœur, le déchire et le caresse, le stimule et le titille? D'où vient-il?

dulcedo hec est, cogitare quis possit? Quam amara dulcedo, que me
 liquefacit penitus et eviscerat, cuius comparatione quave sublata amara
 110 mihi vel que dulcissima sunt videntur! Quam dulcis amaritudo, que
 me dilaniatam conglutinat et redintegrat, quacum mihi vel amaris-
 sima queque dulcescunt! Quam necessaria voluntas hec est, cum
 bonum ipsum nolle non possim et aliud quodlibet vitare potius va-
 leam vel differre quam boni aviditatem! Nam etsi hanc vitare voluero,
 115 non nisi quia devitationem ipsam bonam existimaverim, devitare
 tentabo. Quam rursus voluntaria huiusmodi necessitas est, cum nihil
 magis voluntarium sit quam bonum, propter quod omnia, immo
 quod in omnibus ubique volo, et ita volo, ut velim insuper non posse
 nolle! Quam viva mors ista est (quis cogitet?), per quam in me morior,
 120 in Deo vivo, per quam morti morior, vite vivo, et vivo vita et gaudeo
 gaudio. O voluptatem super sensum, o letitiam super animum, o
 gaudium super mentem! Sum equidem nunc extra mentem, neque
 amens tamen, quia super mentem; furo rursus, furo nimium, neque
 precipitor tamen, quia tollor in altum. Gestio nunc undique tota et
 125 diffluo, neque dispergor tamen, quia me colligit mecum, quia me
 unit secum Deus, unitas unitatum. Exultate igitur nunc mecum omnes,
 quorum Deus exultatio est; Deus meus obvius factus est mihi, Deus
 universi amplexus est me, Deus deorum meas modo medullas il-
 labitur. Iamiam alit me Deus ipse totam, et qui genuit me regenerat:
 130 genuerat animam, reformat in angelum, convertit in Deum. Quam
 ergo gratiam tibi referam, o gratia gratiarum, tu ipse doce me, gra-
 tia gratiarum, doce, precor, et presta; gratia denique tibimet, Deus,
 ipse tu Deus esto.

Finis.

126 cf. Ps. Dionys. *Div. nom.* 1, 1 (= PG III, 588 = *Dionysiaca* I, p. 11)

109 cuius comparatione ex comparatione cuius V, comparatione cuius N1 114
 evitare L3 123 tamen amens L3 furo (utr.): furio ex furo L4, furio G1 L2
 L3 N1 N2 V W 124 tota ex totus N2 R W, totus G1 v, totas L1 130 animam
 ex hominem L4 N1*, hominem L3 V W 131 ego v 134 finis om. B L2 L3
 L4 N1 V

Quelle est cette amère douceur, qui peut la concevoir? Quelle est cette amère douceur qui me fait fondre totalement et me désassemble, et au vu de laquelle les douces choses me semblent au plus haut point amères! Quelle douce amertume me réunifie et me renouvelle, moi qui ai été mise en pièces, et avec laquelle même les choses les plus amères deviennent douces! Quelle est cette volonté nécessaire, alors que je ne peux pas ne pas vouloir le bien même, et que je puis me garder de toute autre chose ou m'en dispenser, plus que du désir du bien! Car si je voulais l'éviter toutefois, ce n'est pas sans avoir estimé le fait de l'éviter comme bon en soi, que j'aurais essayé de l'éviter. Encore une fois, combien une nécessité de cette sorte est-elle voulue, alors que rien n'est plus volontaire que le bien, à cause duquel je veux toutes choses, et bien plus, je veux ce qui est dans toutes choses et partout, et je le veux de telle façon que je ne veux pas ne pas pouvoir ne pas vouloir au-dessus! Quelle mort vivante est-ce là (qui le penserait?), par laquelle je meurs en moi-même et vis en Dieu, par laquelle je meurs de mort et vis de vie et vis pour la vie, et me réjouis pour la joie. Ô volupté au-dessus du sens, ô délice au-dessus de l'âme, ô jouissance au-dessus de l'esprit! Je suis en ce moment assurément en dehors de l'esprit, mais pas folle cependant parce que je suis au-dessus de l'esprit ; je m'égare à nouveau, je m'égare trop, mais sans me perdre cependant, parce que je suis portée vers le haut. Je suis transportée en cet instant par l'onde toute entière, et me dissous, mais sans me dissocier cependant, parce que je me recueille en moi-même, parce que Dieu m'unit à lui, unité des unités. Exultez donc maintenant tous avec moi, vous dont Dieu est l'exultation de joie ; mon Dieu s'est porté à ma rencontre, le Dieu de l'univers m'a embrassée, le Dieu des dieux s'est immiscé en cet instant dans mes veines. Désormais, Dieu même me nourrit entièrement, et celui qui m'a engendré me fait renaître : il a engendré mon âme, il l'a transformée en ange, il l'a convertie à Dieu. Quelle grâce je te rends donc, ô grâce des grâces, toi-même, enseigne-moi, grâce des grâces, enseigne-moi, je t'en prie, et guide-moi ; grâce enfin à toi, à toi Dieu, sois toi-même Dieu.

Fin.

LEX ET IUSTITIA

Marsilius Ficinus Octoni Nicholino, Benedicto Aretino iurisconsultis, Petro Pactio et Bernardo Iunio equitibus s. d.

Persuasistis mihi ut Grecae Platonis *Leges* Latinas efficerem; ad
 5 idem cohortatus est me etiam magnus Cosmus. Itaque feci iam, atque
 eo libentius, quod arbitrabar civitati magis opus esse optimis iuris-
 consultis quam mercatoribus bonis aut medicis, ac tanto magis pro-
 fuisse Grecis Minoem quam Galienum, quanto animus prestantior
 est quam corpus aut spiritus, et eterna vita quam temporalis: merca-
 10 tura quippe corpus, medicina spiritus, lex anima civitatis esse videtur.
 Et quamvis multe videantur esse leges in civitate, non tamen multe
 sunt civitatis anime: sicut enim multe artes variique civium gradus
 non plures civitates, sed unicam faciunt, si ad finem eundem simili
 ratione proficiscantur, ita quamvis multe sint magistratum constitu-
 15 tiones in urbe, unica tamen est publica lex, communis scilicet recte
 vivendi regula ad publicam conducens felicitatem.

Ad hanc legem Deus nos et natura preparant, constitutiones cohortantur, Deus unicus denique format: a divina enim lege tum lex
 siderum tum lex hominum proficiscitur. Quamobrem omnes legum
 20 conditores, partim Moysem tanquam simie imitati, divinarum legum

19-25 cf. Diod. Sic. 1, 94, 1-2 19-26 cf. P. Bracciolini *Hist. tripart.* 2 (= *Opera*, Basileae 1538, pp. 47 sq.); Fic. *In Min.* (= *Op.*, p. 1135)

3 s.d. v, s. G1, om. cett. 5 etiam om. N1, int. lin. V 10 esse videantur L3
 20-27 partim-noster ex a Deo leges se habuisse affirmaverunt et L4 (al. m.) N1 (al. m.), a Deo leges se habuisse affirmaverunt L3 V (sed in mg. add. partim-Gabriele)
 20 tanquam v, quasi codd.

Lettre 5

Loi et Justice

Ottone Niccolini: célèbre juriconsulte de l'époque, et membre du "Choeur de l'Académie de Florence" -une école aristotélicienne- il prit part un jour dans une discussion avec Argyropoulos et ses élèves à Carregi, en présence de Cosme de Médicis. La question était de savoir si la justice était une branche de la philosophie morale. Niccolini maintint qu'elle en était une. Ficin lui adressa, entre autres, sa traduction du *Minos*.

Benedetto l'Arétin: juriconsulte de l'époque.

Piero de Pazzi: ami des Médicis, mort en 1464, gonfalonier de justice, il fut fait Chevalier ("Equus") en 1462. Vaincu à l'étude des classiques grâce à Niccolò Niccoli, il fonda une belle bibliothèque de manuscrits. Également membre du "Choeur de l'Académie de Florence", il rejoignit aussi, plus tard, l'Académie de Ficin.

Bernardo Giugni: homme d'état florentin, diplomate et membre de l'Académie de Ficin, il fut aussi, d'après les *Vies* de Vespasiano da Bisticci (Cf lettre 1) un homme d'une vertu civile exemplaire.

Marsile Ficin à Ottone Niccolini et Benedetto l'Arétin, juriconsultes, et Piero de Pazzi et Bernardo Giugni, chevaliers, salutations.

Vous m'avez persuadé de traduire *Les Lois Grecques* de Platon en latin ; le grand Cosme m'y encouragea aussi. C'est pourquoi je l'ai enfin fait, et avec d'autant plus de plaisir que j'estimais plus nécessaires à l'état d'excellents juriconsultes que de bons marchands ou médecins ; et autant Minos fut plus profitable aux Grecs que Galien¹³, autant l'âme est supérieure au corps ou à l'esprit, et la vie éternelle à la vie temporelle ; et il semble de fait que le commerce est le corps de l'état, son médecin, l'esprit, et sa loi, l'âme. Et bien qu'il semble que de nombreuses lois sont dans l'état, les âmes de l'état ne sont cependant pas en si grand nombre : de même en effet que de nombreux métiers et différents ordres de citoyens ne font pas plusieurs états, mais en forment un seul s'ils avancent avec un principe similaire vers une fin commune, ainsi, quoiqu'il puisse y avoir de nombreuses institutions de magistrats dans la ville, la loi publique est cependant unique et, cela va de soi, cette règle commune conduit à vivre droitement, pour le bonheur public.

¹³ Minos, roi de Cnossos, figure comme le civilisateur des Crétois. Roi juste, sage législateur, il est représenté après sa mort comme l'un des juges des Enfers. Sa femme, Pasiphaé, suite à la malédiction de Poséidon tomba amoureuse d'un taureau. C'est de leur union que naquit le Minotaure. Galien était lui un médecin grec (v. 131-v. 201) qui étudia aussi la philosophie. Ses dissections d'animaux lui permirent de faire d'importantes découvertes en anatomie (en particulier sur le système nerveux et le cœur). Sa physiologie repose, comme celle d'Hippocrate, sur la théorie des humeurs que l'on retrouve jusqu'au dix-septième siècle.

Cf. les *Lois* de Platon, 624a, traduction d'Edouard des Places, éd. C. U. F., Paris, 1976. "L'Athénien: Est-ce un dieu, étranger, ou quelqu'un des hommes, celui à qui vous faites remonter l'agencement de vos lois? Clinias: un dieu, étranger, un dieu à parler entre justice: chez nous c'est Zeus ; à Lacédémone, d'où notre ami est originaire, on dit, je crois, que c'est Apollon, n'est-ce pas? Et 624b.. "Ne dis-tu pas, avec Homère, que Minos allait tous les neuf ans au rendez-vous que son père lui donnait alors, et qu'il se conformait aux oracles paternels pour établir les lois de vos cités?".

verissimum auctorem, partim, nescio quomodo, veritate compulsi,
 a Deo leges se habuisse sub variis figmentis affirmaverunt: Egyptiorum
 legum lator Osiris a Mercurio, Zautrastes apud Arimaspos a bono
 numine, Xamolxis apud Scithas a Vesta, Minos Cretensis et Solon
 25 Atheniensis ab Iove, Lycurgus Lacedemonius ab Apolline, Numa
 rex Romanorum a nympa Egeria, Mahumetes rex Arabum ab
 angelo Gabriele. Noster Plato *Legum* libros exhorditur a Deo, quem
 esse ait communem legum omnium conditorem; quod etiam in
 dialogo qui *Protagoras* inscribitur confirmavit, dicens artes illas, que
 30 ad victum pertinent a Prometheo, hoc est humana providentia, nobis
 traditas esse; legem vero, bene feliciterque vivendi ab Iove, id est
 divina providentia, per Mercurium, hoc est inspirationem angelicam,
 fuisse concessam.

Non possum, amici optimi, vim legis non admirari, legis siquidem
 35 ordo et concentus aliquis necessarius est in elementis mundi animalis-
 que humoribus et in brutorum victu, in contubernio quoque latro-
 num: hi enim absque iusto quodam ordine una versari non possunt.
 Quid autem dicemus ad hoc, quod cum apud inferos alia nulla sit
 virtus, non desunt illic tamen lex et iustitia, que pro meritis impro-
 40 bos puniant, et cum inter beatos non sint virtutes ille morales am-
 plius necessarie – que ad sedandas corporis sensuumque perturbationes
 mortalibus conferunt, a quibus liberati iam sunt qui beata vita fruun-
 tur – lex tamen inter eos et iustitia vigent, que pro dignitate singulos
 eternis afficiunt premiis servantque beatos?

45 Valete felices.

21-22 cf. Diod. Sic. 1, 15, 9-16, 2 25-26 cf. Iul. Par. 1, 2, 1; Plut. Nu. 4 26-27
 cf. Petr. Venerab. Ep. de translat. sua (= PL CLXXXIX, 649); Adv. nefand.
 sect. Sarac. (= PL CLXXXIX, 675, 687, 699); Summul. brev. c. haeres. Sarac.
 (= PL CLXXXIX, 654); Riccoldi C. leg. Sarrac., pp. 122-125 Mérigoux («Memorie
 Domenicane», n.s., 17, 1986) 27-28 Plat. Leg. 624a 28-33 Plat. Prot. 320c-
 322d 36-37 cf. Cic. Off. 2, 40

22 sub-figmentis om. V 25 ab (pr.): a N1 N2 V W 27 noster om. V 36
 et om. v 39 tamen post desunt del. L4 R illic tamen ex tamen illic L2, tamen
 illic L3 N1

Dieu et la nature nous préparent à cette loi, les institutions nous y encouragent, Dieu seul, enfin, nous y forme : car de la loi divine viennent, et la loi des étoiles, et la loi des hommes. C'est pourquoi tous les législateurs, imitant en partie comme des singes, Moïse, le véritable auteur des lois divines en partie, je ne sais comment poussés par la vérité, avaient affirmé qu'ils avaient reçu les lois de Dieu sous différentes formes : Osiris, le fondateur des lois égyptiennes, de Mercure, Zoroastre chez les Arimaspiens d'une bonne divinité, Xamolxis chez les Scythes de Vesta, Minos de Crète et Solon d'Athènes de Jupiter, Lycurgue le lacédémonien d'Apollon, Numa roi des Romains de la nymphe Égérie, Mohammed roi des Arabes de l'ange Gabriel¹⁴. Notre Platon a composé ses livres des *Lois*, reçus de Dieu, qu'il dit être le commun fondateur de toutes les lois ; ce qu'il a encore confirmé dans le dialogue qu'il intitule *Protagoras*, où il dit que ces savoirs qui servent à notre subsistance nous ont été enseignés par Prométhée¹⁵, c'est-à-dire l'humaine providence ; quant à la loi selon laquelle il faut bien vivre, et heureux, elle nous a été concédée par Jupiter, c'est-à-dire la divine providence, à travers Mercure, c'est-à-dire l'inspiration angélique.

Je ne peux pas mes très chers amis, ne pas admirer la force de la loi, puisque l'ordre et l'harmonie de la loi sont nécessaires à tout être vivant dans les éléments du monde animal et dans ses humeurs, ainsi qu'à la subsistance des bêtes brutes et aussi aux sociétés de brigands : ceux-là même ne peuvent effectivement pas vivre ensemble sans une certaine règle précise.

Mais que dirons-nous de ceci ? Que, tandis que chez les êtres inférieurs aucune autre vertu n'existe, la loi et la justice cependant y sont présents, qui punissent les méchants selon leurs mérites, et que tandis que parmi les bienheureux ces vertus

¹⁴ Osiris, dieu adoré à l'origine comme dieu des forces végétales. Image tantôt du grain qui renaît, tantôt du Nil en crue, tantôt de la Lune ou du Soleil qui réapparaît la nuit, il devint le dieu des recommencements par excellence, et de là, le dieu des morts. Il donna son nom à toute une dynastie de Pharaons. Zoroastre, prophète et réformateur religieux iranien vécut vers le VI^{ème} siècle. Sa doctrine se caractérise par une haute conscience du bien et du mal. Un jugement futur, par le feu, doit départager les bons et les méchants. L'*Avesta* conserve des strophes attribuées au prophète où celui-ci dialogue avec son dieu, Ahura Mazda. Lycurgue, législateur mythique de Sparte aurait reçu les modèles de ses lois pour la constitution de Sparte de l'oracle de Delphes, donc d'Apollon (Cf. Lettre 45). Égérie, nymphe dont on disait qu'elle était la femme ou l'amie du roi Numa, second roi légendaire de Rome (v. 715-v. 672), avait coutume de lui donner des rendez-vous la nuit. Elle lui dicta sa politique religieuse, lui apprenant les prières et les conjurations efficaces. A la mort de Numa, de désespoir, elle versa tant de larmes qu'elle fut changée en source. Mahomet, prophète de l'Islam parmi les fondateurs des grandes religions universalistes, aurait reçu sa première révélation dans une caverne proche de la Mecque, où il pratiquait l'ascétisme. L'ange Gabriel lui serait apparu et lui aurait transmis les paroles de Dieu.

¹⁵ Prométhée est celui qui déroba le feu aux dieux pour l'apporter aux hommes. Il passait pour avoir enseigné aux hommes l'ensemble du savoir qui fonde une civilisation.

morales ne sont plus à présent nécessaires -qui visent à calmer les troubles du corps et des sens chez les mortels, dont ceux qui jouissent d'une vie bienheureuse sont désormais libérés-, la loi et la justice fleurissent cependant parmi ceux qui dispensent à chacun, selon sa dignité, d'éternelles récompenses, et préservent les bienheureux?

Adieu, hommes heureux.

DE DIVINO FURORE

Marsilius Ficinus Peregrino Allio s. d.

Tertio Kalendas Decembres Ficinus medicus, pater meus, duas
epistolas tuo nomine ad me Fighinium attulit, alteram quidem so-
luta oratione scriptam, versibus alteram, quibus profecto legendis
effectum est ut nostris temporibus admodum gratuler, quod eum
adolescentem protulerint, cuius fama et gloria illustrari possint. Equi-
dem, Peregrine mi suavissime, cum etatem tuam pariter et ea que
abs te quotidie proficiscuntur considero, non solum tantis amici bo-
nis gaudeo, verum etiam vehementer admiror. Atque haud scio,
ut recentiores istos omittam, quisnam e priscis illis, quorum memo-
riam veneramus, tantum in ea qua tu nunc es etate profecerit. Id

3-5 cf. Kristeller, *Supplementum*, II, pp. 205-209

[*Am.* 1 *Gl.* *Laur.* 1 *Laur.* 2 *Laur.* 7 *Pl.* *Ricc.* 1 *Ricc.* 2 *Ricc.* 3 *Ricc.* 4 *Serl.* 1, quo-
rum consensus = ω]

1 *tit.* om. ω *praeter Laur.* 1 *Ricc.* 1 *Ricc.* 3, Marsilii ante *tit.* (in *charta praec.* exh. se-
quitur eiusdem de divino furore) *add. Laur.* 1, sequitur eiusdem de divino furore (in
charta praec.) *Gl.* iuxta Platonis sententiam post furore *add. Ricc.* 3 2 Marsilius-
s.d.: Peregrino Allio salutem Marsilius Ficinus dicit *Laur.* 7 Ficinus ex Fecinus
Serl. 1, Fecinus *Pl.* *Ricc.* 2 *Ricc.* 3 *Ricc.* 4 s.d. *Am.* 1 *Gl.* *Laur.* 1 (salutem d.) *Laur.*
2 *Pl.* *Ricc.* 1 *Ricc.* 2 *Ricc.* 4 v, s. *Ricc.* 3 *G1 L1*, om. *cett.* de divino furore post.
s.d. *add. Ricc.* 1 3 Decembres ut vid. ex Decembris *Serl.* 1, Decembris *Pl.* *Ricc.*
3 *G1 L3 N1*, Decembras (-a- in ras.) *V* Ficinus ex Fecinus *Serl.* 1, Fecinus *Pl.*
Ricc. 2 *Ricc.* 3 *Ricc.* 4 medicus om. ω meus om. ω duas ex binas *L2 L4**
*N1**, binas ω (*praeter Laur.* 7 *Ricc.* 3) *L3 V* 4 litteras *Ricc.* 1 Fighinium ex
Fighinum *L4*, Fighinum ω *B G1 L2 L3 N1 R*, Feghinum *N2* attulit: detulit ω
alteram ex unam *L4* N1**, unam ω (unas *Ricc.* 1) *L3 V* soluta: prosa ω (*praeter*
Ricc. 1) 7 deinceps post cuius *add. \omega* 9 abs ex a *N1**, a *V* 11 istos om. *Laur.* 2

Lettre 6

Sur la fureur divine¹⁶

Peregrino Agli: (1440-1469), poète et humaniste, il écrivait déjà, à quinze ans, des poèmes admirés des hommes de lettres. Elève de Francesco da Castiglione, il était membre de l'Académie de Ficin.

Marsile Ficin à Peregrino Agli, salutations.

Le 29 Novembre, mon père, le docteur Ficin, m'apporta à Figline deux lettres en ton nom¹⁷ : l'une en prose, l'autre en vers, desquelles, après les avoir lues il est assurément résulté que je félicite grandement notre temps, parce qu'il aura produit un jeune homme dont la renommée et la gloire puissent être mises en lumière. Quant à moi, mon très cher Peregrino, quand je considère ton âge au regard de ces choses qui chaque jour viennent de toi, non seulement je me réjouis de si grands biens chez un ami, mais en vérité je les admire aussi vivement. Et je ne sais pas, pour peu que j'omette ceux qui sont plus jeunes, lequel, parmi ces anciens dont nous vénérons la mémoire, aura été aussi avancé à ton âge.

¹⁶ Lettre traitée à dater de 1457. Il est arrivé que ce texte, cité par Ficin comme oeuvre à part entière, ait été édité seul. Voir manuscrits et éditions in *Bibliographie générale*.

¹⁷ Voir *Documents* en fin de mémoire.

vero non arti modo ac studio, sed, et multo magis, divino illi
 furori, sine quo quenquam magnum unquam fuisse virum Democritus
 15 ac Plato negant, ascribo; quo te afflari, ut ita dixerim, ac penitus
 corripere, concitatiores quidam motus affectusque ardentissimi, quos
 scripta tua exprimunt, argumento esse possunt. Atque hanc ipsam,
 que externis motibus fit, concitationem, potissimum philosophi vete-
 res argumentum esse voluerunt, vim quandam in animis nostris esse
 20 divinam.

Sed quoniam a nobis de furore mentio facta est, ea de re Platonis
 nostri sententiam paucis et ea brevitate quam epistola exigit referam,
 ut quid furor sit, quot in partes deducatur et quis cuique furori deus
 presit facile intelligas. Quod quidem tum voluptati tum etiam utili-
 25 tati maxime tibi fore confido.

Censet igitur ille animum nostrum priusquam in corpore laberetur –
 ut etiam Pythagoras, Empedocles atque Heraclitus antea disputave-
 rant – in celestibus sedibus extitisse, ubi veritatis contemplatione, ut
 Socrates in *Phedro* inquit, nutriebatur atque gaudebat; cumque ii quos
 30 paulo ante memoravi philosophi, Deum summum fontem quendam
 ac lumen – in quo rerum omnium exemplaria, quas ideas nominant,
 elucescant – esse a Mercurio Trismegisto Egyptiorum omnium sa-
 pientissimo didicissent, necessarium fore putabant animum eternam
 Dei mentem assidue contemplantem, rerum quoque omnium naturas
 35 clarius intueri. Videbat igitur animus – inquit Plato – ipsam iustitiam,
 videbat sapientiam, videbat harmoniam et quandam divine nature

13-15 Democr. (frg. 68 B 17 Diels-Kranz) et Plat. (*Phaedr.* 245a; *Ion.* 533e-534d)
 apud Cic. *Div.* 1, 80; *De orat.* 2, 194 26 sqq. cf. Plat. *Phaedr.* 246d sqq. 27 cf.
Aen. Gaz. Thphr., p. 471 Boissonade (transl. A. Traversarii) 28-29 Plat. *Phaedr.*
 247d (ex transl. L. Bruni; cf. e.g. Laur. LXXVI 43, c. 47r) 30-33 Corp. Herm.
Ascl. 34 (= II, pp. 344 sq. Nock-Festugière) 35-37 Plat. *Phaedr.* 247d; 250c
 (ex transl. L. Bruni; cf. e.g. Laur. LXXVI 43, cc. 47r, 49r)

13 illi ex illo N1, illo L3 17 tua scripta Pl. Ricc. 2 Ricc. 3 21 paucis post ea de
 re del. Ricc. 1 22 paucis om. Ricc. 2 Ricc. 3 et om. Ricc. 3 27 disputaverant
 ex disputaverunt Laur. 7* Pl.* (ut vid.), disputaverunt Am. 1 Gl. Laur. 1 Laur. 2 29
 cum Serl. 1 31 lumen ex speculum Laur. 7*, speculum ω 32 esse om. Ricc. 2
 Ricc. 3 34 assidue ex assiduo N1*, assiduo ω L3 L4 V 36 et ex atque ineffa-
 bilem Laur. 7*, atque ineffabilem ω nature divine L3

Et ce, je l'ajoute non seulement en matière d'art et d'étude, mais bien plus encore dans celle de la fureur divine, sans laquelle Démocrite et Platon¹⁸ nient qu'aucun homme ait jamais été grand, et par laquelle tu es inspiré, comme je l'ai dit, et entièrement saisi, et une sorte d'émotions et de sentiments très ardents et stimulants que tes écrits laissent transparaître peuvent en être pris pour preuve. Et cette même excitation, qui passe dans les émotions extérieures, les anciens philosophes la tenaient pour la garantie la plus puissante qu'il existe dans notre âme une certaine force, qui est divine.

Mais puisque nous avons fait mention de cette fureur, il faut que je rapporte à son sujet l'opinion de notre Platon en peu de mots, et avec la brièveté qu'exige une lettre, afin que tu comprennes aisément ce qu'est la fureur, en combien de parties elle est divisée, et quel dieu commande à chaque fureur. Ce qui, j'en suis sûr, te sera à la fois un agrément, et d'un très grand usage.

Celui-ci considère donc -comme Pythagore, Empédocle, et Héraclite l'avaient déjà dit - que notre âme, avant de se glisser dans notre corps, comme le dit Socrate dans le *Phèdre*, avait son siège dans les lieux célestes où elle se nourrissait et se réjouissait dans la contemplation de la vérité ; en tout cas, ces philosophes que je viens de rappeler avaient appris de Mercure Trismégiste, le plus savant de tous les Egyptiens, que Dieu est une sorte de source suprême et la lumière - d'où s'illuminent les modèles de toutes les choses que l'on appelle idées, et ils pensaient alors que, nécessairement, l'âme contemplant continuellement l'esprit éternel de Dieu, percevait aussi plus naturellement les natures de toutes choses. Ainsi l'âme voyait -dit Platon- la justice même, elle voyait la sagesse, elle voyait l'harmonie et l'espèce de beauté étonnante de la nature divine ;

¹⁸ Ficin réussira, surtout dans son *De vita libri tres*, à concilier Aristote et Platon sur le génie. Selon le premier, le génie est un effet causé par la bile, donc physique, alors que pour Platon il est de provenance divine, et spirituel. Cette lettre-traité jette les fondements, déjà, de cette conciliation entre les deux théories.

mirabilem pulchritudinem; atque has omnes tum ideas, tum divinas
 essentias, tum primas naturas, que in eterna Dei mente sint, nomi-
 nat, quarum perfecta quadam cognitione hominum mentes, quandiu
 40 illic degunt, feliciter nutriantur. Cum vero ob terrenarum rerum
 cogitationem appetitionemque animi ad corpora deprimuntur, tunc
 qui prius ambrosia ac nectare, id est Dei cognitione perfectoque
 gaudio, nutriebantur, continuo in ipsa descensione flumen Letheum,
 id est oblivionem divinorum, haurire dicuntur; nec prius ad superos,
 45 unde terrene cogitationis pondere deciderant, revolare, quam divi-
 nas illas quarum oblivionem susceperant naturas recogitare ceperint.
 Id autem duabus virtutibus, ea videlicet que ad mores, ea insuper
 que ad contemplationem pertinet, assequi nos philosophus ille di-
 vinus existimat, quarum alteram communi vocabulo iustitiam, al-
 50 teram vero sapientiam nominat. Quapropter geminis – inquit – alis
 (has mea quidem sententia virtutes intelligens) animos ad superos
 evolare, easque duabus similiter philosophie partibus, activa scilicet
 et contemplativa, consequi nos in *Phedone* Socrates disserit; unde
 ipse idem in *Phedro*: « sola » – inquit – « philosophi mens recuperat
 55 alas »; in hac autem ipsa alarum recuperatione abstrahi a corpore
 illarum vi animum Deoque plenum ad superos trahi ac vehementer
 anniti.

Quam quidem abstractionem ac nixum Plato divinum furorem
 nuncupat, eumque quatuor in partes distribuit. Neque enim divino-
 60 rum putat unquam homines reminisci, nisi quibusdam eorum quasi

42 cf. Plat. *Phaedr.* 247e 43-44 cf. Macr. *Somn.* 1, 12, 9. 11-12 48-50 Plat.
Phaedr. 247d; 250b 50-52 Plat. *Phaedr.* 248e-249e 52-53 Plat. *Phaed.* 66b-
 67b; 82c-d; 84a; 108c; 114c-115a 54-55 Plat. *Phaedr.* 249c (ex transl. L. Bruni;
 cf. e.g. Laur. LXXVI 43, c. 48v)

37 mirabilem ex in intelligibilem Laur. 7*, et intelligibilem ω (et invisibilem Ricc. 3)
 38 sunt Gl. Laur. 1 Ricc. 1 40 nutriantur ut vid. ex nutriuntur N2, nutriuntur L3
 41 deprimantur Laur. 2 tum W 47 ea (alt.): eaque ω praeter Laur. 7 49
 alteram (pr.) ex unam L4* N1*, unam ω L3 V vocabulo communi L3 50
 vero int. lin. N1* V 52 revolare ex evolare N1 53 disserit ex dixerit Ricc. 4*
 W, dixerit Am. 1 Gl. Laur. 1 Laur. 2 L1, ex dixerat ut vid. N1*, dixerat Laur. 7 L3
 L4 V 55 ipsa om. Pl. Ricc. 2 Ricc. 3 59 in quatuor Ricc. 1 60 hominem Pl.
 Ricc. 2 Ricc. 3

et tantôt il appelait toutes ces choses idées, tantôt essences divines, tantôt natures premières, qui seraient dans l'esprit éternel de Dieu, dont les esprits des hommes sont heureusement nourris par une forme de connaissance parfaite, aussi longtemps qu'ils y vivent. Mais toutes les fois qu'en raison de leur pensée et de leur appétit des choses terrestres les âmes sont abaissées au corps, alors on dit que ceux qui étaient nourris auparavant d'ambrosie et de nectar, c'est-à-dire de la connaissance parfaite et de la jouissance de Dieu, le fleuve Léthé, c'est-à-dire l'oubli des choses divines, les attire continuellement dans sa propre descente; et ils ne se renvoient pas vers les régions célestes, d'où ils se sont détachés par le poids de leur pensée terrestre, avant qu'ils ne commencent à retrouver dans leur esprit ces divines natures dont ils avaient subi l'oubli. Cela, ce divin philosophe estime que nous le poursuivons à travers deux vertus, l'une qui apparemment appartient au domaine des mœurs, l'autre, supérieure, qui appartient au domaine de la contemplation, et dont la première est désignée du nom commun de justice et la seconde alors de sagesse. C'est pourquoi -dit-il- les âmes s'envolent vers les régions célestes à l'aide de leurs deux ailes¹⁹ (comprends par là, selon mon opinion, ces vertus), et Socrate soutient dans le *Phédon* que nous les atteignons pareillement dans les deux parties de la philosophie, à savoir l'active et la contemplative ; de là il dit encore lui-même dans le *Phèdre* : "seul l'esprit du philosophe retrouve ses ailes"; mais dans ce même recouvrement des ailes, l'âme est séparée du corps par leur force et, pleine de Dieu, elle est attirée vers les régions célestes et, avec passion, s'y efforce.

Et cet enlèvement et effort Platon le nomme fureur divine, et le divise en quatre parties. Et il pense en effet que les hommes ne se souviennent jamais des choses divines, à moins qu'ils y soient incités, pour ainsi dire, par certaines de leurs ombres et de leurs images qu'ils perçoivent par les sens du corps.

¹⁹ Cristoforo Landino, dans ses *Disputationes Carnalduenses*, reprend cette image utilisée par Ficin tout en faisant référence au livre VI de l'*Enéide* de Virgile, dans lequel elle est totalement absente en réalité.

umbris atque imaginibus, que corporis percipiuntur sensibus, excitentur. Itaque Paulus ac Dionysius, Christianorum theologorum sapientissimi, invisibilia Dei, asserunt, per ea que facta sunt queque hic cernuntur intelligi. Divine vero sapientie imaginem esse Plato vult hominum
 65 sapientiam; divine harmonie imaginem, hanc ipsam quam vocibus instrumentisque musicis fingimus harmoniam; divine autem pulchritudinis eam, que ex partium membrorumque corporis aptissima compositione conficitur, convenientiam venustatemque, imaginem esse censet. Cum vero sapientia nullis aut certe perpauca hominibus ad
 70 sit, nec ullis corporis sensibus comprehendatur, efficitur ut divine sapientie similitudines apud nos perpauca sint, et he quidem sensibus nostris occulte ac prorsus ignote. Quapropter Socrates in *Phedro* simulacrum inquit sapientie oculis cerni nullo modo posse, quod si cernatur mirabiles amores divine illius, cuius id simulacrum est, penitus excitaturum. At vero pulchritudinis divine similitudinem oculis
 75 cernimus, harmonie vero imaginem auribus annotamus, quos Plato sensus omnium, qui per corpus fiant, perspicacissimos arbitratur. Quo fit ut iis que corporibus insunt quibusdam quasi simulacris in animum per sensus corporis haustis reminiscamur quodammodo rerum earum
 80 quas extra corporis carcerem constituti antea noveramus. Qua quidem recordatione exardescit animus alasque commovens iamiam a corporis contagione sordibusque sese paulatim emaculat divinoque furore prorsus afficitur.

Atque iis duobus sensibus quos paulo ante commemoravi, gemine
 85 furoris species excitantur. Etenim pulchritudinis specie quam oculi

62-64 Vulg. Rom. 1, 20 Ps. Dionys. Div. nom. 4, 4 (= PG III, 700 = *Dionysiaca* I, pp. 171 sq.) 72-75 Plat. *Phaedr.* 250d (ex. transl. L. Bruni; cf. e.g. Laur. LXXVI 43, c. 49v) 75-77 Plat. *Phaedr.* 250d; *Phaedr.* 65b; *Tim.* 47a-d 85-88 cf. Plat. *Phaedr.* 249d-e

61 percipiuntur: ex percipiuntur Laur. 7*, percipiuntur Am. 1 Gl. Laur. 1 Laur. 2 Ricc. 1 Ricc. 3 Ricc. 4 Serl. 1, ex participantur ut vid. Pl.*, participantur Ricc. 2 62 ac: atque Ricc. 3 N2, acque Pl. Areopagita post Dionysius add. L2 64 divine-imaginem ex harmoniam Laur. 7*, harmonie ω 69 certe int. lin. N1, in mg. V 73 nullo modo cerni Ricc. 1 76 vero om. L2 77 ceterorum post sensus add. ω praeter Laur. 7 79 corporis om. R reminiscamur ex reminiscantur L3, reminiscantur Serl. 1 84 atque ex at V, at N1 85 concitantur N1

C'est pourquoi Paul et Denys²⁰, les plus savants des théologiens Chrétiens, affirment que les choses invisibles de Dieu sont comprises à travers celles qui ont été fabriquées et que l'on peut distinguer ici. Mais Platon veut que l'image de la sagesse divine soit la sagesse des hommes ; l'image de l'harmonie divine est l'harmonie même que nous façonnons avec nos voix et des instruments de musique; et il est d'avis que celle qui est façonnée par la composition très appropriée des parties des membres du corps est une image conforme à la beauté divine. Comme en vérité la sagesse n'est présente dans aucun homme, ou du moins, chez très peu, elle n'est comprise par aucun des sens du corps, il en résulte que les ressemblances à la divine sagesse existent chez très peu d'entre nous, et celles-ci sont cachées à nos sens, et en un mot inconnue d'eux. C'est pourquoi Socrate dit, dans le *Phèdre*, que l'imitation de la sagesse ne peut en aucun cas être discernée par les yeux, parce que si elle était discernée elle serait profondément animée des admirables amours de la sagesse divine, dont elle est une imitation. Et en vérité nous discernons la ressemblance de la divine beauté par les yeux, et nous remarquons l'image de l'harmonie par nos oreilles, que Platon estime être de tous les sens qui se trouvent dans le corps les plus perspicaces. Ce qui fait que par eux, qui se trouvent dans notre corps, grâce à ces sortes d'imitations absorbées à travers les sens du corps, nous nous souvenons en quelque sorte en notre âme des choses que nous savions avant, établis hors de la prison du corps. Et certes l'âme s'enflamme à ce souvenir, et battant des ailes elle se purifie alors peu à peu de la contagion du corps et des insalubrités, et en un mot, se dispose à la fureur divine.

Et deux types de fureurs sont suscités par ces deux sens que j'ai évoqués peu auparavant. Et le fait est qu'à la vue de la beauté que nos yeux nous offrent, et retrouvant presque vraiment l'espèce de souvenir de la beauté intelligible, nous la désirons avec une ineffable et secrète ardeur de l'esprit.

²⁰ On croyait de façon erronée, au quinzième siècle, que ce Dyonisius était le converti athénien de Saint Paul (Actes, 17, 34). C'était en fait un néoplatonicien chrétien du cinquième siècle dont les écrits furent beaucoup étudiés par les théologiens chrétiens.

porrigunt vere atque intelligibilis pulchritudinis quandam quasi recordationem recuperantes, eam ineffabili occultoque mentis ardore desideramus. Hunc denique Plato divinum amorem vocitat, eum diffiniens profectum ex aspectu corporee similitudinis desiderium ad
 90 contemplandam rursus divinam pulchritudinem redeundi. Preterea necesse est eum qui sic afficitur, non modo supernam illam pulchritudinem desiderare, verum etiam eius que oculis patet aspectu admodum delectari: sic enim natura institutum est, ut qui aliquid appetit, eius quoque similitudine delectetur.

95 At illud crassioris ingenii corruptiorisque nature proprium esse putat, si quis umbras duntaxat vere illius pulchritudinis concupiscat, nec aliud quicquam preter illam, que oculis offertur, speciem admiretur. Hunc enim eo amore cuius petulantia atque lascivia comes est affici vult, eum diffiniens irrationalem atque insolentem eius, que
 100 sensu percipitur circa corporis formam, voluptatis cupidinem; et aliter hunc amorem diffinit ardorem animi proprio quodammodo in corpore mortui, in alieno viventis; unde amantis animum – inquit – in alieno corpore vitam ducere. Quod imitantes Epicurei amorem diffiniunt nixum quendam corpusculorum (quas atomos vocant)
 105 sese ei, a quo simulacra pulchritudinis hausta sunt, penitus infundendi. Huiusmodi Plato noster amorem ab humanis morbis nasci dicit et cura solitudineque plenum esse, eumque iis hominibus convenire, quorum mens adeo tenebris offusa sit, ut nihil altum, nihil omnino egregium, nihil preter fragilem ac fluxam corpusculi huius imaginem

88-90 Plat. *Phaedr.* 251a-252b 99-100 Plat. *Phaedr.* 238b-c (ex transl. L. Bruni; cf. e.g. Laur. LXXVI 43, c. 43r) 101-102 cf. Guar. Veron. *Vita Plat.*, una cum *Vitis* Plutarchi, Romae [1470], s. chart. n.; cf. etiam Gell. 19, 11, 4; Macr. *Sat.* 2, 2, 17 102-103 cf. L. Bruni *Epist.* 6, 1 (= II, p. 39 Mehus); Cat. *Dict.* 23 Jordan apud Plut. *Ant.* 66; *Cat. ma.* 9; *Mor.* 759c

88 ita post vocitat add. ω L2 L3 L4 N1 V 89 similitudinis: pulchritudinis ω (*praeter* Laur. 7) L2 95 at: et N2 98 etenim ω eo ex eius L4, eius L3 99 ita post eum del. L4 N1 V, exh. ω L2 L3 101 sic post hunc del. L4 N1 V, exh. ω (*int-* lin. Laur. 7) L3 107 esse plenum Ricc. 1 108 nihil omnino: atque Pl. (*ac-* Ricc. 2 Ricc. 3 109 nihil in mg. Laur. 7*, om. ω)

Platon enfin appelle cet amour divin, le définissant comme le désir, provoqué par la vue de sa similitude physique, de revenir à nouveau à la contemplation de la beauté divine. En outre, il lui est nécessaire, affecté de la sorte, de ne pas désirer seulement cette beauté supérieure, mais aussi de se délecter pleinement à sa vue, qui s'offre à ses yeux : car la nature est ainsi établie, que celui qui désire quelque chose est aussi charmé par son imitation.

Mais il pense que c'est le propre d'un cerveau stupide et d'une nature dépravée, de convoiter justement les ombres de cette beauté en s'y bornant, et de ne rien admirer de plus que cette apparence qui lui est offerte par le regard. Il veut en effet que celui qui est affecté par cet amour soit le compagnon de l'impudence et de la lascivité, et définissant comme déraisonnable et excessif son désir de volupté, qui est perçu par les sens à travers la forme du corps ; et autrement, il définit cet amour comme l'ardeur de l'âme en quelque sorte morte dans son propre corps, vivant dans un autre. À partir de là -dit-il- l'âme de l'amant vit dans un autre corps. Et les imitateurs d'Epicure définissent ceci comme une sorte d'amour s'appuyant sur des corpuscules (qu'il dénomme atomes) devant totalement être absorbé par celui chez qui les imitations de la beauté ont été puisées. Notre Platon dit qu'un amour de cette sorte est né des maladies humaines et qu'il est rempli de soin et d'inquiétude, qu'il convient pour ces raisons aux hommes, dont l'esprit est à ce point couvert par les ténèbres qu'il pense qu'il n'y a rien d'élevé, rien en général de supérieur, rien au-delà de la fragile et éphémère image de ces corpuscules ; et enfermé dans les ténèbres et aveuglé par sa prison, il ne regarde pas la voûte des airs.

110 cogitet, nec auras respiciat clausa tenebris et carcere ceco. At quibus ingenium a corporis luto abstractum est atque absolutum eiusmodi sunt, ut, cum corporis cuiuspiam forma venustasque obicitur, eius primo aspectu utpote divine pulchritudinis similitudine delectentur; verum ex hac imagine statim in memoriam divinam illam reducant, 115 quam imprimis admirentur ac vere desiderent, cuiusve ardentissimo desiderio ad supera rapiantur. Atque hunc primum evolandi conatum divinam Plato alienationem furoremque nuncupat.

Hec iam de eo furore quem per oculos fieri diximus satis esse videntur. Per aures vero concentus quosdam numerosque suavissimos animus haurit, hisque imaginibus admonetur atque excitatur 120 ad divinam musicam acriori quodam mentis et intimo sensu considerandam.

Est autem apud Platonicos interpretes divina musica duplex: alteram profecto in eterna Dei mente consistere arbitrantur, alteram 125 vero in celorum ordine ac motibus, qua mirabilem quendam celestes globi orbesque concentum efficiunt; utriusque vero animum nostrum antequam corporibus clauderetur participem extitisse. Verum his in tenebris auribus velut rimulis quibusdam ac nuntiis utitur, hisque imagines, ut sepe iam diximus, musice illius incomparabilis accipit, 130 quibus in eius qua antea fruebatur harmonie intimam quandam ac tacitam recordationem reducit, totusque desiderio fervet cupitque, ut vera musica rursus fruatur, ad sedes proprias revolare. Cumque id se quandiu tenebroso corporis habitaculo circumseptus est adipisci nullo modo posse intelligat, eam, cuius hic possessione frui nequit, 135 nititur saltem pro viribus imitari.

110 cf. Verg. *Aen.* 6, 734 116-117 Plat. *Phaedr.* 265a; L. Bruni *Epist.* 6, 1 (= II. p. 37 Mehus) 123-126 cf. Plat. *Tim.* 47d; Calc. *Comm.* 297-299 (= pp. 272 sq. Waszink); Macr. *Somn.* 2, 3, 6-7; Apul. *Plat.* 1, 9; Fic. *Volupt.* 9 (= *Op.* p. 1001)

110 cogitet ex cogitent *Pl.*, cogitent *Ricc.* 2 114 illam divinam *L3* 115 cuiusve: cuiusque ω , cuiusque ve *N2* 121 et om. ω , int. lin. *Laur.* 7* 123 veritatis post Platonicos del. *Laur.* 7*, exh. ω alteram: unam ω 129 incomparabilis ex ineffabilis *L4** *N1**, ineffabilis ω *L3 V* accipit: haurit ω 132 rursus om. *L3* 134 posse om. *Ricc.* 1 *L3*

Mais pour ceux dont l'inspiration a été soustraite et libérée de la fange du corps, ils sont tels que, quand la beauté et le charme de quelque corps leur est mis devant les yeux, ils en sont réjouis à peine l'ont-ils vu, étant donné sa ressemblance avec la beauté divine ; mais partant de cette image, qu'ils se reportent sur le champ à ce souvenir divin, qu'ils l'admirent avant tout et le désirent véritablement, et qu'ils soient enlevés vers les régions célestes par son ardent désir. Et cette première préparation à s'envoler, Platon l'appelle divine aliénation et fureur.

Il semble qu'il a suffisamment été question désormais de cette fureur qui, nous l'avons dit, se manifeste à travers les yeux. D'autre part, l'âme absorbe un accord et des notes extrêmement doux à travers les oreilles, et par ces images, elle est rappelée et excitée à la divine musique qui doit alors être considérée par un certain sens plus aigu et intime de l'esprit.

Cependant, la divine musique est partagée en deux chez les interprètes platoniciens : ils croient assurément que l'une réside dans l'éternel esprit de Dieu, mais l'autre, dans l'ordre et les mouvements du ciel, qui produisent l'extraordinaire accord et les célestes cercles du globe ; et certainement notre âme participait de l'une et de l'autre, avant d'être enclose dans des corps. Pourtant, dans ces ténèbres, elle fait usage des oreilles comme de quelques légères fissures messagères, et à travers elles, comme nous l'avons déjà dit maintes fois, elle reçoit les images de cette musique incomparable, par lesquelles elle est ramenée vers son souvenir en quelque sorte intime et silencieux de l'harmonie qui la faisait auparavant jouir ; et tout entière, elle brûle et se consume du désir de se renvoyer vers sa propre demeure, afin de pouvoir à nouveau jouir de la vraie musique, et comme elle comprend qu'elle ne peut l'atteindre en aucune manière aussi longtemps qu'elle est enceinte dans l'habitable ténébreux du corps, elle s'efforce du moins d'imiter de toutes ces forces cette musique de la possession de laquelle elle ne peut pas jouir ici.

Est autem hec apud homines imitatio duplex: alii nanque vocum
 numeris variorumque sonis instrumentorum celestem musicam imi-
 tantur, quos certe leves ac pene vulgares musicos appellamus; non-
 nulli vero graviori quodam firmiorique iudicio divinam ac celestem
 140 harmoniam imitantes intime rationis sensum notionesque in versuum
 pedes ac numeros digerunt. Hi vero sunt qui divino afflato spiritu
 gravissima quedam ac preclarissima carmina ore, ut aiunt, rotundo
 prorsus effundunt.

Hanc Plato graviorem musicam poesimque nominat efficacissimam
 145 harmonie celestis imitatricem. Nam levior illa de qua paulo ante
 mentionem fecimus, vocum duntaxat suavitate permulcet; poesis au-
 tem, quod divine quoque harmonie proprium est, vocum ac motuum
 numeris gravissimos quosdam et, ut poeta diceret, Delphicos sensus
 ardentius exprimit. Quo fit ut non solum auribus blandiatur, verum
 150 etiam suavissimum et ambrosie celestis similitimum menti pabulum
 afferat, ideoque ad divinitatem propius accedere videatur. Oriri vero
 poeticum hunc furorem a Musis existimat; qui autem absque Musa-
 rum instinctu poeticas ad fores accedit, sperans quasi arte quadam
 poetam se bonum evasurum, inanem illum quidem atque eius poesim
 155 esse censet, eosque poetas qui celesti inspiratione ac vi rapiuntur adeo
 divino sepe numero Musis afflato sensus expromere, ut ipsimet post-
 modum extra furorem positi que protulerint minus intelligant. At-
 que, ut arbitror, Musas divinus ille vir celestes cantus intelligi vult,
 ideoque canoras et Camenas a cantu appellatas esse dicunt. Unde

142 cf. Hor. *Ars* 323 144-145 Plat. *Tim.* 47d 151-155 Plat. *Phaedr.* 245a (ex
 transl. L. Bruni; cf. e.g. Laur. LXXVI 43, c. 45r) 155-157 Plat. *Apol.* 22b-c 157-
 159 cf. Macr. *Somn.* 2, 3, 4

136 hec om. Laur. 2 137 variorumque: aliorumque Pl. *Ricc.* 2 *Ricc.* 3 139 quo-
 dammodo ω L2 L3 L4 N1 V ac: atque Serl. 1 140 notionesque: rationesque
 Am. 1 Laur. 1 Laur. 2, motionesque Serl. 1 141 afflato spiritu: afflatu perciti (pre-
 sciti Gl., percipi Serl. 1) ω 142 preclarissima: plenissima ω praeter Laur. 7 148
 excitat post sensus add. *Ricc.* 2 150 celesti Pl. *Ricc.* 1 *Ricc.* 2 *Ricc.* 3 *Ricc.* 4 Serl. 1
 152 hunc ex istum ut vid. al. m. L4, istum Laur. 7 L2 L3 N1 V aestimat *Ricc.* 3
 156 sepe numero ex sepe V, sepe N1 afflato ex perflato Laur. 7*, perflato ω
 157 atqui Pl. *Ricc.* 2 *Ricc.* 3 Serl. 1 159 canoras et in mg. L3 canoras-appella-
 tas: Camenas a cantu Musas vero a musico genere vocatas ω

Mais cette imitation est double chez les hommes : car les uns imitent la musique céleste à l'aide du rythme des voix, et des sons de divers instruments que nous appelons en tout cas légers et presque vulgaires musiciens ; mais quelques uns, imitant la divine et céleste harmonie avec un jugement de quelque façon plus grave et solide, repartissent le sens et les notions de sa raison profondes et ses significations en vers, pieds, et nombres. Et ce sont là de fait ceux qui, inspirés par le souffle divin, profèrent les plus graves et plus remarquables poèmes directement, comme ils le disent, de leur bouche arrondie.

Platon nomme cette musique plus grave et cette poésie l'imitatrice très convaincante de l'harmonie céleste. Car, plus légère, celle dont nous avons fait mention peu auparavant flatte seulement par la douceur des voix ; mais la poésie, ce qui est propre aussi à la divine harmonie, exprime plus ardemment certains des sens les plus graves et, comme le dirait le poète, delphiques, par les nombres des voix et des mouvements. Ce qui fait que non seulement elle est caressante pour nos oreilles, mais surtout qu'elle apporte à notre esprit une très douce nourriture, semblable à l'ambrosie céleste, et pour cette raison il semble qu'elle s'approche plus près de la divinité. Il estime de fait que cette fureur poétique naît des Muses; mais qui s'approche des portes poétiques sans l'inspiration des Muses, espérant presque réussir à faire un bon poète grâce à un certain talent, il le juge, certes, tout comme sa poésie, sans valeur, tandis que les poètes qui sont enlevés par l'inspiration et la force céleste reproduisent souvent des sens insufflés par les Muses à ce point divins, qu'eux-mêmes, une fois revenus de leur fureur, comprennent difficilement ce qu'ils ont proféré. Et, comme je le pense, ce divin grand homme veut que les Muses soient comprises comme des chants célestes, et pour cette raison on dit que les sons mélodieux et les Camènes²¹ tirent leur nom du chant.

²¹ Les Camènes sont des nymphes au chant prophétique, plus tard identifiées avec les Muses. Selon Macrobe, les Muses sont le chant de l'univers.

160 Musis, id est celestibus numinibus atque cantibus, divini homines
 conciti, ad eorum imitationem poeticos modos ac numeros meditan-
 tur. Itaque in *Republica* Plato, cum de sperarum celestium volubili-
 tate tractaret, singulas, ait, Sirenas singulis orbibus insidere, signi-
 ficans sperarum motu, ut Platonius quidam inquit, cantum numini-
 165 bus exhiberi: nam Siren deo canens Grece recte exprimitur. Theologi
 quoque veteres novem Musas octo sperarum musicos cantus et unam
 maximam, que ex omnibus conficitur, harmoniam esse voluerunt.
 Hac igitur ratione poesis a divino furore, furor a Musis, Muses vero
 a Iove proficiscuntur. Nam mundi totius animum sepe numero Io-
 170 vem Platonius nuncupant, qui

[...] celum ac terras camposque liquentes
 lucentemque globum lune Titaniaque astra
 [...] intus alit totamque infusus per artus
 [...] agitat molem et magno se corpore miscet.

175 Ex quo efficitur ut a Iove totius mundi spiritu ac mente, quoniam
 celestes movet speras atque regit, earundem quoque cantus musici,
 quas Musas nuncupant, orientur. Quapropter Platonius ille claris-
 simus:

Ab Iove principium Muses, Iovis omnia plena,

180 quoniam et ubique ille animus, qui Iupiter dicitur, viget atque
 implet omnia et celum quasi citharam quandam, ut Alexander Mile-

162-167 cf. Macr. *Somn.* 2, 3, 1-2; Calc. *Comm.* 166-167 (= p. 148 Waszink) 169-
 192 cf. Dav. de Dinanto apud Alb. Magn. *II Pars Summ. Theol.* 1, 4, 3 (= *Opera*,
 XVIII, pp. 62b-63a Jammy); *De homine* 1, 5, 2 (= *Opera*, XIX pars II, p. 39b Jammy)
 169-170 cf. Macr. *Somn.* 1, 17, 14 171-174 Verg. *Aen.* 6, 724-727 (cf. Macr. *Somn.*
 1, 14, 14. 17, 5) 179 Verg. *Ecl.* 3, 60 (cf. Macr. *Somn.* 1, 17, 14) 181-182
 cf. Calc. *Comm.* 140 (= pp. 119 sq. Waszink)

164 motu ut vid. ex motum Am. 1, motum Laur. 1 Laur. 2 Ricc. 1 165 recte om.
 Pl. Ricc. 2 Ricc. 3 166 musicos om. L3 169 ab ex a ut vid. Ricc. 4*, ab Laur.
 2 Serl. 1 173 spiritus ante intus del. Laur. 7*, exh. Am. 1 (in mg.) Laur. 1 infusus
 ex infusa Laur. 7*, infusa Am. 1 (ut vid. ex infusas) Laur. 1 174 mens ante agitat
 del. Laur. 7*, exh. Am. 1 (int. lin.) Laur. 1 175 a: ab Laur. 2 Ricc. 1 Ricc. 4 178
 ait post clarissimus add. Ricc. 3 179 a Ricc. 2 Ricc. 3 G1 L2 L3

À partir de là, les hommes divins, enflammés par les Muses, c'est-à-dire par des divinités et des chants célestes, songent aux moyens poétiques et aux nombres pour les imiter. C'est pourquoi Platon dans sa *République*, alors qu'il traite de la rotation des sphères célestes, dit que chacune des Sirènes s'assoit sur un cercle particulier, signifiant, comme un certain platonicien le dit, qu'un chant est produit pour les divinités par le mouvement des sphères : car la Sirène signifie justement en grec "chantant pour dieu". Les anciens théologiens veulent aussi que les neuf Muses soient les huit chants musicaux des sphères, et que l'une soit la très grande harmonie, qui résulte de toutes les autres. Et donc pour cette raison la poésie vient de la fureur divine, la fureur des Muses, quant aux Muses, elles viennent de Jupiter. Car les platoniciens nomment souvent Jupiter l'âme du monde tout entier, qui

nourrit intérieurement le ciel et les terres,
les plaines liquides, le globe luisant de la lune
et les astres Titanesques, et pénétrant les articulations
meut la masse toute entière et l'entremêle avec son corps
[immense²² .

De là vient que de Jupiter, souffle et esprit de l'univers tout entier, puisqu'il meut et régit les sphères célestes, naissent aussi les chants musicaux de celles que l'on nomme les Muses. C'est pourquoi dit cet illustre platonicien :

Jupiter est l'origine des Muses, toutes choses sont pleines de Jupiter,

parce que cette âme que l'on appelle Jupiter fleurit partout et emplît toutes choses, et troublant le ciel à la manière d'une cithare, comme le dit Alexandre Milesius le pythagoricien, il produit une céleste harmonie.

²² Cf Virgile, *Enéide* 6, 724-727, traduction de Maurice Rat, Ed. Garnier Flammarion, Paris, 1965.

sus Pythagoricus inquit, exagitans, celestem efficit harmoniam. Itaque Orpheus vates ille divinus: « Iupiter » – inquit – « primus est, Iupiter novissimus, Iupiter caput, Iupiter medium, universa autem e Iove
 185 nata sunt, Iupiter fundamentum terre ac celi stelliferi, Iupiter prodiit masculus, Iupiter incorruptibilis sponsa, Iupiter spiritus speciesque omnium, Iupiter radix ponti, Iupiter indefessi ignis motus, Iupiter sol et luna, Iupiter rex et princeps omnium, abscondens lucem, rursus emisit ex almo corde operans cogitata ». Ex quibus intelligitur Iovem
 190 omnibus infusum corporibus, continere atque alere cuncta, ut non immerito dictum sit:

Iupiter est quodcunque vides, quocunque moveris.

Secuntur post hec relique furoris divini species, quas ille bifariam dividit, earumque alteram circa mysteria, alteram circa futurorum
 195 eventus, quod vaticinium vocat, versari putat. Primum quidem furorem diffinit vehementiorem animi concitationem in iis que ad deorum cultum, religionem, expiationem sacrasque cerimonias pertinent perficiendis. Affectum vero mentis, qui eiusmodi furorem falso imitatur, superstitionem nominat; postremam vero furoris naturam,
 200 in qua vaticinium ponit, nihil aliud esse putat nisi divino afflatu inspiratam presensionem, eamque propriori vocabulo divinationem ac vaticinium nominamus. Quod si animus in ea ipsa divinatione acrius exarserit, furorem nuncupat, cum mens a corpore abstracta divino instinctu concitatur. Siquis autem humana potius solertia et

183-189 Orph. frg. 21a Kern apud Arist. *Mund.* 401a, 28-b, 7 (ex transl. Nicolai Siculi, p. 48 Lorimer-Minio Paluello) 192 Luc. 9, 580 195-206 Plat. *Phaedr.* 244d-e (ex transl. L. Bruni; cf. e.g. Laur. LXXVI 43, cc. 44v-45r); cf. etiam L. Bruni *Epist.* 6, 1 (= II, pp. 37 sq. Mehus)

183 primus ex primogenitus L4* N1* V, primogenitus ω L3 184 e om. v 185 fundamentum ex fundum L4* N1*, fundum ω L3 V 186 spiritus speciesque v (speciesque del. vd), species ω, spiritus cett. 192 quocunque moveris ex quodcunque movetur Ricc. 4*, quodcunque movetur Pl. Ricc. 2 Ricc. 3 193 divini furoris L3 194 alteram (pr.): unam ω 196 ita post furorem del. L4* N1* V, exh. ω L3 199 nominat Ricc. 3 v, ex nominant Am. 1, nominant cett.

C'est pourquoi Orphée, ce divin prophète, dit: "Jupiter est premier, Jupiter est le tout dernier, Jupiter est le chef, Jupiter est le centre, mais tous les univers sont nés de Jupiter, Jupiter, fondement de la terre et du ciel étoilé, Jupiter se montre mâle, Jupiter, fiancée incorruptible, Jupiter l' esprit et l'aspect de toutes choses, Jupiter racine de la mer, Jupiter mouvement du feu infatigable, Jupiter le soleil et la lune, Jupiter roi et prince de toutes choses, dérochant la lumière à la vue, il l'émet à nouveau de son cœur bienfaisant, accomplissant ce qu'il a médité". Que l'on comprenne à ces mots que Jupiter est répandu dans tous les corps, qu'il les contient et les nourrit tous ensemble, en sorte qu'on a raison de dire

Jupiter est tout ce que tu vois, et partout où tu vas.

Après ceux-ci suivent deux autres types de fureurs divines, que celui-ci divise en deux parties : il pense que l'un d'entre eux concerne les mystères, l'autre, qu'il appelle prophétique, les événements futurs. Certes, il définit d'abord la fureur comme une excitation plus violente de l'âme pour l'accomplissement de ces choses qui ont trait au culte des dieux, à la religion, à l'expiation, et aux cérémonies sacrées. Mais il nomme superstition la tendance de l'esprit qui imite faussement la fureur de ce genre ; de fait, la dernière nature de fureur, dans laquelle il inclut la prophétie, n'est rien d'autre, pense-t-il, que le pressentiment inspiré par le souffle divin, celle même que nous appelons selon un vocabulaire plus à propos, divination et prophétie. Et si l'âme s'enflamme plus ardemment dans cette même divination, il la nomme fureur, lorsque l'esprit soustrait au corps est soulevé par l'instinct divin. Mais si quelqu'un prévoit les événements futurs par le savoir faire et la sagacité humaine, plus que par la pénétration divine, le pressentiment de cette sorte, il juge qu'il faut l'appeler prévoyance et interprétation.

205 sagacitate quam divina infusione futura previderit, huiusmodi pre-
sensionem, providentiam coniectionemque appellandam censet.

Ex iis omnibus iam perspicuum est quatuor divini furoris species
esse: amorem, poesim, mysteria, vaticinium. Amorem divinum amor
ille alter vulgaris penitusque insanus falso imitatur, poesim levior
210 (ut diximus) musica, mysteria superstitione, divinationem coniectio.
Primum quidem furorem Veneri, alterum Musis, tertium Dionysio,
postremum Apollini apud Platonem Socrates tribuit.

Ceterum in eo furore qui ad amorem divinum poesimque pertinet
describendo, duabus de causis longior esse malui, quod videlicet utro-
215 que te affici vehementer agnovi, et ut memineris que a te scribuntur
ab Iove Musisque, quarum spiritu ac divinitate compleris, non abs
te proficisci. Quapropter, o mi Peregrine, iuste pieque feceris, si,
ut hactenus te egisse arbitror, maximarum optimarumque rerum
nec te nec alium omnino quenquam hominum, sed immortalem
220 potius Deum auctorem ac principium esse cognoveris.

Vale ac tibi persuade nihil mihi te carius esse.

Fighini, Kalendis Decembribus 1457.

211-212 Plat. *Phaedr.* 265b (ex transl. L. Bruni; cf. e.g. Laur. LXXVI 43, c. 50r);
cf. etiam L. Bruni *Epist.* 6, 1 (= II, p. 37 Mehus)

208 scilicet *post esse add.* N1 216 ab: a Laur. 2 Ricc. 2 G1 216 spiritu ac om.
Ricc. 3 217 o om. Laur. 2 Pl. Ricc. 1 Ricc. 2 Ricc. 3 Ricc. 4 Serl. 1 218 egisse
(leg- Ricc. 2) te ω praeter Laur. 7 220 cognoveris ω L2 L3 L4 N1 N2 V 222
Feghini Laur. 1 Fighini-1457 om. Ricc. 3 Kalendis-1457: Marsilii Ficini opu-
sculum de divino furore explicit Gl., Marsilii Ficini iuvenis quidem sed cana scientia
prestantissimi opusculum de divino furore Pl. Decembris L1, D. Laur. 7 L2 L3 L4
N1 N2 R V W v, Decembr' B 1457: MCCCCLVII ex MCCCCLXVII L3.
MCCCCLXVII L4 N1 N2 V, om. B Marsilii Ficini opusculum de divino furore
post 1457 add. Ricc. 2, Marsilii Ficini opusculum de divino furore explicit Laur. 1
Laur. 2, Marsilii Ficini opusculum de divino furore Ricc. 1

À partir de tout cela, il est clair qu'il existe quatre espèces de fureurs divines : l'amour, la poésie, les mystères, la prophétie. Cet autre amour vulgaire et totalement déraisonnable imite faussement l'amour divin, la musique légère (comme je l'ai dit) la poésie, la superstition les mystères, l'interprétation la divination. Socrate, chez Platon, attribue certes la première fureur à Vénus, l'autre aux Muses, la troisième à Dyonisos, et la dernière à Apollon.

Pour le reste, j'ai préféré être plus long dans la description de cette fureur qui relève de l'amour divin et de la poésie pour deux raisons : parce que j'ai pu reconnaître clairement que tu es affecté violemment par les deux, et afin que tu te souviennes que ce que tu écris ne vient pas de toi, mais de Jupiter et des Muses, par le souffle et la divinité desquels tu es emplis. C'est pourquoi, ô mon Peregrino, tu auras agi justement et pieusement, si tu reconnais, comme je pense que tu l'as fait jusqu'ici, que l'auteur et le principe des plus grandes et meilleures choses ce n'est ni toi, ni aucun autre homme en général, mais plutôt, le Dieu immortel.

Adieu, et sois sûr que rien ne m'est plus cher que toi.

Figline, le 1^{er} Décembre 1457.

EXCUSATIO PROLIXITATIS

Marsilius Ficinus magno Cosmo s. d.

Laurentius Pisanus sacerdos exponit tui gratia Salomonis *Canticum Canticorum* atque octo et decem iam libros, si recte memini, 5 pro unius libelli expositione composuit. Si miraris, Cosme, quod tam prolixè loquatur Laurentius, cum Salomon tam breviter sit locutus, respondeo ob hoc ipsum cogi Laurentium fore prolixum, quia Salomon brevissimus fuit: quanto enim magis Salomonis nodus implicatus est, tanto pluribus ad explicandum opus est machinis. Laudat 10 Laurentii scripta Nicholaus Tignosius Fulginas, insignis philosophus; probo et ego, licet a prolixitate soleam abhorrere. At ideo non videtur mihi opus illud nimis magnum, quia nihil ferme in theologia magnum reperio quod non illuc ille congesserit. Sed ne ego quoque, dum prolixitatem excuso, sim prolixior: vale.

[om. W, compendiar. N2]

2 s.d. v, s. G1 L1, om. cett. cogi Laurentium ex Laurentium cogi V, Laurentium cogi N1 10 Tignosius om. L2 L3

Lettre 7

Justification de prolixité

Marsile Ficin au grand Cosme, salutations.

Lorenzo Pisano²³, le prêtre, commente, pour t'obliger, le *Cantique des Cantiques* de Salomon et a déjà écrit, si je me souviens bien, dix-huit livres pour la glose d'un seul petit traité. Si tu t'étonnes, Cosme, que Lorenzo parle de façon si prolix, alors que Salomon parla si brièvement, je réponds que Lorenzo a été contraint d'être prolix pour la raison même que Salomon fut bref : autant en effet le noeud de Salomon est inextricable, autant il faut de détours pour l'expliquer. Niccolo Tignosi da Foligno²⁴, remarquable philosophe, loue les écrits de Lorenzo ; et je l'approuve, bien que personnellement je déteste la prolixité. Et il ne me semble pas que cette œuvre soit trop volumineuse pour cette raison précisément que je ne recense presque rien d'important en théologie que ce grand homme n'ait rassemblé dans ce livre. Mais que je ne sois pas moi aussi prolix, alors que je justifie la prolixité : adieu.

²³ Lorenzo Pisano (1391-1470), prêtre qui avait une parfaite connaissance du grec et du latin, et qui écrivit plusieurs ouvrages théologiques. Il fut nommé chanoine de San Lorenzo en 1428.

²⁴ Niccolo Tignosi da Foligno (1402-1474), professeur de logique à Bologne jusqu'en 1439, il pratiqua la médecine à Arezzo de 1439 à 1451, date à partir de laquelle il enseigna la médecine théorique et la philosophie à l'Université de Florence. Il fut le maître de Ficin de 1451 à 1456, et un proche ami de Carlo Marsuppini et Poggio Bracciolini. Il écrivit un traité sur l'*Ethica* et le *De Anima* d'Aristote.

DE DIVINATIONE ET DIVINITATE ANIME

Marsilius Ficinus Florentinus Mattheo Corsino conphilosopho suo
s. d.

Alexandra mater mea nata est ex patre Iohanne et matre An-
5 gela; Alexandra Fighini erat, Iohannes in Varchii oppido, Angela
vero Florentie. Hec ad Iohannem et Alexandram scripsit se bene valere
ac die sequenti redituram. Illi lectis litteris et nocte facta dormientes
Angelam viderunt eadem hora ambo; Alexandre quidem in vesti-
bulo domus apparuit, et cum filia matri tanquam revertenti con-
10 gratularetur, mater filie amplexus effugiens: « Vale » – ait – « et da
operam ut pro me sacerdotes Deum orent »; Iohanni autem inquit:
« O quantum fortunam tuam doleo, mi Iohannes! Vale et iube pro
me Deum orari ». Repente ambo his visis excitati exclamaverunt
eam mortuam iudicantes, Florentiam miserunt, renuntiatum est illam
15 ea nocte ex hac vita migrasse.

Miraris hoc, Corsine? Audi et aliud aequae mirandum. Mater
mea filium statim natum nutrice rustice tradidit; decimaseptima inde
die dormiens meridie videtur ipsa sibi maxima cordis anxietate premi
atque a matre sua iampridem mortua sublevari dicente: « Noli te
20 afflictare, filia! ». Sequenti die rustici ad eam filium a nutrice suffo-
catum referunt. Mitto quod somnians previdit futurum mariti eius
Ficini medici casum ex equo et locum ubi casurus erat et singula.
Mitto et alia multa.

[om. W]

1 de divinitate anime a divinatione L2 L3 2 Florentinus om. G1 L1 L3
N2 3 s.d. v, s. G1, om. cett. 4 ex post et add. L3 5 Feghini L4 R 7 se-
quenti die N1 11 sacerdotes pro me L3 19 iampridem ex iandudum L4*
N1*, iandudum L3 V 20 afflicari ex afflictare N1, afflicari V 21 eius mariti R

Sur la divination et la divinité de l'âme

Marsile Ficin le florentin à Matteo Corsini²⁵ son ami philosophe, salutations.

Alexandra²⁶ ma mère est née de Giovanni, son père, et Angela, sa mère; Alexandra était à Figline, Giovanni dans la ville de Montevarchi, quant à Angela, elle était à Florence. Cette dernière écrivit à Giovanni et Alexandra qu'elle allait bien et qu'elle reviendrait le jour suivant. Ceux-ci, ayant lu sa lettre, et la nuit venue, s'étant endormis, virent tous deux Angela à la même heure ; à vrai dire elle apparut à Alexandra dans l'entrée de la maison, et alors que la fille accueillait sa mère comme si elle était de retour, la mère, s'échappant des étreintes de sa fille, dit :

“Adieu, et prends garde que les prêtres prient Dieu pour moi”; quant à Giovanni, elle lui dit : “Oh combien je souffre de ton infortune, mon Giovanni! Adieu et ordonne que l'on prie Dieu pour moi”. Réveillés soudain tous les deux par ces visions, ils s'exclamèrent pensant qu'elle était morte, envoyèrent quelqu'un aux nouvelles à Florence, et on leur annonça en retour que celle-ci avait passé de vie à trépas durant la nuit.

Tu t'étonnes de cela, Corsini? Entends cet autre fait également miraculeux. Ma mère avait confié son fils, à peine né, à une nourrice de la campagne ; à dix-sept jours de là, dormant à l'heure de midi, il lui sembla elle-même être oppressée par une extrême angoisse du cœur, et être soulagée par sa mère, morte depuis longtemps, qui lui disait : “Ne t'afflige pas, ma fille! ”. Le jour suivant les paysans lui rapportèrent que son fils avait été étouffé par la nourrice. Je laisse de côté le fait que dormant, elle vit d'avance la future chute de cheval de son mari, le médecin

²⁵ On ne trouve aucune information sur Matteo Corsini, mais il en existe sur Amerigo Corsini (1452-1501), poète et homme d'état qui faisait partie de l'Académie et écrivit la vie de Cosme de Médicis en vers ainsi qu'un poème dans le troisième livre du *De Vita* de Ficin. On peut supposer que Matteo appartenait à la même famille et était, peut-être, son frère.

²⁶ Alessandra di Nannocio Ficino (1413 c.-1498), née à Montevarchi, fille d'un citoyen florentin, elle eut au moins huit enfants dont Marsile, qui s'occupa d'elle et vécut à ses côtés jusqu'à ce qu'elle meure. Il écrivit une lettre de consolation à ses parents pour la mort de l'un de ses frères en 1462. On dit que c'était une femme d'une sensibilité excessive, et à la nature mélancolique et inquiète.

Satis vero sit ad presens duo illa superiora narrasse, ex quibus duo
 25 precipue confirmari videntur: unum videlicet animas hominum, que
 propter temperatam complexionem, vite puritatem, somni ab-
 stractionem a corpore quodammodo separantur, quam plurima di-
 vinare, utpote que natura sua divine sunt, et quando in se revertun-
 tur suam exercent divinitatem; alterum vero animas defunctorum
 30 solutas a corporum vinculis erga nos posse nonnihil et humana curare,
 quod Hesiodus cecinit et Plato noster in *Legibus* confirmavit; hos
 autem heroas omnis antiquitas appellabat.

Vale.

29-31 Hes. *Op.* 122-123 apud Macr. *Somn.* 1, 9, 6-7 et Plat. *Resp.* 468e-469a
 Plat. *Leg.* 926e-927a 31-32 cf. Macr. *Somn.* 1, 9, 6

24 superiora illa N1

Ficin²⁷, le lieu où il allait tomber, et les détails. Et je laisse de côté beaucoup d'autres exemples. C'est en vérité bien assez à présent des deux exemples que j'ai racontés ci-dessus, à partir desquels il semble que l'on puisse confirmer deux choses en particulier : l'une, qu'apparemment, les âmes des hommes, qui à cause de leur disposition modérée, de la pureté de leur vie, de l'abstraction du sommeil sont en quelque sorte séparées du corps, devinent d'autant plus de choses, qu'elles sont divines par nature, et quand elles reviennent en elle-même, elles révèlent cette divinité; l'autre en vérité, que les âmes des morts, libérées des chaînes du corps, peuvent faire quelque chose pour nous et prendre soin des choses humaines²⁸, ce qu'Hésiode a chanté et notre Platon confirmé dans ses *Lois* ; quant à ces hommes toute l'antiquité les appelait les héros²⁹.

Adieu.

²⁷ Diotefici d'Agnolo Ficino, père de Marsile, était médecin de Cosme de Médicis, et se spécialisa en chirurgie, ce pour quoi il devint connu à Florence. Marsile mentionne son succès dans le traitement de la peste dans son *Consilio contro la Pestilentia*. Il tient le rôle de l'orateur Eurydamaque dans le banquet tenu pendant l'été 1468, que Ficino mentionne dans son *De Amore*.

²⁸ Cf. *Lois de Platon*, 927a, traduction de Léon Robin, éd. de la Pléiade, 1950. "C'est que les âmes des trépassés possèdent, dit-on, une fois trépassées, une certaine activité, grâce à laquelle elles s'intéressent à ce qui se fait chez les hommes en vie".

²⁹ *Cratyle*, de Platon, 398c-d, traduction de Léon Robin, éd. de la Pléiade, 1950. "Passons donc au "héros": qu'est-ce que cela peut bien être?". Socrate définit les héros comme dérivant par déformation de *éros*: ils dit que ce sont des demi-dieux, nés soit de l'amour d'un Dieu pour une mortelle, soit d'une mortelle pour un Dieu. Puis il ajoute: "parallèlement au nom d'*éros*, l'amour principe originel de l'existence des "héros", on a dû, pour les nommer, procéder à une petite déformation. Ou bien telle est, d'après lui, la nature des Héros; ou bien c'est d'avoir été savants, orateurs habiles, dialecticiens aptes à questionner, *érotarx*, car "dire", *eireîn*, équivaut à "parler". En somme, ce que précisément nous disons à cette heure, c'est que, dans la vieux dialecte attique, être appelé "héros" revient à être un orateur, et un "questionneur", *érotéticós*. Ainsi une race d'orateurs et de questionneurs, voilà ce qu'est devenue la classe des Héros."

MODUS LAUDIS ABSQUE ADULATIONE

Marsilius Ficinus Francisco Castilionensi theologo s. d.

Legi expositiones tuas circa Davidis prophete mysteria. Cupio
exclamare, Francisce: sicut Deus Davidem repperit virum secundum
5 cor suum, ita Davidem te virum secundum suum cor repperisse;
sed ubi adulationis suspicamur opinionem, innuere prestat quam expli-
care.

Saluta Georgium Antonium Vespuccium, virum humanitate doc-
trinaque insignem.

10 Vale.

4-5 cf. Vulg. Act. 13, 22

[om. W]

2 s.d. v, s. G1 N2, om. cett. 10 vale om. L3

Lettre 9

La façon de louer sans flatterie

Francesco da Castiglione: mort en 1484, savant dominicain, théologien et secrétaire de St Antonin, archevêque de Florence, il fut candidat à la chaire du Pogge au Studio, lorsque ce dernier fut nommé à la chancellerie, sans l'obtenir cependant. Étudiant de Vittorino da Feltre, il enseigna le grec au Studio de Florence jusqu'en 1446. Il devint directeur du Collège des Théologiens en 1471. On dit que Ficcin étudia le grec sous sa direction.

Marsile Ficcin à Francesco da Castiglione le théologien, salutations.

J'ai lu tes commentaires concernant les mystères du prophète David. Je désire m'exclamer, Francesco : de même que Dieu a trouvé en David un homme selon son cœur³⁰, de même David a trouvé en toi un homme selon son cœur ; mais là où nous soupçonnons une idée de flatterie, le suggérer vaut mieux que l'expliquer. Salue Giorgio Antonio Vespucci³¹, homme insigne par son humanité et son savoir.

Adieu.

³⁰ Cf. *Actes des Apôtres*, 13, 22. "Après l'avoir écarté, Dieu suscita pour eux David comme roi. C'est à lui qu'il a rendu ce témoignage: *J'ai trouvé David, fils de Jessé, un homme selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés*"

³¹ Moine dominicain du couvent de Saint Marc, précepteur du cousin de Laurent de Médicis, Ficcin lui dédia en 1480 le premier livre de son *De Vita*. Il était ami de Ficcin comme de G. Cavalcanti, et participait aux entretiens de Regnano, la demeure de ce dernier, où les amis du cercle de l'Académie se réunissaient aussi quelques fois. Il fit partie des témoins, tous des moines de Saint Marc, lors de l'exécution testamentaire de Ficcin. Botticelli le représente dans la fresque de l'église Ognissanti.

SOLITARIE VITAE UTILITAS

Marsilius Ficinus Gregorio Epiphano sacerdoti, conphilosopho suo,
s. d.

Deus unitas stabilis est et status unicus. Hec a Platonibus nostris,
5 ut te non latet, subtiliter disputantur. Quisquis igitur Deum assequi
vult, multitudinem pro viribus motumque devitet. Secedamus ergo,
mi Gregori, in unicam stabilemque mentis speculam; illucescet nobis
illic protinus, ut Plato inquit, invisibile lumen.

Verum, ut commodius hoc his temporibus efficere continuareque
10 valeamus, statui tempus aliquod Montem Vechium illum mihi a ma-
gno Cosmo donatum colere. Illic tu mecum eris. Audisti prover-
bium illud, nullius boni possessionem absque socio iocundam esse;
ego autem nescio quem socium illic his temporibus iocundio-
rem te possim habere.

15 Vale et ad nos vola.

4 cf. Plat. *Parm.* 138e-139a; Procl. *In Parm.* (ad 138e-139a), 1169-1172 Cousin
(transl. Guil. de Moerbeka, II, pp. 437-441 Steel); Plot. 5, 5, 10; 6, 9, 3; Corp. Herm.
10, 14 (= I, p. 210 Nock-Festugière; transl. Fic., *Op.*, p. 1848) 7-8 Plat. *Epist.*
341c-d 12 cf. Sen. *Epist.* 6, 4; Walther 19013

[om. W]

2 sacerdoti om. V, int. lin. ut vid. N1*

2-3 suo-s.d.: s. N2

3 s.d. v, s. G1,

om. cett.

Lettre 10

L'utilité de la vie solitaire

Gregorio di Piero Befani, dit Gregorio Epifanio: (1440-1499) Homme vertueux et fidèle, prêtre et membre de l'Académie, il devint chanoine de San Lorenzo en 1478.

Marsile Ficin au prêtre Gregorio Epifanio, son ami philosophe, salutations.

Dieu est l'unité immuable et l'unique stabilité. Ces choses, comme tu le sais, sont subtilement discutées par nos platoniciens. Quiconque veut ainsi rejoindre Dieu évite la foule et le mouvement de toutes ses forces. Retirons-nous donc, mon Gregorio, dans le seul et stable lieu d'observation de l'esprit ; là, comme le dit Platon, une invisible lumière brillera sans cesse sur nous³².

Mais en vérité, afin que nous puissions réaliser et faire durer cela plus confortablement ces jours-ci, j'ai décidé d'honorer quelque temps de ma présence ce Monte Vecchio qui m'a été donné par le grand Cosme. Et tu seras là avec moi. Tu as entendu ce proverbe, que la possession d'aucun bien n'est une joie sans compagnon ; et en ce qui me concerne je ne sais pas quel plus joyeux compagnon que toi je pourrais avoir ici pendant ces jours.

Adieu, et vole vers nous³³.

³² image qui n'est pas sans rappeler celle moderne de la "tour d'ivoire", laquelle trouve ses origines par ailleurs dans *Les Litanies de la Vierge* et le *Cantique des Cantiques*. L'idée, dans l'expression moderne, est la même: il s'agit de se retirer loin de la foule, des combats et des souillures de ce monde dans une solitude pure et hautaine.

³³ La première personne du singulier peut ici représenter Ficin lui-même, ou bien être collectif et représenter l'ensemble des amis qui fréquentaient l'Académie de Careggi, où Ficin invite ici son ami à le rejoindre.

DE MODESTIA COMPONENTI

Bessarion cardinalis Sabinus Marsilio Ficino Platonico s. d.

Spectate docteque vir, amice noster. Superioribus litteris elucubratum opus nostrum et nuper editum in defensionem Platonis nos
 5 ad te missuros promisimus, cum ob ingenium tuum et Platonicæ doctrine studium eximium, tum ut, quid nos ex illo fonte hauserimus, facile perspicias et legas. Siquid enim in hac industria nostra vel eloquentie vel bonarum artium cognitionis eluxit, siquid fuimus,
 id omne vel nos ab illo accepisse, vel ipsum sibi se defendendo sup-
 10 peditasse facile existimari patimur et volumus; quod nonnihil quoque ad illius laudem pertinere videtur, ut suis viribus, sua amplitudine, causam pro se dixerit, alieno auxilio non egerit, voci tantum patroni locum reliquerit ac studio.

Hunc librum ad te dedimus iis qui curam hic gerunt rerum illorum
 15 rum ex Medicis, quo mittendo cum fidei et promisso nostro omnino, tum studiis tuis atque animo erga Platonem nonnihil satisfactum esse putamus.

Bene vale et an librum acceperis nos facies certiores.

Ex Urbe, Idibus Septembris 1469.

4-5 cf. Bessar. *In calumn. Plat.* (ed. Mohler)

[Laur. 4, om. W; ed. Mohler]

2 s.d. v, s. G1 N2, om. cett. 6 doctrine: discipline N1 9 se om. L3 L4 N1
 V 19 1469 om. B, MCCCCLXX G1, MCCCCLXI N2

Lettre 11

De la modestie dans la composition

Johannes Bessarion: (1402-1472) né à Trébizonde, et se destinant à l'état ecclésiastique, il fut envoyé de bonne heure à Constantinople par son évêque, qui le prit sous sa protection. On sait qu'il acquit assez vite une certaine réputation à la cour, puisqu'il composa l'oraison funèbre de l'empereur, mort le 25 juin 1425, et trois monodies pour la mort de l'impératrice, décédée en 1426. Diacre en 1426, prêtre en 1431, il se rendit à Mistra, en Moué, où il rencontre Pléthon avec qui il étudie. Plus platonicien qu'aristotélécien, il vint en Italie lors du Concile Florence, en 1438, où il encouragea l'union des Églises grecque et latine. Nommé cardinal par le Pape Eugène IV, il s'établit à Rome. Il fut l'un des principaux érudits de l'époque, et de nombreux humanistes, Platina et Valla inclus, se réunirent autour de lui. Sa maison devint renommée en tant qu' "Académie de Bessarion", et sa collection de manuscrits grecs était la plus riche d'Europe. Son travail, *In Calumniatorem Platonis*, publié en 1469, fit connaître Platon à un large public et accentua l'harmonie entre le platonisme et le christianisme (voir aussi lettre 12).

Bessarion, cardinal de Sainte Sabine à Marsile Ficin le platonicien, salutations.

Respecté et savant homme, mon ami³⁴. Dans ma précédente lettre, je t'ai promis de t'envoyer mon travail achevé et récemment édité en défense de Platon, non seulement en raison de ton génie et de ton étude éminente de l'enseignement platonicien, mais surtout afin que tu comprennes et lises facilement ce que j'ai puisé à cette source. Si quelque chose de mon éloquence ou de ma connaissance des lettres est de fait mis en lumière, dans cette entreprise qui est la mienne, si je suis quelque chose, j'admets et veux que l'on estime que tout cela, je l'ai reçu de lui, ou qu'il a lui même pourvu entièrement à sa défense ; et il semble que cela soit aussi à sa louange, puisqu'il a plaidé sa cause avec ses forces et avec sa puissance, sans avoir besoin de l'aide d'autrui, mais juste en laissant la place à la voix et au zèle de son avocat.

Je t'ai fait parvenir ce livre par ceux qui, appartenant aux Médicis, prennent soin ici de leurs affaires; par son envoi je pense avoir satisfait en quelque façon non seulement à ma fidélité et à ma promesse en général, mais surtout à tes études et à ton intérêt pour Platon.

Porte-toi bien et fais-moi savoir si tu as reçu le livre.

De Rome, le premier Septembre 1469.

³⁴ Il semble qu'ici Bessarion, emploie "noster" au lieu de "meus", probablement parce qu'il est supérieur, hiérarchiquement, à Ficin ; il est en effet cardinal.

DE LAUDE PLATONICORUM INTERPRETUM

Marsilius Ficinus Florentinus Bessarioni Greco cardinali Sabino s. d.

Plato noster, venerande pater, cum in *Phedro*, ut te non latet, subtiliter et copiose de pulchritudine disputasset, pulchritudinem animi
 5 a Deo, quam sapientiam et aurum appellavit pretiosissimum, postulavit. Aurum hoc Platoni a Deo tributum, Platónico in sinu utpote mundissimo fulgebat clarissime; verbis autem et litteris licet luculentissimis, mente tamen obscurioribus involutum, evasit obscurius, et quasi terreno quodam ambitu obsitum eos homines latuit, qui
 10 Linceos oculos non habebant. Quamobrem nonnulli quondam minutiores philodoxi exteriori gleba decepti, cum non possent ad intima penetrare, latentem thesaurum contemnebant. Verum in Plotini primum, Porphyrii deinde et Iamblici ac denique Proculi officinam aurum illud iniectum, exquisitissimo ignis examine excussis arenis
 15 enituit usque adeo, ut omnem orbem miro splendore repleverit. Tan-

3-5 cf. Plat. *Phaedr.* 249d-255a 10-12 cf. Plat. *Resp.* 480 15-16 cf. Arist. *Metaph.* 993b, 9-11

[*Marc.* 1 *Vat.* 1 *Vat.* 2, quorum consensus = ω , om. *W*; cf. *App.* II]

1 *lit.* om. ω laudibus *N1 V* 2 Florentinus om. ω *L1 L3* Greco om. ω
 Sabino om. ω s.d. *v*, sal. *Marc.* 1, s.p.d. *Vat.* 1, sal. pl. d. *Vat.* 2, s. *G1 L1*, om.
cell. 3 venerande pater om. ω 3-4 ut-copiose: non minus copiose quam subtiliter ω 4 animi pulchritudinem ω 5 et post quam *add.* ω appellavit pretiosissimum: pretiosissimum vocat ω 6 a Deo Platoni ω utpote om. ω 7 clarissime fulgebat ω 8 mente: intellectu ω evaserat ω 9 latebat ω 10 habebant *ex haberent N2*, haberent ω quocirca ω 12 verum: sed tandem ω primo ω 13 deinde Porphyrii ω ac Proculi: postremo Procli ω 14 iniectum: deportatum ω 15 emicuit *Vat.* 1 *Vat.* 2 terrarum post omnem *add.* ω quodam post miro *add.* ω repleverit: illustraverit ω 15-16 tantis utique: sed tantis ω

Lettre 12

Eloge des interprètes de Platon

Marsile Ficin le florentin à Bessarion, cardinal grec de Sainte Sabine, salutations.

Notre Platon, vénérable père, comme tu le sais, comme il avait discuté avec subtilité et abondance de la beauté dans le *Phèdre*³⁵, demanda à Dieu la beauté de l'âme, qu'il appela sagesse et or le plus précieux. Et cet or offert à Platon par Dieu, resplendit dans le sein platonicien, lequel était extrêmement pur et éclatant ; et bien qu'enveloppé de mots et de lettres clairs en eux-mêmes, cependant obscurs à l'esprit, finissant par être plus obscur, et pour ainsi dire, couvert d'une sorte de gangue terrestre, il fut caché aux hommes, qui n'avaient pas les yeux de Lynx³⁶. C'est pourquoi, jadis, une poignée d'hommes peu instruits en philosophie³⁷, trompés par l'enveloppe de terre extérieure, comme ils ne pouvaient pas pénétrer jusqu'au noyau, méprisèrent le trésor caché. Mais en vérité, une fois que cet or fut jeté dans l'officine d'abord de Plotin, puis de Porphyre, ensuite de Jamblique, et enfin de Proclus³⁸, une fois le sable ôté par l'épreuve très minutieuse du feu, il brilla tellement qu'il remplit à nouveau tout le globe d'une splendeur étonnante.

³⁵ Le *Phèdre* de Platon est un dialogue sur l'art oratoire qui reprend des thèmes du *Banquet* sur l'amour et la beauté.

³⁶ Allusion à Lyncée, frère d'Idas, fils d'Apharée. Par sa grand-mère, Gorgophoné, il appartient à la race des Perséides. Il tient son nom de l'animal dont on croyait que les yeux avaient des capacités fabuleuses. Lyncée prit part à l'expédition des Argonautes, où il fut utilisé pour sa vue perçante. Les mytographes avaient imaginé une interprétation évhémériste (c'est-à-dire selon laquelle les dieux du paganisme sont des personnages humains divinisés après leur mort) de la légende de Lyncée : il aurait été le premier mineur : il avait creusé le sol et, à l'aide d'une lampe, suivi les filons de métal. Puis il avait ramené le minerai au jour, et cela lui avait valu la réputation de voir jusque sous la terre.

³⁷ Cf. *République* de Platon, 480., traduction de Léon Robin, éd. de la Pléiade, 1950. "Peut-être donc n'y aurait-il de notre part rien qui sonne faux, à les appeler amis de l'opinion, plutôt qu'amis de la sagesse, "philodoxes" plutôt que "philosophes"

³⁸ Plotin (205-270), philosophe grec néoplatonicien, a laissé les *Ennéades*, publiées après sa mort par son disciple, Porphyre. Celui-ci (234-305) écrivit une vie de Pythagore et une de Plotin, l'*Isagoge*, ainsi que des commentaires sur les œuvres de Platon et d'Aristote. Jamblique (250-330), également philosophe néoplatonicien, ouvrit une école de philosophie à Apamée en Syrie. Il est probable qu'il fut initié aux doctrines ésotériques des Egyptiens et des Chaldéens et, chez lui, le néoplatonisme devient une religion opposée au christianisme. Il a écrit une *Vie de Pythagore* et un *Traité sur les mystères*. Proclus enfin (412-485) fut aussi un philosophe néoplatonicien, auteur de nombreux commentaires aux dialogues platoniciens, entre autres du *Timée*, du *Parménide*, de la *République*, il discuta également de quelques éléments de théologie.

tis utique radiis noctue sive bubones quidam, ut videtur, offensi, sacrum illum Platonis nostri thesaurum non solum spernere, ut nonnulli quondam, sed (proh nefas!) improbare ceperunt, quod multo erat priori errore deterius.

- 20 Verum Bessarion, Academie lumen, medelam confestim hebetibus et caligatis oculis adhibuit saluberimam, ut aurum illud non solum mundum sit et splendidum, verum etiam tractabile manibus oculisque innoxium. Hoc vaticinatus Plato: fore tempus multa post secula, regi Dionysio inquit, quo theologie mysteria exactissima discussione
25 velut igne aurum purgarentur. Venerunt iam, venerunt secula illa, Bessarion, quibus et Platonis gaudeat numen et nos omnis eius familia summopere gratulemur.

Vale.

23-25 Plat. Epist. 314a

16 sive quedam seu ω quidam *om.* ω 17 illum *ex* illud *Vat. 1 Vat. 2* solum: modo ω spernere *om. N1, in mg. V* 17-18 quondam nonnulli ω 18 spernere *post* quondam *in mg. add. al. m. N1* etiam *post* sed *add. \omega* improbare: vituperare ω 20 verum: sed tu ω Bessario ω lumen: columnen ω medicamentum ω 21 caligatis *ex* caligantibus *L2* L4* N1**, caligantibus ω *L3 V*, caligantibus *ex* caligatis *vd* adhibuit saluberimam: adhibuisti ω iam *post* ut *add. \omega* Platoni divinitus *post* illud *add. \omega* 22 mundum: defecatum ac mundum ω et-etiam: sed ω oculisque: et oculis ω 23 aliquando *post* vaticinatus *add. \omega* 23-24 multa-inquit: Dionysio inquit *post* multa secula ω 25 purificarentur *Marc. 1, purificaretur Vat. 1 Vat. 2* venerunt (*alt.*) *om.* ω illa *om. Vat. 1 Vat. 2* 26 Bessario ω gaudet ω omnes ω 27 gratulemur: letamur ω libri tui dici non potest quanto cum desiderio atque admiratione ab omnibus legantur. Fit sepe ut inter legendum exclamantes audiamus: « O rem miram, o excellentem! »; et, quod vix credibile existimes, una re (*om. Vat. 1 Vat. 2*) ab omnibus adversarius maxime commendatur, quod impudens atque imprudens (*imprudens atque impudens Vat. 1 Vat. 2*) causam dederit, ut tam divinum opus et immortalitate dignum humanum genus haberet *post* gratulemur *add. \omega* 28 vale *om. L1 L3* Florentie *post* vale *add. Vat. 1 Vat. 2*

Toujours est-il que quelques chouettes ou bien quelques hiboux, irrités à ce qu'il semble par tous ces rayons, non seulement méprisèrent ce trésor sacré de notre Platon, comme certains autrefois, mais (ô impiété!) commencèrent à le dénigrer, ce qui était bien pire que la première erreur.

Mais Bessarion, lumière de l'Académie, appliqua immédiatement sur ces yeux émoussés et aveuglés un remède très salutaire, afin que cet or ne soit pas seulement raffiné et splendide, mais surtout souple dans les mains et inoffensif pour les yeux. Platon avait prédit au roi Denys qu'un temps viendrait, après plusieurs siècles, où les mystères théologiques seraient purifiés par une discussion très âpre comme l'or le fut par le feu. Désormais il est arrivé, il est arrivé ce temps, Bessarion; que l'esprit de Platon s'en réjouisse, et nous tous qui sommes de sa famille, que nous nous en félicitions au plus haut point.

Adieu.

EXHORTATIO AD SCIENTIAM

Marsilius Ficinus Antonio Pactio s. d.

Laurentius Medices duo in te laudat pre ceteris, magnificentiam et acumen. Laudo et ego; sed, Antoni, magnificentie quidem usu com-
 5 parare tibi ceteros potes, acuminis autem exercitatione comparare tibi te ipsum. Si tantum doctrine studueris, quantum liberalitati iandudum indulges, non dubito brevi te ita omnium doctissimum fore, quemadmodum nunc es magnificentissimus omnium. Age precor, Antoni mi suavissime, commenda te ipsum tibi, sicuti ceteros com-
 10 mendatos habes.

Laurentius noster ait te non modo erga doctos magnificum esse, verum etiam abunde doctum. Credo equidem atque gratulor; at non prius satis mihi feceris, quam tantum scientia quantum magnanimitate excellueris. Si tibi eruditissimi quique imprimis placent,
 15 da operam ut tibi ipse pre ceteris placeas. Quid ergo? Ordo in omnibus plurimum, immo totum valet: statue, oro, tibi quotidie horas quatuor, reliquas, utcunque placet, amicis dona.

Bene vale. Sed visne valere bene? Bene disce et disce, precor, hodie: qui cras discit, nunquam discit.

20 VIII Novembris 1473.

19 cf. Walther 23970a

[om. W]

2 s.p.d. G1, s. N2 (vel s.d.) R 6 iampridem ut vid. ex iandudum L4* 9
 mi suavissime Antoni L3 15 ipsi L3 N1 V 18 et om. G1 19 enim post
 qui add. G1 20 die ante VIII add. G1 VIII-1473 om. N2 1473 om. B

Lettre 13

Exhortation à l'apprentissage

Marsile Ficin à Antonio de'Pazzi³⁹, salutations.

Laurent de Médicis loue chez toi deux qualités plus que les autres, la magnificence et la pénétration. Et moi je les loue aussi ; mais, Antonio, si tu peux du moins être comparé aux autres pour ce qui est de l'emploi de la magnificence, tu ne peux être comparé qu'à toi-même pour ce qui est de l'exercice de la pénétration. Si tu t'appliques autant à l'étude que tu t'adonnes depuis longtemps à la générosité, je ne doute pas que tu deviennes ainsi sous peu le plus savant de tous, de même que tu es maintenant le plus munificent de tous. Allons, je t'en prie mon très cher Antonio, recommande-toi à toi-même de même que tu as recommandé les autres.

Notre Laurent dit que non seulement tu es généreux envers les doctes, mais surtout que tu es grandement docte. Quant à moi je le crois et m'en félicite ; mais tu ne me satisferas pas, tant que tu n'excelleras pas autant par ta connaissance que par ta magnanimité. Si de fait ceux qui sont les plus érudits te plaisent avant tout, fais en sorte de te plaire à toi-même plus que les autres. Que faire, donc ? L'ordre dans toutes choses a plus de valeur, et mieux, vaut tout : réserve- toi, je te le demande, quatre heures quotidiennes, les autres, donne-les à tes amis comme il te plaît.

Porte-toi bien. Mais as-tu envie de bien te porter ? Apprends bien, et apprends, je t'en prie, aujourd'hui : celui qui apprend demain n'apprend jamais.

Le 8 Novembre 1473.

³⁹ Très probablement de la même famille que Piero de'Pazzi, mort en 1464, qui était "gonfalonier de justice" et fut fait "chevalier" en 1462. Vaincu à l'étude classique grâce à Niccolò Niccoli, il fonda une belle bibliothèque de manuscrits. Membre du "Choeur de l'Académie florentine", aristotélécienne, il le fut plus tard de l'Académie de Ficin. La famille De'Pazzi était l'une des plus grande de Florence. Ficin y fut précepteur dans sa jeunesse (voir introduction), et ce sont des membres de cette famille qui fomentèrent la fameuse conjuration contre les Médicis qui causa la mort de Julien.

CONSOLATIO IN ALICUIUS OBITU

Marsilius Ficinus Sismundo Stufe consolationem dicit

Si quisque nostrum id maxime est, quod in nobis est maximum, quod permanet semper idem, quo nos ipsi capimus, certe animus
5 homo ipse est; corpus autem est hominis umbra. Quisquis igitur usque adeo delirat ut hominis umbram hominem esse putet, hic miser in lachrimas instar Narcissi resolvitur.

Tunc desines, Sismunde, flere, cum desiveris Alberiam tuam Albiam in nigra eius umbra querere atque ceperis eam in alba sui luce
10 sectari; tunc enim illam tanto reperies pulchriorem quam consueveris, quanto ab umbra deformi remotiorem. Secede in animum tuum, precor: ibi animam illius speciosissimam tibi que carissimam possidebis; immo ex animo tuo in Deum te recipe: illic ideam pulcherimam, per quam divinus artifex Alberiam tuam creaverat, contemplabere;
15 et quanto formosior illa in opificis forma est quam in se ipsa, tanto eam ibi beatius amplecteris.

Vale.

Primo Augusti 1473, Florentie.

4-5 cf. Plat. *Alc.* I 130c-133c; Macr. *Somm.* 2, 12, 1 (= Cic. *Rep.* 6,26). 6-10; Plot. 1, 1, 7; 3, 5, 5; 4, 7, 1; Arist. *Eth. Nic.* 1166a, 16-17. 22-23; 1178a, 2-3 5-7 cf. Plot. 1, 6, 8; *Excerpta Vat.* 9 (= *Myth. Graec.* III, ii, pp. 91 sq. Festa); Fic. *In Conv.* 6, 18 (= *Op.*, p. 1353 = p. 235 Marcel = Orph. frg. 362 Kern)

[*Ach. Cors.* 1, om. W]

1 tit.: Marsilii Fecini epistola ad Sigismundum Stufam de Albiera sponsa virgine pulcherima *Ach.*, om. *Cors.* 1 2 Sigismundo *Ach. Cors.* 1 L3, Gismundo G1 suo post Stufe add. *Ach. Cors.* 1 8 Sigismunde *Ach. Cors.* 1 desieris N1 V Albieram *Ach. Cors.* 1 9 umbra: forma N1 (sed in mg. exh. vel umbra) 14 Albieram *Ach. Cors.* 1 18 primo: I L2 L3 L4 N1 R V, Kalendis G1 primo Augusti: die XVI Septembris *Ach.* primo-Florentie om. *Cors.* 1 N2 1473 om. B Florentie om. B G1

Consolation pour la disparition de quelqu'un

Gismondo della Stufa : Homme de lettres, gonfalonier, et ami de Jean de Médicis, l'un des fils de Cosme, il était fiancé à Albiera degli Albizzi, qui mourut le 14 juillet 1473, le soir de son mariage. Cette infortune suscita des lettres et des poèmes de Politien, Francesco da Castiglione et beaucoup d'autres amis.

Marsile Ficin dit une consolation à Gismondo della Stufa

Si chacun d'entre nous est avant tout, ce qui à l'intérieur de nous est très grand, qui demeure toujours identique, et par quoi nous nous comprenons nous-mêmes, alors certainement l'âme est l'homme même ; tandis que le corps est l'ombre de l'homme. Celui qui délire au point de croire que l'ombre de l'homme est l'homme, ce malheureux fond en larmes à l'instar de Narcisse⁴⁰.

Tu cesseras de pleurer, Gismondo, quand tu auras cessé de chercher ton Albiera degli Albizzi dans l'ombre noire, et que tu auras choisi de la suivre dans la blancheur de sa lumière ; car tu la retrouveras alors d'autant plus belle que tu n'avais l'habitude de la voir⁴¹, qu'elle aura été plus éloignée de toi par l'ombre difforme. Recueille-toi en ton âme, je t'en prie : là tu posséderas son âme très resplendissante et qui t'est très chère ; ou mieux retire-toi en dehors de ton âme, en Dieu : en lui tu contempleras la plus belle idée grâce à laquelle le divin créateur avait créé ton Albiera ; et autant celle-ci est plus belle dans la forme du créateur qu'en elle-même, autant tu l'embrasseras, sous cette forme, plus heureux.

Adieu.

Le premier Août 1473, de Florence.

⁴⁰ Narcisse était l'objet des tendres pensées de la nymphe Écho, mais lui montrait tant d'indifférence qu'elle en mourut de désespoir. La déesse de la vengeance, Némésis, courroucée par cet excès d'égoïsme, fit mourir Narcisse à son tour, de langueur et de désir pour lui-même, au bord de la fontaine où il se plaisait. On dit qu'à cet endroit naquit la fleur qui porte son nom.

Cf *Ennéades* de Plotin, I, 4, 8. "Car si l'on voit les beautés corporelles, il ne faut pas courir à elles, mais savoir qu'elles sont des images, des traces et des ombres ; et il faut s'enfuir vers cette beauté dont elles sont les images (...) celui qui s'attache à la beauté des corps et ne l'abandonne pas disparaît dans le courant [comme Narcisse], éd. C. U. F., Paris, 1924-1938, traduction d'Emile Bréhier, pp. 103-104.

⁴¹ *Ibidem* "(...)mais il faut cesser de regarder et, fermant les yeux, échanger cette manière de voir pour une autre, et réveiller cette faculté que tout le monde possède mais dont peu font usage".

LAUS BREVITATIS

Marsilius Ficinus Angelo Politiano poete Homérico s. d.

Circumferuntur, ut ais, epistole quedam meo nomine quasi Aristippice et quadam ex parte Lucretiane potius quam Platonice. Si
 5 mee sunt, Angele, non sunt tales; si tales sunt, non mee ille quidem, sed a detractoribus meis conficte. Ego enim a teneris annis divinum Platonem (quod nullus ignorat) sectatus sum. Sed facile hoc signo scripta nostra discernes ab alienis: in epistolis meis sententia quedam
 10 semper pro ingenii viribus aut moralis aut naturalis est aut theologica; quod siquid interdum quodammodo amatorium inest, Platonicum illud quidem et honestum, non Aristippicum et lascivum; laudes autem vere et tales ut exhortentur atque admoneant, non adulentur; verba pene nulla superflua. Statui enim ab initio studiorum meorum
 15 semper quam brevissime possem scribere. Nam in tanta temporis brevitate loqui superflua philologi est potius quam philosophi; et cum paucissimi sint quibus multa sint nota, sepe qui multa locuntur aut falsa aut superflua locuntur aut utraque: omnia hec a viri dignitate aliena, a philosophi professione alienissima.

Vale.

[om. W]

2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett.
 11 et (alt.) ex aut V, aut N1

6 sunt post conficte add. N2
 17 autem post omnia add. N2

8 discerneres L3

Lettre 15

Éloge de la brièveté

Ange Politien: (1454-1494), poète éminent du cercle des Médicis, l'un des plus grands érudits classiques, en contact avec tous les grands humanistes et hommes d'état de son temps, ses nombreux écrits recouvrent un très grand nombre de sujets. Ami de Cristoforo Landino (voir lettre 59), et protégé de Laurent de Médicis (lettre 16), à qui il dédia sa version latine de *L'Iliade* en 1472, il fut proclamé le plus éminent poète grec et latin d'Italie de tous les temps. Politien devint précepteur des enfants de Laurent, mais abandonna ce poste après un désaccord avec la femme de Laurent, et devint professeur de grec et de latin au Studio en 1480, jusqu'en 1490. Il écrivit aussi beaucoup en italien. Parmi ses œuvres, on peut notamment citer *Orphée*, les *Stanze per la Giostra del Magnifico Giuliano di Medici* (interrompues en 1478 par l'assassinat de Julien), et des *Prose Volgari Inedite e Poesie Latine e Greche* (voir aussi lettres 17 et 20).

Marsile Ficin à Ange Politien le poète homérique, salutations.

Certaines lettres, comme tu le dis, circulent en mon nom qui pourraient être pour ainsi dire d'Aristippe⁴², et même en partie de Lucrèce, plus que de Platon⁴³. Si elles sont de moi, Angelo, elles ne sont pas telles; et si elles sont telles, celles-ci ne sont assurément pas les miennes, mais ont été fabriquées par mes détracteurs⁴⁴. Car j'ai, moi, suivi le divin Platon (ce que personne n'ignore) depuis mes tendres années. Mais tu discerneras facilement mes écrits⁴⁵ des autres à ce signe: dans mes lettres se trouve toujours un certain propos, pour autant que mon talent me le permet, moral, naturel, ou théologique; et si quelque chose de temps en temps relève en quelque façon des choses de l'amour, cela est certes toujours platonicien et honnête, et non aristippien et lascif; quant à mes louanges, elles sont vraies⁴⁶ et telles qu'elles exhortent et mettent en garde, mais ne flattent pas; presque aucun mot n'est superflu. J'ai décidé en effet depuis le début de mes études que j'écrirais toujours aussi brièvement que possible. Car dans une telle brièveté de temps, dire des choses superflues est plus le fait d'un érudit que d'un philosophe; et comme il

⁴² Aristippe, ancien élève de Socrate, qui fonda l'école cyrénaïque (ou hédonistique) pour laquelle le plaisir est considéré comme le bien le plus haut. Il aurait passé une partie de sa vie à la cour des deux Denys de Syracuse.

⁴³ La date de mise en circulation de ces lettres correspond à celle de la décision de Ficin de se faire ordonner prêtre: devenant prêtre, Marsile voyait par là grandir son prestige et son autorité, et faisait entrer avec lui Platon dans l'Eglise tout en consacrant en quelque sorte son Académie. C'en était trop pour ses ennemis qui essayèrent donc de lui barrer le chemin du sacerdoce en faisant croire à ceux qui le connaissaient mal que, disciple d'Aristippe, il était indigne de devenir "soldat du Christ".

⁴⁴ Il est possible que Ficin ait décidé de rassembler ses lettres en vue de les publier en volumes à la suite de ces diffusions de faux qui visaient à lui faire du tort.

⁴⁵ Ficin emploie ici encore une fois "nostra"; nous pouvons le justifier par le fait qu'il s'adresse à un Ange Politien, plus jeune que lui de vingt ans.

⁴⁶ *vere* semble bien ici devoir se lire avec "tales", auquel il est coordonné, et donc comme l'adjectif *verae*, et non l'adverbe *vere*.

n'y en a que très peu qui sachent une foule de choses, ceux qui parlent beaucoup parlent souvent faussement ou inutilement, ou les deux à la fois : toutes ces choses sont impropres à la dignité de l'homme, et plus impropres encore à la profession de philosophe.

Adieu.

QUANTUM UTILE SIT ALERE DOCTOS

Marsilius Ficinus Laurentio Medici viro magnanimo s. d.

Divites alii ferme omnes ministros nutriunt voluptatum, tu sacer-
 dotes Musarum nutris. Perge, precor, mi Laurenti: nam illi volupta-
 5 tum servi evadent, tu vero Musarum delitie. Summus Musarum sa-
 cerdos Homerus in Italiam te duce venit, et qui hactenus circumva-
 gus et mendicus fuit, tandem apud te dulce hospitium repperit. Nu-
 tris domi Homericum illum adolescentem Angelum Politianum, qui
 Grecam Homeri personam Latinis coloribus exprimat: exprimit iam
 10 atque (id quod mirum est in tam tenera etate) ita exprimit, ut nisi
 quis Grecum fuisse Homerum noverit, dubitaturus sit e duobus uter
 naturalis sit et uter pictus Homerus.

Delectare iis pictoribus, Medices, ut cepisti: nam ceteri pictores
 parietes ad tempus ornant, hi vero in evum habitatores illustrant.
 15 Vale.

[om. W]

1 quantum: quam L2 L3 N1 2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett.

Lettre 16

Combien il est utile de nourrir les savants

Marsile Ficin à Laurent de Médicis, homme magnanime, salutations.

Presque tous les autres riches nourrissent les ministres des plaisirs, toi tu nourris les prêtres des Muses. Persévère, je t'en prie, mon Laurent: car ceux-là finiront par devenir esclaves des plaisirs, mais toi les délices des Muses. Homère, le plus grand prêtre des Muses vint en Italie sous ta conduite, et celui qui jusqu'à présent fut errant et pauvre, a trouvé enfin chez toi une douce hospitalité. Tu nourris en ta maison Ange Politien, cet illustre adolescent homérique, afin qu'il peigne le caractère grec d'Homère sous des couleurs latines : il le peint déjà, et (ce qui est étonnant à un âge si tendre) il le peint de telle manière que, si quelqu'un ne savait pas qu'Homère était grec, il pourrait avoir un doute sur celui des deux qui est l'Homère original, et celui qui n'en est que la copie⁴⁷.

Continue, Médicis, à charmer grâce à ces artistes⁴⁸ : car d'autres peintres ornent les murs pour un temps, mais ceux-ci rendent leurs habitants illustres pour les siècles.

Adieu.

⁴⁷ Sur Ange Politien, voir lettre 15. Dans la conclusion de ses *Miscellanea*, Politien a exposé son itinéraire philosophique : formé sous deux maîtres, Ficin "dont la cithare, plus heureuse que celle d'Orphée, avait ramené des Enfers la vraie Eurydice (sauf erreur), c'est-à-dire la sagesse platonicienne" (Cf. lettre 21, l.33-34) et le byzantin Argyropoulos, philosophe d'occasion, pris entre Platon et Aristote, il finit par s'intéresser aux poètes latins et grecs, surtout Homère. (Cf. A. Chastel, *Marsile Ficin et l'Art*, p.26, Genève, Droz, 1954).

⁴⁸ Il serait possible ici de traduire également "Continue, Médicis, à te laisser charmer par ces artistes".

Lettre 16

Combien il est utile de nourrir les savants

Marsile Ficin à Laurent de Médicis, homme magnanime, salutations.

Presque tous les autres riches nourrissent les ministres des plaisirs, toi tu nourris les prêtres des Muses. Persévère, je t'en prie, mon Laurent: car ceux-là finiront par devenir esclaves des plaisirs, mais toi les délices des Muses. Homère, le plus grand prêtre des Muses vint en Italie sous ta conduite, et celui qui jusqu'à présent fut errant et pauvre, a trouvé enfin chez toi une douce hospitalité. Tu nourris en ta maison Ange Politien, cet illustre adolescent homérique, afin qu'il peigne le caractère grec d'Homère sous des couleurs latines : il le peint déjà, et (ce qui est étonnant à un âge si tendre) il le peint de telle manière que, si quelqu'un ne savait pas qu'Homère était grec, il pourrait avoir un doute sur celui des deux qui est l'Homère original, et celui qui n'en est que la copie⁴⁷.

Continue, Médicis, à charmer grâce à ces artistes⁴⁸ : car d'autres peintres ornent les murs pour un temps, mais ceux-ci rendent leurs habitants illustres pour les siècles.

Adieu.

⁴⁷ Sur Ange Politien, voir lettre 15. Dans la conclusion de ses *Miscellanea*, Politien a exposé son itinéraire philosophique : formé sous deux maîtres, Ficin "dont la cithare, plus heureuse que celle d'Orphée, avait ramené des Enfers la vraie Eurydice (sauf erreur), c'est-à-dire la sagesse platonicienne" (Cf lettre 21, l.33-34) et le byzantin Argyropoulos, philosophe d'occasion, pris entre Platon et Aristote, il finit par s'intéresser aux poètes latins et grecs, surtout Homère. (Cf. A. Chastel, *Marsile Ficin et l'Art*, p.26, Genève, Droz, 1954).

⁴⁸ Il serait possible ici de traduire également "Continue, Médicis, à te laisser charmer par ces artistes".

LAUS OPIFICIS NON A VERBIS SED AB OPERE

Marsilius Ficinus Laurentio et Iuliano Medicibus s. d.

Accipite leto animo, Medices, Naldi Florentini poema et Benedicti Coluccii Pistoriensis *Declamationes*: alter est Phebi delitiae, alter
 5 Mercurii comes. Non libet eos parce laudare, cum videantur supra modum esse laudandi; non licet eos mihi laudare multum, ne laudatores laudando meos, me ipsum extollere videar. Tacebo igitur ego horum pictorum virtutes; inspicite ipsi tabulas diligenter: picture loquentur. Cum loquitur pictor, loquitur male; cum pictura loqui-
 10 tur, bene loquitur. Vanus est opifex qui ab alio magis quam ab ipso opere expectat honorem: non pendet operis virtus ex iudice, sed opus iudici commendat artificem.

Valete.

3 cf. N. Naldii *Elegiarum libri* (ed. Juhász) vel *Bucolica* (ed. Grant) 4 cf. B. Coluccii *Declamationum liber* (ed. Frugoni)

[om. W]

2 s.d. L1 v, s. G1, om. cell.

Lettre 17

L'éloge d'un artiste se fait non par des mots mais par son œuvre

Marsile Ficin à Laurent et Julien de Médicis, salutations.

Recevez avec un cœur joyeux, Médicis, un poème de Naldo le florentin et les *Discours* de Benedetto Colucci de Pistoia⁴⁹ : l'un fait les délices de Phébus, l'autre est le compagnon de Mercure⁵⁰. Il ne me plaît pas de les louer modérément, alors qu'ils semblent devoir être loués au-delà de la mesure ; mais il ne m'est pas permis de trop les louer, sans avoir l'air, louant ceux qui me louent, de me vanter moi-même. Je tairai donc les vertus de ces peintres ; observez vous-même leur tableaux attentivement : les peintures parleront. Quand le peintre parle, il parle mal, quand la peinture parle, elle parle bien. Il est vain l'auteur qui attend des honneurs de quelque chose d'autre que de son œuvre : la vertu d'une œuvre ne dépend pas du juge, mais l'œuvre recommande l'artiste au juge.

Adieu.

⁴⁹ Naldo Naldi, Cf lettre 56.

Benedetto Colucci da Pistoia (1438-1506?) fit ses premières études de grammaire et rhétorique à Pistoia et les continua à Florence à partir de 1455. Là, il se lie d'amitié avec Ficin en même temps qu'il se dédie à la philosophie sous la direction de Giovanni Argyropoulos. Avec l'aide de Ficin, il réussit à se faire remarquer de Cosme de Médicis. Elu maître de grammaire par la ville de Pistoia en 1462, il y reste jusqu'en 1467, puis enseigne à Empoli jusqu'en 1471 tout en gardant des liens avec Florence et essayant d'améliorer sa position personnelle avec l'appui des Médicis. Il obtient finalement de Laurent d'être nommé au Studio de Florence en 1473, qu'il abandonne en 1483 à cause de problèmes financiers pour celui de Bologne, où il enseigna jusqu'en 1506, date à laquelle on perd ses traces. Son œuvre majeure, les *Declamations*, date de 1474 ; il y raconte les rencontres de l'Académie de Ficin des 25, 26 et 27 décembre 1473 auxquelles il avait assisté, et au cours desquelles des discours avaient été prononcés pour inciter les grands à combattre les turcs.

⁵⁰ Phébus est l'autre nom d'Apollon, dieu de la musique et de la poésie. Il présidait aux jeux des Muses sur le Parnasse, et ses oracles étaient généralement exprimés en formules versifiées. Il passait pour inspirer aussi bien les devins que les poètes. Mercure, identifié à Hermès, est le dieu qui inventa le langage et le discours. C'est lui qui veille sur les orateurs (voir Platon, *Cratyle*, 408).

DE VIRTUTIBUS CIVILIBUS, PURGATORIIS, PURGATI ANIMI, EXEMPLARIBUS

Marsilius Ficinus Francisco Lapaccino et Megliori Crescio s. d.

Illi Deum querunt rectissimo calle qui primo per civiles virtutes affectus anime nimium luxuriantes aliquantum amputant, deinde per
5 virtutes purgatorias eos pene ad vivum usque resecant, tertio loco per virtutes animi iam purgati pro viribus radicitus illos extirpant, quibus quantum homini possibile est eradicatis denique virtutibus exemplaribus, que sunt in Deo, formantur. Nam tria illa virtutum genera gradus quidam sunt, quibus paulatim ad divinas virtutes ac-
10 cedimus. Omnis autem naturalis motus finem suum aliquando potest attingere, et omnis preparatio, que naturaliter ordinatur ad formam, formam ipsam aliquando consequi potest.

3-10 cf. Plot. 1, 2, 1-7 apud Macr. *Somn.* 1, 8, 5-11 10-12 cf. Thom. Aq. *C. Gent.* 2, 55; 3, 5. 25; Arist. *Cael.* 275b, 23-277a, 28

2 et Megliori Crescio *del.* L2 L4 N1 s.d. v, s. G1 L1 R, *om. cett.* 3 solum
post illi *add.* G1 W 4 animi nimis G1 aliquantulum N1 5 eum N1 (eos
in mg. add.), eos *in ras.* V 8 illa tria R 12 et ante formam *add.* v potest con-
sequi L3 vale post potest *add.* B

Lettre 18

Sur les vertus civiles, purifiantes et exemplaires de l'âme purifiée⁵¹

Francesco Lapaccini, cosmographe et érudit florentin du seizième siècle. Migliore Cresci, poète et érudit, membre du "Choeur de l'Académie Florentine" (école aristotélicienne), et ami de Donato Acciaiuoli, orateur et philosophe aristotélicien fameux. Ficin, qui l'appelait "Directeur de l'Académie", lui envoya la traduction de quelques dialogues de Platon, en lui demandant de ne pas les montrer avant qu'il ne les ait corrigés.

Marsile Ficin à Francesco Lapaccini et Migliore Cresci, salutations.

Ils cherchent Dieu dans le plus droit sentier, ceux qui, d'abord amputent les passions exubérantes de l'âme en trop grande quantité à l'aide des vertus civiles, puis les tranchent presque à vif au moyen des vertus purifiantes, en troisième lieu les arrachent du mieux possible jusqu'à la racine, au moyen des vertus de l'âme désormais purifiée ; et enfin, une fois ces dernières déracinées autant qu'il est humainement possible, se modèlent d'après les vertus exemplaires qui sont en Dieu. Car ces trois genres de vertus sont les degrés par lesquels nous accédons peu à peu aux vertus divines. D'autre part, tout mouvement naturel peut un jour atteindre sa fin, et tout amalgame, qui a été naturellement organisé en vue d'une forme, peut un jour aboutir à la forme même.

⁵¹ Cf. *Ennéades* de Plotin, I, 2 1-7, traduction d'Emile Bréhier, éd. C. U. F., 1924-1938; idée qu'il faut fuir les maux, donc le monde terrestre, afin de devenir semblable à Dieu, ce à quoi nous arrivons si nous atteignons la justice, la piété accompagnée de la prudence, et en général la vertu. "Maintenant le Dieu intelligible possède-t-il les vertus? Il n'est pas vraisemblable qu'il possède du moins les vertus civiles, la prudence relative au raisonnement, le courage qui est une vertu du cœur, la tempérance qui consiste en un accord et une harmonie du désir avec la raison, la justice qui consiste en ce que chaque partie de l'âme accomplit sa fonction propre, en commandant ou en obéissant. La similitude avec Dieu se trouverait-elle, non pas dans les vertus civiles, mais dans les vertus plus hautes, et de même nom qu'elles? Dieu possède donc des vertus, fussent-elles différentes des nôtres. Puis à propos des différentes vertus: "Donc les vertus civiles dont nous avons parlé plus haut, mettent de l'ordre en nous et nous rendent meilleurs, elles imposent des limites et une mesure à toutes nos passions, elles nous délivrent de nos erreurs; car un être devient meilleur parce qu'il se limite et parce que, soumis à la mesure, il sort du domaine des êtres privés de mesure et de limite". Ici Plotin nous renvoie à la *République* de Platon, qui y parle des vertus civiles, et ailleurs, il appelle toutes les vertus des purifications. Il distingue donc deux genres de vertus et n'associe pas la ressemblance avec Dieu à la vertu politique." En quel sens disons-nous donc que les vertus sont des purifications et que par la purification surtout, nous devenons semblables à Dieu? N'est-ce pas parce que l'âme est mauvaise tant qu'elle est mêlée au corps, qu'elle est en sympathie avec lui et qu'elle juge d'accord avec lui tandis qu'elle est bonne et possède la vertu si cet accord n'a plus lieu, et si elle agit toute seule (action qui est la pensée et la prudence), si elle n'est plus en sympathie avec lui (et là c'est la tempérance), si le corps une fois quitté, elle ne ressent plus la crainte (et là c'est le courage), si la raison et l'intelligence dominant sans résistance (c'est la justice). L'âme, ainsi disposée, pense l'intelligible, et elle est ainsi sans passion. Cette disposition peut être appelée en toute vérité, la ressemblance avec Dieu; car l'être divin est pur de tout corps et son acte également. Grâce à la purification (puisque toutes les vertus sont des purifications impliquant un état de pureté), l'âme a toutes les vertus, sinon, aucune d'elle n'atteindrait la perfection."

DE SAPIENTE ET FELICE VIRO

Marsilius Ficinus Antonio Seraphico conphilosopho suo Miniatensi
s. d.

Sapientem virum felicemque cum puto, qui, cum ex solo pendeat
5 Deo, in mediis calamitatibus vivit letus, quem nec metus exanimat
nec dolor excruciat, neque voluptas corrumpit neque libido inflamat,
qui inter densissimas spinas molles speciososque flores legit, qui ex
stercore margaritas eruit atque effodit, qui in profundis videt tene-
bris, qui compedibus gravatus et vinculis circumstrictus veluti liber
10 solutusque percurrit, quem denique spiritus celestis afflaverit.

Imitare igitur, ut cepisti, Pythagoram et Socratem et Platonem,
qui non minus agendo quam disputando invita etiam fortuna philoso-
phabantur: philosophiam, quam multi lingua, ipsi pectore toto cole-
bant. Frustra sapit, Seraphice, qui non sibi ipse sapit.

15 Vale et in tuis moribus persevera.

14 cf. *Enn. Trag.* 240 Ribbeck apud *Cic. Off.* 3, 62 et *Epist.* 7, 6, 2; cf. etiam Otto 71; 1579; Walther 37070a1

[*Pl.**; cf. *App. III*]

1 *tit. om. Pl.** 2-3 Seraphico-s.d. Miniatensi *Pl.** 2 conphilosopho *om.*
R Miniatensi conphilosopho suo G1 3 s.d. v, s. G1 L1, *om. cett.* 4-5 sapien-
tem-letus: felicem te puto, mi Seraphice, qui in mediis quoque calamitatibus sis beatus
*Pl.** 6 neque: nec *Pl.** 7 speciososque: ac candidos *Pl.** legit flores ex
flores legit L4* legas *Pl.** putrido post ex del. ut vid. L4* N1*, *exh. Pl.** L3
V 8 eruas (*ex legas*) atque effodias *Pl.** videt tenebris: tenebris videas *Pl.**
9 velut *Pl.** 10 percurras *Pl.** spiritus celestis: celestis furor *Pl.** 11-12
imitare-qui: qui Socratis et Christi imitatus vestigia *Pl.** 11 et (*utr.*) *om. N1,*
int. lin. V 12 invita-philosophabantur: philosopharis. Perge igitur, ut cepisti,
invita etiam fortuna philosophare *Pl.** 13-15 quam-persevera: toto pectore quam
reliqui lingua duntaxat colunt solus tu cole. Vale felix. Ex Florentia, Kalendis No-
vembribus 1457 Antonio Seraphico conphilosopho suo Arretii in calce *epist.*
*exh. Pl.**

Lettre 19

Sur l'homme sage et heureux

Antonio Serafico de San Miniato, appelé aussi Morali, ou Antonio di Checco, né aux alentours de 1433, il fut l'un des premiers et plus proches amis de Ficin avec Michele Mercati (voir lettre 4). A la fois son élève et son disciple, il est même probable qu'ils aient suivi ensemble les cours de Tignosi, dont on dit que Serafico possédait un manuscrit sur *L'Ethique à Nicomaque*. Poète, musicien, expert dans l'art de jouer de la lyre, il fut l'un des premiers membres de l'Académie de Ficin, qui lui dédia un essai de jeunesse sur la vision (voir aussi lettre 57).

Marsile Ficin à Antonio Serafico de San Miniato son ami philosophe, salutations.

Je le crois sage et heureux l'homme qui, dépendant de Dieu seul, vit joyeux au milieu des catastrophes, et que ni l'anxiété n'épuise ni la souffrance ne torture, ni la volupté ne corrompt, ni le désir n'enflamme; et qui cueille de tendres et jolies fleurs parmi des fourrés d'épines, qui découvre et extrait la perle du fumier, qui voit dans les ténèbres profondes, qui, alourdi par les entraves et enserré de chaînes, court comme s'il était libre et sans liens, et qu'un esprit céleste, enfin, inspire.

Continue donc d'imiter Pythagore, Socrate et Platon, qui philosophaient encore en dépit de la fortune, non moins en actes qu'en discussions : la philosophie, que beaucoup honorèrent avec leur langue, ils l'honorèrent aussi de tout leur cœur. Il est sage en vain, Serafico, celui qui ne l'est pas pour lui-même.

Adieu, et persévère dans tes habitudes.

BONA SCRIBERE PRESTAT QUAM MULTA

Marsilius Ficinus Angelo Politiano poete Homericō s. d.

Quid totiens queris librorum meorum titulos, Angele? An forte ut tuis me carminibus laudes? At non in numero, sed in electione
5 laus; non in quantitate, sed in qualitate bonum. An potius ut mea apud te habeas omnia, quoniam amicorum omnia communia sint? Utcunque sit, accipe quod petieras.

E Greca lingua in Latinam transtuli Proculi Platonici *Physica et Theologica elementa*, Iamblici Calcidei libros *De secta Pythagorica* qua-
10 tuor, Theonis Smyrnei *Mathematica*, Platonicas Speusippi *Definitio- nes*, Alcinoi *Epitoma Platonium*, Zenocratis librum *De mortis con- solatione*, *Carmina Symbolaque Pythagore*, Mercurii Trismegisti librum *De potentia et sapientia Dei*, Platonis libros omnes.

Composui autem *Commentarium in Evangelia*, *Commentariolum in*

6 cf. Otto 87 (adde e.g. Iambl. *Vit. Pyth.* 92; Porph. *Vit. Pyth.* 32; Plat. *Lys.* 207c; *Phaedr.* 279c; *Resp.* 424a; 449c); Walther 948; 951; 34710 8-9 transl. Fic. deperdita est 9 transl. Fic. extat in Vat. lat. 4530 et 5953 10 transl. Fic. extat in Vat. lat. 4530 cf. *Op.*, pp. 1962-1964 11 cf. *Op.*, pp. 1946-1962 cf. *Op.*, pp. 1965-1968 12 cf. *Op.*, pp. 1978 sq. cf. *Op.*, p. 1979 12-13 cfr. *Op.*, pp. 1837-1857 13 transl. Plat. primum edita est Florentiae 1484 14 *Comm.* in *Evang.* deperditum est 14-15 cf. *Op.*, pp. 1363-1386; ed. Allen

2 poete Homericō: Homericō *int. lin.* (*del. poete*) N1* s.d. v, s. G1 L1, omi.
cett. 12 librum om. V, in mg. al. m. N1

Il vaut mieux écrire de belles que de nombreuses choses

Marsile Ficin à Ange Politien⁵², le poète homérique, salutations.

Pourquoi réclames-tu autant les titres de mes livres, Ange? Est-ce peut-être pour me louer dans tes poèmes? Ce n'est pas dans le nombre, mais dans le choix qu'est l'éloge ; la valeur n'est pas dans la quantité mais dans la qualité. Ou est-ce plutôt que tu as chez toi tout ce qui est à moi, parce que tous les biens des amis sont en commun? Quoi qu'il en soit, reçois ce que tu avais demandé.

J'ai traduit de la langue grecque en latin la *Physique* et les *Éléments de Théologie* du platonicien Proclus, les quatre livres de Jamblique de Chalcis *Sur l'École Pythagoricienne*, *Les Mathématiques* de Théon de Smyrne, *Les Définitions Platoniciennes* de Speusippe, *Les Épitomes du Platonisme* d'Alcinous, le livre de Xénocrate *Sur la Consolation de la Mort*, *Les Poèmes* et *Les Symboles* de Pythagore, le livre de Mercure Trismégiste *Sur la Puissance et la sagesse de Dieu*, tous les livres de Platon.

J'ai composé en outre un *Commentaire sur l'Évangile*, un *Petit Commentaire sur le Phèdre de Platon*,

⁵² Voir lettres 15 et 16.

15 *Phedrum Platonis, Commentarium in Platonis Philebum de summo bono, Commentarium in Platonis Convivium de amore.*

Composui *Physiognomiam, Declarationes Platonice discipline ad Christophorum Landinum* (quas postea emendavi), *Compendium de opinionibus philosophorum circa Deum et animam, Economica, De voluptate, De*
 20 *quatuor philosophorum sectis, De magnificentia, De felicitate, De iustitia, De furore divino, De consolatione parentum in obitu filii, De appetitu, Orationem ad Deum theologiam, Dialogum inter Deum et Animam theologicum, Theologiam de immortalitate animorum in libros octo decemque divisam, opus De Christiana religione, Disputationes contra astrologorum*
 25 *iudicia, De raptu Pauli in tertium celum, De lumine, Argumentum in Platoniam theologiam, De vita et doctrina Platonis, De mente questiones quinque, philosophicum Epistolarum volumen.*

Utinam, Angele, tam bene quam multum scripserimus! Utinam tantum ceteris nostra placeant, quantum ego tibi tuque mihi!
 30 Vale.

15 cf. *Op.*, pp. 1207-1269; ed. Allen
 18 *Phys. et Declarationes non extant*
 158 19 *Economica non extant*
 120 cf. *Op.*, pp. 986-1012
 121 cf. *Op.*, pp. 1-6) cf. ep. 115
 122 cf. ep. 116
 123-24 cf. *Op.*, pp. 78-424; ed. Marcel
 124 cf. *Op.*, pp. 1-77
 125-26 *Epist.* 2, 9 (= *Op.*, p. 717, 2 = III, pp. 369-378 Marcel)
 125-26 *Epist.* 2, 7 (= *Op.*, pp. 706, 2 = III, pp. 265-289 Marcel)
 126 cf. *Epist.* 4, 17 (= *Op.*, p. 763, 2)
 126-27 cf. *Epist.* 2, 1 (= *Op.*, p. 675 = III, pp. 327-343 Marcel)
 127 pertinet ad hunc (id est ad primum) librum *Epistolarum*
 16 cf. *Op.*, pp. 1320-1363; ed. Marcel
 17-18-19 cf. Kristeller, *Supplementum*, II, pp. 128-129
 19-20 cf. *Extr.* (= Kristeller, *Supplementum*, II, pp. 158-161)
 20 cf. *Extr.* (= Kristeller, *Supplementum*, II, pp. 158-161)
 21 cf. ep. 6
 22 cf. ep. 4
 23-24 cf. *Op.*, pp. 78-424; ed. Marcel
 24 cf. *Epist.* 2, 9 (= *Op.*, p. 717, 2 = III, pp. 369-378 Marcel)
 25-26 *Epist.* 2, 7 (= *Op.*, pp. 706, 2 = III, pp. 265-289 Marcel)
 26 cf. *Epist.* 4, 17 (= *Op.*, p. 763, 2)
 26-27 cf. *Epist.* 2, 1 (= *Op.*, p. 675 = III, pp. 327-343 Marcel)
 27 pertinet ad hunc (id est ad primum) librum *Epistolarum*

17 *physiognomina (in mg. al. m. Physiognomiam) N1*
 18 *quas-emendavi om. sp.*
vac. rel. L2 L3 L4 N1 N2 V
 24-27 *Disputationes-quinque om. L2 L3 L4 N1 N2 V*

un *Commentaire sur le Bien Suprême dans le Philèbe de Platon*, un *Commentaire sur l'Amour dans le Banquet de Platon*⁵³.

J'ai composé une *Physionomie*, *Les Principes de la Discipline Platonicienne à Christoforo Landino* (que j'ai corrigés par la suite), un *Compendium sur l'Opinion des Philosophes au sujet de Dieu et de l'âme*, une *Économie*, un ouvrage *Sur le Plaisir*, *Sur le Quatre Écoles de Philosophie*, *Sur la Magnificence*, *Sur le Bonheur*, *Sur la justice*, *Sur la Fureur Divine*⁵⁴, *Sur la Consolation des Parents après la Mort d'un Fils*, *Sur le Désir*, une *Prière Théologique à Dieu* un *Dialogue Théologique entre l'Âme et Dieu*⁵⁵, une *Théologie sur l'Immortalité des âmes* divisée en dix-huit livres, une œuvre sur *La Religion Chrétienne*, des *Discussions sur le Jugement des Astrologues*, un livre *Sur l'Enlèvement de Paul dans le Troisième Ciel*, *Sur la Lumière*, une *Démonstration sur la Théologie Platonicienne*⁵⁶, un livre *Sur la vie et la doctrine de Platon*, *Cinq Questions sur l'Esprit*, un volume de *Lettres*⁵⁷ philosophiques⁵⁸.

Puissions-nous, Ange, avoir écrit aussi bien que nous avons écrit beaucoup! Puissent nos écrits plaire autant aux autres, que toi à moi et moi à toi!

Adieu.

⁵³ Son ouvrage le plus connu, écrit en 1469, et dont l'influence a probablement été la plus déterminante pour la postérité (voir Festugière, *La philosophie de l'amour chez Marsile Ficin*, Paris, Vrin, 1941).

⁵⁴ Voir lettre 6, *De divino furore*.

⁵⁵ Cf. Lettre 4.

⁵⁶ Rédigée entre 1469 et 1474.

⁵⁷ Ficin commence à rassembler ses lettres en vue d'en faire un recueil en 1473.

⁵⁸ La liste est ici incomplète et ne répertorie que les ouvrages écrits avant 1475.

EXHORTATIO AD SCIENTIAM

Marsilius Ficinus Nicholao Albitio s. d.

Audisti proverbium illud, mi Nicholae, nihil lucro dulcius. At quis hominum lucratur? Qui quod suum futurum est adipiscitur. 5 Nostrum est quod scimus, cetera vero fortune. Invideant homunculi divitibus, quorum arca dives est, non animus; tu emulare doctos bonosque viros, quorum mens Deo similis.

Condiscipulos tuos admone ut Scyllam caveant et Caribdim, voluptatum videlicet illecebras pestiferamque mentis inflationem opinan- 10 tis potius quam scientis; meminerint eam sibi quandoque summam voluptatem fore, que in summa animi parte ex summo veritatis ipsius thesauro tunc demum percipietur, cum inanium voluptatum umbras scientie gratia posthabuerint: scientie arbor, etsi radices aliquantum amaras habere videtur, fructus tamen profert quam suavissimos. 15 Meminerint preterea nunquam nimis fieri quod nunquam satis fit, nondum satis didicit qui adhuc quicquam dubitat; dubitamus autem quandiu vivimus, tandiu igitur discendum nobis est quandiu vivendum. Imitandus est sapiens ille Solon qui etiam moriens discere aliquid nitebatur, utpote qui veritatis pabulo alebatur et cui 20 mori nihil erat aliud quam reviviscere: non potest mori unquam qui

5 cf. Ioann. Saresberiensis *Policrat.* 6, 28 (= PL CIC, 631 = II, p. 82 Webb) 13-14 cf. Diog. Laert. 5, 18 (cf. Otto 963; Walther 37919g) 17-18 cf. Sen. *Epist.* 76, 3; *Dial.* 10, 7, 3 18-19 cf. Cic. *Cato* 26; 50; *Iul. Par.* 8, 7 ext. 14; *Plat. Amat.* 133c; *Lach.* 188b; *Resp.* 536d; *Plut. Sol.* 31

[om W]

2 s.d. v, s. G1 L1, om. cett. 9 inflammationem v, corr. vd 13 aliquantum
L1 17 est om. v

Lettre 21

Encouragement à la connaissance

Marsile Ficin à Niccolo degli Albizzi⁵⁹, salutations.

Tu as entendu ce proverbe, mon Niccolo, qu'il n'est rien de plus doux que le profit. Mais qui parmi les hommes gagne quelque chose? Celui qui acquiert ce qui est destiné à rester sien. Nous possédons ce que nous savons, le reste en vérité relève du sort. Les pauvres petits hommes envient les riches, dont le coffre est opulent, pas leur âme ; toi, prends de la graine auprès des hommes savants et bons, dont l'esprit est semblable à Dieu.

Engage tes condisciples à prendre garde à Charybde et Scylla⁶⁰, qui sont sans aucun doute les séductions des plaisirs et le gonflement pestilentiel de l'esprit qui conjecture plus qu'il ne sait ; qu'ils se rappellent qu'un jour ils jouiront du plaisir suprême qui ne sera perçu dans la plus haute partie de l'âme, extrait du très haut trésor de la vérité même, que lorsqu'ils feront passer au second plan les ombres des vains plaisirs au profit de la connaissance : l'arbre de la connaissance, bien qu'il semble posséder des racines un tant soit peu amères, produit cependant un fruit parmi les plus sucrés. Qu'ils se rappellent en outre qu'il n'y en aura jamais trop parce qu'il n'y en a jamais assez; celui qui doute n'a pas encore assez appris jusqu'ici; or, nous doutons aussi longtemps que nous vivons, nous avons ainsi autant de choses à apprendre que de temps à vivre. Il faut imiter l'illustre sage Solon⁶¹ qui, à sa mort, s'efforçait encore d'apprendre quelque chose, étant donné qu'il se nourrissait de l'aliment de la vérité et que pour lui mourir n'était rien d'autre que revivre : celui qui se régale d'un aliment immortel ne peut jamais mourir.

⁵⁹ Membre de la même famille, l'une des plus grande de Florence, qu'Albiera degli Albizzi (Cf. lettre 14)

⁶⁰ Charybde était un gouffre et Scylla un écueil, tous deux situés croyait-on, dans le détroit de Messine: les navires n'évitaient l'un que pour tomber sur l'autre (Cf *Odyssée*, XII, 73-105).

⁶¹ Solon (v. 640-v. 558) grand législateur et poète athénien, on dit que par ses poésies, il décida les Athéniens à la conquête de Salamine sur les Mégariens (v. 612) ; son nom est attaché à la vaste réforme sociale et politique qui détermina l'essor d'Athènes. La constitution attribuée à Solon, entre autres, accorda le droit de vote et l'égalité de toutes les classes dans l'assemblée du peuple. De nouvelles institutions démocratiques furent créées, dont la Boulé et le tribunal de l'Héliée. Ce fut le commencement de la démocratie athénienne, selon Aristote. La politique de Solon fut respectée et continuée par Pisistrate. Placé au-dessus de tous les poètes par Platon, Solon a été rangé parmi les sept sages.

immortali vescitur alimonia. Tunc primum appellatus fuit ab Apol-
 line Socrates sapientissimus omnium, cum primum vulgo predicare
 cepit se nihil scire. Mandavit discipulis suis Pythagoras, ut se in spe-
 culo non ad lucerne sed ad solis lumen specularentur. Quid est au-
 5 tem scintilla lucerne nisi parum adhuc eruditus animus? Quid solis
 lumen nisi mens queque eruditissima? Cum ergo quis animi sui figu-
 ram appetit speculari, non cum indoctis se ipsum, immo cum doctis-
 simis conferat: sic enim clarius discernet quantum lucratus fuerit
 quantumve supersit. In pascendo animo lurcones avarosque imitari
 30 debemus, qui semper ad id quod reliqui superest animum intendunt.
 Quid plura? Vite Magister ait non esse aratorem illum premio dignum
 qui retro sese vertit. Audisti et illam ob hoc ipsum ex vivente in
 statuam fuisse conversam; audisti rursus Orpheum tunc Eurydicem,
 hoc est profunditatem iudicii, amisisse, cum retro respexit: iners et
 35 vanus est venator qui regreditur non progreditur.

Vale.

21-23 cf. Cic. *Ac.* 1, 16; Plat. *Apol.* 20e-21a; 23b 23-24 cf. Iambl. *Protr.* 21, pp. 107
 (transl. Fic., *Op.*, p. 1979), 120 Pistelli 31-32 cf. Vulg. *Luc.* 9, 62 32-33 cf.
 Vulg. *Gen.* 19, 17-26 33-34 cf. Fulg. *Myth.* 3, 10

28 se ante conferat add. L3 32 sese ex se L4 N1 V, se L2 L3 N2

Socrate ne fut appelé le plus savant d'entre tous par Apollon, que lorsqu'il commença à déclarer au peuple qu'il ne savait rien. Pythagore recommanda à ses disciples de se regarder dans un miroir, non à la lumière d'une lampe mais du soleil. Or qu'est l'étincelle de la lampe sinon une âme jusque là trop peu instruite? Qu'est la lumière du soleil sinon un esprit très instruit? Ainsi, quand quelqu'un désire observer l'apparence de son âme, il doit s'entretenir lui-même non avec des ignorants mais plutôt avec de plus savants : car il discerne ainsi plus clairement tout le profit qu'il en aura tiré et ce qu'il lui reste à combler. Nous devons imiter, en ce qui concerne le rassasiement de notre âme, les gloutons et les avares qui toujours tendent leur âme vers ce qui est laissé en reste. Que dire de plus? Le Maître de la vie dit qu'il n'est aucun laboureur digne de récompense qui se retourne en arrière⁶². Et tu as entendu l'histoire de cette femme qui, de vivante, fut transformée en statue pour cette même raison⁶³ ; tu as entendu qu'Orphée perdit alors à nouveau Eurydice, c'est-à-dire sa profondeur de jugement, quand il regarda en arrière : il est sans vie et vain le chasseur qui se retourne en arrière et n'avance pas.

Adieu.

⁶² Cf. Vul. Luc 9,62 "Mais Jésus lui dit "Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au royaume de Dieu".

⁶³ Allusion à la destruction de Sodome et Gornorre: Lot et sa famille échapperaient à la destruction à condition qu'ils ne se retournent pas: "Or la femme de Lot regarda en arrière, et elle devint une statue de sel". (Genèse, 19, 26).

INVITATIO AD SCRIBENDUM

Laurentius Medices Marsilio Ficino Platonico s. d.

Cum isthinc huc, iocundissime Marsili, me reciperem, tecum ver-
bis egi atque impetravi ne absentes diutius litteras tuas desideraremus,
5 quod quidem facturum te recepisti. Verum, cum quatuor iam post
discessum dies preterierint neque adhuc tue littere perferantur, cum
aliorum tamen familiarium et necessariorum nostrorum plereque per-
late ad nos fuerint, tuam in scribendo tarditatem et miror et doleo.
Nam sane existimabam, si par in ambobus benivolentia vigeret, par
10 scribendi studium, quod amoris officium est, non defuturum. Cepi
egomet primum excusationem tuam mecum agere mihi que ipsi tuo
nomine dicebam: « Philosophie forsitan studia, que totum atque in-
tegrum hominem exigunt, in causa sunt, cur ad nos Marsiliane lit-
tere non perferuntur ». Faciebatque incredibilis prope noster amor,
15 ut honestissimam omnium de te apud nos excusationem facerem.
Que quidem excusatio ita apud me valuit, ut paucarum horarum
expectatio difficilis admodum non videretur.

Cum vero que ego horis metienda ducebam, pluribus diebus me-
tiri me oportere perspexerim, nullus iam patuit excusationi locus,
20 atque ego, qui defensionis tue curam susceperam, cepi toto animo
cogitare quibus te modis, cum plures in mentem venirent, accusarem;
totque offensionum in te genera invenio, ut, si Demosthenem et

[Laur. 4, om. W; ed. Fubini]

2 philosopho post Ficino add. N1 s.d. v, s. G1 L1, om. cett. 7-8 ad nos per-
late L3 11 tuam int. lin. N1, in mg. V mecum om. L2 L3 22 invenio: re-
perio B

Lettre 22

Invitation à écrire

Laurent de Médicis à Marsile Ficin le platonicien, salutations.

Mon très charmant Marsile, comme, parti de l'endroit où tu te trouves, je me retirais en ce lieu, j'ai parlé avec toi et obtenu qu'absent, tu ne me prives pas trop longtemps de tes lettres, ce que certes tu acceptas de faire. Mais quatre jours se sont déjà écoulés depuis notre séparation, et pas une de tes lettres ne m'est parvenue, cependant que de nombreuses lettres d'autres amis et de mes familiers m'ont été apportées : je m'étonne et je souffre de ta lenteur à écrire. Car j'estimais assurément que si un égal et vif dévouement nous animait tous deux, un zèle égal à écrire, qui constitue un devoir de l'amour, ne nous ferait pas non plus défaut. J'ai d'abord commencé moi-même à te trouver une excuse, et je me disais à moi-même en ton nom: "Les études de philosophie, peut-être, qui exigent l'homme tout entier, sont la cause de ce que les lettres de Marsile ne me parviennent pas". Et mon amour⁴⁴ incroyable pour toi faisait que je t'inventais la plus honnête des excuses à mon égard. Et cette excuse me satisfit de telle manière, qu'une attente de quelques heures ne me semblait pas du tout difficile.

Mais comme je reconnus qu'il me faudrait évaluer à plusieurs jours ce que je pensais devoir évaluer en heures, il n'y eut désormais plus de place pour l'excuse : et moi, qui avais pris en charge le soin de ta défense, je commençai à penser aux manières dont je t'accuserais : plusieurs me venaient à l'esprit. Je commençai à concevoir tant de sortes de reproches contre toi que, même si Demosthène et notre Cicéron se trouvaient être tes défenseurs,

⁴⁴ Il s'agit de l'amour tel que l'entendaient les néoplatoniciens (voir Introduction).

Ciceronem nostrum cause tue patronos nactus sis, reum tamen futu-
 rum te pro certo habeam. Quod si te facti non penitet – neque enim
 25 aliud penitentie signum quam tuas litteras desidero –, scito te com-
 munis amoris nostri iudicium subiturum. Nam coram huiusmodi
 iudice causam agere lubet, quo aut aequiorem aut iustiore aut qui
 verior animi nostri testis esse possit nullum invenimus. Is tibi trium
 tantum dierum spatium ad scribendum tribuit, quibus preteritis, te,
 30 nisi scripseris, reum futurum pollicetur.

Sed dices tu: « Quid ad Laurentium scribam? Nihil habeo de re
 publica, nihil de rebus domesticis ». Neutrum abs te expecto, cum
 utrunque in te ipso neglexeris: scio te non magis de alienis quam de
 propriis curiosum esse. Quid igitur scribendum tibi est? Quecunque
 35 in mentem veniunt: nihil ex te proficiscitur non bonum, nihil cogitas
 non rectum, nihil itaque scribi a te potest non nobis utile, non iocun-
 dum; quodque facit ut tuas supra modum litteras desiderem illud
 est, quod in tuis litteris ita lepos cum gravitate immixtus perspicitur,
 ut, si lepide considerentur, omnia leporis plena; si graviter, ita gravia
 40 videantur, ut nihil supra.

Quapropter, cum primum tibi scribendi facultas datur, diutius
 rogo ne differas neque patiari tandiu nos frustra litteras tuas desiderare.

Vale.

Pisis.

31-35 cf. Cic. *Epist.* 15, 16, 3; Otto 273 35 cf. ep. 68, 18 38 cf. Cic. *Rep.*
 2, 1

23-24 te tamen futurum L3 27 qui int. lin. N1* (ut vid.) V 36 a te scribi L3
 42 frustra om. v, corr. vd

je te tiendrais cependant malgré tout pour coupable. Si tu ne te repens pas pour ce que tu as fait -et je ne désire d'autre signe de ton repentir que tes lettres-, sache que tu seras présenté au jugement de notre commun amour. Car il est bon que cette cause, pour laquelle nous ne pouvons trouver personne de plus équitable, de plus juste, de plus certain qui puisse être témoin de notre âme, soit traduite devant un juge de ce genre. Il t'accorde un grand laps de temps de trois jours pour m'écrire, après lesquels, si tu n'as pas écrit, il promet que tu sera déclaré coupable.

Mais tu vas dire: "Qu'écrirai-je à Laurent? Je n'ai rien concernant les affaires publiques, rien sur les affaires privées". Je n'attends de toi ni l'un ni l'autre, puisque tu as négligé les deux en toi-même : je sais que tu n'es pas plus curieux des affaires des autres que des tiennes. Que peux-tu écrire, alors? Tout ce qui te vient à l'esprit : il n'est rien qui ne vienne de toi qui ne soit bon, rien que tu ne penses qui ne soit juste; c'est pourquoi il n'y a rien d'écrit par toi qui ne me soit utile, rien qui ne me soit agréable ; ce qui fait que je désire tes lettres plus que tout c'est le fait remarquable que l'agrément est si bien mêlé dans tes lettres à la gravité que, si elles sont appréciées pour leur finesse, elles sont pleines d'agrément ; et si elles le sont pour leur gravité, elles semblent tellement graves, que rien d'autre ne peut l'être davantage.

C'est pourquoi, dès que la possibilité de m'écrire te sera donnée, je te demande de ne pas différer plus longtemps, ni de souffrir que je désire tes lettres aussi longtemps en vain.

Adieu.

Pise.

GRATIARUM ACTIO

Marsilius Ficinus Laurentio Medici viro magnanimo s. d.

Multa abs te quondam et magna accepi beneficia, Laurenti; nuper vero maximum atque gratissimum, videlicet divi Christophori
 5 templum. Sed cur nondum tibi gratias egi? Quia noveram non mihi sed tibi illud fuisse collatum: quicquid enim hac in re factum est, per te est et tui gratia factum. Suspicebam igitur hactenus, nescio quomodo, ne forte tu solus rei huius possessionem aditurus esses, que tibi tota soli tradita fuerat. Postquam vero Pisas abisti, cognovi sta-
 10 tim quod tibi unico a Reneriis datum fuerat, mihi abs te tunc esse concessum. Ergo nunc primum tibi gratias ago, o quantas! Non quantas Marsilius capit, pusillus homo, sed quantas vir grandior Laurentius, immo quantas ingentissimus gigas ille divus Christophorus, tanto ferme Atlante grandior, quanto qui celum capit amplior est
 15 quam celum: nempe Atlas celum, Christophorus celi fabrum dicitur humeris sustinuisse. Diurnis preterea nocturnisque precibus celestem hunc oro gigantem, ut patronum meum inter varios civilium negotiorum fluctus iisdem sustineat humeris, quibus patronum suum per maria sustulit.

20 Vale.

XIII Ianuarii 1473, Florentie.

[Laur. 4, om. W]

2 s.d. v, s. G1 L1, om. cell. 3 nuper: nunc B 10 nunc Laur. 4 17 varios om. L3 19-21 salutatur (ex salutet N1, salutet V) te Alexander tuus (tuus: ex Filicarius N1, Filicarius V, Filicarius tuus L3) vir quantum probus tantum nobis carus ergo carissimus post sustulit exh. N2, post Florentie del. L2 L4 (ubi haec scripserat L4*) N1, exh. L3 V 21 XIII Kalendas Ianuarii 1478 G1 MCCCCLXXVIII v Florentie om. G1

Lettre 23

Acte de reconnaissance

Marsile Ficin à Laurent de Médicis, homme magnanime, salutations.

J'ai auparavant reçu de toi, Laurent, de nombreux bienfaits ; mais récemment, le plus grand et le plus cher sans doute, l'église du divin Christophe⁶⁵. Mais pourquoi ne t'ai-je pas encore remercié ? Parce que j'avais appris que c'était à toi qu'elle était confiée, pas à moi : le fait est que tout ce qui a été fait en cette affaire le fut grâce à toi, et par ta faveur. J'avais des raisons de croire ainsi jusqu'à présent, je ne sais comment, que tu accepterais peut-être seul la possession de cette église, qui n'avait été entièrement confiée qu'à toi seul. Mais, après que tu eus quitté Pise, j'ai appris sur-le-champ que ce les Rinieri n'avaient donné qu'à toi seul, tu me le concédais alors⁶⁶. Et je t'adresse donc mes remerciements, non point mesurés à ce qu'est Marsile, ce petit nain, mais à la taille de Laurent, plus grand homme, et mieux encore, pour ce que cet immense géant, le divin Christophe, presque aussi grand qu'Atlas⁶⁷, de même que celui qui contient le ciel est plus grand que le ciel, embrasse : car l'on dit qu'Atlas soutint le ciel sur ses épaules, et Christophe, l'artisan du ciel. J'implore désormais par des prières, de jour comme de nuit, le céleste géant, afin qu'il porte mon protecteur sur ses épaules à travers les flots changeants des affaires de la ville, épaules sur lesquelles il porta son maître à travers les mers.

Adieu.

Florence, le 13 Janvier 1473.

⁶⁵ Il s'agit de l'église de Saint Christophe à Novoli. Il semble bien que Laurent a usé de son autorité pour que Ficin fût ordonné prêtre (le 13 janvier 1473) comme il l'avait fait pour d'autres et ce, de deux manières : d'une part en se portant garant près des autorités ecclésiastiques de la valeur de son protégé, contre ses détracteurs, et d'autre part, en lui accordant des bénéfices sur lesquels il avait droit de regard. (R. Marcel, *Marsile Ficin*, Les classiques de l'humanisme, 1958, pp. 409-412).

⁶⁶ Il semble que Laurent ne s'était fait attribuer les dits bénéfices que pour pouvoir les offrir à Ficin. Le droit canonique exigeait en effet que le postulant au sacerdoce soit assuré de conditions d'existence répondant à la dignité de l'état auquel il aspire, ce à quoi Ficin, étant donné sa fortune, ne pouvait pas pourvoir lui-même. Cependant, les Rinieri l'avait déjà élu, en 1472, "piovano" de San Bartolomeo a Pomino, dans le diocèse de Fiesole, et c'est sur leur présentation et celle des Guicciardi et Gialonotti qu'il fut nommé à San Cristoforo.

⁶⁷ Saint Christophe, géant, quitte son roi, puis Satan pour se consacrer au Christ. Passant pèlerins et voyageurs à gué sur ses épaules, il passe un jour le Christ enfant qui fait pousser un dattier miraculeux. Atlas, géant qui a combattu les dieux avec les géants, est condamné par Zeus à porter la voûte du ciel sur ses épaules.

AMATORIA

Laurentius Medices Marsilio Ficino Platonico s. d.

Credo iam, doctissime Marsili, veram illam esse Plotini (si recte memini) de anima sententiam que a te in *Theologie* libro posita est, 5 animas scilicet nostras eodem tempore ubique esse. Nam quod compluribus in eo libro rationibus probatur, nunc re ipsa clarius constat. Vix enim aliam ad te epistolam obsignaveram, cum redde mihi sunt optatissime littere tue, eius suavitate plene, que faciebat ut a me mirifice desiderarentur. Credo equidem absentem te et legisse 10 nostras litteras et accusationem tarditatis in scribendo tue isthinc perspexisse, qua monitus diutius ad nos dare litteras non distuleris. Verum, quicquid sit, iam non lubet litterarum causas inquirere: satis est eas me litteras accepisse, quibus nihil mihi aut gratius aut iocundius est. Video, quod et ante mihi constabat, nihil a te temere agi: 15 nam diuturnior expectatio suaviorem ipsam quodammodo suavitatem fecit, ut etiam valde sitientibus evenire solet.

Legens ego tuam epistolam nihil reperio non Marsilianum, si gratiarum ille actiones ex litteris demantur. Non enim hoc gratiarum genus convenire videtur aut amicitie nostre aut ei viro, qui se ita 20 mihi totum tradiderit, ut nihil sibi reliquerit suum: non si tu ea

3-5 Plot. 4, 9; 6, 4-5
cel) 7-32 cf. ep. 23

Fic. *Theol. Plat.* 2, 6 (= *Op.*, pp. 98 sq. = I, p. 89 Mar-

[*Laur.* 4, om. *W*; ed. *Fubini*]

2 s.d. v, s. *G1 L1 N2*, om. *cell.* 9 et om. *N2* 14 antea *N2* 16 fecit ex
facit *L2 L4 N1** (ut vid.) *V* 18 ex litteris om. *L3* 19-20 se-totum: se totum
mihi *L3*

Lettre 24

Lettres d'amour

Laurent de Médicis à Marsile Ficin le platonicien, salutations.

Je crois désormais, très savant Marsile, que cette phrase de Plotin sur l'âme (si je me la rappelle bien), que tu cites dans ton livre *La Théologie*, à savoir que nos âmes sont partout en même temps, est vraie⁶⁶. Car ce qui était prouvé dans ce livre par plusieurs arguments, apparaît maintenant plus clairement dans le fait suivant : à peine avais-je en effet scellé une autre lettre pour toi, que ta lettre tant attendue m'est arrivée, pleine de cette douceur qui me la faisait prodigieusement désirer. Je crois assurément, qu'absent, tu as lu ma lettre et reconnu à partir de là mon accusation pour ta lenteur à m'écrire, qui fait que tu ne repousses pas plus longtemps mon conseil de m'envoyer une réponse. Mais quoiqu'il en soit, il ne me plaît pas de chercher maintenant les motivations de ta lettre: il me suffit de recevoir cette lettre, auprès de laquelle rien ne peut m'être plus agréable et plaisant. Je vois, ce qui m'était déjà apparu auparavant, que tu ne fais rien au hasard : car la plus longue attente a rendu d'une certaine manière la douceur elle-même encore plus douce, comme cela arrive effectivement aux plus assoiffés.

Lisant ta lettre, je n'y décèle rien qui ne soit Marsilien, sinon ces grands discours de remerciements, dans lesquels tu te répands. Car il ne semble pas que ce genre de remerciements convienne, ni à notre amitié, ni à cet homme qui s'est confié à moi de telle manière qu'il ne lui reste rien en propre :

⁶⁶ Cf. *Ennéades*, de Plotin, 4, 9, traduction d'E. Bréhier, éd. C. U. F., 1924-1938. La question est de savoir si toutes les âmes font une âme unique; s'il existe, dans l'univers, une âme identique, ne se divisant pas selon la masse corporelle. Alors il faudrait que nous sentions tous de même au même moment, ce qui est absurde. Et sans cela, il ne peut y avoir pourtant d'unité de l'univers. Mais une âme identique dans deux corps différents ne donne pas la même impression. Que l'âme est unique ne veut pas dire qu'elle ne participe pas du tout à la pluralité; elle est donc une et multiple, et participe à la fois "à la nature qui se divise dans le corps et aussi à la nature indivisible". Ainsi il n'y a donc qu'une seule âme (voir aussi lettre 38, *Contre Averroès*).

magnitudine corporis esses, qua divus ille, quem ais, Christophorus pingitur, aliquid tibi superest non meum. Sic tu semel voluisti, sic tibi quondam placuit. Ego vero tam nobile munus et accepi libenti animo et accepto gaudeo mihi que ipsi gratulor. Iam igitur non Marsilii es sed Laurentii tui, non minus tui quam tu ipsius. Qua in re, si te ipsum tibi reddi vis, scito id ea conditione futurum, ut nullam de te habere possis rationem quin aequae de me ipso eodem tempore habiturus sis: quos enim immortalis Deus coniunxit homo non separet. Tu igitur, ut ad gratias redeam, nolim amplius hoc scribendi genere mecum utare. Si enim gratiae, quas agis, tue non sunt, nihil omnino nobis tribuis; si tue, scito superioribus rationibus tecum iampridem te mihi omnia tua tradidisse.

Vale et te ipsum ama, quod si feceris, me quoque amabis. Ita enim non vulgaris noster amor exigit, quod te non latere existimo, cum in eo libro quem *De amore* scripsisti, cunctos amoris affectus adeo exacte posueris, ut nihil in amore inveniatur quod non in eo libro legi possit nihilque in tuo libro legatur quod in amore non sit. Iterum vale.

Pisis, XIII Kalendas Februarias 1473.

28-29 cf. Vulg. *Matth.* 19, 6; *Marc.* 10, 9
1363; ed. Marcel)

35 cf. Fic. *In Conv.* (= *Op.*, pp. 1320-

27 possis habere R 30 mecum om. L3
arte v, corr. vd non om. N1, int. lin. L4
XIII L1 L3 N1 N2 V, XII v

34 amor noster L3 36 exacte: ex
37 non post legi add. N1 39 XIII:

et même si tu avais pour caractéristique cette grandeur du corps, selon laquelle ce divin Christophe, dont tu parles, est peint, il ne te resterait rien qui ne serait pas mien. Ainsi tu le voulus un jour, ainsi était ton plaisir. Quant à moi, j'ai accepté l'âme joyeuse une si noble tâche, et l'ayant acceptée, je m'en réjouis et m'en félicite moi-même. Ainsi tu n'es plus désormais à Marsile, mais à ton Laurent, qui n'est pas moins tien que tu es sien. À cause de cela sache que si tu veux te rendre à toi-même, cela ne pourra se faire qu'à cette condition: tu ne pourras tenir aucun compte de toi-même sans devoir en même temps également tenir compte de moi-même : car ceux que le Dieu immortel a unis, qu'un homme ne les sépare pas⁶⁹. Toi donc, pour en revenir à tes remerciements, je ne veux pas que tu emploies plus longtemps avec moi ce style d'écriture. Car si les remerciements que tu fais ne t'appartiennent pas, tu ne m'accordes, pour tout dire, rien ; s'ils sont à toi, sache pour les raisons ci-dessus exposées, qu'en même temps que toi-même, tu m'as confié depuis longtemps toutes les choses qui t'appartenaient.

Adieu et aime-toi toi-même, car ainsi faisant, tu m'aimeras aussi. Notre amour hors du commun l'exige en effet ainsi ; cela, je pense, ne t'est pas inconnu, puisque tu as exposé dans ce livre, que tu as intitulé *Sur l'Amour*, l'ensemble des affections de l'amour avec une telle exactitude que l'on ne peut rien imaginer en amour qui ne puisse être lu dans ce livre et rien ne peut être lu dans ton livre qui ne soit dans l'amour.

À nouveau adieu.

Pise, le 19 Janvier 1473.

⁶⁹ Cf Vulg. Matth. 19,6 "Ainsi donc l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et les deux ne feront qu'une seule chair? Ainsi ils ne sont plus deux; mais une seule chair. Eh bien! ce que Dieu a puni l'homme ne doit point le séparer." (voir aussi Marc 10,9)

MIRABILIUM AUCTOR DEUS EST NON HOMO

Marsilius Ficinus Laurentio Medici viro magnanimo s. d.

Quid agam in presentia nescio, Laurenti: admirari me compellunt mirum in modum mire littere tue, exclamare philosophicus
 5 prohibet pudor, agere gratias innumerabiles hortatur singularis humanitas et magnificentia tua, sed tua rursus dehortatur epistola. Permitte saltem, mi Laurenti, precor, ut summo Deo gratias agam, quod statuerit temporibus nostris in cive fortunato affectum humilimum cum excelsa mente, in adolescente privato prudentiam cum potentia,
 10 in potente abstinentiam cum licentia, in occupatissimo sapientiam cum eloquentia copulare. Magna in te sunt, Laurenti, proculdubio magna; et nequis forte adulationis vitium suspicetur, quod a viro et philosophante et amicissimo esse debet alienissimum, in te non ex te dixi magna: Deus enim omnipotens mirabilia facit solus; in-
 15 strumentum Dei es, o bone vir, aptum (scio quid loquor) ad magnifica perpetranda. Tandiu igitur mirabilia feliciter exequeris, quandiu divino parebis artifici; parebis autem examussim (crede mihi), si sepe eum oraveris, ut ipse tibi qua ratione sis pariturus ostendat. Ostendet certe petenti, qui etiam priusquam petas stimulat ad petendum, et
 20 quid et quo pacto sis petiturus ostendit.

Vale feliciter, patrie spes; sed antequam finem faciam, obsecro te, mi Laurenti, cum per Academiam, que per te floret, tum vero

5-6 cf. ep. 24, 17-32

[*Laure. 4, om. W*]

2 s.d. v, s. G1 L1, om. cett. 3 in presentia v, impresentiarum codd. Laurenti
 nescio L3 (Laurenti in mg. N1) 4 mire om. L3 7 quod ex qui L2 L4 8 in
 post statuerit add. L3 13 debet esse N1 V 16 feliciter om. L3

Dieu est l'auteur des merveilles, pas l'homme

Marsile Ficin à Laurent de Médicis, homme magnanime, salutations.

Que ferai-je à présent, Laurent, je ne sais : ton étonnante lettre me pousse d'une façon extraordinaire à t'admirer, ma retenue de philosophe m'empêche de m'écrier, ton extraordinaire humanité et ta grandeur font surgir en moi d'innombrables remerciements, mais ta lettre me les fait ravalier. Permits-moi au moins, mon Laurent, je t'en prie, d'adresser des remerciements au Dieu très haut, parce qu'il a permis qu' en notre temps soient joints chez un citoyen fortuné un humble sentiment à un esprit élevé, chez un jeune homme particulier la prudence au pouvoir, chez un homme puissant la tempérance à l'audace, chez un homme si affairé la sagesse à l'éloquence. De grandes dispositions sont en toi, Laurent, sans aucun doute, de grandes dispositions ; et afin que personne ne me soupçonne d'aventure du vice de flatterie, qui doit rester le plus étranger et au philosophe et à l'ami, j'ai dit que de grandes dispositions étaient en toi, non qu'elles venaient de toi : car seul Dieu tout puissant fait des merveilles ; tu es, ô excellent homme, un instrument de Dieu, apte (je sais ce que je dis) à réaliser des choses magnifiques. Tu accompliras ainsi avec bonheur de merveilleuses choses aussi longtemps que tu obéiras au divin artisan ; et tu obéiras régulièrement (crois-moi), si tu lui demandes souvent de te montrer lui-même par quel moyen y parvenir. Il montre assurément à celui qui demande, lui qui te pousse à demander avant même que tu ne demandes, et te fait voir ce qu'il faut demander et la manière de le demander.

Adieu, heureux espoir de la patrie ; mais avant que je finisse, je t'en conjure, mon Laurent, non seulement au nom de l'Académie, qui fleurit grâce à toi,

per patriam hanc tuam, patriam que tibi pre ceteris cara est, ut bone
valitudinis curam habeas: nisi enim tu bene valeas, non puto his
25 temporibus bene vel Academiam vel patriam posse valere.

XXI Ianuarii 1473, Florentie.

26 XXI: XI B G1 N1 V 1473 om. B

mais surtout au nom de cette patrie qui est la tienne, patrie qui t'es chère par-dessus tout, aies soin de ta santé : car si tu ne te portes pas bien, je ne crois pas qu'à l'heure actuelle ni l'Académie ni la patrie puissent se bien porter.

Florence, le 21 Janvier 1473.

LAUDES LAURENTII MEDICIS MIRE

Marsilius Ficinus Nicholao Micheloctio vero viro s. d.

O quam difficile est, mi Nicholae, o quam difficile nunc invidia non pulsari! Ego forsitan, Nicholae, nisi que Laurentii sunt mea
 5 quoque essent, non possem tot, tanta, tam senilia bona adolescenti non invidere. Dic, amice, rogo, quis eloquitur elegantius, quis probat acutius, quis mulcet dulcius, quis concitat vehementius? Cessistis iampridem Lauro poete, cessistis oratores modo, iamiam philosophi cedamus. Proh Iupiter, otiosi veterani ab occupatissimo tirone
 10 isto tam cito, tam facile, tantopere superantur! Sed invideant alii alienis et livore rumpantur edaci, ego meis mirifice gaudeo atque fruor: meus enim est Laurentius ob incredibilem humanitatem suam; ego quoque Laurentii sum ob singulares animi sui dotes; magno me emit pretio, hoc est se ipso: ita me Deus amet!

15 Loquor, Nicholae, quod sentio. Nemo magno Cosmo me familiarior fuit, nemo carior; cognovi in eo sene non humanam virtutem sed heroicam, agnosco nunc in isto adolescente penitus, agnosco totum

11 cf. Ov. Rem. 389

[Borr. 1, om. W; ed. Kristeller]

Nicholao Micheloctio vero viro Pisis a tergo exh. Borr. 1 1 tit. om. Borr. 1
 2 vero viro om. Borr. 1 s.d. Borr. 1 L1 v, s. G1, om. cett. 4 forsitan Nicholae:
 certe ut verum fatear Borr. 1 6 amice rogo: rogo homuncule (sic enim lubet alios
 appellare) Borr. 1 8 iamiam ex iampridem N1* V 11 atque ex et L4 N1 12
 enim om. Borr. 1 R est enim B N2 13 ne dicam quod post dotes del. Borr. 1
 14 dicam nunc tibi post amet del. Borr. 1 17 agnosco (utr.): recognosco Borr. 1

Lettre 26

Merveilleux éloges de Laurent de Médicis

Niccolo di Michelozzo Michelozzi: (1447-1527) fils du fameux architecte de même nom, érudit, poète et homme d'état proche des Médicis, il fut successivement secrétaire de Laurent, de Pierre, et de son fils, Pierre Laurent de Médicis. En 1485, il fut envoyé à Milan pour induire les Sforza à demeurer fidèles à la République florentine, et aida à négocier un traité de paix entre Florence et le roi de Naples après les guerres de la conspiration des Pazzi. Emprisonné en 1494, lorsque les Médicis furent exilés de Florence, il succéda à Machiavel comme chancelier de Florence lors de leur retour en Novembre 1512. Puis, comme les Médicis furent exilés à nouveau en 1527, il fut destitué de sa charge et mourut peu après. Ami de Naldi (voir lettres 17 et 56), de Della Fonte et de Politien, qui fut secrétaire avec lui à la chancellerie, Ficin l'aimait pour son humanité et son honnêteté, et s'adressa souvent à lui comme à un "homme vrai" (voir aussi lettre 54).

Marsile Ficin à Niccolo Michelozzi, homme véritable, salutations.

O combien il est difficile, mon Niccolo, combien il est difficile, de ne pas être frappé maintenant par l'envie! Et moi, Niccolo, si ce qui est à Laurent n'était aussi à moi, je ne pourrais peut-être pas ne pas envier autant de si grands biens, si semblables à ceux d'un vieillard chez un adolescent. Dis-moi ami, je te le demande, qui s'exprime avec plus d'élégance, qui prouve avec plus de finesse, qui charme avec plus de douceur, qui émeut plus violemment? Vous avez cédé depuis longtemps au Laurier, poètes, vous avez cédé de la même manière, orateurs, et désormais nous cédon, philosophes. Ah, Jupiter, les anciens, oisifs, ont été dépassés à ce point si promptement, si facilement par ce novice très occupé! Mais que les autres envient ce qui appartient à autrui et se consomment de jalousie et de voracité⁷⁰, moi je me réjouis et profite prodigieusement de ce qui est à moi : car Laurent est mien en raison de son incroyable humanité ; et moi aussi je suis à Laurent en raison des qualités particulières de son âme ; il m'a acheté à un prix élevé, au prix de lui-même : que Dieu m'aime ainsi!

Je dis, Niccolo, ce que je sens. Personne ne me fut jamais plus proche, plus cher que Cosme ; j'ai connu dans ce vieil homme la vertu, non pas humaine, mais héroïque; je reconnais maintenant totalement chez ce jeune homme, je reconnais ce vieil homme tout entier :

⁷⁰ Cf. Ovide, *Rem.*, 389, Ed. Budé "Rumpere, livor edax; magnum jam nomen habemus".

illum senem: fenicem video in fenice, in radio lumen. Emicat iam
 ex Laurentio nostro foras Cosmianus splendor ille multis quotidie
 20 modis, lumen ad revelationem gentium Latinarum et Florentine rei-
 publice gloriam. De iis hactenus.

Interrogabat autem in epistola Laurentius cuiusnam ille essent gra-
 tie quas ipsi egeram, meine an alterius. Responde illi meo nomine
 eas esse Dei. Tres enim illas opto Gratias Medici nostro propitias
 25 fore, que ab Orpheo describuntur:

Ἄγλατη τε Θάλεια καὶ Εὐφροσύνη πολύολβε,

scilicet Splendorem, Letitiam, Viriditatem; splendorem, inquam, men-
 tis, letitiam voluntatis, viriditatem corporis et fortune. Aspirant iam
 ex alto he Gratie Laurentio, ac tandiu aspirabunt, quandiu agnosceret
 30 gratis solum a Deo solo se Gratias accepisse.

Vale.

XXI Ianuarii 1473, Florentie.

22-23 cf. ep. 24, 29-32 25-27 Orph. Hymn. 60, 3

19 nostro om. N2 nostro foras im mg. N1 21 et ante de add. N2 24 eos ex
 illas V, illas N1 26 Graec. om. sp. vac. rel. B L1, prave scr. v 27 splendorem
 scilicet Borr. 1 scilicet: id est B 28-30 aspirant-accepisse: Ioannes Cavalcantes
 meus et Archangelus Politianus noster Laurentio se commendant. Ego autem quid?
 Nihil opus est: patronus meus ultro me tuetur; tueatur eum precipue Deus omnium
 tutor Borr. 1 29 ac in ras. V, et N1 feliciter post tandiu add. L4* N1* 31
 feliciter post vale add. Borr. 1

je vois le phénix dans le phénix, la lumière dans le rayon. Cette splendeur de Cosme jaillit désormais au-dehors de notre Laurent chaque jour de mille façons, lumière pour la révélation des peuples Latins, et la gloire de la république Florentine. Assez à présent sur ces sujets.

Quant à Laurent, il demandait dans sa lettre si les remerciements que je lui adressais étaient de moi ou d'un autre. Réponds-lui en mon nom qu'ils viennent de Dieu. Je souhaite en effet que ces trois Grâces, qui sont décrites par Orphée, soient propices à notre Médicis :

Ἄγλαΐη τε Θάλει καὶ Εὐφροσύνη πολύολβε,

c'est-à-dire Splendeur, Gaieté, Vigueur⁷¹ ; splendeur, dis-je, de l'esprit, gaieté de la volonté, vigueur du corps et du destin. Ces Grâces inspirent déjà Laurent d'en haut, et elles l'inspireront aussi longtemps qu'il reconnaîtra avoir reçu gratuitement les Grâces de Dieu seul uniquement.

Adieu.

Florence, le 21 Janvier 1473.

⁷¹ *Aglaia* (splendeur), *Euphrosyne* (joie), *Thalia* (vigueur).

AMATORIA

Laurentius Medices Marsilio Ficino Platonico philosopho s. d.

O falsum meum de te iudicium verumque illud vulgatum pro-
 verbium, locorum scilicet intervallum, ut ab oculis disiungit, ita nos
 5 ab amicorum cogitationibus separare. Verum quis hoc credidisset,
 quod ego vix credo cum perspexerim? Ego binas ad te litteras dedi,
 tu unam vix epistolam nobis, atque ita paucorum verborum, ut,
 si ex ea primam salutationem atque ultimam loci et diei particulam
 demas, nihil fere sit reliqui. At non decet philosophum loquacem
 10 esse ... at non decet mutum! Id enim nobis Terentius precipit, quod
 ille a Grecis accepisse traditur, ut « ne quid nimis ». Sed etiam ex his
 locis video quid in causa sit, cur ego a cogitationibus tuis absum:
 cum enim semper ante oculos divum Christophorum, cui edes tua
 dicata est, habeas, ea ipsius est magnitudo corporis, ut ceterarum om-
 15 nino rerum tibi prospectum auferat atque inter te et nos quodammodo
 faciat eclipsim quandam. Quod tamen tum miror, tum vero quibus
 verbis te accusem non invenio. Nullum est enim tam asperum tam-
 que contumeliosum verbum quin deterior multo sit Marsiliana taci-
 turnitas, qua et fidem tuam et nostram amicitiam fefellisti. Doleo
 20 quidem non parum quod fidem fregeris atque amicitie nostre huius-
 modi iniuriam intuleris.

3-5 cf. Otto 1271; Walther 23347; 23625; 24556; 24558; 25514 6 cf. epp.
 22 et 24 7-16 cf. ep. 23 10-11 Ter. *Andr.* 61 (cf. Otto 1229; Walther 16078)

[*Laur.* 4, om. *W*; ed. *Fubini*]

2 philosopho om. *G1* s.d. *L1 v*, s. *G1*, om. *cett.* 5 crediderit *N1* 8 sa-
 lutationem om. *L3* salutationem post ultimam add. *L3* 12 quod *B N2* 13
 ante oculos semper *L3* 19 amicitiam nostram *L3* 20 equidem *N2*

Lettre 27

Lettres d'amour

Laurent de Médicis à Marsile Ficin, philosophe platonicien, salutations.

O combien faux mon jugement à ton sujet, et vrai ce proverbe populaire, à savoir que l'éloignement par la distance comme il nous éloigne de nos amis par le regard, nous enlève aussi à leurs pensées. Mais qui aurait cru cela, que moi je crois à peine alors que je le vois? Moi, je t'ai envoyé deux lettres et toi tu m'en as à peine envoyé une, et de si peu de mots, que, si j'en retranche le premier bonjour et la dernière petite partie du jour et du lieu, il ne reste presque rien. Mais il ne convient pas qu'un philosophe soit loquace...mais il ne convient pas non plus qu'il soit muet! Térence nous enseigne en effet qu'il dit avoir appris des Grecs, que "rien ne soit à l'excès"⁷². Mais je vois aussi, des lieux où je me trouve, la cause pour laquelle je suis absent de tes pensées : puisque tu as en effet toujours devant les yeux le divin Christophe à qui ton église est consacrée, la grandeur de son corps est telle qu'elle t'enlève entièrement la vue des autres choses et produit en quelque sorte une éclipse entre toi et moi. Cependant tantôt je m'étonne de cela et tantôt je ne trouve même pas les mots pour t'accuser. Il n'est pas alors de mot si âpre et si outrageant qu'il ne soit de beaucoup moins fort que le silence Marsilien, par lequel tu as trahi ta fidélité et notre amitié. Certes je ne souffre pas peu de ce que tu as rompu la fidélité et blessé notre amitié par une offense de cette sorte.

⁷² μηδεν αργον, l'une des deux célèbres inscriptions dans le temple d'Apollon à Delphes, l'autre étant "connais-toi toi-même". Voir Térence, *Andr.*, 61, traduction de Jean Marouzeau, éd. C. U. F., 1979 "Adprime in vita esse utile, ut niquid nimis" (car voilà ce que j'estime avant tout profitable dans la vie : pas d'excès!).

At quod magis mihi molestum accidit illud prorsus est, quod dum tu amorem nostrum frustratus es, ita nos a ceterorum hominum benivolentia alienasti, ut nemo supersit cui fidem deinceps adhibere
 25 posse videar. Nihil enim tam perfectum, tam constans, tam verum videbatur quam nostra amicitia, que quidem et tua virtute et temporis diuturnitate adeo creverat, ut, si quodammodo decoxerit, nulla restet cui credere tuto possimus. Quapropter scito nos erga te mirum in modum iratos esse, neque tamen ita iratos, ut, si iocundissime
 30 littere tue ad nos perferantur, sua illa incredibili suavitate cunctam animi nostri asperitatem atque indignationem mulcere non possint. Nam cum Achillis telum in manibus habeas, scito tarditatem in scribendo cuspidem esse, qua vulneras; litteras vero ita illato vulnere mederi posse, ut, non modo vulnus ipsum, sed omnem penitus cicatricem auferre ac delere possint.
 35

Vale.

Pisis.

22 mihi magis N1 V 28 credere tuto ex tuto credere N1, tuto credere L3 37
 X Kalendas Februarias 1473 post Pisis add. Laur. 4

Mais ce qui m'apparaît beaucoup plus choquant, c'est en un mot que, pendant que tu as trompé mon amour, tu m'as éloigné du dévouement d'autres hommes, de telle sorte qu'il semble ne rester plus personne pour qui je puisse à son tour employer ma fidélité. Car rien ne paraissait plus parfait, plus solide, plus vrai que notre amitié, qui avait certes grandi à ce point par ta vertu et par sa longueur dans le temps que, si elle devait être totalement ruinée, il n'y en aurait plus aucune en laquelle je pourrais croire sans crainte. C'est pourquoi sache que je suis prodigieusement en colère contre toi, et cependant pas irrité au point que, si une de tes lettres agréables à l'extrême me parvenait, elle ne pût adoucir l'âpreté et l'indignation de mon âme tout ensemble par cette incroyable douceur qui est la sienne. Car puisque tu as l'arme d'Achille dans tes mains⁷³, sache que ta lenteur à écrire est la pointe par laquelle tu blesses ; mais une lettre de toi peut soigner la plaie que tu m'as faite, de telle façon qu'elle peut effacer et faire disparaître non seulement la plaie elle-même, mais pratiquement toute la cicatrice.

Adieu.

Pise.

⁷³ Achille blessa Telephus, dont la plaie s'infecta jusqu'à ce qu'Achille appliquât la rouille de sa lance dessus..

AMATORIA: QUOMODO AMANDUS QUIQUE SIT ET QUOMODO LAUDANDUS

Marsilius Ficinus Laurentio Medici viro magnanimo s. d.

Quod me diligas, Laurenti, multis clarissimisque argumentis ian-
 diu novi; quod ames, nuper ex hoc uno precipue, quod tanquam
 5 zelotipus levissimis falsisque offensiunculis subirascaris. Irascere ut lu-
 bet, irascere, zelotipe, modo interim incalescas. Simile est ire et amo-
 ris incendium: ego enim cum subirascor tibi, quod facio sepe, tunc
 estuo amoris incendio maxime. Tu quoque flagras non mediocriter:
 scio quid loquor, quod siquando tepescere videamur, tum etiam
 10 nostra hec tepiditas ferventius fervet quam ceterorum fervor, odium-
 que nostrum (proh Iupiter!) amantius amabiliusque est quam cetero-
 rum amor.

Ecce nunc, mi Laurenti, tua isthec ira mitior mihi videtur quam
 ceterorum mansuetudo; morsus iste tuus suavior suavio. O quam
 15 suaviter mordes, quam acriter oscularis! Acrimonie miram misces
 dulcedinem, dulcedini acrimoniam, quod in suavissimis saporibus na-
 tura solet. Et quotiens acrimonia tua fortius acescit, totiens aceti mal-
 vatici instar dulcius quam dulce redolet.

Verum quid accusas in me, accusator acer, amator acerime? Brevi-
 20 tatemne? At tu in causa es: quod enim brevis sim negotiorum tuo-
 rum, quod brevissimus videar amoris erga me tui efficit magnitudo.
 Accusas taciturnitatem, suspicans eam ab oblivione, oblivionem ab
 absentia proficisci: meminisse debes non abesse isthinc Marsilium,

3-32 alludunt ad ep. 27 6-8 cf. Ter. *Andr.* 555; Otto 76; Walther 915

[*Laur.* 4, om. *W*]

2 s.d. *L1 v, s. G1, om. cett.* 3 Laurenti om. *G1* iandudum *L3 L4 N1 V*
 10 nostra hec ex hec nostra *V*, hec nostra *N1* odiumque: odium quoque *N1*

Lettres d'amour : comment chaque homme doit être aimé et loué

Marsile Ficin à Laurent de Médicis, homme magnanime, salutations.

Que tu m'apprécies, Laurent, je l'ai déjà constaté par des preuves évidentes et nombreuses; que tu m'aimes, je l'ai appris récemment principalement par le fait unique que, comme un jaloux, tu te fâches pour d'inexistantes et fausses petites offenses. Fâche-toi si cela te plaît ; te fâcher, homme jaloux, t'enflamme pendant ce temps-là d'autant⁷⁴. La colère est semblable à l'incendie de l'amour : car, quand moi je suis en colère contre toi, ce qui arrive souvent, je brûle alors d'un immense incendie d'amour. Toi aussi tu brûles avec force : je sais ce que je dis, parce que quand nous avons l'air de nous refroidir, alors cette tiédeur qui est la nôtre bout avec encore plus de fougue que la ferveur des autres, et notre haine (par Jupiter!) est plus aimante et aimable que l'amour des autres.

Ainsi, mon Laurent, ta colère me semble maintenant plus tendre que la mansuétude des autres ; et ta morsure plus suave que ton baiser.

O combien tu mords avec suavité, et combien tu embrasses âprement! Tu mêles une étonnante douceur à l'acrimonie, l'acrimonie à la douceur, ce que la nature fait généralement dans les parfums les plus suaves. Et plus ton acrimonie devient aigre, plus elle exhale un plus doux parfum à l'instar du doux vinaigre de mauve.

Mais de quoi m'accuses-tu, âpre accusateur, amant plus âpre encore? Est-ce de brièveté? Mais tu en es la cause: la grandeur de tes responsabilités fait que je suis bref, la grandeur de ton amour pour moi fait que je te semble excessivement bref. Tu accuses mon silence, le croyant dû à l'oubli, et l'oubli à l'absence : tu dois te souvenir que Marsile n'est pas absent de là où tu es, si Laurent, qui contient Marsile, n'est pas absent, et si l'âme est partout en même temps,

⁷⁴ Voir Térence, *Andr.*, 555, traduction de Jean Marouzeau, éd. C. U. F., 1979 "Amantium viae amoris integratior", (fâcherie d'amoureux, renouveau d'amour").

si non abest Laurentius in quo est Marsilius, si ubique est eodem
 25 tempore animus, quod ipse superioribus diebus tua epistola confir-
 masti. Quid igitur obstat divus Christophorus, quin te cernam, pre-
 sertim cum diaphanus sit atque perspicuus, et in ipso Christophoro
 inspiciam Laurentium, quandoquidem per Laurentium ipsum Chri-
 stophorum video et amplector? Denique (vis verum fatear?) non
 30 oppositio Christophori inducit eclipsim, per quam aut cecutiam aut
 sileam, immo tu coruscatione tonitruque tuo caligari, stupere, obmu-
 tescere penitus me compellis. Improbe adolescens, ha nimium gaudes
 victoria, quamvis honesta! Quid amplius aut tibi aut reliquis est
 reliqui? Tibi quidem ut te ipsum vincas, reliquis autem ut vinci
 35 aequo animo patiantur. Ego certe, ut de me ipso prius loquar, superari
 abs te ferme tantum gaudeo, quantum ipse gaudes me ac ceteros su-
 perare.

De ceteris vero quid dicam? Sol matutinus congregat nebulas,
 meridianus sol nebulas disgregat; virtus adolescens invidiam con-
 40 citat, adulta sedat; livorem domat tandem, qui omnem prius vicit
 opinionem. Invidiam iam quasi omnem in admirationem convertisti:
 laudant multi palam qui hactenus invidebant, sed quamvis laudator
 pene nullus de Laurentio mentiatur, nulli tamen hunc exceptis Plato-
 nicis legitime laudant. Peripatetici cum Laurentium videant tam feli-
 45 citer singula profitentem in omnibus eum laudant; Platonici contra
 in eo laudant omnia, nempe cum considerent quam subito artis cuius-
 que prodeat magister, artes huic non labore quesitas, sed et natura
 subministratas et a Deo infusas existimant.

Ego igitur personam tuam in me diligo, meam in te amo, laudo te
 50 in arte, artem in te probo, in natura te honoro, naturam in te miror,
 te per Deum colo, veneror per te Deum: Deo itaque soli gloria omnis
 omnibus ab evo canatur in evum.

Vale.

24-25 cf. ep. 24, 3-5

31 tu om. L3, int. lit. L2 34 deinceps post quidem del. N1, exh. L2 L3 L4 V 46
 cuiusque artis L3 48 a om. L2 L3 V 53 24 Ianuarii 1473 Florentie post vale add.
 Laur. 4

ce que tu as confirmé toi-même dans une lettre ces derniers jours. Et en quoi donc le divin Christophe empêche-t-il que je te distingue, surtout qu'il est diaphane et transparent et que dans Christophe même je vois Laurent, puisque c'est grâce à Laurent que je vois et embrasse Christophe en personne? Enfin (veux-tu vraiment que je le dise?), ce n'est pas l'interposition de Christophe qui a amené l'éclipse qui m'aveugle ou me réduit au silence, mais c'est plutôt toi qui, par ton éclat et ton tonnerre, me réduis presque à la cécité, frappé de stupeur et de mutisme. Impudent jeune homme, ah, tu jouis trop de ta victoire, bien qu'elle soit honnête! Que reste-t-il de plus pour toi ou pour les autres? À toi, de te vaincre toi-même; aux autres, qu'ils souffrent d'être vaincus avec égalité d'âme. En ce qui me concerne, pour parler de moi comme je l'ai fait auparavant, je me réjouis presque autant d'être dominé par toi que tu te réjouis toi-même de me dominer, moi et les autres.

Mais que dirai-je du reste? Le soleil matinal rassemble les nuages, le soleil du midi disperse les nuages; la vertu adolescente excite l'envie; adulte, elle la calme et dompte alors la jalousie qui gagnait auparavant toute l'opinion. Tu as converti désormais presque toute l'envie en admiration: beaucoup te louent ouvertement, qui t'enviaient jusqu'alors, mais bien que pratiquement aucun de ceux qui louent Laurent ne feigne, personne cependant, les platoniciens exceptés, ne le loue légitimement. Les péripatéticiens, voyant Laurent si heureux en chacun de ses actes, le louent en toutes choses; les platoniciens au contraire louent toutes choses en lui, tant il est vrai que, s'apercevant combien subitement il s'est révélé maître de chaque vertu, ils estiment que ces talents n'ont pas été là le produit du travail, mais procurés par la nature et inspirés par Dieu.

Ainsi donc, moi, j'apprécie ta personne en moi, j'aime la mienne en toi, je te loue dans la vertu, j'approuve la vertu en toi, je t'honore dans la nature, j'admire la nature en toi, je te rends grâce à travers Dieu, je vénère Dieu à travers toi: pour cette raison, que tous chantent toute la gloire à Dieu seul pour les siècles des siècles.

Adieu.

IOCOSA AD IOHANNEM: INVITATIO AD REDITUM PER DISSIMULATIONEM

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Decreveram hac nocte mane ad te scribere: « Redi, heros, propera
 queso, advola obsecro »; deinde vero maturius consultanti prestare
 5 visum est ut meum hoc desiderium dissimularem: fore enim ut redeas
 ocius si me subiratum putes. Ecce, subiratus sum. Quid tandem?
 Nunquid movebit indignatio quem non movebat amor? Non puto.
 Ergo quo me vertam nescio, ad precesne an ad iurgia? Immo quo
 refugiam nunc inveni: cordi confidam heroico, quod solet sponte
 10 rectius currere quam calcaribus; sed interim quonam pacto me conti-
 nebo, quin parumper saltem ita susurrem: « Ha nimium obliviose
 mei »?

At cohibebo convitia ac, ne tedeat te easdem has cantilenas audire
 sepius, res maiores aggrediar: de rebus scribam publicis. Queris quid
 15 agatur in urbe: tractantur gravia. Audi, sed aperias nemini: magni
 plerique cives « O Marsili » – aiunt – « cur tandiu solus in urbe? ».
 « Quia solum incedere nunc me vult qui nunquam sinit esse me so-
 lum ». « Nondum rediit ergo? ». « Nondum ».

Non habeo ad presens aliud quod ad te scribam. Scripsi ad te
 20 urbana negotia, scribe ad me tu rustica. Hei mihi, erravi! Ne scribas
 volo, sed dicas: si colloquemur, loquemur, mi heros, eadem; dum

9-10 cf. Plin. *Epist.* 1, 8, 1; Otto 486

[om. W]

1 Cavalcantem et post Iohannem add. G1 2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 12
 mei om. B 17 nunc incedere L3 me esse L3

Lettre 29

Lettre plaisante à Giovanni : invitation à revenir en feignant l'indifférence

Giovanni Cavalcanti: (1444-1509), fils d'un noble florentin, il étudia la rhétorique sous la direction de Landino et devint homme d'état et diplomate, chargé d'une importante mission auprès du roi français Charles VIII, en 1494. Ficin le rencontra et l'aima dès 1451, alors qu'il n'était âgé que de sept ans, mais ce n'est que vers 1560 que Cavalcanti devint "l'ami" platonicien, suscitant chez Ficin des lettres d'un ton plus amoureux qu'amical. En 1463, il lui dédia sa traduction d'Alcinous et Speusippe (voir lettre 50), et écrivit en sa compagnie la plupart de ses travaux, comme sa *Théologie Platonicienne*. Cavalcanti lui resta dévoué toute sa vie, et quand Ficin fut affligé d'une "amertume d'esprit", l'encouragea à écrire un livre sur l'amour comme remède contre sa maladie et pour "convertir les amants de la beauté temporelle à la joie éternelle". Ce travail devint la première version du *De Amore*, commentaire du *Banquet* de Platon, qui est dédié à Cavalcanti (voir aussi lettres 30 à 46, et 49 à 51).

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

J'avais décidé cette nuit de t'écrire demain matin : " Reviens promptement, mon héros, je t'en prie, vole vers moi, je t'en conjure!"; mais, après mûre réflexion, il m'a semblé qu'il valait mieux dissimuler ce désir qui est le mien : car tu reviendrais plus vite si tu me croyais en colère. Et bien, me voilà en colère! Et après? Est-ce que l'indignation pourra émouvoir celui que l'amour n'avait pas ému? Je ne crois pas. Ainsi, je ne sais quel moyen employer de la prière ou de l'exhortation. Mais j'ai maintenant trouvé un refuge : je ferai donc confiance à ton cœur héroïque qui galope généralement mieux tout droit spontanément, que lorsqu'il est éperonné⁷⁵; mais pendant ce temps, de quelle manière vais-je me contenir, sans grommeler, pendant un instant du moins : "ah, il m'a par trop oublié!" ?

Mais je contiendrai mes reproches, et, afin qu'entendre de plus en plus souvent ces mêmes refrains ne te refroidisse pas, je m'attaquerai à des sujets plus élevés: je t'écrirai au sujet des affaires de l'état. Tu me demandes ce qui se passe en ville : de graves questions y sont traitées. Écoute, mais ne t'en ouvre à personne ! les notables de la ville en grand nombre me disent : "Ô Marsile, pourquoi es-tu depuis si longtemps seul en ville? ". "Parce que celui qui ne permet jamais que je sois seul veut maintenant me laisser avancer seul". "Il n'est donc pas encore revenu ?". "Non, pas encore".

Il n'y a rien d'autre que je puisse t'écrire pour le moment. Je t'ai écrit à propos

⁷⁵ Cf. *Epistolae* de Plin., I, 8,1, traduction d'A. M. Guillemin, éd. C. U. F., 1983. "*Addidisti ergocalcaria sponte currenti*" ("Vous avez donc éperonné un coursier parti de lui-même au galop et à la fois enlevé à vous le droit de refuser le travail et à moi l'embarras de l'imposer").

scribimus, scribimus de diversis, ego de memoria, de oblivione Iohannes. Sed noli dixisse istud: non oblitus est mei meus, quia neque sui; immo venit iam obsecutus mihi, ecce venit! Occurrite mei huic
 25 fortunati pedes, excipite felices ulne!

23 illud N1

24 huic om. N1

25 vale post ulne add. N2

des affaires de la ville ; écris-moi à propos de celles de la campagne. Pauvre de moi, je me suis fourvoyé! Je ne veux pas que tu m'écrives, mais que tu me parles : si nous nous entretenons, nous parlons, mon héros, des mêmes choses; quand nous nous écrivons, nous écrivons des choses différentes, moi, de la mémoire, toi, Giovanni, de l'oubli. Mais je ne veux pas avoir dit cela : mon ami ne m'a pas oublié, parce qu'il ne s'est pas oublié lui-même. Bien mieux, le voilà qui vient déjà, ayant cédé à mes prières, le voilà qui vient! Courez jusqu'à lui, mes jambes fortunées, recevez-le, mes heureux bras!

EPISTOLA GENIALIS DE HEROIBUS

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Accepi a Carolo Marsupino epistolam, cui cum primum respondere aggrederer vellemque prescribere: « Marsilius Carolo salutem », 5 genius mihi preter sententiam ita flexit calamum, ut « Iohanni » pro « Carolo » scriberem. Accipe igitur epistolam genialem.

Nefas putavit Deus absentem me cuiquam priusquam heroi scribere. Arbitror heroibus favere superos, quoniam, ut Platoni placet, heroes ex amore deorum sunt geniti: ego re ipsa expertus sum philo- 10 sophos ex heroum amore renasci.

Vale.

I Mai 1473.

8-9 Plat. Cra. 398c-d

[om. W]

2 Ficinus om. G1 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 3 primum in mg. N1 V 4
prescribere: scribere L3 salutem: s. N1 N2 V 5 calamum: animum L3 11-
12 vale-1473 om. N2 R 12 I Mai: primo Kalendas Maias G1

Lettre 30

Lettre impromptue au sujet des Héros

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

J'ai reçu une lettre de Carlo Marsuppini, auquel je voulais écrire ; alors que je m'apprêtais à lui répondre: "Marsile salue Carlo", un génie, indépendamment de ma volonté, détourna et ma phrase et ma plume, de telle sorte que j'écrivis "Giovanni" pour "Carlo" Reçois donc cette lettre comme elle naquit.

Dieu a pensé qu'il n'était pas bon, qu'absent, j'écrivisse à quelqu'un sans avoir d'abord écrit à mon héros. Je crois que les dieux d'en haut protègent les héros puisque, comme le dit Platon, les héros sont nés de l'amour des dieux⁷⁶ : moi, j'ai connaissance de ceci pour en avoir fait l'expérience : les philosophes renaissent de l'amour des héros.

Adieu.

Le 1er Mai 1473.

⁷⁶ Sur les Héros, voir lettre 8

QUOD GRATIS FIT, GRATIUS EST QUAM QUOD EX DEBITO

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Non potest manus calamum ducere, nisi ipsa moveatur ab anima; non poterat his temporibus scribere Marsilius ad heroem nisi ante
5 invitatus ab heroe. Sed unum mihi molestum est pre ceteris, quod ideo scribis ad me, quia promiseris. Ergo pactioni istud tribuo non amori. Amatorias posco litteras, non mercatorias. An es etiam pacto meus, scilicet quia ego sum tuus? Amore volo sis meus.

Vale.

10 V Iunii 1473.

2 Ficinus *om.* B L4 R s.d. L1 v, s. G1, *om. cett.* 4 ante *om.* L3 8 scilicet:
si licet B G1 L1 L2 L4 R 10 V-1473 *om.* N2 W Ianuarii N1 V v 1470 G1
L4 (MCCCCLXX *ut vid.*), MCCCCLXXI L2, MCCCCLXXV L3, MCCCCLXXIII
v, *om.* B N1 R V

Lettre 31

Ce que l'on fait gratuitement est plus agréable que ce que l'on fait
par obligation

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

La main ne peut conduire la plume si elle n'est elle même guidée par le cœur; Marsile ne pourrait pas écrire à son héros en ce moment même, s'il n'y avait en effet été auparavant invité par son héros. Mais il y a un chose qui m'est pénible entre toutes. c'est que tu m'écrives, à moi, parce que tu l'avais promis. Ainsi, j'attribue ce geste à une promesse, non à l'amour. Je désire des lettres d'amour, non de marchand. Es-tu à moi par contrat, parce que, moi, je suis à toi ? C'est par amour que je veux que tu sois à moi.

Adieu.

5 Juin 1473.

PROVOCATIO AD SCRIBENDUM

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Quid tandiu certatim silemus, amice? Quid tandem victori lucri
 accedet, victo quid damni? Ego vero in hac silendi pertinacia vinci
 5 abs te satius censui, ut in loquendi certamine vincerem: ita posthac
 prime tibi in tacendo partes, mihi prime in loquendo dabuntur. Sem-
 perne calcaribus indigebis in stadio? Nunquam tua sponte cures?
 Cur mecum tam dure? Acrius forsitan iocari tecum videor, mi Iohan-
 nes, tu autem agis acerime. Acerime quoque responde, si placet,
 10 modo respondeas; sin minus placet, dulciter sile. Mee certe huic
 verborum acrimonie cordis affectum melle dulciorem subesse putato.

Vale et tandiu abesto quam tua res postulat: satis enim mihi
 fit cum res agitur tua.

Nonis Octobris, Charegii.

7 cf. ep. 29, 9-10

[om. W]
 2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 8 forsitan L2 L3 12 quam-res: quandiu res tua
 L3 14 Charegii om. L4 MCCCCLXXIII post Charegii add. L1, 1468 al. m.
 L2

Lettre 32

Encouragement à écrire

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Pourquoi nous taisons-nous si longtemps à l'envi, mon ami? Quels gains écherront à la fin au vainqueur ; et quelles pertes au le vaincu? Quant à moi, j'ai jugé préférable d'être vaincu par toi dans cet entêtement au silence, pourvu que je sois le vainqueur dans la bataille de la parole : ainsi, dorénavant, on te donnera le premier rôle dans le silence, et à moi le premier dans la parole. Est-ce que tu auras toujours besoin d'être aiguillonné sur le stade? Tu ne courras donc jamais spontanément? Pourquoi es-tu si dur avec moi? Peut-être ai-je l'air de plaisanter âprement avec toi, mon cher Giovanni, mais c'est toi qui agis avec le plus d'âpreté. Réponds même très âprement, si cela te plaît, pourvu que tu répondes! et si cela ne te plaît pas, sois silencieux en douceur. Considère du moins que sous la dureté de mes mots se trouve l'affection de mon cœur, plus douce que le miel.

Adieu, et sois absent aussi longtemps que ton intérêt l'exige : car cela m'est une raison amplement suffisante, quand c'est pour t'occuper de ton intérêt.

Le neuf Octobre, de Carregi.

QUAM NECESSARIE EPISTOLE INTER AMICOS

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Quoniam putabam brevi te Florentiam rediturum, nullas ad te
dedi litteras, sperans cito veras audire ac reddere voces. Nunc vero
5 perpetua hec, ut ita dixerim, celi serenitas longiores mihi tuas in
Trebianis collibus minatur moras. Sed quis Trebiana suavitate non
capiatur? Hos certe Bacchus amat colles, iis meus captus est Iohannes.
Hec profecto cur non scripserim hactenus causa est. At tu cur scribis
nihil? « Nihil equidem habeo quod scribam », inquires. Id ipsum sal-
10 tem, nihil habere te, scribe, quanquam nunquam deest amicis causa
litterarum. Quid enim amico carius quam amici vita? Ergo vicissim
qualis valitudo sit sepe significandum. Ego meam tibi valitudinem
declarare non possum nisi prius ipse tuam, quippe valeo si tu vales,
immo si te valere intelligo.

15 Vale.

Ex Charegio, XIII Kalendas Octobris 1468.

4 cf. Verg. *Aen.* 1, 409; 6, 689 7 cf. Verg. *Georg.* 2, 113

[om. W]
1 quod v 2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 4 ac: et B N1 5 ut ita dixerim in
mg. N1 V 12 tibi meam L3 14-15 immo-vale om. B 16 III Kalendis Octo-
bris 1478 L1 Kalendas-1468 om. v. 1468 om. B

Lettre 33

Combien les lettres sont nécessaires entre amis.

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Parce que je pensais que tu allais bientôt revenir à Florence, je ne t'ai pas envoyé de lettre, espérant sous peu entendre le vrai son de ta voix, et y répondre de même⁷⁷. De fait, maintenant, cette éternelle sérénité du ciel m'est une menace, comme je l'avais bien dit, de te voir tarder plus longtemps dans les montagnes Trébiennes. Mais qui ne se laisserait prendre au charme de Trébie? Sûrement. Bacchus aime ces collines, et mon Giovanni est leur prisonnier⁷⁸. Et c'est assurément la raison pour laquelle je n'ai pas écrit jusqu'à aujourd'hui. Mais toi, pourquoi est-ce que tu n'écris pas? "c'est que, quant à moi, je n'ai rien à écrire", répondras-tu. Du moins, écris cela, que tu n'as rien à écrire : du reste, la raison d'écrire une lettre à un ami ne manque jamais. Car qu'est-ce qui est plus cher à un ami que la vie de son ami? Ainsi faudrait-il souvent nous informer de l'état de notre santé, réciproquement. Quant à moi, je ne peux pas te révéler mon état de santé, sans savoir d'abord le tien : le fait est que je vais bien si tu vas bien, ou plutôt, si je sais que tu vas bien.

Adieu.

De Carregi, le treizième jour des calendes d'Octobre 1468⁷⁹

⁷⁷ Cf. *Énéide* de Virgile, I, 409. Traduction de Jacques Perret, éd. C. U. F., 1978. "non datur ac veras audire et reddere voces?" (Pourquoi ne m'est-il pas donné de mettre ma main dans une main, d'entendre de vraies paroles et d'y répondre de même?) voir aussi 6, 689

⁷⁸ Trébi est une rivière italienne, affluent du Pô. Elle naît dans l'Appennin, et arrose l'Emilie. D'après Piero Vettori, le vin préféré de Ficin était le "Trebiano" blanc du Val d'Arno, voir R. Marcel, *Marsile Ficin*, p. 726.

⁷⁹ Cf. *Georgiques* de Virgile, 2, 113. C. U. F., idem. "Bacchus amat collis, Aquilonem et frigora taxi", ("enfin Bacchus aime les coteaux découverts ; les ifs, l'Aquilon et les frimas.")

⁸⁰ le 19 septembre 1468

GRAVIS EST IACTURA TEMPORIS

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Onerosa mihi tam mei quam paterni corporis cura, onerosa absentia tua: utraque sunt aequo animo toleranda, ne fiant propter
 5 impatientiam graviora. Tu siquid humanitatis habes, noli me duplici
 pressum sarcina tertio insuper pondere onerare; oneras autem nimium, nisi libros ad me remittas. Temporis enim iactura me stimulat
 ut eos sepius exigam: nulla est gravior iactura quam temporis. Heu,
 confidentius flagito que forsitan accipere nollem; quem vero vellem
 10 accipere, postulare non audeo. Illa me decet habere, hoc me in presentia necessarium est carere. Prudentis est tum quod decens est implere, tum quod necessarium est pro viribus facere voluntarium: tua interest illud implere, mea id conari.

Vale ac dum aliena colis alienis, cole tibi quoque te ipsum.

1 et 8 cf. Ps. Varr. *Sent.* 113 Riese; Walther 13016; 31283a; cf. etiam Sen. *Epist.* 1,1

[om. W]

2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 9 forsitan L3

Lettre 34

La perte de temps est un grave sujet

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Il m'est pénible de m'occuper de mon corps, autant que du corps de mon père, et ton absence m'est pénible : il faut tolérer les deux choses avec égalité d'âme, pour qu'elles ne deviennent pas plus pesantes à cause de l'impatience. Et toi, si tu as un tant soi peu d'humanité, n'augmente pas mon double fardeau en le chargeant en plus d'un troisième poids ; or tu le charges par trop, si tu ne me rends pas mes livres. Car c'est la perte de temps⁶⁰ qui me pousse à les réclamer souvent : aucune perte n'est plus dommageable que celle du temps. Hélas, je demande trop résolument ce que je ne veux peut-être pas recevoir ; ce que je désirerais vraiment recevoir, je n'ose pas le demander. Il serait juste que j'aie les premiers puisque je dois me passer présentement de celui qui m'est nécessaire. Parfois c'est sagesse d'accomplir ce qui convient, et de faire volontairement selon ses forces ce qui est nécessaire : c'est à toi d'accomplir la première chose ; et à moi d'entreprendre la seconde.

Adieu, et pendant que tu t'occupes des biens d'autrui, occupe-toi aussi de toi même.

⁶⁰ Cf. *Lettres à Lucilius de Seneque*, traduction de M-A. Jourdain, I, 1. éd. Garnier Flammarion, 1992 "Quel homme me citeras-tu qui mette le prix au temps, qui estime la valeur du jour, qui comprenne qu'il meurt chaque jour? C'est là notre erreur, en effet, que de regarder la mort devant nous: en grande partie, elle est déjà passée; toute l'existence qui est derrière nous, la mort la tient. Fais donc, mon cher Lucilius, ce que tu écris que tu fais, embrasse toutes les heures : de la sorte, tu dépendras moins du lendemain quand tu auras mis la main sur l'aujourd'hui. Pendant qu'on la diffère, la vie passe en courant" voir surtout lettre 58.

QUAM IOCUNDE AMICORUM LITTERE

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Quid igitur faciam? Priorne ego ad te scribam, an tuas litteras expectabo? Equidem cum ad alios fere nunquam nisi lacessitus scribere soleam, tibi tamen venire obviam cogor et prior inire certamen. Nec silere diutius te permittam: non potes enim sine meo langore silere.

Huc me, quod te non fugit, immoderatus impulit estus, isthuc ventus intolerabilis retrahit, adeo ut vix hodie me contineam quin ad urbem protinus advolem. Potes vero hic me solus aliquot et illos quidem pauculos dies tuis litteris retinere: nam dum litteris tuis legendis totus incumbam, nec ventorum procellas sentiam nec fulmina et tonitrus audiam; sic ergo fit, ut verba sedare ventos et tempestates depellere valeant.

15 Saluta Ugolinum Verinum tuum, Musarum sacerdotem.
Vale.

XXX Augusti 1468, Marciniani.

[om. W]
1 quod v 2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 17 XXX-Marciniani om. N2
XXX: III B XXX Augusti: secundo Kalendas Septembris G1 1468:
MCCCCLXXVIII v, om. B

Lettre 35

Combien les lettres des amis sont agréables

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Que ferai-je donc? T'écrirai-je en premier, ou attendrai-je tes lettres? Assurément, alors que j'ai l'habitude de ne presque jamais écrire aux autres à moins d'y avoir été engagé, je suis cependant forcé de venir à ta rencontre et de rentrer dans la bataille le premier. Et je ne t'autoriserai pas plus longtemps à te taire : car tu ne peux plus te taire sans que je languisse.

Une immense chaleur, comme tu le sais, m'a conduit en cet endroit, et de ce lieu même, un vent intolérable me repousse, à ce point qu'aujourd'hui je me retiens difficilement de voler directement en ville. Toi seul, en vérité, peux me retenir ici quelques jours, mais seulement ces quelques jours, avec tes lettres : car quand je suis occupé tout entier à lire tes lettres, je ne sens ni les tempêtes de vent, et n'entends ni la foudre ni le tonnerre ; c'est ainsi : les mots ont le pouvoir d'apaiser les vents et de chasser les tempêtes.

Salue ton Ugolino Verino¹, ambassadeur des muses.

Adieu.

Des Marches, le 30 Août 1468.

¹ Ami de Ficin et de Benivienni, il est entre autres l'auteur du long épigramme *Elogium Pauli Thusci Medici ac Mathematici Praeclarissimi*, in *Libri de Illustratione Urbis Florentiae* (publié par G. Uziatti in revue "Toscanelli", I, 1893, no 1), d'un recueil d'épigrammes de 1485, contenant les éloges de Dante, Pétrarque et Ficin, d'épopées visionnaires dont la plus célèbre est *Il Paradiso* (1468-69). C'est une illustre rêverie, au cours de laquelle une vision emporte le poète dans le jardin où il rencontre Cosme, puis dans une forêt de myrtes et de lauriers où il rencontre les sages antiques et où Platon l'interroge et se loue de Florence. (Cf. A. Lazzari, *U. e M. Verino*, Turin, 1897, pp. 66 et suivantes).

NEMINI DETRAHENDUM QUIA DEUS ULCISCITUR

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Homerus propter dive (ut aiunt) Helene vituperationem privatus oculis, quia nunquam errasse cognovit, nunquam vidisse amplius
 5 dicitur. Eandem ob causam Stesicorus lumine captus intellexit erratum; hinc palinodiam, id est contrarium cantum, cecinit dicens:
 « Non verus sermo ille fuit neque navibus altis existi fugiens neque adisti Pergama Troie »; his dictis statim visum recuperavit amissum.
 Socrates preterea, cum deum Amorem vituperasset, in Ilissi fluminis
 10 transitu a familiari demone correptus, antequam quicquam pateretur adversi, expiavit se laudavitque rursus Amorem quem ante vituperaverat; unde evasit incolumis. Ita Stesicorus Homero prudentior fuit, sed utroque sapientior Socrates.

Ego certe Socrate incautior fui; utinam non sim Stesicoro in-
 15 fortunatior! Quorsum hec? Nempe mensis huius Nonis scripsi ad te mane epistolam diuturnum silentium tuum improbaturus, in qua indomitum te et quasi durissimum omnium accusabam: vespere ad-

3-13 cf. Plat. *Phaedr.* 243a-b (cf. transl. Fic., Venetiis 1491, c. 161rb, et L. Bruni, e.g. Laur. LXXVI 43, c. 44v) 5-8 Stesich. frg. 11 Diehl apud Plat. *Phaedr.* 243a-b
 9-12 cf. Plat. *Phaedr.* 229a-243b 15-17 cf. ep. 32

[om. W]
 2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 3 ut aiunt exp. N1 5 Stesicorus ex Stersicorus
 L4 N2 R, Ster- L1 L2 L3 N1 8 audisti L3 visum om. N1 recuperavit vi-
 sum L3 V (visum in mg.) 11 ante ex antea L2 L4 V, antea L3 N1 12 Stesicorus
 ex Stersicorus L4 N1 R, Ster- L2 L3 14 incautior Socrate L3 Stesicoro ex
 Stersicoro L4 N1 R, Ster- L2 L3 17 quasi om. L3

Lettre 36

Il ne faut dénigrer personne, car Dieu punit

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Privé de ses yeux pour avoir, dit-on, blâmé la divine Hélène. Homère ne put jamais, à ce que l'on dit, revoir, parce qu'il n'avait jamais voulu reconnaître qu'il s'était trompé. Stésichore⁸², ayant perdu l'usage de la vue pour la même raison, comprit son erreur ; il chanta cette palinodie, c'est-à-dire un chant de rétractation, disant : "Ce discours n'était pas vrai, et tu ne te mis pas en route fuyant, sur les navires de haute mer, ni ne te dirigeas vers Troie" ; ayant dit ces paroles, il recouvra sur-le-champ la vue qu'il avait perdue⁸³. Socrate, en outre, alors qu'il avait blâmé le dieu Amour, fut saisi par un génie familier en traversant le fleuve Ilissos, mais avant qu'il eût à souffrir quoi que ce soit de contraire, il se racheta et rendit grâce à Amour qu'il avait auparavant blâmé⁸⁴ ; il sortit de ce mauvais pas intact. Ainsi Stésichore fut plus prudent qu'Homère, mais Socrate encore plus sage qu'eux deux.

Moi, certainement, j'ai été plus imprudent que Socrate ; puissé-je ne pas être plus infortuné que Stésichore ! À quoi mène tout cela ? Je t'ai écrit, n'est-ce pas, au matin du sept de ce mois, pour désapprouver ton trop long silence, une lettre où je t'accusais d'être l'homme le plus intraitable et le plus dur : le soir,

⁸² Stésichore était un poète de Himera en Sicile, qui vécut vers 600 av. J. C. et qui écrivit sur les guerres troyennes.

⁸³ Cf. *Phèdre* de Platon, 243a-b, traduction de Claudio Moreschini, éd. C. U. F., 1985. "Or il y a, pour les fautes en matière de mythologie, une antique purification. Homère ne l'a pas connue, mais bien Stésichore : privé de la vue pour avoir médité d'Hélène, il ne fut pas, comme Homère, incapable de s'expliquer ce mal : il était inspiré des Muses, il comprit la cause et fit aussitôt ces vers : " Ουκ εσσι ετυμος λογος ουτος // ουδ εβασ εν νησιν ευσελμιασ // ουδ ικτο περιγαμα Τροιασ. "Quand il eut composé toute cette palinodie, comme on l'appelle, il recouvra la vue sur-le-champ."

⁸⁴ Cf. *Idem*, 229a-243b. Analogie avec Stésichore ; après avoir prononcé le discours de Lysias contre l'amour, comme Phèdre le lui demandait, il craint d'avoir blasphémé, 242b-c "J'allais traverser la rivière, mon ami, quand j'ai perçu le signal divin qui m'est familier : il vient toujours pour m'arrêter quand je vais faire quelque chose. J'ai cru entendre une voix qui venait de lui : elle m'interdisait de partir sans m'être acquitté d'une pénitence en raison d'une faute contre la divinité."

versa valitudine oppressus sum, necdum convaleo. Quamobrem veritus nequid mihi adversi propter herois vituperationem immineat, 20 palinodiam, licet brevem, expiandi criminis gratia scribere statui. Assero igitur non heroem durum, sed me potius mollem esse, ac molli homini constantem virum sepe ferocem videri. Hec mea palinodia sit, contrarius superiori cantus. Sit etiam contraria postulatio; orabam quippe, ut acerimas, si placeret, potius quam nullas litteras mitteres; nunc contra, nullas potius quam acerimas postulo: non enim 25 instigatione sed consolatione eger animus indiget.

Vale.

Florentie, Idibus Octobris 1468.

23-24 cf. ep. 32, 8-11

28 MCCCCLXXVIII L3

j'ai été accablé par la maladie, et je ne m'en suis pas encore remis. C'est pourquoi, craignant que quelque malheur ne me menace pour avoir blâmé mon héros, j'ai décidé d'écrire une palinodie, quoique brève, pour expier mes crimes. J'affirme donc que mon héros n'est pas dur mais plutôt que c'est moi qui suis tendre, et à l'homme tendre, l'homme inébranlable semble souvent féroce. Que telle soit ma palinodie, chant s'opposant au premier.

Et que ma requête aussi soit inversée. Le fait est que je te demandais de m'envoyer des lettres très âpres si cela te plaisait, plutôt que pas de lettres du tout; maintenant, je te demande au contraire de ne pas envoyer de lettres du tout plutôt que des lettres âpres: car un cœur malade n'a pas besoin d'être tancé, mais consolé.

Adieu.

Florence, jour des Ides d'Octobre 1468⁸⁵

⁸⁵ Le 15 Octobre.

HOMO EST ANIMUS. AMANTIS ANIMUS EST IN AMATO

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Ego, Iohannes, sepe quesivi me ipsum: primum pectora mea manibus attrectavi, deinde vultum hunc sepe sum speculatus in speculo,
 5 sed neque ibi me tractavisse neque hic vidisse me unquam asserere potui. Nam quando me ipse quero, quero utique non alium preter illum ipsum qui querit, ubi idem est omnino Marsilius quesitus et querens. Quis igitur querit? Qui reperire cupit. Quisnam cupit hoc? Qui iudicat esse querendum. Quis iudicat? Solus iudicat animus.
 10 Solum igitur animum quero, quando quero me ipsum, utpote qui solus ipse sim animus. Hunc ego neque tangi neque cerni posse confido: non enim tandiu de illius natura dubitarem, si sensibus his pateret. Ergo recepi quandoque mentis aciem in se ipsam, si forte hac via me cernerem. Verum neque ita quod desiderabam omnino sum assecutus, quippe interiore hoc meo intuitu neque
 15 delector satis neque quiesco, qui autem quod investigat consequitur, gaudet protinus et quiescit. Non igitur me apud me ipsum reperio. Quod si in alio me quesiturus sum, quonam pacto me apprehendam, si me ipsum non habeo, per quem solum possum capere quicquid
 20 capere possum? Redi igitur et te, immo me redde mihi, quando ego

1 cf. ep. 14, 4-5 cf. ep. 6, 102-103 3-6 cf. Vulg. Act. 17, 27

2 s.d. L1 v, s. G1, omi. cett. 6 ipse: -e in ras. V, ipsum N1 N2 12 natura illius L3

Lettre 37

L'homme est l'esprit. L'âme de l'homme est dans l'être aimé

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Souvent, Giovanni, je me suis cherché moi-même : j'ai d'abord palpé ma poitrine avec mes mains, puis, souvent, j'ai observé ce visage dans un miroir, mais je n'ai jamais pu affirmer ni m'être touché à cet endroit, ni m'être vu dans cet autre⁶⁶. Car, quand je me cherche moi-même, je ne cherche pas, de toute façon, un autre, sinon celui même qui cherche, et c'est pour tout dire Marsile qui est en même place le cherché, et celui qui cherche. Qui est donc celui qui cherche? Celui qui désire découvrir. Et qui désire cela? Celui qui pense qu'il y a quelque chose à chercher. Qui le pense? Seule l'âme le pense. C'est donc la seule âme que je cherche, quand je me cherche, étant donné que je ne suis qu'une âme unique en soi. Laquelle, j'en ai la conviction, ne peut être ni touchée, ni discernée : le fait est que nous ne douterions plus de sa nature si elle était accessible par ces sens. Aussi ai-je parfois dirigé l'oeil de mon esprit sur lui-même, dans l'espoir, peut-être, que je pourrais me discerner par ce procédé-là. Mais pourtant je n'ai jamais ainsi obtenu totalement ce que je désirais, et le fait est que je ne me réjouis ni ne m'apaise jamais assez par ce regard intérieur qui est le mien, tandis que celui qui atteint ce qu'il cherche va tout droit vers la satisfaction et le repos. Ainsi, je ne me trouve pas en moi-même. Qu'en serait-il si je me cherchais en un autre? De quelle manière pourrai-je me saisir si je ne me possède pas moi-même, moi, par qui seul je peux appréhender tout ce que je peux appréhender? Reviens donc, et rends-toi, ou plutôt, rends-moi à moi-même, puisque moi je n'en suis pas capable :

⁶⁶ Cf. Vul., Actes de apôtres, 17, 27. "c'était afin qu'ils cherchent la divinité pour l'atteindre, si possible, comme à tâtons et la trouver : aussi bien n'est-elle pas loin de chacun de nous."

id nequeo; redi hodie neque semper venturas differ in horas; ne patiare,
obsecro, plures a nobis dies nigro numerari lapillo: quot enim isthic
tu serenos agis, totidem nos hic nubilos agimus atque nigros.

Vale.

22 cf. Otto 299

21 ne: neque L1 L2 N1 22-23 tu isthic L3 24 vale om. N1 V

reviens aujourd'hui, et ne remets pas toujours à plus tard ; ne souffre pas, je t'en supplie, que nous comptions encore plusieurs jours avec un petit caillou noir⁸⁷ : car autant les jours que tu passes là-bas te sont agréables, autant ils m'en font passer ici de tristes et sombres.

Adieu.

⁸⁷ Dans l'antiquité, les jours de chance se marquaient avec des pierres blanches, et les mauvais jours, par des noires. Au cours des jugements, la pierre blanche demandait l'acquittement, la noire, la condamnation (Ovide, *Métamorphoses*, XV.41)

SERIA AD IOHANNEM: ANIMA POST MORTEM CORPORIS INTELLIGIT ET MULTO
CLARIUS QUAM IN CORPORE

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Scripsi nonnullas ad te epistolas, amice optime, in quibus tentavi
5 amatorium quodammodo scribendi genus, quod quidem et nostre
familiaritati convenire videtur et ab honesta illa Socratis Platonisque
libertate non est alienum. Nunc autem Platoniorum more post ama-
torios iocos (talìa enim Platonica prohemia sunt) ad seria veniamus.
Audi nunc que cum Bernardo Iunio et Bartolomeo Fortino, civibus
10 iustitia excellentibus, aliquando de mente disseruimus.

Duo sunt inter mortales dubia circa mentem precipua: primum
est, utrum intellectus seiungi a corpore possit ac deposito corpore
vivere atque operari; secundum, siquid tunc intelligit, utrum clare
intelligat necne. Respondebimus ad hec in presentia quam brevis-
15 sime poterimus: nam hec et similia in *Theologia nostra de animorum
immortalitate* latissime disputantur.

Concedimus intellectum multa incorporalia excogitare, Deum vi-
delicet, angelos, animas, virtutes, numerorum proportiones, ideas ra-
tionesque rerum universales. Quemadmodum vero non possumus
20 per visum invisibilia cernere, ita neque per corporale aliquod in-
strumentum incorporalia cogitare, neque per naturam aliquam ad-

11-14 cf. Plat. *Phaed.* 70a-b 15-16 Fic. *Theol. Plat.* 9, 2. 5 (= *Op.*, pp. 203
sq., 211-217 = II, pp. 10 sq., 30-44 Marcel) 19-26 cf. Plat. *Phaed.* 65c-67b; 79a-
80e; 82c-83b 19-21 cf. Aug. *Quant. an.* 13, 22-14, 23 (= PL XXXII, 1047 sq.);
Trin. 9, 3, 3 (= PL XLII, 962 sq.); *In Psalm.* 41, 7 (= PL XXXVI, 468); Ps. Aug.
Spir. et an. 2 (= PL XL, 781)

3 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 13 ac L3 tum R

Lettre 38

Lettre sérieuse à Giovanni : l'âme comprend après la mort du corps,
et ce. beaucoup plus clairement que dans le corps

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Je t'ai écrit quelques lettres, très cher ami, dans lesquelles je m'essayais en quelque sorte au style amoureux, qui semblait, il est vrai, convenir à notre intimité, et n'est pas différent, de la noble liberté de Socrate et Platon. Mais maintenant, après des plaisanteries amoureuses dans le ton de celles de Platon (c'est ainsi, en effet, que se présentent les entrées en matière de Platon), venons-en à des choses sérieuses. Prends connaissance maintenant des propos que nous avons un jour échangés à propos de l'esprit avec Bernardo Giugno⁸⁸ et Bartolomeo Fortino, citoyens d'une justice exemplaire. Il y a deux hésitations essentielles chez les mortels en ce qui concerne l'esprit : la première est de savoir si l'intelligence peut être séparée du corps, et vivre et agir après la déposition du corps⁸⁹ ; la deuxième c'est, si elle comprend alors quelque chose, est-ce qu'elle le comprend distinctement ou non. Nous répondrons à ces présentes questions aussi brièvement que possible ; car elles sont très largement exposées, ainsi que des questions similaires, dans ma *Théologie sur l'Immortalité de l'Âme*.

Nous admettons que l'intelligence imagine beaucoup de choses incorporelles, Dieu, sans doute, les anges, les âmes, les vertus, les proportions des nombres, les idées et les principes universels des choses. Au vrai, de même que nous ne pouvons pas distinguer les choses invisibles par la vue, nous ne pouvons pas non

⁸⁸ Cf lettre 5.

⁸⁹ Cf. *Phédon* de Platon, 70a-b. Socrate et Cébès discutent afin de déterminer si après la mort, l'âme survit ou non; autrement dit, ils s'interrogent sur l'existence d'une vie individuelle de l'âme.

strictam corpori locoque et tempori res a materia, loco, tempore absolutas appetere, querere, invenire, servare. Ac si mens interdum, etiam dum regit corpus, ita se in se colligit, ut speculetur aliqua per
 25 se ipsam, sequitur ut a corpore separata multo magis faciliusque per se ipsam valeat speculari. Si poterit per se operari, per se quoque esse ac vivere poterit, atque, ut ad questionem alteram descendamus, clarius tunc discernet quecumque intrinsecus offerentur intelligenda, quam sensus nunc que offeruntur extrinsecus sentienda; et tanto sal-
 30 tem clarius, quanto visus acutior est et velocior quam auditus sensusque reliqui, ac etiam quanto mens prestantior est quam sensus, et obiectum mentis prestantius est quam sensus obiectum.

Mentem esse sensu excellentiorem non dubitat quisquis illius viribus utitur: videt enim eam sensuum iudicem esse et tanquam pretiosio-
 35 rem concedi paucioribus tardiusque et rarius exerceri. Obiecta quoque mentis obiectis sensus esse sublimiora hoc ostendit, quod illa universalialia, ampla eternaque sunt, ista particularia, angusta, mortalia. Accedit ad hec quod quanto magis exterior sensus intenditur, tanto magis interior sensus remittitur atque contra. Qui enim attentius in-
 40 spicit auditque nonnulla, vix interim potest imaginari, et qui vehementer imaginatur, vix cernit vel audit que tunc extrinsecus offeruntur. Eadem est inter imaginationem intellectumque proportio.

Anima in hoc corpore duo maxima omnium habet impedimenta: alterum quod in plures operationes perturbationesque distrahitur, ope-
 45 rationes autem varie se invicem impediunt atque debilitant (difficilimum est enim diversis simul incumbere); alterum quod, tum propter infime habitationis huius conditionem, tum propter ministerium corporale ad tempus a Deo hominibus assignatum, actiones inferiores longe prius, attentius sepiusque quam superiores exercet. Unde fit
 50 ut quando contemplari incorporalia volumus, ut plurimum debiliter operemur et illa obtuse et quasi in nebula quadam prospiciamus;

23 petere *v* at *R* 32 est *om.* *L3* 34 prestantiorem *L1* 38 exterior *ex*
 interior *V*, interior *N1* (*in- in ras.*) intenditur: *in- in ras.* *N1* 39 interior: *ex*
supra in- exh. *N1* (*e- ante interior exp. V*) 49 sepius *L3*

plus penser les choses incorporelles par quelque moyen corporel ; et nous ne pouvons pas non plus convoiter, chercher, découvrir, observer les choses non liées à l'espace, au temps et à la matière, par quelque nature enchaînée à un corps, un espace et un temps⁹⁰. Mais si l'esprit, alors qu'il régit encore le corps, se recueille en lui-même de telle manière qu'il puisse contempler des objets par lui-même, il s'ensuit qu'il a plus de force, une fois séparé du corps, pour contempler plus, et plus facilement par lui-même. S'il peut agir par lui-même, il peut aussi être et vivre par lui-même, et pour en venir à l'autre question, il distinguera alors plus clairement toutes les choses qui seront offertes à sa compréhension de l'intérieur, que les sens ne distinguent celles qui s'offrent à leur perception de l'extérieur ; et d'autant plus distinctement que la vue est plus perçante et plus rapide que l'ouïe et les autres sens ; et que l'esprit est supérieur aux sens, et que l'objet de l'esprit est supérieur à l'objet des sens.

Quiconque use de l'esprit dans toute sa puissance ne doute qu'il ne soit de loin plus remarquable que les sens, et voit de fait qu'il est le juge des sens, et qu'étant aussi précieux, il n'est accordé qu'à un petit nombre, et exige un exercice plus long et plus rare. Cela montre aussi que les objets de l'esprit sont plus élevés que les objets des sens parce que les premiers sont universels, immenses, et éternels, alors que les seconds sont particuliers, étroits, mortels. À ces choses s'ajoute que plus nous tendons nos sens vers l'extérieur, plus le sens intérieur est relâché, et vice et versa. Car celui qui observe et écoute plus attentivement peut difficilement imaginer en même temps, et celui qui imagine très fortement distingue et entend avec difficulté ce qui lui est alors offert de l'extérieur. Le même rapport existe entre l'imagination et l'intelligence.

⁹⁰ Cf. *Phédon* de Platon, 65c-67b; 82c-83b, traduction de Léon Robin, éd. Pléiade, 1950, sur ce problème de ce que nous pouvons appréhender par les sens, qui est différent de ce que nous comprenons par l'âme, 80a-80b. (...)l'âme ressemble à ce qui est divin, le corps à ce qui est mortel ; (...)ce qui ressemble le plus à ce qui est divin, impérissable, intelligible, qui possède l'unicité de la forme, qui est indissoluble, qui toujours garde, identiquement avec soi, les mêmes rapports, c'est l'âme: ce qui d'autre part, ressemble le plus à ce qui est humain, mortel, non intelligible, qui a multiplicité de la forme, qui est sujet à dissolution, qui jamais ne garde avec soi les mêmes rapports, c'est, à son tour, le corps"

verum quando actiones alendi, augendi, sentiendi, imaginandi vel
omittentur omnino vel maxime remittentur, tunc usque adeo men-
tis intuitus acuetur, ut quicquid cernat, clarius hac luce discernat.

55 Perspiciet sane anima per se ipsam tunc lucem illam intelligibilem
perspicacius quam nunc sensibilem istam per vitreas corporis huius
carcerisque fenestras; intuebitur enim tranquille per serenitatem suam
perspicuam perspicacissimamque obiecta excellentissima in divini so-
lis luce adeo clara, ut solis huius lux ad eam sit umbra, et quia claris-
60 sima, ideo impuris oculis occultissima, puris autem manifestissima;
non intuebitur autem quasi pictas imagines, sed tanquam res veras,
quarum res ceterae sunt imagines.

Quando per somnum operationes motus exteriorumque sensuum
cessant, tunc imaginatio, quae reliquiis pascitur sensuum, usque adeo
65 roboratur, ut simulacra pingat intrinsecus tanquam res veras repre-
sentantia. Quid igitur faciet intellectus, imaginatione admodum ef-
ficacior, quando multo magis quam imaginatio somniantis liber ab
impedimentis evaserit atque in veritate rationeque summa veras om-
nium rationes inspiciet? Pinget videlicet tunc in se ipso vera omnia
70 exactissime, immo veris omnibus aliunde pingetur. Sed a quo ma-
xime? A mente mentium, lumine luminum. Et quam facile fiet?
Facilime prorsus: subito nanque ob naturalem quandam cognationem
visibile lumen illuminat perspicuum corporale, cum primum serenum
pulumque fuerit, formatque ipsum forma sua perque suam formam
75 formis omnium visibilium.

Similiter intelligibile et plusquam intelligibile lumen, id est Deus,
intellectualem format perspicuitatem, cum primum serena evaserit;
format, inquam, forma sua, hoc est divina, perque ipsam formis in-
telligibilium omnium, tantumque statim afficit vitali calore et gaudio,
80 quantum benefico iam affecit fulgore, atque ita vitam tradit a morte
liberam, sicuti lucem infundit a tenebris alienam; et ultra quemlibet
temporis terminum infundit lumen in mentem, quae iam ex temporis

55 illam in mg. L4, om. N1 V W 63 motusque exteriorum ex motus exteriorum-
que L4 80 benefico ex beneficio L2 L3 L4, beneficio L1

L'âme, dans ce corps, a deux entraves plus importantes que les autres : l'une, c'est qu'elle est divisée en plusieurs activités et émotions, activités diverses qui, en outre, s'embarassent et se détruisent les unes les autres (il est effectivement difficile de s'appliquer à des choses différentes en même temps); l'autre, c'est que, à cause de la condition de son infime habitacle, et à cause du ministère corporel assigné par Dieu aux hommes pour un temps, l'âme a depuis longtemps des occupations inférieures, d'une façon plus prenante et plus fréquente. Et de là vient que nous avons en général beaucoup de mal, quand nous voulons contempler des objets incorporels, et nous percevons ces objets beaucoup moins bien, et presque comme dans un nuage ; mais pourtant quand les actions de manger, d'accumuler, de sentir et d'imaginer seront soit totalement supprimées, soit grandement réduites, alors la perception de l'esprit sera d'autant plus aiguisée: à tel point que tout ce qui sera distingué le sera encore plus distinctement à cette lumière. L'âme verra vraiment à travers elle-même, et cette lumière intelligible sera alors plus visible qu'elle n'est maintenant sensible à travers les fenêtres vitrées de la prison du corps⁹¹ ; grâce à sa sérénité et à sa transparence parfaite, elle percevra en effet dans la paix les très hauts objets dans la lumière divine du soleil, à ce point éclatante que la lumière de ce soleil est une ombre en comparaison, et précisément parce que très éclatante, elle est très cachée aux regards impurs mais très évidente aux regards purs : en outre, elle ne verra pas des espèces d'images peintes, mais des choses pour ainsi dire vraies, dont toutes les autres choses sont des images.

Lorsque, dans le sommeil, les activités et les mouvements extérieurs des sens cessent, alors l'imagination, qui se repaît des autres sens, se fortifie à un tel point qu'elle peint des reproductions, à l'intérieur, représentant en quelque sorte des choses vraies. Que fera donc l'intelligence, bien plus efficace que

⁹¹ Cf. *Phédon* de Platon, 83e, traduction de Léon Robin, éd. Pléiade, 1950. Quand l'âme fut prise par la philosophie "c'était une âme enchaînée dans un corps et collée à lui, forcée d'autre part de regarder les réalités à travers lui comme à travers la grille d'une prison, au lieu de les regarder, toute seule, à travers elle-même, vautreée enfin dans une totale ignorance."

mutatione ad statum eternitatis ascendit; pascit autem bonitate ad
 votum semper et implendo allicit pulchritudine appetitum et im-
 85 plet alliciendo. Ibi saturitas est absque satietate, ubi bonum est absque
 malo perque bonum infinitum fit etiam capacitas infinita. Infinitum
 ergo bonum et pulchrum, innumerabilium fons bonorum atque pul-
 chrorum, allicit et implet pariter in eternum.

84 pulchritudine allicit N1 V

88 vale post eternum add. G1

l'imagination, quand elle se sera échappée, libre de toute entrave, bien plus loin que l'imagination de l'homme endormi, et observera dans la plus haute vérité et la plus haute raison, les vrais principes de toutes choses? Elle peindra alors sans doute en elle-même très exactement toutes les vraies choses ou, bien mieux, elle sera peinte de toutes les choses vraies depuis d'autres lieux. Mais de quel autre lieu par-dessus tous? De l'esprit des esprits, de la lumière des lumières. Et avec quelle facilité cela se fait-il? En un mot, très facilement : car soudain, à cause d'une certaine affinité naturelle, la lumière visible illumine un corps concret et transparent dès qu'il devient serein et pur, et celle-ci le forme à son image et, à travers sa forme, à la forme de toutes les formes visibles.

De même l'intelligible, et plus encore, la clarté intelligible, c'est-à-dire Dieu, donne naissance à la transparence intellectuelle dès qu'elle devient sereine; il donne naissance, dis-je, à sa forme, à ce qui est la forme divine, et par celle-ci, à toutes les formes sensibles, et il dispose sur-le-champ à la chaleur et à la joie vitales à un tel point que déjà il dispose à l'éclat bienfaisant, et ainsi transmet la vie libérée de la mort, de même qu'il répand la lumière, différente des ténèbres ; et au-delà de la limite du temps, il lui plaît de répandre la clarté dans l'esprit, par laquelle il passe alors du mouvement du temps à l'état de l'éternité ; en outre, il nourrit toujours de bonté à volonté et attire à lui l'appétit en le rassasiant de beauté, et le rassasie en l'attirant à lui. Là où il y a satisfaction sans satiété, là se trouve le bien, loin du mal, et par un bien infini se crée encore une capacité infinie. Ainsi, le bien et le beau infinis, la source des innombrables choses bonnes et belles, attire et rassasie également [l'esprit] dans l'éternité.

CONTRA AVEROEM, SCILICET QUOD NON SIT UNICUS HOMINUM INTELLECTUS

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Averois unicum esse opinatus est cunctorum hominum intellectum eodemque omnes, quicquid usquam intelligunt, intelligere. Hanc opinionem nonnulli rerum novarum avidiores quam verarum esse aiunt admodum naturalem. Atque ego confiteor, sed ob hoc tantum eam naturalem voco, quia, sicuti res naturales solent, valde mutabilis est et contrario suo destruitur: eo enim ipso, quod aliquis affirmat contrarium, subito Averois opinio labefactatur; cum enim non possint in eodem simul esse contraria, si intellectus in Averoico quodam philosopho atque in Platonico simul de se ipso contraria sentit (dum illic ait se unicum esse, hic autem plures esse, non unicum), constat plane in illis non unum intellectum esse sed plures.

Nonne in iis que ad intelligentiam voluntatemque pertinent maxima eodem tempore inter homines diversitas est? Nam et idem et eodem tempore alii affirmant, alii negant, alii volunt, alii nolunt. Quid preterea de repugnantibus dicemus habitibus? Intellectus in alio doctissimus est, indoctus in alio, in illo iustus probusque, in illo iniustus et improbus, in illo felix, miser in illo: non potest igitur idem esse in omnibus intellectus. Si diversi sunt intellectus, multo magis diverse sunt anime.

3-4 Averr. *In Arist. de an.* 3, 5 (= pp. 401-413 Crawford) 17-21 cf. Aug. *Quant. an.* 22, 69 (= PL XXXII, 1073)

1 scilicet om. N1 V 2 amico-s.d. om. N2 s.d. L1 v, s. G1, om. celt. 13
in in mg. V, om. N1 unum ex unicum L4, unicum N2 19 improbus et iniustus
W 20 idem post omnibus G1

Contre Averroès, autrement dit, qu'il n'y a pas
une seule intelligence des hommes.

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Averroès⁹² est de l'opinion qu'il y a une unique intelligence de tous les hommes, et que tous comprennent au même degré ce qu'il y a à comprendre⁹³. Ce sont ceux qui sont plus avides de choses neuves que de choses vraies qui avancent cette opinion comme tout à fait naturelle. Et moi, je suis de cet avis aussi, mais j'appelle cette chose naturelle, pour cette raison seulement qu'elle est très changeante et détruite par son contraire, comme les choses naturelles le sont généralement : l'opinion d'Averroès est effectivement ébranlée du fait même que quelqu'un la contredit ; puisqu'il ne peut y avoir en effet, en même temps, des idées contraires dans une même intelligence; si l'intelligence, chez quelque philosophe Averroicien, et chez un Platonicien pense en même temps à son propre sujet des choses contraires (pendant que celui-là dit qu'elle est unique, celui-ci dit au contraire qu'elle est multiple, non unique), il est évident qu'en eux, il n'y a pas une seule intelligence, mais plusieurs.

Et est-ce que parmi ces questions, qui touchent à l'intelligence et à la volonté, il n'y a pas une très grande diversité, en même temps, entre les hommes? Car, en même temps, les uns affirment, les autres nient, les uns veulent, les autres ne veulent pas la même chose.

Que dirons-nous d'autre à propos de ces attitudes opposées? L'intelligence est chez l'un très travaillée, chez l'autre, sans artifice; chez celui-ci juste et honnête, chez celui-là injuste et malhonnête, chez celui-ci heureuse, chez celui-là misérable : il ne peut donc pas y avoir la même intelligence chez tous les hommes. Si les

⁹² Averroès (1126-1198), philosophe arabe qui, après des études complètes de science, philosophie, et dans les disciplines islamiques, devint *cadi* (magistrat musulman) de Séville puis de Cordoue, voyageant fréquemment entre l'Espagne et le Maroc. Ses positions philosophiques lui valurent les attaques des théologiens "littéralistes", car si ses œuvres se composent de commentaires d'Aristote, il en développa surtout les aspects matérialistes et rationalistes. On lui attribua même la doctrine de la "double vérité" selon laquelle il peut y avoir distinction, et même, opposition, entre les vérités rationnelles et révélées. Il est également l'auteur du *Tahafut al-Tahafut* ("Incohérence de l'incohérence"). L'averroïsme fut enseigné à l'Université de Paris par Siger de Brabant, puis critiquée par saint Thomas d'Aquin, et condamnée par l'église en 1240, et en 1513, par Léon X.

⁹³ Voir lettre 24, note.

Adde quod, si unicus est intellectus semperque fuit, ut ait Averois, non est verisimile eum ita esse sui ipsius ignarum, ut in omnibus pene hominibus preterquam in solo Averoe se numero multiplicem esse
 25 putaverit semper et putet. Quid menti naturalius quam sui ipsius cognitio? Cur igitur mens, cum opinionem Averois cogitat, eam aut nunquam aut vix capere potest, nisi quia falsa opinio est? Denique quotiens unitatem mentis excogitamus, totiens eam odisse solemus ac mentis numerum cupere, si modo cupimus supervivere; eadem
 30 vero mens sola oderit, si modo odisse potest, unitatem suam, que sola potest et nosse; non est autem verisimile rem eternam atque adeo divinam semper sui ipsius naturam aspernari, respuere et odisse.

Quid ultra sermonem protraho? Satis superque hec in agro tuo Regnano ego ac tu invicem disputavimus, quando Marsilius hic,
 35 hospes illic tuus, grande illud componebat *Theologie* volumen.
 Vale.

XVI Aprilis, Florentie.

22 Averr. *In Arist. de an.* 3, 5 (= p. 407 Crawford) 22-25 cf. Fic. *Theol. Plat.* 15, 14 (= *Op.*, p. 355 = III, p. 76 Marcel) 27-32 cf. Fic. *Theol. Plat.* 15, 14 (= *Op.*, p. 356 = III, p. 78 Marcel) 35 cf. Fic. *Theol. Plat.* (= *Op.*, pp. 78-424; ed. Marcel)

22 intellectus est L3 23 sui ipsius in mg. N1 V 37 Florentie om. N1 V

intelligences sont diverses, les âmes sont bien plus diverses encore.

Ajoute aussi que, si l'intelligence est unique, et qu'elle l'ait toujours été, comme le dit Averroès, il n'est pas vraisemblable qu'elle soit ainsi ignorante à son sujet, au point que dans presque tous les hommes, excepté Averroès, elle aurait toujours pensé, et pense encore, être multiple en nombre. Quelle connaissance est plus naturelle à l'esprit que la sienne propre? Pourquoi donc l'esprit, quand il envisage l'opinion d'Averroès, ne peut-il jamais, ou à peine, la concevoir, si ce n'est parce que cette opinion est erronée? Enfin, toutes les fois que nous imaginons l'unité de l'esprit, nous la détestons, en général, et désirons la pluralité de l'esprit, ne serait-ce que parce que nous désirons de survivre; quant à ce même esprit unique, il haïrait, s'il pouvait la haïr de quelque façon, son unité même, laquelle seule peut le concevoir; mais il n'est pas vraisemblable qu'une chose éternelle, et bien plus, divine, repousse, dénigre, et haïsse sa propre nature.

À quoi bon poursuivre outre ce discours? Nous avons déjà suffisamment discuté de ces choses dans ta campagne de Regnano, quand ce Marsile était ton hôte là-bas, et qu'il composait cet important volume de la *Théologie*.

Adieu.

Florence, le 16 Avril.

THEOLOGI VIGILANT, CETERI SOMNIANT

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Mirantur nonnulli cur tanta observantia Platonem sectemur, qui
 semper videtur inter paradoxa et portenta versari. Mirari autem, ut
 5 arbitror, desinent, si consideraverint sola que divina sunt revera
 existere, quia neque aliene nature contagione inficiuntur, neque
 unquam e suo statu mutantur. Corporalia vero haudquaquam esse
 revera, sed esse videri, cum inficiantur contrariis et iugiter permu-
 tentur, ideoque non vere res sint, sed rerum verarum imagines aut
 10 umbre. Cum autem ceteri philosophi pene omnes naturalium dun-
 taxat rerum studio dediti, in his tanquam rerum verarum imagini-
 bus somniarent, Plato noster divinis incumbens vel solus vel maxime
 omnium vigilabat. Itaque tanto satius arbitror Platonem theologum
 sequi quam philosophos ceteros, quanto prestat vigilantibus governa-
 15 toribus quam dormientibus se committere.

Vale.

13-15 cf. Plat. *Resp.* 521c; Fic. *In sept. de iusto* (= *Op.*, p. 1409)

2 unico-s.d. om. R s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 16 vale om. G1

Les Théologiens veillent, les autres dorment.

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Certains s'étonnent de ce que nous suivions Platon avec un tel respect, lui qui semble toujours donner dans les paradoxes et les faits merveilleux⁹⁴. Or ils cesseraient de s'étonner, je crois, s'ils considéraient que seules les choses divines existent vraiment, parce qu'elles ne sont pas contaminées par un contact d'une autre nature, et qu'elles ne changent jamais d'état. En vérité, les choses corporelles n'existent pas réellement, mais semblent exister, puisque elles sont contaminées par des éléments contraires et changent continuellement, et pour cette raison ce ne sont pas des choses vraies, mais les images ou les ombres des vraies choses. Or, alors que presque tous les autres philosophes, s'étant dédiés exclusivement à l'étude des choses naturelle, rêvaient sur ces images comme aux images des choses vraies, notre Platon veillait, se penchant sur les choses divines, tout seul ou plus que tous. C'est pourquoi je pense tant qu'il vaut mieux suivre Platon comme théologien que les autres philosophes, de même qu'il est préférable de s'associer à ceux qui, éveillés, tiennent le gouvernail plutôt qu'à ceux qui dorment⁹⁵.

Adieu.

⁹⁴ les mythes.

⁹⁵ Cf. *République* de Platon, 521c, traduction de Léon Robin, éd. C. U. F., Paris, 1950 "Veux-tu que nous examinions à présent de quelle manière se formeront des hommes de caractère, et comment on les fera monter à la lumière, comme certains héros sont montés, dit-on, vers l'Hadès chez les dieux? oui (...) Ce n'est pas, ce me semble, aussi simple que de retourner un palet: il s'agit de tourner l'âme du jour ténébreux au vrai jour, c'est-à-dire de l'élever jusqu'à la réalité: et c'est justement là ce que tu appelleras la véritable philosophie".

VERITAS DEI SPLENDOR, PULCHRITUDO, AMOR

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Hoc precipuum divi Platonis, ut *Parmenidis* dialogus et *Epinomis* indicant, studium fuit, ut unum rerum monstraret esse principium, 5 quod et « ipsum unum » proprio vocabulo nominavit. Unam quoque omnium esse voluit veritatem, ipsius scilicet Unius, hoc est Dei, lumen, mentibus omnibus speciebusque infusum, quod et species offerat mentibus et mentes copulet speciebus.

Unicam igitur veritatem, unius scilicet Dei radium unum, colat 10 oportet quicumque Platonicum voluerit studium profiteri. Hic radius per angelos, animas celosque et reliqua corpora transit atque, ut in libro *De amore* disseruimus, splendor eius pro natura cuiusque fulget in singulis gratiaque et pulchritudo vocatur. Et ubi fulget accomodatius, ibi precipue allicit intuentem, concitat considerantem, rapit et 15 occupat propinquantem cogitque eum venerari splendorem huiusmodi pre ceteris tanquam numen, nihilque aliud anniti quam ut deposita priore natura ipse splendor efficiatur. Quod hinc patet, quoniam amator aspectu tactive amati hominis non est contentus et clamat nonnunquam: « Homo hic nescio quid habet quod me urit

3-5 Plat. *Parm.* 128a, 152b sqq. Plat. *Epin.* 976a sqq. 5 Plat. *Parm.* 137b
10-22 cf. Fic. *Theol. Plat.* 14, 1 (= *Op.*, p. 306 = II, p. 248 Marcel) 10-17 Fic.
In Conv. 5, 4-6 (= *Op.*, pp. 1336-1338 = pp. 184-190 Marcel)

2 s.d. L1 v, s. G1, om. cell. 6 voluit esse L3 7 et om. N1 9 unius int.
lin. N1, in mg. V 10 studium voluerit W 12 disserimus v 15 cogitque:
et cogit L3

La vérité de Dieu, sa splendeur, sa beauté, son amour

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti son seul ami, salutations.

Ce fut l'étude principale du divin Platon, comme le montrent les dialogues du *Parménide* et de *l'Épinomis*, que de montrer qu'il existait un principe unique de toutes choses, qu'il appelle de l'expression appropriée "l'un en soi". Il veut aussi qu'il n'y ait qu'une vérité de toutes choses, à savoir la lumière de l'Un en soi, c'est-à-dire la lumière de Dieu, répandue dans tous les esprits et toutes les formes, et qui offre les formes aux esprits, et unit les esprits aux formes.

C'est donc la seule vérité, à savoir le seul rayon du Dieu unique, que doit cultiver celui qui voudrait s'engager dans l'étude de Platon. Ce rayon passe au travers des anges, des âmes, des cieux, et des autres corps et, comme nous en avons discuté dans le livre *Sur l'amour*, son éclat resplendit dans chaque chose selon sa nature, et est appelé beauté et grâce. Et là où il resplendit d'une façon plus aisée, il attire principalement à lui celui qui observe attentivement, excite celui qui réfléchit, enlève et prend possession de celui qui s'en approche, et il le force, comme une divinité, à vénérer sa splendeur avant les autres choses et à ne travailler à rien d'autre qu'à devenir cette splendeur, une fois sa propre nature déposée. Ce qui rend cela évident c'est que l'amant n'est pas contenté en voyant ou en touchant l'homme aimé, et s'exclame parfois: "Je ne sais pas ce qu'a cet homme, qui me consume, et je ne comprends pas ce que je désire";

20 atque ego quid cupiam non intelligo », ubi constat animum divino
uri fulgore qui in formoso homine micat quasi speculo atque ab
eo clam raptum quasi hamo trahi sursum, ut Deus evadat.

Insanus igitur habendus est et miser quisquis, dum a Deo per
visum ad sublimia provocatur, ipse per tactum se ipsum demergit
25 in lutum, et, cum ex homine potuerit Deus fieri divinam ipsam per
humanam pulchritudinem contemplando, ipse se ex homine bestiam
reddit, spiritali vereque pulchritudini corporalem et umbratilem for-
mam anteponendo.

20-22 cf. Plat. *Phaedr.* 251a-256a

27 reddidit B G1 L1 L2 (ex reddit) L4 N2 V W 28 vale post anteponendo add. W

ici, l'on voit bien que l'âme est consumée par un feu divin qui scintille dans l'homme beau, presque comme dans un miroir, et est enlevée par lui, comme entraînée à son insu vers le haut par un crochet, pour devenir Dieu⁹⁶.

Ainsi, il sera tenu pour fou et misérable celui qui s'embourbe lui-même à travers son toucher, alors que Dieu l'appelle au sublime à travers la vue, et qui, alors que Dieu aurait pu émaner de l'homme contemplant la divinité même, à travers la beauté humaine, se réduit lui-même d'homme en bête, en préférant les figures corporelles et ombrées à la beauté spirituelle et vraie.

⁹⁶ Cf. *Phèdre* de Platon, 255d, traduction de Joseph Souilhé, éd. C. U. F., Paris, 1926. "Il aime donc, mais il ne sait quoi. Il ne comprend pas ce qu'il éprouve et ne peut pas non plus l'expliquer [celui qui est pris de passion amoureuse]. Comme un homme qui a pris une ophtalmie à un autre, il ne peut en dire la cause, et il oublie qu'il se voit lui-même dans son amoureux, comme dans un miroir. En la présence de l'autre, il cesse comme celui-ci de souffrir, en son absence, il éprouve les mêmes regrets, et il est regretté de la même façon: il éprouve un "contre-amour", image réfléchie de l'amour."

IDEE SECUNDUM PLATONEM IN DIVINA MENTE SUNT

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Plato noster in *Timeo* Timeum Pythagoricum imitans atque comprobans, mundum a Deo genitum asserit eiusque generationis causam
 5 triplicem introducit: efficientem, finem atque exemplar. Vult enim mundum a potentia Dei, bonitatis sue gratia, ad divine sapientie exemplar effectum fuisse, et, quemadmodum in architecto universi edificii eiusque partium exemplaria sunt, sic in divina quadam intelligentia supra mundum esse universi mundi huius eiusque partium
 10 exemplaria. Mundumque illum intelligibilem nominat et eternum, hunc vero temporalem atque sensibilem, exemplaria huius in illo vocat ideas, similitudines illius in hoc imagines atque umbras.

Quamobrem invidios quosdam ridere et licet et libet, qui Platonem vulgo tam inepte predicant quam inique, ideas rationesque
 15 rerum universales posuisse tum a corporibus tum a divina intelligentia tum a se invicem separatas et tanquam nubeculas quasdam per aerem dispersas a vento.

Sed quoniam plurima contra illos adduximus in iis libris quos apud te in agro Regnano composuimus, sufficiat nunc testimonia
 20 solum ex *Timeo* Platonis adducere: «Primum consideremus» – in-

3-10 cf. Guil. de Conchis *Glos. super Plat.* 32 (= pp. 98 sq. Jeauneau); Ioann. Saresberiensis *Policrat.* 7, 5 (= PL CIC, 645 = II, p. 108 Webb) 18-19 Fic. *Theol. Plat.* 11, 1-5 (= *Op.*, pp. 239-258 = II, pp. 91-134 Marcel) 20-39 Plat. *Tim.* 28b-29b (cf. transl. Fic., Venetiis 1491, c. 253vb)

2 s.d. L1 v, s. G1 W, om. cett.

3 noster om. R

Selon Platon, les idées sont dans l'esprit divin

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Notre Platon, imitant et approuvant dans le *Timée*, Timée le Pythagoricien, affirme que le monde fut engendré par Dieu et introduit la triple cause de sa création, efficiente, finale, et exemplaire. Il veut en effet que le monde ait été créé par la puissance divine, par la grâce de sa bonté, et sur le modèle de sa divine sagesse, et, de même que chez l'architecte il y a des modèles de l'ensemble de sa construction comme de ses parties⁹⁷, ainsi y a-t-il dans une certaine intelligence divine dominant le monde des modèles de l'ensemble du monde et de ses parties. Il nomme ce monde-là intelligible et éternel, et celui-ci de fait, temporaire et sensible, et appelle les modèles du sensible dans l'éternel, idées, et les ressemblances de l'éternel dans le sensible, reflets et ombres. C'est pourquoi nous pouvons rire et nous réjouir de rire de certains jaloux qui proclament, aussi sottement qu'injustement, que Platon avait communément établi les idées et les raisons universelles des choses comme étant séparées des corps et de l'intelligence divine, et les unes des autres entre elles, pareilles aux petits nuages que le vent disperse à travers les airs. Mais puisque nous avons déjà multiplié les preuves contre eux dans ces livres que nous avons composés chez toi, dans ta campagne de Regnano, qu'il suffise pour l'instant d'alléguer les témoignages tirés uniquement du *Timée* de Platon : "Considérons tout d'abord, dit-il,

⁹⁷ Cf. *Ennéades* de Plotin, I, 2,1, traduction d'E. Bréhier, éd. C. U. F., Paris, 1924-1938. et aussi, *Commento de Pic* de la Mirandole, II, 6. "Toute cause qui opère par art ou intelligence a d'abord en elle la forme de ce qu'elle veut produire, comme un architecte a dans son esprit la forme de l'édifice qu'il veut fabriquer, et d'après ce modèle, produit et compose son oeuvre. Cette forme est nommée idée par les platoniciens et exemplaire, et ils veulent que la forme de l'édifice que l'artiste a dans l'esprit soit plus parfaite et plus authentique que la réalisation de l'art dans la matière appropriée, pierre, bois, ou quoi que ce soit. Le premier être est appelé idéal ou intelligible, l'autre matériel ou sensible." (Cf. saint Thomas d'Aquin, in *Summa theologiae*, L, qu.1, art.6, où il traite de l'architecte qui "définit la forme d'un édifice sans manipuler directement la matière").

quit – « quod in questione de universo ante omnia solet investigari, utrum semper fuerit universum hoc sine ullo generationis principio, an genitum sit ab aliquo principio sumens exordium. Id profecto cernitur tangiturque et corpus est; omnia vero huiusmodi sensus mo-
 25 vent: que sensus movent opinione per sensum percipiuntur. Hec vero talia esse constat, ut gignantur et genita sint; quicquid autem gignitur ab aliqua causa, necessario gigni asseruimus. Opificem quidem et patrem mundi invenire difficile, et, cum iam inveneris, predicare vulgo impossibile est. Rursus considerandum est utrum mundi faber
 30 sit imitatus exemplar, idne quod unum idem semper et simile est, an id quod genitum dicimus. Atqui si pulcher est mundus et opifex mundi bonus, sempiternum exemplum maluit imitari; sin secus (quod ne dictu quidem fas est) generatum exemplar est pro eterno secutus. Cum vero et mundus omnium genitorum pulcherimus sit et eius
 35 auctor causarum omnium optimus, dubium non est quin sempiternum sit secutus exemplum. Sic igitur generatus ad id est effectus, quod ratione et sapientia sola comprehendi potest et immutabile permanet. Ex quo efficitur ut necesse sit hunc mundum alterius simulacrum esse ».

40 Et paulo post: « Dicamus quam ob causam ille rerum auctor generationem et hoc universum constituit. Bonus erat, bonus autem nulla unquam aliqua de re invidia tangitur. Ergo cum livor ab eo alienissimus esset, omnia sibi quantum fieri poterant similima fieri voluit. Siquis hanc gignendi mundi causam precipuam a prudentibus viris
 45 acceperit, rectissime profecto accipiet ».

Et post pauca: « Dicendum est hunc mundum animal esse idque intelligens revera divina providentia constitutum. Hoc posito, quod sequitur videamus. Ad cuius animalis similitudinem Deus mundum constituit? Uni cuidam proprieque animalium speciei similem fecisse

40-45 Plat. *Tim.* 29d-30a (cf. transl. Fic., Venetiis 1491, c. 253vb) 46-67 Plat. *Tim.* 30b-31b (cf. transl. Fic., Venetiis 1491, c. 254ra)

22 fuerit semper N2 28 mundi et patrem L3 est post difficile add. W 31-33 Nota hic quod opifex mundi est summus Deus rubro in mg. add. L2 L4 N1 V, nigro v 43 similia G1 N1 V

ce qui doit être examiné avant toute chose dans la question à propos de l'univers; à savoir si cet univers a toujours existé, sans aucun principe de création, ou s'il a été engendré en tirant son origine de quelque principe. On peut assurément le voir, le toucher, et c'est un corps ; quant à toutes les choses de cette espèce, elles affectent les sens ; celles-ci, affectant les sens, sont perçues par le sens commun. C'est bien la vérité que de telles choses existent, qu'elles sont en devenir et ont été engendrées. Or nous affirmons que toute chose engendrée a été nécessairement engendrée par une autre cause. Il est difficile, il est vrai, de trouver celui qui est le créateur et le père du monde, et une fois trouvé, il est impossible de le faire connaître au peuple. Revenons en arrière pour examiner lequel de ces deux modèles l'artisan du monde a imité : est-ce celui-ci qui est semblable, toujours le même et unique, ou celui qui a été engendré. Eh bien si le monde est beau, et le créateur du monde bon, il a préféré suivre un modèle éternel ; dans le cas contraire (ce qu'il serait sacrilège de dire) il aurait suivi un modèle fini au lieu de l'éternel. Et puisque à coup sûr, le monde est la plus belle de toutes les choses créées, et son auteur la meilleure de toutes les causes, il n'y a pas de doute qu'il ait suivi l'exemple éternel. Ainsi donc, il a été engendré et réalisé selon ce modèle, qui peut être compris par la raison et la sagesse seule et demeure immuable. De cela résulte que ce monde doit obligatoirement être la copie de l'autre."

Et peu après : "Disons pour quelle raison le grand auteur de toutes choses a décidé de la création et de cet univers. Il était bon; or celui qui est bon n'est jamais tenté par aucune sorte d'envie pour quoi que ce soit. Donc, puisque la jalousie lui était si étrangère, il voulut faire toutes choses aussi semblables à lui que possible. Si quelqu'un accepte cette cause originelle du devenir du monde selon des hommes avisés, assurément c'est à très juste titre qu'il l'acceptera."

Et après quelques mots : "Il doit être dit aussi que ce monde est un être vivant véritablement intelligent, créé par la divine providence. Ceci posé, voyons ce qui s'ensuit. À la ressemblance de quel animal Dieu a-t-il créé le monde? Nous ne pensons pas qu'il l'ait fait semblable à une certaine espèce particulière d'animal.

50 non arbitramur. Nam si imperfecto animali similis esset factus, pul-
 cher certe non esset; immo vero illius animalis eum similitimum esse
 ducimus, cuius animalia cetera et singulatim et generatim partes sunt,
 illud siquidem viventia omnia que sola mente percipiuntur in se
 ipso complectitur, quemadmodum mundus hic nos et cetera que
 55 cernuntur animalia continet. Volens itaque Deus omnium que in-
 telligi possunt pulcherimo et undique absoluto mundum hunc simili-
 mum reddere, animal unum ipsum effecit aspectui subiectum, anima-
 lia cuncta nature sue convenientia intra suum limitem continens.
 Rectene mundum unum diximus, an rectius plures innumerabilesve
 60 dici oportuit? Unum profecto, quandoquidem ad unius similitudi-
 nem est formatus. Quod enim viventia omnia quecunque intelligun-
 tur continet, socium alterum habere non potest: rursus enim aliud
 animal quod hec duo contineret esse oporteret, cuius duo hec partes
 essent, nec illorum, sed tertii huius mundus iste simulacrum rectius
 65 diceretur. Ut igitur hic mundus esset animali absoluto similitimus,
 ex eo quod solus atque unus esset, iccirco neque duo neque innumera-
 biles procreati sunt, sed unus mundus unigeniusque factus est et erit ».

Sed audi Timeum Pythagoricum, qui Platonis magister extitit
 similibusque verbis ideas collocavit in Deo: « Mundus » -inquit- « est
 70 eorum que genita sunt optimus, quoniam ab optimo auctore est
 illo genitus qui respicit non in manu facta exemplaria, sed in ideam
 intelligibilemque substantiam, ad quam quidem, quod factum est,
 examussum atque perfecte pulcherimum et inemendabile fit. Perfectus
 vero est semper secundum sensibilia, quoniam illud ipsius exemplar,
 75 quod omnia in se continet intelligibilia animalia, nihil exterius aliud
 reliquit, cum sit terminus intelligibilium absolutissimus, quemadmo-
 dum hic mundus est sensibilibus ». Hec ille.

Audivimus ideas omnium esse in quodam exemplari vivente eter-
 noque, quod sit intelligibilium omnium prestantissimum et ita undi-

68-77 Tim. Locr. 94d-95a (ex transl. Gregorii Tiphernatis; cf. e.g. Vat. lat. 4037, c. 126v)

60-61 Nota quod mundi exemplar est Deus summus rubro in mg. add. L2 L4 N1 V. nigro v

Car s'il avait été fait à l'image d'un animal imparfait, il ne serait certainement pas beau; mais bien plus, nous déduisons que celui des animaux auquel il ressemble le plus, c'est celui dont les autres animaux pris individuellement ou par genres, sont des parties, puisqu'il⁹⁸ recèle en lui-même toutes les choses vivantes qui ne peuvent être perçues que par l'esprit, de même que ce monde nous contient ainsi que les autres animaux qui peuvent être distingués par les sens. C'est pourquoi Dieu, voulant que ce monde ressemble le plus possible à la plus belle et à la plus parfaite de toutes les choses perceptibles a produit un seul et même être vivant⁹⁹ soumis à son regard, contenant à l'intérieur de ses limites l'ensemble des animaux qui lui sont apparentés. Est-ce que nous ne disons pas avec raison que le monde est unique, et ne faudrait-il pas dire avec encore plus de raison, qu'il y en a plusieurs, ou même, d'innombrables? Assurément, il n'y en a qu'un seul, puisqu'il a été formé à la ressemblance d'un seul. Il contient de fait tous les animaux qui peuvent être appréhendés : il ne peut avoir de double ; car il faudrait alors qu'il existe encore un autre être vivant qui contiendrait ces deux-ci, dont ils seraient deux parties, et on ne dirait pas que notre monde serait la copie des deux premiers, mais plus justement, de ce troisième. Et donc, afin que ce monde soit très semblable à l'animal parfait dans son unité, ce ne sont, à partir d'un seul et unique, ni deux, ni d'innombrables mondes qui ont été créés, mais un seul de son espèce qui a été réalisé et restera unique."

Mais écoute Timée le pythagoricien, qui, maître de Platon, s'illustra, et situa les idées en Dieu en ces termes : "Le monde, dit-il, est le meilleur des êtres ayant été créés puisqu'il a été créé par ce très grand et excellent créateur qui ne s'intéresse pas aux modèles fait à la main, mais à l'idée et à la substance intelligible, selon laquelle, du reste, ce qui a été créé l'a été régulièrement et parfaitement, beau et sans défaut . Au vrai, il est toujours parfait conformément aux choses sensibles, puisque celui-ci est son propre modèle, qui renferme en lui tous les êtres vivants intelligibles, et ne laisse rien d'autre à l'extérieur, puisqu'il est la limite la plus absolue des choses intelligibles, de même que ce monde l'est des choses sensibles". Voilà ce qu'il dit.

Nous avons entendu que les idées de toutes choses existent dans un certain modèle vivant et éternel, qui serait le plus remarquable de toutes les choses intelligibles et,

⁹⁸ Le monde intelligible et éternel.

⁹⁹ L'ensemble du monde terrestre.

80 que absolutum, ut nihil intelligibilium sit extra ipsum. Hoc autem
 nihil aliud potest esse quam Deus. Sed quid illo clarius? Plato cum
 dixisset Deum omnia sensibilia ad similitudinem intelligibilium ef-
 fecisse, subiunxit eum omnia sui ipsius fecisse similia, quasi idem
 exemplar sit atque Deus. Quoniam vero quot sunt in hoc mundo
 85 rerum species creatarum, tot saltem in Deo sunt idee, id est rationes
 intelligibiles per quas cuncta creantur, atque create species, quia sunt
 in materia per se non vivente, vel non vivunt vel vix vivunt; idee
 vero, quia sunt in Deo per se vivente, vivunt. Ideo Plato in eodem
 libro inquit: « Quot et quales mens ideas in ipso vivente inspicit,
 90 totidem et tales in hoc mundo species secum cogitavit effingere ».

Hoc, Iohannes, sensit Plato, ut audis; hoc senserunt antecessores
 successoresque Platonis. Crede Marsilio: qui sentit aliter a veritate
 dissentit.

81-84 Plat. *Tim.* 29e 88-90 Plat. *Tim.* 39e (cf. transl. Fic., Venetiis 1491, c. 255ra,
 et Cic. *Tim.* 34)

93 vale post dissentit add. G1 V

ainsi, absolu à tous égards, de telle sorte qu'il n'existerait rien d'intelligible en dehors de lui-même. Or ce modèle ne peut être autre chose que Dieu. Mais qu'y a-t-il de plus clair que lui? Platon, alors qu'il disait que Dieu avait réalisé toutes les choses sensibles à la ressemblance des choses intelligibles, ajouta qu'il les avait toutes faites à sa propre ressemblance, comme si le modèle et Dieu étaient pour ainsi dire identiques. Puisque, de fait, il y a au moins autant d'espèces de choses créées dans ce monde qu'il y a d'idées en Dieu, c'est-à-dire, de raisons intelligibles par lesquelles toutes sont créées; et les êtres créés, parce qu'ils sont incarnés et non vivants en eux-mêmes, soit ne vivent pas, soit vivent à peine; quant aux idées, parce qu'elles sont en Dieu, vivant en lui-même, elles vivent. Plus encore, Platon dans ce même livre dit: "L'esprit a pensé reproduire autant d'espèces dans ce monde en se référant à lui-même, qu'il a observé d'idées en lui-même vivant".

Voici, Giovanni, ce que Platon postule, comme tu l'entends; ses prédécesseurs et ceux qui l'ont suivi l'ont postulé aussi. Crois Marsile: qui postule autre chose s'éloigne de la vérité.

CAUSA PECCANDI, SPES, REMEDIUM

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Cur animi, cum divini sint, tam prophane vivunt? Quia domum
regionemque habitant prophanam. Alii propter negligentiam vel igno-
5 rantiam delinquent – neque mirum id quidem, quoad in caliginosa
hac mundi fece versamur –; alii propter nimium corporis amorem
– neque id quoque mirum: comes enim est et proles anime –; alii
quia vel immortalitati vel divine clementie diffidunt – quid mirum,
cum in loco mortis malignitatisque vitam ducant –; alii quia vel
10 divine clementie vel crastine emendationi plusquam par est confi-
dunt.

Tum diffidentia tum confidentia nimia, periculosa est: illa vexat,
ista fallit. Summa igitur prudentia est, presenti momento semper uti
quam optime possumus; unicum refugium, Deo se frequentissime
15 commendare; optima spes, cum hec egeris, meminisse non latere
Deum quam duram quamve periculosam nobis provinciam habitan-
dam et administrandam tradiderit. Infinita bonitas finitum longe su-
perat malum, varios instituit sive castigationis sive penarum gradus
atque eos quidem ad bonum vel proprium alicuius vel commune;
20 gradus autem premiorum plurimos et uberimos.

2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 9 vel om. L3 20 vale post uberimos add. B L1
L3 L4

La cause du péché, l'espoir, le remède

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Pourquoi les âmes, alors qu'elles sont divines, vivent de manière si profane? Parce qu'elles habitent une maison profane dans une région profane. Certains sont en faute à cause de leur négligence ou de leur ignorance -et cela n'est certes pas étonnant, tant que l'on vit dans cet obscur résidu du monde- d'autres pour trop aimer leur corps -et cela non plus n'est pas étonnant : car il est le compagnon et l'enfant de l'âme- d'autres encore parce qu'ils n'ont confiance, ni dans l'immortalité, ni dans la clémence divine -quoi d'étonnant, quand ils vivent dans un lieu de mort et de méchanceté ; d'autres parce qu'ils ont confiance plus que de raison dans la clémence divine ou dans le repentir du lendemain .

Le doute et l'excès de confiance sont aussi dangereux l'un que l'autre : celui-là blesse, celui-ci trompe. La plus grande prudence est donc d'user toujours du moment présent du mieux que nous le pouvons ; le seul refuge, c'est de se recommander très souvent à Dieu ; le meilleur espoir, une fois que tu auras fait cela, est de se rappeler qu'il n'échappe pas à Dieu combien cette province qu'il nous a remise pour que nous y habitons et l'administrions, est dure et dangereuse. L'infinie bonté dépasse de beaucoup un mal défini, et il a établi des degrés différents aussi bien dans les châtements que dans les peines, et cela pour le bien propre de chacun et pour le bien commun ; quant aux degrés de récompense, ils sont nombreux et abondants.

QUOS DEUS CONIUNXIT MORIBUS CONIUNGET FELICITATE

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Heri in agro Novolano sacra divi Christophori et Iacobi solemnia
 instauravimus. « Sacra » dixi, Iohannes, duntaxat; « festa » certe ad-
 5 didissem, si tu affuisses, sine quo nihil mihi festum. Vidè igitur quan-
 tum Marsilio tuo carus sis, cui ne celestia quidem, si dicere fas est,
 absque te cara sint. Et merito: nam qui Iacobum Christophorumque
 coniunxit in sacris, idem Marsilium et Iohannem coniunxit in vita;
 idem quoque, aut certe quam similimus, preest utrisque genius. Statuit
 10 nos, arbitror, Deus in terra eadem voluntate moribusque similibus,
 in celo sub eadem idea paribusque felicitatis gradibus vivere.

Vale nostre navigationis Achates ac portus denique condimentum.

9 cf. ep. 129, 33-34

[Laur. 4, om. W; praeter tit. et inscr. in mg. rubro exh. N2]

2 s.d. v, s. G1 L1, om. cett. 8 Iohannem et Marsilium L2

Lettre 44

Ceux que Dieu a unis dans les habitudes de vie, il les unira dans le bonheur

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Hier, dans la campagne de Novolano, nous célébrâmes le jour saint des divins Christophe et Jacques. J'ai seulement dit "saint", Giovanni; j'aurais certainement ajouté "de fête" si tu avais été là, toi, sans qui rien ne peut être festif pour moi. Vois donc combien tu es cher à ton Marsile, à qui, s'il n'est pas sacrilège de parler ainsi, même les choses célestes ne sont pas chères, si c'est loin de toi. Et avec raison : car celui qui a uni Jacques et Christophe dans de saintes célébrations a uni de même Marsile et Giovanni dans la vie; un même génie, ou certainement un très semblable, nous guide l'un et l'autre. Dieu a décidé, je crois, que nous vivrions sur terre avec une même volonté et de mêmes habitudes de vie, et dans le ciel, sous la même idée et dans des degrés égaux de bonheur.

Adieu, Achates de notre navigation, notre port enfin, et notre épice.

PRESTANTIOR EST LEGUM CONDITOR QUAM SOPHISTA

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Mirabantur Greci quondam in Carneade vim dicendi, memoriam et acumen; laudant, ut ais, familiares tui eadem in Iohanne Guidio, 5 eumque, ob similitudinem quandam, Carneadem sepe cognominant. Tu autem hunc ob legum inventionem Lycurgi vocas imitatore; queris preterea quenam prestantior laus sit, Carneadisne an Lycurgi similem esse.

Carneades disputando lites introduxit, Lycurgus vero dissolvit; 10 Carneadis argutie sepius inutiles quam utiles, utiles autem paucis, raro, alicubi, Lycurgi disciplina semper utilis, ubique et omnibus necessaria; denique, quanto satius est bene vivere quam bene loqui et felicem esse quam videri, tanto Lycurgi quam Carneadis facultas prestantior est. Sed accipe ab Herodoto quanta conditoris legum excel- 15 lencia sit; is enim scribit, cum primum Lycurgus Apollinis templum ingrederetur, hos versus Pythiam effudisse:

20 Ethereo dilecte Iovi cunctisque, Lycurge,
 celicolis, qui nostra venis ad pingua templa,
 ambigo quem potius te nunc hominemve deumve
 vaticiner; divum potius te spero, Lycurge.

14-19 Herod, 1, 65, 3 (cf. transl. Matthiae Palmerii, e.g. in Laur. 'Acquisti e Doni' 130, cc. 16v-17r, et L. Vallae, Venetiis 1474, s. chart. n.)

2 s.d. v, s. G1 L1, om. celt. 3 et ante memoriam eras. N1, exh. V 4 Guidio in ras. L4*, in sp. vac. N1* V (ut vid.), om. L3 9 in ante disputando add. N2 13 felices B N2

Le fondateur de lois l'emporte sur le sophiste

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Les Grecs autrefois admiraient chez Carnéade¹⁰⁰ la puissance de la parole, la mémoire et la pointe ; et tes amis louent, comme tu le dis, la même chose chez Giovanni Guidi¹⁰¹, et l'appellent souvent, à cause de cette sorte de similitude, Carnéade. Quant à toi, tu le nommes imitateur de Lycurgue, parce qu'il a inventé des lois ; tu demandes en outre quelle est le plus grand éloge, d'être semblable à Carnéade ou à Lycurgue.

Carnéade introduisit des différends par son discours, Lycurgue, au contraire, y mit fin ; les subtilités de Carnéade étaient plus souvent inutiles qu'utiles et utiles à peu, rarement, en peu d'endroits ; l'enseignement de Lycurgue était toujours utile et nécessaire à tous, en tous lieux ; enfin, autant il est préférable de bien vivre que de bien parler, et d'être heureux que de sembler l'être, autant les capacités de Lycurgue l'emportent sur celles de Carnéade. Mais apprends d'Hérodote quelle était l'excellence du fondateur de lois ; il écrivit en effet que lorsque Lycurgue entra dans le temple d'Apollon pour la première fois, la Pythie proféra ces vers :

Ethereo dilecte Iovi cunctisque, Lycurge,
celicolis, qui nostra venis ad pingua templa,
ambigo quem potius te nunc hominemve deumve
vaticiner; divum potius te spero, Lycurge.¹⁰²

¹⁰⁰ Carnéade (215-129), philosophe grec fondateur de la Nouvelle Académie, disciple et successeur d'Arcésilas, on le considère comme le représentant le plus important de la philosophie probabiliste. Il discutait tout, et parfois son propre discours. Voir Cicéron, *De oratore*, III, 21, 80.

¹⁰¹ Giovanni di Bartolomeo Guidi, homme de loi et notaire de la Seigneurie (Cosenza, p.1736).

¹⁰² "Tu es venu, ô Lycurgue, à mon opulente demeure,
cher à Zeus, et aux autres habitants des demeures olympiennes.
j'hésite si je proclamerai que tu es un dieu ou un homme ;
Mais, je te crois plutôt un dieu, ô Lycurgue"
(Hérodote, 1,65, 3; traduction de Ph. E. Legrand, C. U. F., Paris, 1932-1954).

Lege hanc epistolam Priori Pandolfino familiari nostro; novi hominis ingenium, scio hec eum confirmaturum.

Vale et in Iohannis Guidii benivolentia persevera.

22 eum hec L3 23 Guidii in ras. L4*, in sp. vac. N1* V, om. L3

Lis cette lettre à notre ami le prieur Pandolfino¹⁰³ ; j'ai appris à connaître son caractère, je sais qu'il confirmera ces paroles.

Adieu, et demeure dans la bienveillance de Giovanni Guidi.¹⁰⁴

¹⁰³ Pier Filippo Pandolfino, auteur du *Protesto*, 12 Juillet 1475, dans lequel il évoque l'image d'Hermès "Pontifex Maximus Egyptiae" qui acquérait, dans son appareil "sacerdotal", une autorité officielle en lieu et place d'Aristote et de saint Thomas. (*Marsile Ficin et l'Art*, A. Chastel, p.158).

¹⁰⁴ NB: ou "demeure dans la bienveillance à l'égard de Giovanni Guidi". Je n'ai trouvé aucune indication concernant les rapports des deux hommes, mais il semble que Guidi soit un personnage important et d'une certaine autorité. Aussi est-ce probablement plutôt Cavalcanti qui semble devoir s'assurer de sa protection.

LEGITIMUS AMORIS TERMINUS EST CONSUETUDO

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Interrogas que me potissimum causa induxerit, ut amatorias epistolas nonnullas excogitarem. Sunt, Iohannes, quam plurimi qui de
 5 rebus amatoriis loquentes scribentesve ab amoris lege procul aberrant. Error autem huiusmodi tam noxius est quam utilis est recta dilectio; tam etiam multiplex quam multi sunt qui amant. Omnes vero homines amant; homines dixi, Iohannes: nam qui non diligit hominem non est homo. Ergo non solum in libro quem *De amore* composui,
 10 verum etiam in epistolis meis prefixi amantibus terminum quem usque progrediantur; quem qui transgreditur, cum sui ipsius verus hostis sit, verus aliorum amicus esse non potest.

Legitimum vero in loquendo scribendove terminum solus ille servabit qui prius in cogitando servaverit; servabit autem in cogitando
 15 qui que vera pulchritudo sit, que non vera quidem, sed vere similitudo cognoverit. Legitimus amandi terminus est consuetudo; hec tribus constat: cogitatione, aspectu atque auditu. Nempe, ut philosophi omnes definiunt, amor nihil aliud est quam pulchritudinis desiderium; pulchritudo corporis non in umbra materie sed in luce et gratia forme,
 20 non in tenebrosa mole sed in lucida quadam proportione, non in pigro ineptoque pondere sed in convenienti numero et mensura con-

9 cf. ep. 24, 35 10 cf. e.g. ep. 51 18 cf. Plat. *Symp.* 201a; *Phaedr.* 237d-238c; Plot. 3, 5, 1; Fic. *In Conv.* 2, 9 (= *Op.*, p. 1328 = p. 159 Marcel)

[om. L3 V]

2 s.d. v, s. G1 L1 L2 L4, om. cett.

La limite légitime de l'amour, c'est l'intimité

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti son seul ami, salutations.

Tu me demandes quelle raison m'a principalement poussé à écrire quelques lettres d'amour. Il y a, Giovanni, un bien grand nombre d'hommes qui, parlant et écrivant à propos des choses de l'amour, s'éloignent beaucoup de la loi de l'amour. Or une erreur de ce genre est aussi dommageable que le juste amour est profitable ; et il est aussi divers que sont nombreux ceux qui aiment. En vérité tous les hommes aiment : j'ai dit les hommes, Giovanni : car celui qui n'aime pas un homme n'est pas un homme. Ainsi, non seulement dans le livre *De l'Amour* que j'ai composé, mais également dans mes lettres, j'ai fixé la limite jusqu'à laquelle il est permis aux amants de s'avancer ; telle que celui qui la franchit, puisqu'il est son véritable et propre ennemi, ne peut être le véritable ami des autres.

Celui qui se maintiendra vraiment en paroles et par écrit dans la juste limite, c'est celui qui s'y sera d'abord maintenu en pensée ; et s'y maintiendra en pensée celui qui aura appris à reconnaître quelle est la vraie beauté, et laquelle n'est en fait pas vraie, mais l'image ressemblante de la vraie. La juste limite de l'amour est l'intimité, laquelle consiste en ces trois choses : la pensée, la vue, et l'ouïe. Et c'est un fait, n'est-ce pas, que, ainsi que tous les philosophes le définissent, l'amour n'est rien d'autre que le désir de la beauté ; la beauté du corps réside non dans l'ombre de sa matière, mais dans la lumière et la grâce de sa forme, non dans sa masse ténébreuse mais dans une certaine proportion manifeste, non dans son poids paresseux et gauche mais dans son ordre harmonieux et sa mesure ;

sistit; lucem vero ipsam, gratiam, proportionem, numerum et mensuram, cogitatione, aspectu, auditu duntaxat attingimus. Hucusque igitur se extendit verus veri amantis affectus; appetitus autem sensuum reliquorum, cum ad materiam, molem, pondus deformitatemque forme amorive contrariam rapiat, non amor est, sed pruritus quidam ineptus et onerosus nimiumque deformis.

25
30
Sed quid ego tandiu Socratis et Platonis nostri more vulgo potius quam mihi consulo? Forte quanto magis conabor ne vulgus turpiter amet, tanto magis insanum ingratumque vulgus suspicabitur me nimis amare, quod etiam divinis illis heroibus Socrati et Platoni, nostris ducibus, dicitur contigisse. Ergo de his hactenus satis superque sit dictum.

Vale.

26-27 pruritus-onerosus ex libido quedam inepta et onerosa *al. m. NI*

quant à cette même lumière, grâce, proportion, harmonie et mesure, nous l'atteignons seulement par la pensée, la vue, et l'ouïe. Et c'est donc jusque-là que s'étend la véritable affection du véritable amant ; quant à l'appétit des autres sens, quand il nous entraîne vers la matière, la masse, le poids et la difformité contraire à la beauté ou à l'amour, ce n'est pas de l'amour, mais une certaine démangeaison inepte, pesante, et par trop avilissante.

Mais pourquoi, selon notre Socrate et notre Platon, est-ce que je m'occupe aussi longtemps des mœurs du commun plutôt que de moi ? Peut-être plus j'essaierai de faire en sorte que le commun n'aime pas d'une manière hideuse, plus le commun insensé et ingrat me soupçonnera de trop aimer, ce qui, dit-on encore, est arrivé à ces divins héros, Socrate et Platon, nos maîtres. C'est donc assez, et même plus qu'assez pour aujourd'hui à ce propos.

Adieu

MEDICINA CORPUS, MUSICA SPIRITUM, THEOLOGIA ANIMUM CURAT

Marsilius Ficinus Francisco Musano Esiensi s. d.

Cum primum tertiana nota medicinis nostris expulsa una cum
 Iohanne Aurelio Academiam nostram tanquam medicum tuum saluta-
 5 visses, cithare sonum cantumque hymnorum postulasti a nobis et
 impetrasti, deinde multa sparsim in nostra illa *Theologia* legisti. Noli,
 Francisce, mirari quod medicinam lyramque cum theologie studiis
 misceamus. Meminisse debes, cum philosophie sis deditus, naturam
 in nobis corpus et spiritum cum anima coniunxisse. Corpus qui-
 10 dem remediis medicine curatur; spiritus autem, qui aereus sanguinis
 vapor est et quasi quidam anime corporisque nodus, aereis quoque
 odoribus sonisque et cantibus temperatur et alitur; animus denique,
 tanquam divinus, divinis theologie mysteriis expiatur. Apud naturam
 unum quiddam est ex anima et corpore spirituque compositum; apud
 15 Egyptios sacerdotes una eademque facultas erat pharmacis, fidibus,
 mysteriis occupata. Utinam hanc naturalem et Egyptiam facultatem
 tam feliciter assequamur quam obnixè libenterque sectamur! Sed
 de his in presentia satis.

Iussisti heri ut proverbium illud meum Academie parietibus un-
 20 dique inscriptum tibi transcriberem. Accipe: « A bono in bonum

6 cf. ep. 39, 35 20-21 cf. Ps. Dionys. *Div. nom.* 4, 14 (= PG III, 712 sq. =
Dionysiaca I, pp. 222-224)

[om. L3 V]

2 Esiensi in ras. L4, cesiensi B N1 N2, asiensi G1, om. W s.d. L1 L2 v, s. G1.
 om. cett. 9 et ante corpus (pr.) add. N2 11 corporisque: et corporis W 15
 fidibusque W

Lettre 47

La médecine soigne le corps, la musique l'esprit, la théologie l'âme

Marsile Ficin à Francesco Musani de Jesi¹⁰⁵, salutations.

Dés que ta fièvre tierce fut diagnostiquée et réduite par nos médications, tu vins, en compagnie de Giovanni Aurelio¹⁰⁶, saluer notre Académie comme ton médecin ; tu demandas, et obtins de nous, le son de la cithare et le chant d'hymnes, puis tu lus beaucoup de choses, ça et là, dans notre *Théologie*. Ne t'étonne pas, Francesco, que nous mêlions la médecine et la lyre avec les études de théologie. Tu dois te rappeler, puisque tu t'es dédié à la philosophie, que la nature a uni en nous le corps et l'esprit avec l'âme. Certes le corps est soigné par les remèdes de la médecine ; quant à l'esprit, qui est la vapeur aérienne du sang, et presque une sorte de lien entre l'âme et le corps, il est apaisé et nourri aussi par les odeurs et les sons aériens, ainsi que les chants ; l'âme enfin, si divine, s'apaise par les divins mystères de la théologie. Dans la nature, un seul être est composé d'une âme, d'un corps et d'un esprit ; chez les prêtres Égyptiens on consacrait aux potions, aux lyres et aux mystères un seul et même intérêt. Pussions-nous parvenir avec autant de succès à cet intérêt naturel et Égyptien, que nous nous y appliquons, persévérant avec plaisir ! Mais c'est assez sur ce sujet à présent.

Tu as demandé hier que je te transcrive ce proverbe à moi qui est inscrit tout autour des murs de l'Académie.

Reçois-le : "Par le bien, toutes choses sont orientées vers le bien. Sois heureux dans le présent.

¹⁰⁵ Il n'existe aucune information disponible sur Francesco Musani da Jesi.

¹⁰⁶ Giovanni Aurelio Augurelli (c.1456-1524), de Rimini. Poète et homme de lettres, il envoya ses vers à Ficin, qui les chanta accompagné de sa lyre. Il était également l'ami de Bernardo Bembo et Politien. Aldo Manuzio édita ses poèmes en 1505 ; il écrivit un poème allégorique sur l'alchimie. (Della Torre, pp.818-19; Sup.Fic. II, p.336; Diz. Bio. Ital., vol. 4, pp.578-81; Cosenza, pp.331-3).

omnia diriguntur. Letus in presens. Neque censum acstimes, neque appetas dignitatem. Fuge excessum, fuge negotia. Letus in presens ».

Vale.

21 et 22 cf. Hor. *Carm.* 2. 16, 25

21 existimes v

Et ne prise pas les richesses, ni ne convoite les honneurs. Fuis l'excès, fuis le commerce. Sois heureux dans le présent."¹⁰⁷

Adieu.

¹⁰⁷ *Odes d'Horace*, 2.16, 25, traduction de F. Villeneuve, éd. C. U. F., Paris, 1927.

"Laetus in praesens quod ultra est
oderit curare et amara lento
temperet risu: nihil est ab omni
parte beatum."

("Que l'âme, contente pour le présent, ait en haine l'inquiétude de ce qui vient ensuite et qu'elle adoucisse d'un tranquille sourire les amertumes de la vie: il n'est rien dont le bonheur soit accompli en tout point").

NEQUE AMOR SINE RELIGIONE NEQUE RELIGIO SINE AMORE LAUDATUR

Marsilius Ficinus Philippo Contronio Lucensi s. d.

Mitto ad te « amorem » quem promiseram; mitto etiam « religio-
nem », ut agnoscas et « amorem » meum religiosum esse et « reli-
5 gionem » amatoriam. Sane ita natura comparatum est, ut neque amor
honestus sit nisi religiosus, neque religio vera nisi amore suscepta.

Salutat te Angelus Manettus, Ioannoctii oratoris filius, paterne
virtutis heres.

3-5 alludunt ad Fic. *In Conv.* (= *Op.*, pp. 1320-1363; ed. Marcel) et *Christ. relig.* (= *Op.*, pp. 1-77)

[om. L3 V; in N1 bis invenitur: in c. 124v scr. Ficinus (= N1*), in c. 126r scr. aman.]
1 laudatur post religione add. N2 2 Florentinus post Ficinus add. L2 L4 s.d.
L1 v, s. G1 L2 L4 8 vale post heres add. R

Lettre 48

L'amour ne peut être loué sans religion, ni la religion sans amour

Marsile Ficin à Filippo Contronio di Luca¹⁰⁸, salutations.

Je t'envoie "l'amour" que je t'avais promis ; je t'envoie aussi "la religion", afin que tu te rendes comptes que "l'amour" est pour moi religieux, et que "la religion" m'est d'amour. Assurément la nature est ainsi faite qu'il n'y a pas d'amour qui mérite ce nom sans religion, ni vraie religion défendue sans amour.

Angelo Manetti¹⁰⁹, fils de l'orateur Giannozzo, et héritier de la vertu de son père te salue.

¹⁰⁸ Il n'existe aucune information disponible sur Filippo Contronio di Luca.

¹⁰⁹ Fils du célèbre historien et savant hébreux Giannozzo. Enfant, il savait déjà parler et écrire le latin, le grec et l'hébreux. Il possédait de nombreux manuscrits et était un ami de Laurent de Médicis. (Vespasiano, pp.305-310; Cosenza, p.2109.)

DE TOLERANDA INIURIA

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Ais quendam familiarium tuorum a petulantibus quibusdam contumelia et iniuria nuper affectum fuisse.

- 5 Qui facit iniuriam, Iohannes, sibi ipsi facit: animum enim perturbat et nota mali habitus inficit, subit infamiam, odium, periculum et incommoda. Qui accipit iniuriam non ab inferente sed a se ipso accipit: non enim offenditur animus ipse rationalis, qui homo ipse est, nisi iniuriam illam esse sibi malam existimaverit. Existimatio
10 huiusmodi in nostro arbitrio posita est; cum igitur nemo nisi a se ipso ledatur, nemo de alio quam de se ipso debet conqueri; cogitet ergo, qui queritur, non quomodo alium, sed quomodo se ipsum puniat, hoc est castiget et corrigat. Vidistine unquam catulos quosdam, qui lapidem mordent in eos coniectum, etiam si ab eo percussi non
15 fuerint? Hi, cum a lapide lesi non fuerint, morsu dentes suos ledunt. Idem faciunt homines imprudentes: illi enim sepe ab asino calce percussi, asinum, immo se pugno percutiunt. Sane imprudentes iniurias multas opinione sua in se recipiunt, que sua natura quasi pile in iactorem resultare consueverunt.
- 20 Dices forsitan vindictam non desiderare difficile est. Ne dubita: si homines ignoverint, tamen paulo post Deus iustissimus ulciscetur.

8-9 cf. ep. 14, 4-5 13-15 cf. Plat. *Resp.* 469d-e; Otto 322

5 ipse L4 12 queritur *ut vid.* ex leditur V, leditur N1 15 lesi ex percussi
N1 sunt ante fuerint exp. N1 21 iustissimus om. L3

Lettre 49

Sur l'injustice qu'il faut tolérer

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Tu dis que l'un de tes proches s'est tout récemment senti affecté par les injures et l'offense de quelques impudents.

Celui qui est injuste, Giovanni, l'est avec lui-même : car il trouble l'âme et y insinue les marques d'un penchant au mal ; il subit l'infamie, la haine, les épreuves, et les préjudices. Celui qui reçoit l'injustice la reçoit de lui-même, pas de l'offenseur : car l'âme rationnelle elle-même, qui est l'homme même, n'est pas offensée, sinon parce qu'elle aura estimé que cette injustice lui est préjudiciable. L'estimation repose d'une certaine façon dans notre jugement ; puisque, donc, personne n'est outragé, si ce n'est par lui-même, personne ne doit se plaindre d'un autre, mais plutôt de lui-même ; qu'il réfléchisse donc, celui qui se plaint, non aux moyens de punir l'autre, mais de se punir lui-même, c'est-à-dire, de se contenir et de se corriger. N'as-tu jamais vu ces chiots qui mordent la pierre jetée contre eux, même s'ils n'ont pas été frappés par elle?¹¹⁰ Et, alors qu'ils n'auront pas été blessés par la pierre, ils se blesseront les dents en la mordant. Les hommes imprudents font de même : ceux qui sont en effet souvent frappés par le sabot de l'âne frappent l'âne du poing, ou mieux, se frappent du poing eux-mêmes¹¹¹. Les imprudents reçoivent vraiment beaucoup d'injustices à ce qu'ils croient, qui rebondissent habituellement, selon leur nature, comme une balle contre son lanceur.

Tu diras peut-être qu'il est difficile de ne pas désirer la vengeance. Mais n'aie aucun doute : si les hommes pardonnent, peu après cependant, le Dieu très juste punit.

¹¹⁰ Cf. *République* de Platon, 469d-e, traduction de J. Souilhé, éd. C. U. F., Paris, 1926. "N'est-ce pas à tes yeux une vile cupidité de dépouiller un mort ? n'est-ce pas une petitesse d'esprit digne d'une femme de traiter en ennemi un cadavre, alors que l'ennemi s'est envolé, ne laissant là que l'instrument avec lequel il combattait ? Fais-tu quelque différence entre ceux qui font cela et les chiens qui s'en prennent à la pierre qui les a frappés sans toucher celui qui l'a lancée ?"

¹¹¹ Exemple probablement inspiré des fables de Phèdre *L'âne se moquant du sanglier* (I, 29, p.20 éd. C. U. F., Paris, 1924) et surtout *Le Lion devenu vieux* (I, 21, p.15, *idem*), dont La Fontaine s'est à son tour inspiré dans sa fable, d'où est tirée l'expression du français moderne "le coup de pied de l'âne". "Pis qu'un coup, une injure. C'est le coup facile donné par un faible à un ennemi plus fort, que d'autres, ou le destin, ont déjà abattu". (in *Trésors des expressions françaises*, éd. Belin, Paris, 1983).

Quid commodius, quid gloriosius, quam patronum et ultorem suum habere Deum et tantum boni saltem mereri ab illo expectando, quantum iniurius inferre voluit mali, malumque hoc pacto in bonum
 25 convertere? O quam pretiosum bonum est tolerantia! Hanc solam exercuit Socrates Grecorum sapientissimus; hanc pre ceteris virtutibus exercuit Christus, Vite Magister: nam ob hanc pene solam exercendam dicitur ad homines descendisse.

Tam vituperanda impatientia est, quam laudanda est patientia.
 30 Mittamus cetera: impatientia turbat animum, preterita bona delet, presentia inficit, futura impedit. Neque rumori vilis plebecule prestande sunt aures, si invitaverit ad vindictam. Quid plebs? Polypus quidam, id est animal multipes sine capite. Magnanimi est pre magnitudine sua parvifacere que sunt parva; parva sunt et brevissima
 35 temporalia omnia, quorum quod est preteritum non est amplius, quod est futurum nondum est, quod est presens indivisibile est et incipit simul ac desinit. Non est fortis qui succumbit iniuriis, sed qui superat; superat autem qui ita resistit, ut ob earum impetum e suo statu non moveatur.

40 Hec familiari tuo legito; dicito etiam, ut a ratione medelam querat, non expectet a tempore: tempus enim noxius medicus est; quotidie enim expectatione futuri fallit egrotum et antequam veteres expellat dolores, novos adiungit veteribus totque quotidie accumulatur mala, ut fallaci spe vite deducat ad mortem. Vivendum est autem hodie:
 45 qui enim cras vivit nunquam vivit. Si vis hodie vivere, vive Deo, in quo heri et cras nihil aliud sunt quam hodie.

Vale.

XXX Martii 1474.

40-45 cf. Sen. *Dial.* 10, 9, 1 44 cf. ep. 82, 31-32

27 pene om. N2 31 vilis in mg. N1 V 36 est (sec.) om. v 38 ab W im-
 petu W 42 expectatione ex expectatio V, expectatio N1 47 vale om. W 48
 XXX-1474 om. G1 W

Que pourrait-il y avoir de plus commode, de plus glorieux que d'avoir Dieu pour son protecteur et vengeur, et de mériter au moins autant de bien de lui par l'attente, que l'injuste a voulu porter de mal, et convertir de cette façon le mal en bien? Ô quel bien précieux que la tolérance! Socrate, le plus sage parmi les grecs, ne pratiqua que celle-ci ; et le Christ, Maître de la Vie, la pratiqua devant toutes les autres vertus : l'on dit même en effet qu'il descendit parmi les hommes presque à seule fin qu'elle soit pratiquée.

Il faut blâmer l'impatience autant qu'il faut louer la patience. Que nous l'isolions des autres choses : l'impatience trouble l'âme, efface les bonnes choses passées, s'insinue dans le présent, embarrasse le futur. Et les insinuations de la vile populace ne doivent pas gagner les oreilles si elles poussent à la vengeance. Qu'est la populace? Un polype, c'est-à-dire un animal à plusieurs pattes, sans tête. Il est magnanime, dans sa grandeur, de rendre petites les choses qui sont petites ; toutes les choses temporelles sont de peu d'importance et très brèves : ce qui passé n'est plus, ce qui est futur n'est pas encore, ce qui est présent est indivisible et commence en même temps qu'il finit. Il n'est pas fort celui qui succombe aux injustices, mais celui qui en triomphe; or, triomphe celui qui résiste de telle manière que, devant leur poussée, il ne perd pas son sang froid.

Lis cette lettre à ton proche ; et dis-lui bien de chercher un remède par la raison, mais de ne pas l'attendre du temps : le temps en effet est plus nuisible qu'il n'est médecin ; car chaque jour il trompe le malade par son attente du futur, et avant qu'il n'ait expulsé les vieilles douleurs, il en ajoute de nouvelles aux vieilles, et il fait s'accumuler tellement de maux qu'il conduit à la mort dans un espoir trompeur de vie. Or c'est aujourd'hui qu'il faut vivre : car celui qui vit pour le lendemain ne vit jamais. Si tu veux vivre aujourd'hui, vis par Dieu, pour qui hier et demain ne sont rien d'autre qu'aujourd'hui.

Adieu.

Le 30 Mars 1474.

DE CONSTANTIA ADVERSUS FORTUNAM COMPARANDA

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Socrates apud Platonem in eo libro qui *De scientia Theetetus* inscribitur, amicum suum Theodorum geometram ad ictus fortune
 5 fortiter propulsandos non ferreis (ut plerique solent) armis, sed aureis hoc pacto munivit: « Impossibile » -inquit- « est, Theodore, mala penitus extirpare: necessarium est enim bono aliquid semper esse contrarium. Apud superos quidem mala esse non possunt, sed mortalem hanc naturam regionemque inferiorem necessario circumunt. Ideo co-
 10 nandum est hinc illuc quam celerime fugere; fugere autem dicimus se Deo quam similimum pro viribus reddere, similem vero hominem Deo reddunt prudentia, sanctitas atque iustitia ».

Quemadmodum vero divinum hoc Platonis nostri preceptum accipi debeat brevibus audies. Sicut animorum nostrorum qui creator
 15 est idem et gubernator Deus, ita corporum genitor et gubernator est mundus; quoniam vero Dei filius animus, mundi membrum est corpus, animus noster a Deo tanquam a patre providentie legibus clementer et suaviter agitur, corpus autem nostrum a corpore mundi fati viribus tanquam particula quedam a tota sui mole violento quo-

6-12 Plat. *Thaet.* 176a-b (cf. transl. Fic., Venetiis 1491, c. 53vb; cf. App. I, 56-62) 6 sqq. cf. Fic. *Della Fortuna* (*Extr.* = Kristeller, *Supplementum*, II, p. 172 = p. 116 Perosa [*Giovanni Rucellai e il suo Zibaldone*, I, London 1960])

[*Am.* 1 *Laur.* 1 *Laur.* 2 *Nat.* 1 (42-45, hoc aureum-vale) *Rav.* *Vind.* 1]
 1 tit. om. *Am.* 1 *Laur.* 1 *Laur.* 2 *Rav.* *Vind.* 1 2 amico-s.d.: εὖ πράττειν *Am.* 1
Laur. 2, *graec. prave scr.* *Vind.* 1 s.d. *Laur.* 2 *Rav.* L1 v, s. G1, om. cett. 6 o
 ante Theodore add. *Am.* 1 *Laur.* 1 *Laur.* 2 *Rav.* *Vind.* 1 B L1 L2 L3 L4 N1 N2 R V
 W 19 violenti *Am.* 1 *Laur.* 1 *Laur.* 2 *Rav.* *Vind.* 1 B L2 L3 L4 N1 N2 R V W

Lettre 50

De la constance qu'il faut évaluer face au destin

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations

Socrate, dans le livre de Platon intitulé *Théétète au Sujet de la Science*, encourage son ami le géomètre Théodore à repousser énergiquement les coups de la fortune, non pas avec des armes de fer (comme la plupart le font), mais d'or, de cette manière: "Il est impossible Théodore -dit-il- de déraciner totalement les maux : car il faut qu'ils soient ce qui toujours s'oppose au bien. Certes, chez les puissances divines les maux ne peuvent exister, mais ils entourent nécessairement cette nature mortelle, et cette région du bas. Pour cette raison nous devons nous préparer à fuir plus vite celle-ci pour la première; mais aussi, nous disons fuir, pour se rendre autant que possible plus semblable à Dieu, et au vrai, ce sont la prudence, la probité et la justice qui rendent l'homme semblable à Dieu.¹¹² "

Écoute, en quelques mots, comment en vérité ce divin précepte de notre Platon doit être compris. De même que Dieu est le créateur de nos âmes et en est aussi le gouverneur, ainsi l'univers est le géniteur et le gouverneur de nos corps; puisqu'en vérité, l'âme est fille de Dieu, et le corps membre de l'univers, notre âme est mue avec bonté et douceur par Dieu comme par un père, selon les lois de la providence ; quant à notre corps, il est entraîné par le corps universel et les forces du destin, comme une quelconque particule est entraînée par sa masse tout entière dans quelque mouvement violent.

¹¹² Cf. aussi *Énéades* de Plotin, I, 2, 1-7, traduction d'E. Bréhier, C. U. F., Paris, 1924-1938. "Puisque, nécessairement, les maux existent ici-bas et circulent dans cette région du monde, et puisque l'âme veut fuir les maux, il nous faut nous enfuir d'ici. "En quoi consiste cette fuite?" a devenir semblable à dieu dit[Platon]; et nous y arrivons si nous atteignons la justice, la piété accompagnée de la prudence, et, en général, la vertu."

20 dam impetu trahitur. Nec in mentem nostram fati vis penetrat, nisi
 ipsa se sua sponte prius in corpus fato subiectum immerserit. Nemo
 igitur adeo consilio suo viribusque confidat, ut morbos corporis re-
 rumque iacturas devitare omnino posse se speret. Recipiat a corporis
 peste se ipsum animus quisque et in mentem suam se colligat; tunc
 25 enim vim suam fortuna explebit in corpore, in animum non transibit.
 Non pugnabit in cassum vir sapiens contra fatum, sed fugiendo po-
 tius repugnabit. Fugari non possunt adversa sed fugi; igitur « hinc
 illuc », id est ab amore corporis externarumque rerum cura ad animi
 Deique cultum, aufugere, a Platone iubemur, aliter enim mala de-
 30 clinari non possunt. Addit « quam celerime » ob eam arbitror ra-
 tionem, ut a tenera etate segregare a commertio corporis animum
 incipiamus, antequam diuturna eius consuetudine submergatur. Per
 hanc utique fugam Deo similis non immerito redditur animus, quippe
 cum a corporis contagione liber tanquam Deus evadat. Huiusmodi
 35 libertatem virtutibus precipue tribus assequimur: « Prudentia, iustitia,
 sanctitate ». Prudentia quid Deo, quid mundo debeamus agnoscit;
 iustitia quod suum est mundo; sanctitas Deo quod suum est tribuit.
 Itaque vir prudens corpus quidem suum, mundi membrum, mundi
 ipsius revolutioni concedit quocumque contigerit agitandum; animum
 40 autem, Dei filium, a corporis commertio segregat et divine committit
 providentie pro arbitrio gubernandum.

Hoc aureum Platonis nostri preceptum si nos, suavissime mi Iohan-
 nes, sectabimur, per vastum hunc fortune gurgitem celesti flamine
 aspirante securi et incolumes ad portum feliciter navigabimus.

45 Vale.

26-27 cf. Ps. Ptol. *Centil.* 8, cum comm. Haly, Venetiis 1493, c. 107v, et Fic. *Theol.*
Plat. 9, 4 (= *Op.*, p. 210 = II, p. 26 Marcel)

35 et post iustitia add. *Vind.* 1 38 ita B G1 L2 L2 L3 L4 N1 N2 R V W 41 pro
 om. L3 N2 W 43 per om. *Am.* 1 *Laur.* 1 *Laur.* 2 *Rav.* *Vind.* 1 44 feliciter ex
 felicitatis L2 L4, feliciter < felicitatis < feliciter N1 finis post navigabimus add.
Am. 1 45 vale om. *Am.* 1 *Laur.* 1 V W finis post vale add. *Laur.* 2

Et la force du destin ne pénètre pas dans notre esprit, sauf si celui-ci s'est d'abord plongé de son propre chef dans le corps, soumis au destin. Ainsi, personne n'a confiance dans son avis ni dans ses forces, à tel point qu'il espère pouvoir détourner toutes les maladies du corps, ainsi que les dommages. Chaque âme devrait se tenir elle-même à l'écart de la maladie contagieuse du corps et se recueillir dans l'esprit; car alors le sort déversera sa violence dans le corps sans traverser jusqu'à l'âme. Le sage ne combattra pas en vain contre le destin, mais il lui résistera plutôt en fuyant. Les infortunes ne peuvent être chassées, mais on peut les fuir; donc, Platon nous invite à nous sauver "d'ici, vers là-bas", c'est-à-dire loin de l'amour du corps et du souci des choses extérieures, vers le culte de l'âme et de Dieu, car les maux ne peuvent s'esquiver autrement. Il ajoute "aussi vite que possible", pour la raison, je crois, que nous devons commencer depuis le plus jeune âge à isoler le commerce du corps d'avec celui de l'âme, avant qu'elle ne soit submergée par une habitude journalière. De même manière, à travers cette fuite, l'âme est rendue avec justice semblable à Dieu, puisque, délivrée de la contagion du corps, elle s'échappe, elle est comme Dieu¹¹³. Nous atteignons cette liberté principalement par les trois vertus suivantes: "La prudence, la justice, la probité". La prudence reconnaît ce que nous devons à Dieu, et ce que nous devons à l'univers. La justice donne à l'univers ce qui lui revient, et la probité donne à Dieu ce qui lui revient. C'est pourquoi l'homme prudent abandonne de fait son corps, partie de l'univers, à la révolution même de l'univers, quelque soit le mouvement qu'il aura atteint; quant à l'âme, fille de Dieu, elle est isolée du commerce du corps et s'abandonne au gouvernement de la divine providence.

Si nous suivons, mon très cher Giovanni, cette règle en or de notre Platon, nous naviguerons, grâce au souffle d'un vent céleste, à travers ce vaste tourbillon du sort paisiblement et sans danger, avec bonheur, jusqu'au port.

Adieu.

¹¹³ Voir lettres 18 et 41.

AMICITIA ILLA STABILIS QUE A DEO CONFLATUR

Marsilius Ficinus Iohanni Cavalcanti amico unico s. d.

Veram Platonici philosophi amicitiam, optime mi Iohannes, stabilem vite duorum unionem definierunt. Vitam vero nos unam in
5 illis esse duntaxat hominibus arbitramur, qui opere uno ad unum finem tanquam eodem calle ad eundem itineris terminum gradiuntur. Stabilem quoque eorum ita demum fore societatem existimamus, cum non unum solum, verum etiam stabile firmumque id fuerit, quod sibi communi quodam inter se officio sectandum pro-
10 posuerunt.

Verum cum omne hominum studium atque commercium ad id quod bonum putatur semper contendere soleat, bona vero tria esse mortalibus videantur – bona, inquam, animi, corporis et externa –, aut virtus animi ab illis, aut voluptas corporis, aut divitiarum
15 copia queritur. Horum profecto primum illud certum est et perpetuum, duo reliqua caduca sunt atque mortalia. Quamobrem inter

11-21 cf. Arist. *Eth. Nic.* 1094a, 1-3; 1156a, 6-b, 35

[*Am.* 1 *Harl.* *Laur.* 1 *Laur.* 2 *Laur.* 8 (1-63, usque ad plagas im-) *Nat.* 1 *Par.* 1 *Pra. Rav.* *Taur.* 1 *al.* 1]

1-2 amicitia-s.d.: prohemium Marsilii Ficini (*om.* *Nat.* 1) Florentini in Alcinoi et Speusippi (Speusippi et Alcinoi *Am.* 1 *Harl.* *Laur.* 1 *Laur.* 2 *Laur.* 8 *Nat.* 1 *Rav.*) et Pythagore opuscula ab eo e Greca lingua in Latinam (Latinum *Am.* 1 *Nat.* 1, Latin' *Laur.* 1) traducta ad Iohannem Cavalcantem Florentinum civem amicum unicum (ab eo-unicum *om.* *Nat.* 1) *Am.* 1 *Harl.* *Laur.* 1 *Laur.* 2 *Laur.* 8 *Nat.* 1 *Par.* 1 *Pra. Rav.* *al.* 1 1 illa *om.* G1 2 s.d. v, s. G1 L1, *om.* *cett.* 12 vero: inquam *Nat.* 1 tria esse ex esse tria *R.* esse *int.* *lin.* N1 13 bona inquam *om.* *Nat.* 1 15 est *om.* *Laur.* 2 16 sunt caduca N2

Lettre 51

Elle est durable, la grande amitié que Dieu a forgée

Marsile Ficin à Giovanni Cavalcanti, son seul ami, salutations.

Les philosophes Platoniciens ont défini la véritable amitié, mon excellent Giovanni, comme l'union durable de la vie de deux hommes. Nous croyons en vérité qu'il n'y a qu'une seule vie pour ces hommes qui, en vue d'une même réalisation s'avancent vers un même but, comme sur un sentier identique, vers une destination identique. Et nous pensons aussi que leur association sera réellement durable lorsque, ce qu'ils se seront proposé réciproquement comme devoir commun à suivre sera non seulement identique, mais aussi durable et inébranlable.

Mais, alors que tout le zèle des hommes et leur commerce tend généralement toujours vers ce que l'on estime être le bien, il y a en fait trois biens, qui semblent mortels - je nomme ces biens de l'âme, du corps, et extérieurs ; de ces biens, l'homme cherche à acquérir soit la vertu de l'âme, soit la volupté du corps, soit l'abondance des richesses. Le premier de ceux-ci, sans aucun doute, est sûr et éternel, les deux autres sont fragiles et mortels. C'est pourquoi l'union durable de la vie, qui est la vraie amitié,

illos solum stabilis vite unio, que vera est amicitia, esse potest, qui neque ad divitias cumulandas neque ad explendas libidines corporis, que omnia fluxa et caduca sunt, sed ad unam stabilemque virtutem
 20 animi capessendam atque colendam communi quodam inter se studio et toto mentis ardore proficiscuntur.

Animi virtutem philosophorum ille omnium magister et dux Plato noster sapientiam voluit nuncupari; sapientiam vero esse rerum divinarum cognitionem existimavit. Res autem divinas idem in li-
 25 bris *De republica* non aliter menti nostre innotescere posse quam Deo nos illustrante demonstrat, quemadmodum et corporum formas oculis non aliter quam sole oculos illuminante videri. Idem igitur Deus est quem videre desideramus, qui aciem mentis, ut intueri possimus, illuminat, qui lucide menti se denique monstrat, monstrando delectat;
 30 idem via nobis est Deus, est veritas, est vita: via quidem, quoniam suis nos radiis ad se convertit et ducit et rapit; veritas autem, quia verum se nobis ad ipsum conversis ostendit; vita denique, quoniam animum nostrum ipsius contemplatorem beata illa visione pascit perpetuo et oblectat. Hunc ergo sapientie omnis perennem fontem
 35 sitiant oportet omnes, quicumque sapientie gustare liquores suavissimos cupiunt. Sapientiam vero sectentur necesse est omnes qui virtutem animi adipisci desiderant, quo efficitur ut quicumque animum suum colere instituunt Deum colere compellantur.

Amicos autem invicem eos in superioribus definivimus qui simili et pari studio ad virtutem contenderent mutuoque favore suos animos colerent. Cultus animi sola virtute constat, virtus sapientia est, sapientia cognitio divinorum, cognitionem huiusmodi lux nobis

22-24 Plat. *Alc. I* 133b-c 23-24 cf. Aug. *Trin.* 14, 1, 3 (= PL XLII, 1037); Cic. *Off.* 2,5; Fic. *In Theag.* (= *Op.*, p. 1131) 24-27 Plat. *Resp.* 507d-508c 30
 cf. Vulg. *Ioh.* 14, 6 39 cf. supra 19-21 41-43 cf. Aug. *Trin.* 14, 1, 1-3; 12, 15
 (= PL XLII, 1037, 1048)

17 vere V 19 et-sunt: sunt atque caduca L3 sunt caduca Harl. 20 atque colendam om. Nat. 1 22 omnium ille Nat. 1 23 rerum divinarum esse L3
 30 est (sec.): et Harl. Laur. 8 Par. 1 Pra. al. 1 et ante vita add. Am. 1 Harl. Laur. 1 Laur. 2 Nat. 1 Pra. Rav. al. 1 B G1 L1 L2 L4 N1 N2 W 34 omnis sapientie Nat. 1 36 necesse est sectentur Nat. 1

ne peut exister qu'entre ceux qui ne cherchent ni à accumuler les richesses, ni à assouvir les désirs du corps, lesquels sont inconsistants et caducs ; mais seulement ceux qui s'y appliquent avec toute l'ardeur de l'esprit, réciproquement, s'avancent, par un zèle commun, vers la seule et durable vertu de l'âme et sa possession.

Cette vertu de l'âme, notre Platon, ce grand maître et guide de tous les philosophes, voulut l'appeler sagesse ; quant à la sagesse il pense qu'elle est la connaissance des choses divines¹¹⁴. Or il démontre dans *La République* que ces choses divines ne peuvent devenir claires à notre esprit que révélées par Dieu ; de même que les formes corporelles ne peuvent être vues par les yeux qu'une fois que les yeux ont été éclairés par le soleil¹¹⁵. Pareillement, c'est Dieu que nous désirons voir, qui éclaire l'œil de l'esprit, afin que nous puissions voir¹¹⁶ ; qui, enfin, se présente à l'esprit empli de lumière et l'enchanté en se montrant ; aussi, Dieu est pour nous la voie, il est la vérité, il est la vie : la voie, certes, puisqu'il nous tourne vers lui, nous conduit, nous capture avec ses rayons ; et la vérité, parce qu'il s'offre vraiment à nous une fois que nous nous sommes tournés vers lui ; la vie enfin, puisqu'il réjouit et repaît perpétuellement notre âme contemplatrice par cette vision bienheureuse. Et il faut donc que tous ceux qui souhaitent boire de cette très douce liqueur de la sagesse, aient soif de Lui, fontaine éternelle de toute sagesse. Quant à tous ceux qui aspirent à atteindre la vertu de l'âme, ils doivent suivre la sagesse, et par là faire en sorte que tout

¹¹⁴ Cf. *De officiis* de Cicéron, 2, 5, traduction de M. Testard, éd. C. U. F., Paris, 1965. "qu'y a-t-il en effet, par les dieux, de plus souhaitable que la sagesse, quoi de plus élevé, quoi de meilleur pour l'homme, quoi de plus digne de l'homme ? Ceux donc qui la recherchent sont appelés philosophes et la philosophie n'est pas autre chose, si l'on veut traduire, que le goût de la sagesse. Or la sagesse - ainsi a-t-elle été définie par les anciens philosophes - est la science des choses divines et humaines, et des causes qui en rendent compte ; et celui qui vilipende le goût de cette science, je ne vois vraiment pas ce qu'il peut estimer digne d'éloge".

¹¹⁵ Cf. *République* de Platon, 507d-508c, traduction de J. Souilhé, éd. C. U. F., Paris, 1926. "La vue a beau être dans les yeux et l'on a beau vouloir en faire usage : la couleur de même a beau se trouver dans les objets, s'il ne s'y adjoint pas une troisième espèce de chose faite en particulier dans ce dessein [c'est de la lumière qu'il s'agit], tu sais que la vue ne verra rien et que les couleurs seront invisibles". (...) "La vue, non plus que la partie où elle se forme et qu'on appelle œil n'est pas le soleil. Mais de tous les organes des sens, l'œil est, je pense, celui qui tient le plus du soleil (...) et le pouvoir qu'il possède ne lui est-il pas dispensé par le soleil comme un fluide qui le lui envoie ?"

¹¹⁶ Cf. *Vulg. Jean*, 14, 19. "Mais vous, vous verrez que je vis et vous aussi vous vivrez"

divina largitur; cultus itaque animi Dei ipsius est cultus; amicitia igitur,
cum duorum consensu ad animum virtute colendum nitatur, nihil
45 utique aliud esse videtur quam duorum animorum summa in Deo
colendo concordia.

Amantur autem a Deo quicumque Deum pia mente colunt; ideo
non duo quidem soli sed tres necessario amici sunt semper, duo
videlicet homines unusque Deus; Deus, inquam, Iupiter hospitalis,
50 Iupiter amicabile, Iupiter humane vite servator, quem coluit Plato
semper, semper Socrates honoravit. Hic vite dux hominum, hic nos
in unum conciliat, hic indissolubilis est amicitie nodus custosque per-
petuus, hoc Deo quondam conciliatore prisci illi theologi, quorum
memoriam veneramus, sanctam inter se amicitie copulam inisse tra-
55 duntur: apud Persas Zoroaster in divinis religiose philosophie mysteriis
assiduum sibi comitem Arimaspem aspirante numine dicitur adscivisse,
Mercurius Trismegistus apud Egyptios similiter Esculapium, Mu-
seum in Thracia Orpheus; illic etiam Aglaophemus Pythagoram,
Atheniensis Plato Dionem primo Syracusanum, Dione deinde de-
60 functo Zenocratem. Usque adeo sapientes viri ad celeste iter tuto et
placide peragendum et ducem Deum et comitem hominem neces-
sarium fore arbitrabantur.

Horum ego vestigia superne per celi plagas impressa, etsi minime
sequi posse confido, hoc tamen unum mihi iam abunde videor con-
65 secutus, ut ad sacre philosophie studia, exercendam virtutem, verita-
tem investigandam, optimi viri commoda et iocunda societate non
caream: reor enim Iohannis Cavalcantis et Marsilii Ficini familiarita-
tem in earum numero quas paulo ante commemoravimus ponend-
dam esse, ac duce Deo, qui nobis feliciter hanc copulam instituit et

49-50 cf. Herm. In *Phaedr.*, p. 40 Couvreur (transl. Fic., Vat. lat. 5953, c. 138v); Fic.
In *Phil.* 26 (= *Op.*, p. 1232 = p. 243 Allen)

45 summa om. Nat. 1 46 colendo om. Nat. 1 47 autem om. Nat. 1 55 divinis
int. lin. Taur. 1*, ipsis Par. 1 Pra. al. 1, om. Am. 1 Laur. 1 Laur. 2 Laur. 8 Rav. 61
peragendum ex peragendum L4 64 unum mihi om. N2 67 Ficini om. Nat.
1 69 esse om. Par. 1 Pra. al. 1 L3 nobis om. L3 feliciter nobis Nat. 1 69-
70 et conflavit om. L3

homme disposé à cultiver son âme soit aussi poussé à cultiver Dieu.

D'autre part, nous avons défini précédemment les amis comme ceux qui tendent à la vertu avec un zèle semblable et égal, et cultivent leurs âmes dans une mutuelle sympathie. Le culte de l'âme est établi dans la seule vertu, la vertu est la sagesse, la sagesse, la connaissance des choses divines, et la lumière divine nous fait don de cette sorte de connaissance. C'est pourquoi le culte de l'âme est le culte de Dieu lui-même ; l'amitié, donc, comme elle s'efforce de cultiver l'âme par le vertu, selon l'accord des deux amis, ne peut être rien d'autre que la très haute entente de deux âmes cultivant Dieu.

Quant à tous ceux qui cultivent Dieu dans un esprit pieux, ils sont aimés de Dieu; pour cette raison il n'y a certes pas deux amis mais toujours nécessairement trois: deux naturellement sont des hommes, l'un est Dieu ; Dieu, dis-je, le Jupiter hospitalier, le Jupiter amical, le Jupiter observateur de la vie des hommes¹¹⁷, que Platon a toujours cultivé, et Socrate, toujours honoré. Lui, responsable de la vie des hommes, lui, qui nous réunit en un, lui, noeud indissoluble de l'amitié, et gardien éternel ; on rapporte que par ce Dieu conciliateur, jadis, ces théologiens des premiers temps, dont nous vénérons la mémoire, avaient engagé entre eux ce saint lien de l'amitié : on raconte que chez les Perses, Zoroastre, par le souffle de la divine volonté, s'adjoignit Arimaspe comme compagnon constant dans l'étude des divins mystères de la philosophie religieuse, Mercure Trismégiste fit de même parmi les Égyptiens, avec Esculape, Musée en Thrace avec Orphée, et là encore, Aglaophème¹¹⁸ avec Pythagore ; Platon d'Athènes choisit d'abord Dion de Syracuse¹¹⁹, puis, après la mort de Dion, Zénocrate. Les hommes sages ont pensé jusqu'à ce jour qu'il était nécessaire d'avoir Dieu pour guide, et un compagnon humain pour parvenir au

¹¹⁷ Cf. *In Phil.* de Ficin, 26(pp.243 Allen) "Illiduo Jupiter dicuntur: Jupiter maximus optimus, et Jupiter amicabile et hospitalis et servator".

¹¹⁸ Poète grec très populaire à l'époque byzantine.

¹¹⁹ Dion de Syracuse(409-354) était un homme politique grec qui fit venir Platon à Syracuse. Banni par son neveu Denys en 366, il fut appelé au pouvoir en 355. et périt assassiné par les démocrates.

70 conflavit, utrique nostrum ad res agendas, ad vite tranquillitatem, ad divinorum indagacionem plurimum conducturam.

71 huius (autem *add. Am. 1 Harl. Laur. 1 Laur. 2 Nat. 1 Rav.*) singularis benivolentiae monimenta posteritati mandare alias quidem maiora constitui et nunc opuscula quaedam a me nuper e Graeca lingua in Latinam traducta quae ad nostram illam Platonice sectam, cuius sacris initiatus es, collatura maxime videantur. Accipe igitur, amice unice, librum Alcinoi Platonici de huius sectae conclusionibus; praeterea librum De Platonis (Platonice *Par. 1 Pra.*) definitionibus ab eius nepote Speusippo compositum (Alcinoi-compositum: De Platonis definitionibus ab eius nepote Speusippo compositum; librum praeterea Alcinoi Platonici de huius sectae conclusionibus *Am. 1 Harl. Laur. 1 Laur. 2 Nat. 1 Rav.*); postremo Pythagore, quem precipue secutus est Plato, Leges et Symbola. His legendis ad arcana divinae philosophiae mysteria eruditus inania umbratilis (*om. Nat. 1*) huius vite somnia, quibus anxium vulgus inhiat, aspernaberis mentemque ad caelestia eriges, quorum contemplatione in presenti vita tranquillitatem, in futura beatitudinem nancisceris (*vale add. Am. 1 Laur. 1 Nat. 1 Rav.*) post conducturam *add. Am. 1 Harl. Laur. 1 Laur. 2 Nat. 1 Par. 1 Pra. Rav. al. 1, sp. vac. rel. L3*

bout du chemin céleste en sûreté et en paix.

Et, bien que j'avoue pouvoir à peine suivre les empreintes de leurs pas à travers les régions du ciel, il me semble cependant quand même les avoir grandement suivis en une chose, à savoir que, dans l'étude de la philosophie sacrée, dans l'exercice de la vertu, dans la recherche de la vérité, je n'ai pas manqué de l'heureuse et joyeuse compagnie d'un excellent homme : je compte en effet la relation de Giovanni Cavalcanti et Marsile Ficin comme pouvant être ajoutée au nombre de celles que j'ai évoquées il y a un instant, et, avec Dieu comme guide qui a établi et avivé pour nous cet heureux lien, cette relation nous conduira ensemble dans nos devoirs respectifs, dans une vie tranquille, et surtout dans la recherche des choses divines¹²⁰.

¹²⁰ Cet essai sur l'amitié se trouve également en préface à sa traduction d'Alcinous, *De doctrina Platonis*, dédiée aussi à Cavalcanti.

POETICUS FUROR A DEO EST

Marsilius Ficinus Antonio Pellocto et Baccio Ugolino s. d.

Cum legeremus ego et Antonius Calderinus una et Bindaccius Ricasolanus, familiares mei, que uterque vestrum in Caroli Marsupini laudes Musarum alumni composuit, consensimus verissimam esse illam Platonis nostri sententiam, poesim non ab arte sed a furore aliquo proficisci. Etsi nihil opus est rationibus ubi res ipsa in promptu est, dicam tamen quod ratio Platonica persuadet.

Plato de furore divino in *Phedro* et *Ione* disputat, cuius tria potissimum affert signa. Primum, quod artes singulas singuli homines sine Deo longo vix tempore assecuntur, legitimi vero poete, quales fuisse vult Orpheum, Homerum, Hesiodum, Pindarum, omnium artium suis operibus certa quedam inditia et argumenta inseruerunt. Secundum, quod multa furentes canunt, et illa quidem mirabilia, que paulo post defervescente furore ipsimet non satis intelligunt, quasi non ipsi pronuntiaverint, sed Deus per eos ceu tubas clamaverit. Tertium quod non prudentiores viri et ab ineunte etate eruditiores optimi evasere poete, verum insani potius aliqui – qualem fuisse constat

6-7 cf. Plat. *Phaedr.* 245a; *Ion.* 533a-534d 9-29 cf. Fic. *Theol. Plat.* 13, 2 (= *Op.*, p. 287 = II, pp. 203 sq. Marcel) 10-13 cf. Plat. *Ion.* 536d-542a 14-16 cf. Plat. *Ion.* 534b-d; *Apol.* 22b-c 16-24 cf. Plat. *Ion.* 534d-535a 18-19 cf. Hier. *Chron.* a. Abr. 1924

[om. W]
 2 s.d. v. s. G1 L1, om. cett. 5 veram R 8 Platonica ratio L2 L3 R 10
 singulas om. G1 11-12 vult fuisse L3 13 operibus: poematibus L2 L3 L4 N1
 (poematis) N2 R V

Lettre 52

La fureur poétique vient de Dieu

Antonio Pelotti: Poète et ami des Médicis, Ficin l'appelait "le charme apollinien de notre Académie".

Baccio Ugolini: Poète et musicien, habile à jouer de la lyre, il était l'ami de Politien et Laurent de Médicis. Il suivit les premières leçons de Ficin, auquel il était cher en raison de leur amour commun de la poésie et de la musique. Ugolini joua le rôle d'Orphée lorsque la pièce de ce nom, écrite par Politien, fut jouée pour la première fois à Mantoue. Nommé évêque de Gaeta en 1494, il mourut la même année.

Marsile Ficin à Antonio Pelotti et Baccio Ugolini, salutations.

Comme nous lisons ensemble, mes amis Antonio Calderini et Bindaccio da Ricasoli¹²¹ et moi, les éloges que vous avez tous deux rédigés de Carlo Marsuppini¹²² le disciple des Muses, nous nous sommes accordés sur cette remarque très vraie de notre Platon, à savoir que la poésie émane non pas de la technique, mais d'une sorte de fureur. Bien qu'il ne serve de rien d'en appeler aux raisons quand une chose est si évidente en soi, je dirai cependant ce dont la raison platonicienne nous convainc.

Platon parle de la fureur divine dans son *Phèdre* et son *Ion*, et en donne trois signes principaux. Le premier que, sans Dieu, un homme parvient difficilement à un art avant longtemps ; or les vrais poètes, que sont pour lui Orphée, Homère, Hésiode, et Pindare, ont introduit dans leurs œuvres des indices et des preuves précises de tous les savoirs. Le second, que, délirant, ils chantent de nombreux poèmes, admirables certes, mais que peu après, une fois l'effervescence de la fureur disparue, ils ne comprennent pas très bien eux-mêmes, comme s'ils ne les avaient pas prononcés en personne, mais que Dieu les eût clamés à travers eux, comme à travers des clairons. Le troisième, que ni les hommes prudents, ni les plus érudits depuis leur prime jeunesse ne sont parvenus à être les meilleurs poètes, mais bien plutôt que d'autres, insensés

¹²¹ Antonio Calderini (1446-1494) homme de loi, l'ami intime de Ficin et Laurent de Médicis, et membre de l'Académie de Ficin. Il fut secrétaire du Cardinal Barbo, à Rome, de 1485 à 1491, et intercèda en la faveur de Ficin lorsque ce dernier fut accusé d'hérésie après la publication de son *De Vita Libri Tres* (Della Torre, pp. 713-4; Sup. Fic. I, p. 16; Cosenza, p. 768 seq.; Diz. Biog. Ital., vol. 16, pp. 592-3).

Bindaccio Ricasoli (c. 1444-1524) Membre de l'Académie de Ficin, il fut à la tête de nombreux postes publics à Florence. En 1493, il fit un catalogue des œuvres de Ficin. C'était un ami de Giovanni Corsi, auteur de la première biographie de Ficin. (Passerini, *Genealogia e Storia della Famiglia Ricasoli*, Florence 1861, p. 155; Della Torre, pp. 59-60; Marcel, pp. 18-20; Cosenza, pp. 604-5).

¹²² Voir lettre 62.

Homerum atque Lucretium – aut rudiores – qualem se fuisse testatur
 20 Hesiodus et quales extitisse Ionem et Tynnicum Chalcideum scribit
 Plato –, qui preter artem subito in rebus poeticis mirandi prodierint.
 Addit ineptissimos quosdam homines a Musis ideo corripit, quia di-
 vina providentia declarare vult hominum generi non hominum in-
 venta esse preclara poemata, sed celestia munera; cuius illud affert
 25 signum in *Phaedro*, quod nullus unquam, licet diligentissimus et in
 omnibus artibus eruditus, excelluit in poesi nisi ad hec accesserit
 ferventior illa animi concitatio, quam sentimus quando:

est deus in nobis, agitante calescimus illo:
 impetus ille sacre semina mentis habet.

30 Valet.

III Martii 1474

19-20 Hes. *Theog.* 22-34 20-21 Plat. *Ion.* 534d 24-27 Plat. *Phaedr.* 245a 28-
 29 Ov. *Fast.* 5, 5-6

24 opera ante poemata exp. N2 26 eruditus int. lin. L2, in mg. L4 31 III-1474
 om. B G1

-tels que l'on remarque qu'Homère et Lucrèce l'ont été- ou assez ignorants -tel qu'Hésiode dit l'avoir été¹²³, et tels que Platon écrit qu'Ion et Tynnichus de Calchis l'étaient -indépendamment de leur technique, se sont soudain révélés admirables en ce qui concerne la matière poétique¹²⁴ Il ajoute que des hommes sans intelligence sont de la sorte possédés par les Muses parce que la divine providence veut montrer au genre humain que les grands poèmes ne sont pas des inventions humaines, mais des dons célestes ; il en rapporte une preuve tirée du *Phèdre*, à savoir qu'aucun homme, bien que très réfléchi et érudit dans tous les arts, n'a excellé en poésie à moins que ne s'ajoute en surcroît à ces qualités ce mouvement de l'âme plus fervent, que nous sentons quand:

Il y a un dieu en nous : ce sont ses transports qui nous enflamment;
cet enthousiasme est la source de notre respiration¹²⁵.

Adieu.

Le 4 Mars 1474.

¹²³ *Théogonie* d'Hésiode, 22-34, traduction de Paul Mazon, éd. C. U. F., Paris, 1960. "Ce sont elles [les muses] qui à Hésiode un jour apprirent un beau chant, alors qu'il paissait ses agneaux au pied de l'Hélicon divin. Et voici les premiers mots qu'elles m'adressèrent, les déesses, les Muses de l'Olympe, filles de Zeus qui tient l'égide: "Pâtres gîtés aux champs, tristes opprobes de la terre, qui n'êtes rien que ventres! nous savons conter des mensonges pareils aux réalités, mais nous savons aussi, lorsque nous le voulons, proclamer des vérités".

¹²⁴ Cf. *Phèdre* de Platon, 245a, traduction de Claudio Moreschini, éd. C. U. F., Paris, 1985. "La troisième forme de possession et de délire vient des Muses, arrive aux portes de la poésie en étant convaincu que le métier suffira pour qu'il soit bon poète, est un poète manqué, et la poésie composée de sang-froid est éclipsée par la poésie de ceux qui délirent".

Cf. aussi *Ion* de Platon, 533a-534d, traduction de J. Souilhé, éd. C. U. F., Paris, 1926. Le poète n'est pas en état de créer avant d'être inspiré par un dieu hors de lui, et de n'avoir plus sa raison (...) "et si la Divinité leur ôte la raison en les prenant pour ministres, comme les prophètes et les devins inspirés, c'est pour nous apprendre à nous, les auditeurs, que ce n'est pas eux qui disent des choses si précieuses -ils n'ont pas leur raison-, mais la Divinité elle-même qui parle, et par leur intermédiaire, se fait entendre à nous".

¹²⁵ D'après la traduction des *Fastes* d'Ovide par Henri Le Bonniec, éd. Pâtron, Bologne, 1970.

CURA PATRIE, FAMILIE, AMICORUM

Marsilius Ficinus Francisco Tedaldo s. d.

Bartolus Tedaldus patruus vester, vir doctus et prudens, sepe Socraticum illud habebat in ore, duo pre ceteris rebus humanis esse
5 curanda, patriam videlicet et familiam. Et merito: civis enim patrie membrum est, familia corpus patris.

Quid igitur totiens, Francisce noster, quid tandiu peregrinaris? Sic neque patriam colis neque familiam satis excolis. Non tantum cogitandum est ut multa filiis relinquant bona, quantum ut multum
10 bonos: alterum forte extra patriam, alterum certe in patria consequi potes. Lactantii arbitror filii tui diligentie honestatique confidis, neque ipse quidem diffido. Quid vero de amicis dicam, quibus aliquando obsequaris oportet, si vis tibi obsequi? Obsequere amicis, immo tibi hodie; obsequium crastinum inimicis, si quos habes, dona. Sit precor
15 tibi saltem cura mei, cui quidem tam carus es quam quod carissimum. Vale.

V Martii 1474

3-5 Plat. *Crit.* 51a-b

[*om. W*]

2 s.d. *v.*, s. *G1*, *om. cett.*

V-1474 *om. G1*

15 tibi saltem ex saltem tibi *L4*, tibi *int. lin. R* 17

Lettre 53

Le soin de la patrie, de la famille, des amis

Marsile Ficin à Francesco Tedaldi¹²⁶, salutations.

Bartolo Tedaldi, votre père, homme instruit et sage, avait souvent ce mot de Socrate à la bouche : dans les affaires humaines, deux choses doivent être de toute évidence objets de soucis avant les autres, la patrie et la famille. Et avec raison : le citoyen est en effet membre de la patrie¹²⁷, et la famille, le corps du père.

Pourquoi alors, cher Francesco, voyages-tu autant et si longtemps à l'étranger? Ainsi, tu n'habites pas ta patrie, et tu ne prends pas suffisamment soin de ta famille. Il ne faut pas tant songer aux biens, qu'aux bons moments que tu laisseras à tes enfants : les premiers, tu peux peut-être les rechercher en dehors de la patrie, mais les autres, tu ne peux assurément les rechercher que dans la patrie. Je pense que tu as confiance dans l'affection et l'honnêteté de ton fils, Lattanzio, dans lequel je ne manque certes pas moi-même d'avoir confiance. Quant à tes amis auxquels il faut que tu fasses plaisir quelquefois, si tu veux qu'ils te fassent plaisir, qu'en dirai-je? Fais plaisir à tes amis, et encore plus à toi-même aujourd'hui ; sois complaisant demain avec tes ennemis, si tu en as. Mais je t'en prie, prends du moins soin de moi, à qui tu es aussi cher que le plus cher.

Adieu.

Le 5 Mars 1474.

¹²⁶Philosophe et aristotélicien, il dédia ses *Disputationes Occidentalium Philosophorum de Anima* à Laurent de Médicis.

¹²⁷ Cf. *Criton* de Platon, 51a-b, traduction de J. Souilhé, éd. C. U. F., Paris, 1926: "(...)il faut honorer sa patrie, encore plus qu'une mère, plus qu'un père, plus que tous les ancêtres; elle est plus respectable, plus sacrée, tient un plus haut rang au jugement des dieux et des hommes sensés. Oui, il faut la vénérer, lui céder, lui complaire quand elle se fâche, plus qu'à un père...".

QUIS SIT VERUS VIR APPELLANDUS

Marsilius Ficinus Bartolomeo Fontio et Alexandro Braccio Musarum alumni s. d.:

Si miramini cur Nicholaum Micheloctium peculiari nomine « verum virum » nominem, respondeo: quia nihil reperio in eo viro effeminatum, nihil efferatum, nihil mendax, nihil quod non virtutis vim pre se ferat et intra se ferat. Undenam proficisci id putatis? Quod nemo reperiatur usquam, qui Nicholao vel minimum quicquam detrahat. Cur sine exceptione laudatur? Quia sine simulatione diligitur. Et unde istud? Quia sine simulatione diligit et vivit absque mendacio.

Valete, sed cavete ne legat hanc epistolam Nicholaus; laudare eum absentem statui, ne forte minus vere verum virum laudare viderer.

Salutate Petrum Cenninum nostrum, virum pietate litterisque ornatum.

VI Aprilis 1474.

4-5 cf. e.g. epp. 26, 2; 66, 2; 71, 2; 85, 2; 104, 3

3 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 10 et unde-diligit om. W 13 ego post ne add.
G1 16 VI Aprilis: quinto Nonas Aprilis G1 VI-1474 om. B L2 L3 N2 R W

Celui que l'on peut appeler un homme vrai

Bartolomeo della Fonte: (1445-1513), prêtre florentin, poète et orateur, il succéda à Francesco Filelfo (mort en 1481) au poste de professeur de rhétorique et de philosophie à l'université de Florence, mais fut contraint de démissionner à cause de l'hostilité de Politien. Après avoir enseigné à Rome, il retrouva sa position en 1485, avec l'aide de Laurent de Médicis. Pendant un temps, il enseigna à la cour du roi Matthias de Hongrie, dont il aida à enrichir la bibliothèque. Il revint à Florence à la mort du roi, en 1490.

Alessandro di Rinaldo Braccesi: (1445-1503), poète, ambassadeur et chancelier de Florence, il fut aussi secrétaire du cardinal Raffaele Riario, et faisait partie de l'Académie de Ficin. Il fut, avec Politien, Naldi, Braccesi et Michelozzi parmi les auditeurs des cinq discours à l'adresse des princes d'Italie pour les engager à lutter contre Mahomet, qui furent prononcés dans le "gymnase de Ficin" par Cavalcanti -au Pape-, Bindaccio Ricasoli et Paolo Antonio Soderini - au roi de Naples-, Berlinghieri -au Duc de Milan-, et Carlo Marsuppini -à la Seigneurie de Florence-. Il prit part à la conspiration des Pazzi et fut pendu.

Marsile Ficin à Bartolomeo della Fonte et Alessandro Braccesi, disciples des Muses, salutations.

Si vous vous demandez pourquoi je nomme Niccolo Michelozzi¹²⁸ du singulier nom "d'homme vrai", je réponds : parce que je ne trouve rien chez cet homme d'efféminé, rien de farouche, rien de faux, qu'il ne porte rien extérieurement et intérieurement que la force de la vertu. D'où croyez-vous que cela vienne, que l'on ne trouve jusqu'ici personne qui déprécie, même un peu, Niccolo? Pourquoi le loue-t-on sans exception? Parce qu'il est aimé sans dissimulation. Et d'où vient cela? Cela vient de ce qu'il aime sans dissimulation et vit loin de toute fausseté.

Adieu, mais prenez garde que Niccolo ne lise cette lettre ; j'ai décidé de le louer en son absence, pour ne pas avoir l'air, peut-être, de louer avec moins de vérité un homme vrai. Saluez notre Piero Cennini¹²⁹, homme doué de piété et lettré.

Le 6 Avril 1474.

¹²⁸ Cf. lettre 26.

¹²⁹ Né à Florence le 24-08-1444, fils du fameux "orafo" (maître en orfèvrerie) Bernardo. Après des études de grammaire, puis classiques, il connut à l'école de Bernardo Nuti, Bartolomeo della Fonte, à qui il resta lié toute sa vie par une profonde amitié. En 1469, il connaît des difficultés économiques, au point que son ami della Fonte le recommande à Donato Acciaiuoli, et qu'il est engagé comme secrétaire de l'ambassadeur florentin à Naples, A. Ridolfi. Rentré à Florence, il se dédia essentiellement à la tâche de notaire, attestée dès 1466.

DE HUMANITATE

Marsilius Ficinus Tomme Minerbetto humano viro s. d:

Cur pueri crudeliores sunt quam senes, insani quam prudentes, hebetes quam ingeniosi? Quia minus homines, ut ita dicam, sunt
5 quam ceteri, unde qui crudeles sunt inhumani efferatique nominantur. Qui enim a perfecta hominis natura, vel propter etatis defectum, vel propter animi vitium corporisve morbum, vel propter adversam siderum dispositionem procul distant, hi ut plurimum humanam speciem tanquam rem alienam extraneamque vel odere vel negligunt.

10 Non homo, ut ita loquar, fuit Nero, sed monstrum quoddam pelle homini simile: si enim revera fuisset homo, ceteros homines tanquam membra quedam eiusdem corporis dilexisset. Singuli namque homines sub una idea et in eadem specie sunt unus homo. Ob hanc, ut arbitror, rationem sapientes solam illam ex omni virtutum
15 numero hominis ipsius nomine, id est humanitatem, appellaverunt, que omnes homines quodammodo ceu fratres ex uno quondam patre longo ordine natos diligit atque curat.

Ergo, vir humanissime, in officiis humanitatis persevera: nihil Deo gratius quam charitas, nullum certius aut dementie inditium aut mi-
20 serie portentum quam crudelitas.

2 s.d. *v, s.* G1 L1, om. cett. 4 dicam *in ras.* L4*, loquar *ex dicam int. scrib.*
N2 11 revera om. L3 13 et om. L2 L3 R 16 quodam N2 W *v* 18 officio
G1 20 persevera etiam in familiaritate Caroli Valgulii nostri (Brixien-
sis *add. L3*): est enim vir humanitate humanitatisque studiis tam Grecis quam Latinis excellens.
Vale *post crudelitas eras.* L2 L4 (*vale rel.*), *exh.* L3 N1 N2 V

Lettre 55

Sur l'humanité

Marsile Ficin à Tommaso Minerbetti¹³⁰, un homme humain, salutations.

Pourquoi les enfants sont-ils plus cruels que les vieillards, les insensés plus que les sages, les idiots plus que les intelligents? Parce qu'ils sont, pour ainsi dire, moins hommes que les autres; à partir de là on appelle inhumains et farouches ceux qui sont cruels. Car ceux qui, par la faiblesse de l'âge, ou parce qu'ils ont l'âme viciée ou une maladie du corps, ou à cause d'une disposition défavorable des astres, s'éloignent de la parfaite nature humaine, ceux-là détestent ou sont indifférents à la plus grande partie de l'espèce humaine comme à quelque chose d'étranger et d'extérieur.

Néron, je dirais, n'était pas un homme, mais une sorte de monstre sous une peau humaine : car s'il avait vraiment été un homme, il aurait aimé les autres hommes comme les membres d'un même corps. Car tous les individus, sous une même idée et en une même espèce sont un seul homme. C'est pour cette raison, je pense, que de toutes les vertus, les sages appelèrent celle-ci seulement du nom de l'homme même, j'ai nommé l'humanité, qui aime et prend soin de tous les hommes comme de frères nés dans la longue succession d'un seul père.

Ainsi, homme très humain, persévère dans le service de l'humanité : rien n'est plus cher à Dieu que la tendresse, rien n'est plus certainement un signe de folie ou porteur de misère que la cruauté.

¹³⁰ Il n'existe aucune information disponible sur Tommaso Minerbetti.

GRATIA, AMOR, FIDES, AMICITIA

Marsilius Ficinus Naldo Naldio poete s. d.

Volebam, Nalde, te Phebi nunc appellare delicias poesimque tuam multis, ut par est, laudibus prosequi; sed venit in mentem haud-
 5 quaquam Musam decere nisi Musa, et carmina nisi carminibus celebrari; tacere autem tua penitus nequeo. Quid me provocat ad loquendum? Amor ac fides; amorem igitur fidemque laudabo.

Gratia movet amorem, amor fidem procreat, fides amorem patrem suum fovet atque hoc fomento ex amore generat amicitiam;
 10 denique amicitiam iam natam alit fides eadem et auget quotidie servatque penitus indelebilem. Undenam fieri hoc arbitramur, quod, cum cetera quanto magis senescunt tanto etiam magis debilitentur, amicitia tamen ipsa quanto vetustior est tanto robustior? Nunquid beneficia multa ultro citroque accepta id agunt? Nequaquam: voluntas enim, cum libera sit, libera emitur voluntate, non pretio. Ergo
 15 diu probata fides comprobat amicitiam solaque fide fit ut benivolentia et antiquissima simul et robustissima sit. Hanc mihi celebrare pre ceteris libet; doctrina enim cuiusque propria unius est duntaxat, fides vero saltem est duorum: quod enim sapis, tibi ipse sapis; fi-
 20 delis autem tibi es et mihi.

Vale, mi Nalde, fide fidelior et amice omnium antiquissime, atque

19 cf. ep. 19, 14

2 Naldio v, om. codd. s.d. v, s. G1 L1, om. cett. 6 me provocat: enim provocat me L3 17-18 pre ceteris celebrare N2

Lettre 56

La grâce, l'amour, la fidélité, l'amitié

Naldo Naldi: (1435-1513), arrivé à Florence en 1445, il fut professeur de poésie et rhétorique à l'université de Florence à partir de 1484. Membre de l'Académie de Ficin, il fut l'un des poètes les plus prolifiques du cercle des Médicis et l'un des amis les plus intimes de Ficin, qui lui envoya son livre *Sur la Religion*. Ce dernier dit aussi que Naldi fut le premier qu'il aima. Il estimait Ficin et le chantait dans sa poésie; une fois, même, pour un banquet platonicien, il réécrivit la *Vie de Platon* par Ficin en vers. Auteur de poésie bucolique et religieuse, il aimait dédier ses poèmes à ses amis. Il dédia trois livres de ses Elégies Latines à Laurent de Médicis.

Marsile Ficin à Naldo Naldi, le poète, salutations.

Je voulais maintenant, Naldo, t'appeler les délices de Phébus¹³¹, et honorer, comme cela est juste, ta poésie par de nombreuses louanges; mais il m'est venu à l'esprit qu'en aucune façon il ne convient de célébrer la Muse sans la Muse, et des poèmes sans poésie : et pourtant je ne suis pas capable de me taire totalement sur les tiens. Qu'est-ce qui me pousse à parler? L'amour et la fidélité; je louerai donc l'amour et la fidélité.

La grâce réveille l'amour, l'amour crée la fidélité, la fidélité entretient son père, amour, et, de ce foyer d'amour, fait naître l'amitié ; enfin l'amitié maintenant née nourrit la fidélité elle-même et la fait croître un peu plus chaque jour, et la préserve de tout estompement. D'où penser que vient ce fait : alors que les autres choses se défont au fur et à mesure qu'elles vieillissent, l'amitié tout au contraire devient d'autant plus solide qu'elle est vieille? Est-ce que ce ne sont pas les nombreux bienfaits reçus de part et d'autre qui en seraient la cause? Pas du tout : car, la volonté, puisqu'elle est libre, doit être acquise selon la libre volonté, et non selon un prix à payer. Ainsi, éprouvée pendant longtemps, la fidélité confirme l'amitié, et par la seule fidélité, fait que la bienveillance est à la fois et très ancienne, et très solide. Il me plaît donc de célébrer celle-ci avant

¹³¹ Voir lettre 17.

in familiaritate Bernardi Oricellarii docti probique viri persevera:
memento quotiens una vel legitimum civem vel felicem virum ex-
cogitavimus, totiens te centum virorum milibus Oricellarium, con-
sentiente Marsilio, antepone consuevisse.

Iterum vale.

VIII Aprilis .1474.

26 iterum om. N2 26-27 iterum-1474 om. L2 L3 R

toutes les autres ; car si l'enseignement de chacun n'appartient qu'à un seul, la fidélité est du moins vraiment l'affaire de deux êtres : car ce que tu sais, tu le sais pour toi-même ; mais fidèle à toi-même, tu m'es fidèle aussi.

Adieu, mon Naldo, plus fidèle que la fidélité et ami le plus ancien de tous; persévère dans ton intimité avec Bernardo Rucellai¹³², homme instruit et honorable. Souviens-toi que chaque fois que nous pensions autrefois de concerts soit à un citoyen juste, soit à un homme heureux, sur cent mille hommes, c'est Rucellai que tu avais l'habitude d'avancer, avec l'approbation de Marsile.

Encore une fois adieu.

Le 8 Avril 1474.

¹³² (1448-1514), homme d'état, humaniste et historien, il invita les membres de l'Académie à se réunir dans son jardin, connu alors comme les "Orti Oricellarii" après la mort de Laurent de Médicis et de Ficin. Il se maria avec une soeur de Laurent et fut un grand ami de la famille Médicis ainsi que de Luigi Pulci.

STULTITIA ET MISERIA HOMINUM

Marsilius Ficinus Ricciardo Angelerio Anglariensi, Oliverio Ardouino, Antonio Seraphico conphilosophis suis s. d.

Quid tantum ridebāt Democritus, quid lugebat Heraclitus? Alter
 5 quidem, ut opinor, stultitiam hominum, alter vero miseriam. Stultitia
 ridicula, miseria flebilis esse videtur. Stultitia quid aliud est quam
 iudicii depravatio? Miseria quid, nisi appetitus afflictio ex deprava-
 tione iudicii proficiscens? Quis negabit stultos esse homines qui cu-
 rant aliena, sua negligunt, magnificiunt absentia et nova, presentia
 10 consuetaque parvifaciunt? Ob assiduam futurorum cupiditatem pre-
 sentibus non fruuntur, et cum sistendus sit motus, ut quiescas, ipsi,
 ut quandoque quiescant, novos semper motus et varios inchoant.
 Sic divitias accumulunt, tanquam nunquam morituri; sic voluptati-
 bus abutuntur, tanquam quotidie morituri. Missa faciamus alia in
 15 presentia: infinita enim materies nunc nobis occurrit. Illud in pri-
 mis stultissimum non iudicare non possum, quod multi bestiam qui-
 dem suam, immo feram noxiam et indomitam, hoc est corpus, pa-
 scunt diligentissime, se ipsos autem, id est animum ipsum, quantum
 in eis est, fame perire permittunt. Et miramur quandiu ita vivimus,
 20 immo quandiu ita morimur, tandiu nos miseros esse, quasi possimus
 alia metere quam que sevimus.

Stultitiae fructus est miseria. At quomodo? Quoniam stulte nimium

4-5 cf. Sen. *Dial.* 4, 10, 5; 9, 15, 2; Iuv. 10, 28-32; Hipp. *Epist.* 17, 18-56 (= *Epistol. Graec.*, pp. 300-305 Hercher)

3 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 12 et varios motus L3 14 missa faciamus in
 ras. ut vid. L4* 14-15 in presentia in mg. L4* 16-17 suam quidem N2

La bêtise et le malheur des hommes

Marsile Ficin à Riccardo Angiolieri d'Anghiari, Oliviero Arduini et Antonio Serafico¹³³, son ami philosophe, salutations.

Qu'est-ce qui faisait tant rire Démocrite, et pleurer Héraclite? Le premier, je pense, la bêtise des hommes, le second, certainement, leur malheur¹³⁴. La bêtise semble ridicule, le malheur affligeant. La bêtise est-elle autre chose que la déformation du jugement? Qu'est le malheur sinon le tourment de l'appétit provenant de la déformation du jugement? Qui niera qu'ils sont fous, les hommes qui s'occupent des affaires des autres et négligent les leurs, amplifient les choses inexistantes et nouvelles, et minimisent celles qui sont d'actualité et coutumières? À cause de la continuelle curiosité qu'ils ont des choses à venir, ils ne jouissent pas de celles qui sont présentes et, alors que l'activité doit s'arrêter pour que l'on se repose, ceux-là, afin de se reposer un jour, commencent toujours de nouvelles et diverses activités. Ainsi accumulent-ils des richesses, comme s'ils ne devaient jamais mourir; ainsi, ils se consomment dans les voluptés comme s'ils devaient mourir tous les jours¹³⁵. Mettons de côté pour le moment les autres exemples manquants: car un vaste sujet se présente là à mon esprit. Je ne peux pas ne pas condamner ce fait, de tous le plus stupide, qu'un grand nombre d'hommes nourrissent avec beaucoup de minutie cette bête qui est la

¹³³ Riccardo Angiolieri di Anghiari (1414-1486), prêtre et théologien, membre du collège florentin des théologiens. Ficin discutait souvent avec lui de la dignité des prêtres.

Antonio Serafico, voir lettre 19.

Il n'existe aucune information disponible sur Oliviero Arduini.

¹³⁴ Cf. *Dialogues* de Sénèque, 9, 15, 2, traduction de Bourgery, éd. C. U. F., Paris, 1961. "Aussi faut-il nous appliquer à ne pas trouver haïssable mais risibles, les vices des humains, et à imiter Démocrite plutôt qu'Héraclite: celui-ci ne pouvait paraître en public sans pleurer, l'autre sans rire; l'un ne voyait que misère dans toutes les actions des hommes, l'autre que sottise. Prenons donc toutes choses légèrement et supportons-les avec bonne humeur: il est bien plus conforme à la nature humaine de se moquer de l'existence que d'en gémir".

¹³⁵ Voir lettre 34, note sur les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, et note 137, lettre 59.

et corpus alimus et negligimus animum: illud pingue redditur et robustum, ille macer ac debilis; hinc fit ut animo pre tenuitate
25 imbecillitateque sua corporalia tum magna tum fortia videantur: que magna videntur magnopere appetit, que fortia timet summo-
pere, quocirca tanquam miser, partim cupiditatis ardore, partim
timoris horrore, sollicitatur.

Alamus, obsecro, augeamusque alimentis spiritalibus spiritum, ut
30 magnus quandoque factus et corporalia tanquam minima parvifa-
ciens, nullam in partem ob corporis impetum e sua sede declinet!
Ascendamus in altam mentis speculam infimo corporis pulvere derelicto!
Tunc divina propius, humana procul spectabimus; illa maiora
quam consueverint videbuntur, ista minora; quapropter diligentes
35 illa et ista negligentes neque stulti amplius erimus neque miseri, sed
sapientes iam atque beati.

Valete.

leur, ou mieux, cette bête sauvage nuisible et indomptable, leur corps, tandis qu'ils se permettent de mourir de faim, c'est-à-dire permettent que l'âme même, pour autant qu'ils en ont une, meure de faim. Et nous nous étonnons de vivre aussi longtemps, ou plutôt, de mourir ainsi, aussi longtemps, et nous sommes malheureux comme si nous pouvions récolter autre chose que ce que nous avons semé.

Le fruit de la bêtise est le malheur. Comment cela? Parce que nous nourrissons le corps et négligeons l'âme trop sottement : celui-là est rendu gras et fort, celle-ci maigre et faible. De là vient que, en raison de sa minceur et de sa faiblesse, les choses corporelles semblent tellement grandes et plus fortes à l'âme : les choses qui semblent grandes, elle les convoite vivement, celles qui semblent plus fortes, elle les craint avec le plus grand respect; c'est pourquoi, si malheureuse, elle est sollicitée d'un côté par l'ardeur de la convoitise, de l'autre par l'horreur de la crainte.

Je vous en prie, nourrissons et faisons croître l'esprit par des aliments spirituels afin que, rendu plus grand un jour, et réduisant les choses du corps au minimum, il ne s'écarte en aucune façon de son siège face aux attaques du corps! Montons au lieu élevé de l'esprit après avoir abandonné la poussière du corps plus bas. Alors, plus près des choses divines, nous observerons de loin celles des humains; les premières nous apparaîtront plus grandes que nous n'y étions habitués, les secondes, plus petites; c'est pourquoi, nous souciant de celles-là et négligeant celles-ci, nous ne serons plus aussi bêtes et malheureux, mais sages, désormais, et heureux.

Adieu.

STULTITIA ET MISERIA HOMINUM

Marsilius Ficinus Petro Vannio, Cherubino Quarqualio, Dominico Galletto s. d.

Vidistis pictam in gymnasio meo mundi speram et hinc atque
5 illinc Democritum et Heraclitum, alterum quidem ridentem, alterum
vero flentem. Quidnam ridet Democritus? Quod luget Heraclitus:
vulgus, videlicet animal monstruosum, insanum et miserabile.

Mortales bona quotidie a Deo petunt, sed, ut bene illis utantur,
nunquam postulant; optant ut cupiditates eorum fortuna sequatur,
10 ut autem cupiditas rationem sequatur nihil curant; minima queque
supellectilia student quam pulcherima fieri, animum fieri pulchrum
fere nunquam student; corporalium morborum medelas diligenter
exquirunt, morbos animi negligunt; pacem opinantur cum aliis habere
se posse, ipsi tamen secum assidue bellum gerunt (est enim inter
15 corpus et animam, sensum et rationem pugna perpetua); amicum
sibi ex aliorum numero fidum comparare posse confidunt, nullus
autem eorum sibi ipse servat fidem; que probavere reprobant, que
voluere nolunt atque contra; edificiorum partes examussim dispo-
nunt, fides in lyra ad unguem temperant, ut autem animi partes mo-
20 tusque concinant nunquam tentant; lapides viventibus reddunt si-
miles, viventes vero lapidibus; sapientes ipsos contemnunt, sapien-
tum statuas et nomina venerantur; aliena profitentur nosse, cum pro-
pria nesciant.

4-7 cf. ep. 57, 4-5 21-22 cf. Hipp. *Epist.* 17, 29 (*Epistol. Graec.*, p. 302 Hercher)

3 s.d. *L1 v, s. G1, om. cett.* 5 et ex atque *L2, atque L3 R W* 6 quod *ut*
vid. ex quid L4, quid L3 N2 13 habere cum aliis *N2* 17 autem: tamen *R*

La bêtise et le malheur des hommes

Marsile Ficin à Piero Vanni, Cherubino Quarquagli, Domenico Galetti¹³⁶, salutations.

Vous avez vu la sphère du monde peinte dans mon académie, et d'un côté et de l'autre, Démocrite et Héraclite, l'un riant bien mais l'autre pleurant. De quoi donc Démocrite rit-il? Pourquoi Héraclite pleure-t-il?¹³⁷ Parce que la foule, c'est un fait, est un animal monstrueux, insensé et misérable. Les mortels demandent tous les jours des biens à Dieu, mais ne prient jamais pour qu'il en soit fait bon usage ; ils désirent que la fortune suive leurs envies, or ils ne se soucient nullement que leur envie suive la raison ; ils s'appliquent à ce que le plus petit de leurs ustensiles soit le plus beau possible, mais ils ne s'appliquent presque jamais à ce que leur âme devienne belle ; ils demandent avec empressement les médicaments des maladies corporelles, et négligent les maladies de l'âme ; ils pensent qu'ils peuvent être en paix avec les autres cependant qu'ils se mènent à eux-mêmes une guerre assidue (c'est en effet entre le corps et l'âme, les sens et la raison, une bataille perpétuelle) ; ils ont confiance dans le fait qu'ils sont comparables au nombre des autres comme ami fidèle, or aucun d'entre eux ne reste fidèle à lui-même ; ce qu'ils croyaient, ils le réprouvent, ce qu'ils voulaient, ils ne le veulent plus, mais le contraire; ils disposent les parties des édifices avec ordre, ils harmonisent jusqu'à la perfection la lyre et le chant, mais n'essaient jamais de faire en sorte que les parties et les

¹³⁶ Cherubino Quarquagli, musicien auquel Ficin adressa, le 15 fév. 1476-1477, un *De Officiis* à la manière de Cicéron. (Marcel, p. 439).

Domenico Galetti di Monte San Savino (près d'Arezzo), membre de l'Académie de Ficin, chanoine de la cathédrale d'Arezzo, il alla à Rome en 1466 comme secrétaire apostolique, chargé de résumer des documents. C'était un ami de Ficin et Cavalcanti, et c'est grâce à lui qu'ils se rencontrèrent.

Il n'existe aucune information disponible concernant Piero Vanni.

¹³⁷ Cf. *Satires* de Juvénal, 10; 28-32, traduction de F. Villeneuve, éd. C. U. F., Paris, 1983.

*Jamne igitur laudas quod de sapientibus alter ridebat,

quotiens de limine moverat unum

protuleratque pedem, flebat contrarius auctor?

Sed facilis cujus rigidi censura cachinni:

mirandum est unde ille oculis suffecerit umor".

("n'approuvez-vous pas, dès lors, ces deux sages, dont l'un riait à chaque fois qu'il mettait le pied hors de chez lui, tandis que l'autre docteur pleurait au contraire? Mais la censure sévère de l'éclat de rire est à la portée de tout le monde; on se demande cependant là où les yeux d'Héraclite trouvaient cette abondance de larmes. Un rire perpétuel secouait le poulmon de Démocrite.")

Quid preterea dicemus ad hec, amici? Magistratus homicidium
 25 prohibent et ubique instrumenta permittunt ad necem hominum fa-
 bricari; optimam virorum segetem optant, sementem vero virorum,
 id est pueritiam, non satis excolunt. Semper male vivunt homines
 hodie, cras solum bene. Ambitionis gratia maleficiis inter se conten-
 dunt: commodior ad gloriam via esset mutuis beneficiis decertare.
 30 Cum semper loquantur male, bene sperant se audituros; cum male
 agant, accepturos bona. Bonorum auctores esse nos predicamus, ma-
 lorum vero Deum; culpas nostras in astra reicimus. Quot reperies,
 qui tanti aestiment hominem quanti pecuniam, qui ita se ipsos colant
 ut agros et cetera colunt, qui tanta diligentia familiam educent quanta
 35 multi equos et canes et aves, qui considerent quam gravis sit temporis
 iactura? In ere expendendo parcissimi sumus, in tempore erogando
 supra modum prodigi. Quot dabis, qui animi sui penuriam reco-
 gnoscant? Quisque abundare sapientia se existimat, carere pecuniis.

Proh dolor! Maxima querimus in minimis, excelsa in infimis,
 40 in malis bona, in rebus volantibus quietem, in dissidentibus pacem,
 copiam in penuria, in morte denique vitam. Queramus, amici, ob-
 secro, hec eadem que iam querimus; sed non ibi queramus ulterius,
 ubi querimus: insanus nimium et miser est qui se confidit contra-
 rium in contrario reperturum.

45 Valete.

31-32 cf. Hom. *Od.* 1, 32-34; Plat. *Alc.* II 142d; *Resp.* 379c-380b; *Epin.* 979b 34-
 35 cf. Hipp. *Epist.* 17, 27 (= *Epistol. Graec.*, p. 301 Hercher) 35-36 cf. ep. 34, 1

24 o ante amici add. N2 27 vivunt homines ex homines vivunt N2, homines vivunt
 G1 29 enim post commodior add. L3 30 de ante se add. R 35 et (pr.) om.
 N2 35-36 iactura temporis V 39 querunt R 40 volaticis W 45 valete
 om. V

mouvements de l'âme s'équilibrent; ils rendent les pierres semblables à des vivants, et les vivants, à des pierres¹³⁸ ; ils méprisent les sages en personne, et vénèrent les statues et les noms des sages ; ils clament connaître les affaires des autres quand ils ne connaissent pas les leurs.

Que pourrions-nous dire de plus à ce propos mes amis? Les magistrats interdisent le meurtre et permettent que soit fabriqués en tous lieux des instruments pour tuer les hommes ; ils souhaitent les meilleures moissons d'hommes possibles, mais les germes d'hommes, c'est-à-dire l'enfance, ils ne les cultivent pas suffisamment. Les hommes vivent toujours mal aujourd'hui, bien, seulement demain. Pour l'ambition, ils rivalisent entre eux de méfaits ; une voie plus appropriée vers la gloire serait de rivaliser de bienfaits mutuels. Alors qu'ils disent toujours du mal, ils espèrent qu'on parle d'eux en bien ; alors qu'ils agissent mal, ils espèrent recevoir le bien. Nous clamons être les auteurs du bien, et que Dieu est auteur du mal ; nous rejetons notre faute sur les étoiles¹³⁹. Combien en recenses-tu qui estiment autant les hommes que l'argent, qui prennent soin d'eux-mêmes comme ils cultivent leurs champs et les autres choses, qui élèvent leur famille avec autant de diligence que leurs nombreux chevaux, chiens, et oiseaux, qui se rendent compte combien il est grave de perdre son temps? Nous sommes très avarés pour dépenser notre argent, mais pour gaspiller notre temps, nous allons au-delà du prodige.¹⁴⁰ Combien peux-tu en nommer qui reconnaissent l'état de famine de leur âme? Chacun croit abonder en sagesse et manquer d'argent.

Ah, douleur! nous exigeons le maximum du minimum, le plus haut du plus bas, le bien du mal, le repos du va-et-vient, la paix des désaccords, l'abondance de la famine, la vie, enfin, de la mort. Je vous en prie, mes amis, recherchons les mêmes choses que nous cherchons déjà ; mais cherchons-les plus loin, pas ici: il est par trop insensé celui qui croit pouvoir trouver une chose dans son contraire.

Adieu.

¹³⁸ Cf. *Convivio*, de Dante, II, 1, 3. "Le sage meut à sa volonté ceux qui n'ont point une vie de science et d'art et ceux qui ne mènent pas la vie de la raison et sont comme des pierres".

¹³⁹ Cf. *Odyssée* d'Homère, 1,32-34, traduction de V. Bérard, éd. C. U. F., Paris, 1924. Zeus: "Ah! misère!... Écoutez les mortels mettre en cause les dieux! c'est de nous, disent-ils, que leur viennent leurs maux, quand eux, en vérité, par leur propre sottise, aggravent les malheurs assignés par le sort".

Alcibiade II de Platon, 142d, traduction de J. Souilhé, éd. C. U. F., Paris, 1926. "Aussi je me demande si vraiment ce n'est pas à tort que que les hommes amusent les dieux quand ils leur imputent l'origine de leurs maux. C'est eux-mêmes qui par leur propre sottise ou stupidité, quelque soit le nom qu'il faille lui donner, aggravent les malheurs assignés par le sort", et aussi *République*, 379c-380b, idem. Dieu n'est l'auteur que du Bien. Nos maux ont un autre cause "si l'on dit que Dieu, qui est bon, est la cause du malheur de quelqu'un, nous nous opposerons de toutes nos forces à ce qu'un citoyen tienne ou écoute de tels propos dans un État qui doit avoir de bonnes lois".

¹⁴⁰ Voir lettre 34 et note sur les *Lettres à Lucilius* de Sénèque.

STULTITIA MISERIAQUE HOMINUM

Marsilius Ficinus Christophoro Landino viro bonitate doctrinaque
singulari s. d.

Aristoteles problemata de natura rerum introduxit; ego nunc de
5 natura hominum apud te problemata moveo. Dic age, cur homines
rationales esse se gloriantur et tamen casu vivunt, affectant timentve
multa priusquam satis sciant utrum appetenda timendave sint an con-
tra, eternis et immensis brevissima et minima anteponunt? Cur ne-
que obedire homini volunt neque sapienti parere, bestiis tamen vi-
10 tiisque libentissime serviunt? Quare aliis contendimus dominari cum
nobis ipsi non dominemur? Quare studio dominandi quotidie in ser-
vitutem incidimus et dignitates consequi conamur magis quam ut
dignitatibus digni simus? Preterea cum videamus bestias a bestia
15 tramur homines ab homine absque Dei consilio et auxilio posse fe-
liciter gubernari? Quidnam facit nos in tam superflua rerum copia
querulos et egenos? Quid facit ut multis invidiamus, cum mortalium
conditio misericordia digna sit potius quam invidia? Cur bonorum
tam facile obliviscimur, nunquam vero malorum, et, cum contraria
20 contrariis expellantur, quid mala malis curare tentamus? Quid sepe
speramus ad gloriam per infamiam pervenire?

Virtutem in alio admiramur; nos autem ut admirandi videamur

4 alludit ad Arist. *Probl.* 6 cf. Sen. *Epist.* 71, 3 13-16 cf. Plat. *Pol.* 271e;
Leg. 713c-d

2 et doctrina L2 L3 R 3 singulari: insigni L4 s.d. v, s. G1 L1, om. cell.
11 ipsis L3 13 bestia: bestiis N1 V 17 mortalis L3

Bêtise et malheur des hommes

Cristoforo Landino: (1424-1504), poète et érudit, humaniste florentin et membre de l'Académie de Ficin, il fut avec lui précepteur auprès du jeune Laurent de Médicis. A partir de 1458, il fut professeur de poésie et de rhétorique à l'université de Florence, et secrétaire de la Seigneurie jusqu'en 1492. Il encouragea tout au long de sa vie l'étude des trois grands poètes de Florence, Dante, Pétrarque et Boccace, et publia, en 1481, une édition commentée de la *Divine Comédie*, illustrée par Botticelli. Il est également l'auteur d'éditions commentées des œuvres d'Horace (1482), de Virgile (1487), et d'une traduction de Plin l'ancien (1476), connus pour avoir influencé les poètes et les artistes. Son œuvre la plus connue est les *Disputationes Camalduenses*, 1475. Ficin lui dédia ses *Institutiones ad Platonicam disciplinam*. Lors du banquet platonicien du 7 novembre 1468 décrit dans le *Commentaire du Banquet de Platon* par Ficin, c'est lui qui exposa le discours d'Aristophane. Leon Battista Alberti et Bernardo Bembo sont également au nombre de ses amis.

Marsile Ficin à Cristoforo Landino, homme incomparable en bonté et en enseignement.

Aristote a introduit des problèmes concernant la nature des choses ; je soulève, moi, maintenant, en toi, des problèmes sur la nature des hommes. Dis et démontre-moi pourquoi les hommes se vantent d'être raisonnables, et cependant vivent au gré du hasard, cherchent à atteindre et craignent un grand nombre de choses avant de savoir si elles sont désirables et redoutables, ou le contraire, et font passer les choses éphémères et infimes devant celles qui sont éternelles et immenses? Pourquoi ne veulent-ils pas prêter l'oreille aux autres, ni se soumettre au sage, mais se font cependant les esclaves les plus consentants des bêtes et des vices? Pourquoi prétendons-nous dominer les autres quand nous ne nous dominons pas nous-mêmes? Pourquoi, dans notre zèle pour dominer, tombons-nous quotidiennement en esclavage et entreprenons-nous de poursuivre plus de dignités que nous ne sommes dignes d'en acquérir? De plus, alors que nous voyons que les bêtes ne peuvent être bien dirigées par une bête sans le contrôle des hommes, jusqu'à quel point pensons-nous donc que les hommes peuvent être gouvernés avec bonheur par un autre homme sans le conseil et l'aide de Dieu? Qu'est-ce qui fait que nous trouvant dans une abondance aussi excessive, nous sommes maussades et miséreux? Qu'est-ce qui nous fait envier tant de gens alors que notre condition de mortels est plus digne de pitié que d'envie? Pourquoi oublions-nous si facilement les bienfaits, mais jamais les méfaits, et, alors que les contraires se repoussent entre eux, pourquoi tentons-nous

nitimur, potius quam ut simus. Displicet vitium alienum; vix autem cogitamus quo pacto nobis aliisque nequaquam displiceamus. Claudimus aures veritati, mendacio patefacimus. Quid de illis dicam, qui alicuius vel hominis vel rei amore capti, se ipsos odio habent, se deserunt, ut aliud consequantur? O dementes, o miseri, cum aliena per aliud quam per vos ipsos apprehendere nequeatis, quonam pacto si amisistis interiora, exteriora unquam apprehendetis? Quid bona procul queritis, peregrini, cum prope sint, immo intra vos sint? Admirari et hoc, Landine, sepe soleo, qua ratione mortem unam duntaxat timeamus, eam videlicet que finis est moriendi, quotidianas vero mortes nequaquam: nempe quolibet momento corporis temperatio variatur et vita preterita desinit. Denique, ut mihi videtur, quoniam falso virtutes, vitia vero revera exercemus, iccirco, quantum in nobis est, falso felices, revera miseri evademus.

Hec risit Democritus, hec deploravit Heraclitus, curare voluit Socrates, curare potest Deus. O quam miserum animal homo est, nisi aliquando evolet super hominem, commendet videlicet se ipsum Deo, Deum amet propter Deum et cetera propter ipsum: hec unica pro-blematum illorum solutio est requiesque malorum.

Vale.

23-24 cf. Aug. *Trin.* 13, 4, 7 (= PL XLII, 1018); Sen. *Dial.* 4, 28, 4 31-34 cf. Sen. *Epist.* 24, 19-20 37-38 cf. ep. 57, 4-5

25 dicam de illis L3 30 vos post prope add. L3 35 vero om. L3 N1

de guérir le mal par le mal? Pourquoi espérons-nous souvent parvenir à la gloire par l'infamie?

Nous admirons la vertu chez les autres ; quant à nous, nous nous efforçons plutôt de sembler dignes d'admiration que de l'être. Le vice d'autrui nous déplaît ; quant à nous, nous songeons rarement à la manière de ne déplaire en rien à nous ou aux autres. Nous fermons nos oreilles à la vérité, nous les ouvrons au mensonge. Que dirai-je de ceux qui, pris par leur amour, soit d'un autre homme, soit d'une chose, se détestent eux-mêmes, se désintéressent d'eux-mêmes pour poursuivre quelque chose d'autre? Ô insensés, ô malheureux, puisque vous ne pouvez pas vous saisir des choses par autre chose que par vous même, de quelle manière donc saisirez-vous les choses extérieures si vous délaissez celles qui sont intérieures? Pourquoi, voyageurs, cherchez-vous des biens au loin, alors qu'ils sont tout près, et bien mieux, à l'intérieur de vous? Et j'ai pris l'habitude, Landino, de souvent admirer ce fait, à savoir pour quelle raison nous redoutons seulement une mort, laquelle sans doute, est la fin de la mort, mais aucunement nos morts quotidiennes : car à tout instant, n'est-ce pas, la régulation du corps est changée, et la vie passée arrive à son terme¹⁴¹. Enfin, à ce qu'il me semble, puisque nous pratiquons les vertus faussement, mais les vices réellement, alors nous finissons par devenir, dans la mesure où cela est en nous, faussement heureux, et réellement malheureux.

Démocrite riait de cela, Héraclite s'en lamentait, Socrate voulait le guérir, et Dieu peut le guérir. Ô quel animal malheureux est l'homme si ce n'est quand, de temps en temps, il s'envole au-dessus de l'homme, se confie naturellement à Dieu, et aime Dieu pour Dieu, et les autres choses pour lui-même : c'est là la seule solution de tous ces problèmes, et l'apaisement des maux.

Adieu.

¹⁴¹ Cf. *Lettres à Lucilius* de Sénèque, 24, 19-20, traduction de M-A. Jourdain, éd. Garnier Flammarion, Paris, 1992. "Je me souviens que tu as une fois traité ce thème, que nous ne tombons pas subitement dans la mort, mais que nous y marchons petit à petit.

Chaque jour nous mourons; chaque jour, en effet, est ôtée une partie de la vie et alors même que l'âge s'accroît, la vie décroît. Nous avons perdu l'enfance, puis l'adolescence, puis la jeunesse. Jusqu'à hier tout le temps qui a passé a péri; ce jour même que nous vivons, nous le partageons avec la mort. De la même manière que ce n'est pas la dernière goutte qui vide une clépsydre, mais tout ce qui s'est écoulé auparavant, de même l'heure ultime à laquelle nous cessons d'être ne fait pas la mort à elle seule mais à elle seule anéantit ; c'est alors que nous parvenons à elle, mais nous avons mis longtemps à venir".

EXHORTATIO AD MODESTIAM ET STUDIA LITTERARUM

Marsilius Ficinus Iuliano Medici viro magnanimo s. d.

Etsi is est amor erga te meus, ut iudex in rebus tuis, immo meis, perfectus esse non possim, dicam tamen, Iuliane, quod sentio, postquam rogas. Primum quidem laudo prudentiam tuam, quod tuo ingenio non confidas sed consulas seniore: scis enim quam multum quisque ob naturalem amorem sibi ipse placeat. Deinde in epistola tua laudo naturalem quandam suavitatem; videris mihi, pictorum quorundam instar, oculorum tuorum venustatem orisque leporem, quemadmodum intuitu linguaque semper exprimis, ita modo calamo expressisse.

Perge igitur, Iuliane omnium suavissime, perge, queso; lustra diligenter hortos, ut cepisti iam, Tusculanos: nam si Tullianos flores exercitatione annua lambes, nectareum mel denique fundes.

15 Si tua tibi commendare liceret, Andream Cambinum tibi plurimum commendarem.

Vale.

6-7 cf. Plat. Leg. 731e-732b

[om. W]

2 s.d. L1 v, s. G1, om. cett. 3 amor est R 5 primo L1 8 tua om. v, corr. vd 8-9 quorundam pictorum L3 V 14 vale post fundes add. L2 L3 R 17 iterum ante vale add. L2 L3 vale om. R V

Lettre 60

Encouragement à la modestie et à l'étude des lettres

Marsile Ficin à Julien de Médicis, homme magnanime, salutations.

Bien que mon amour envers toi soit tel que je ne puisse pas être un juge parfait dans tes affaires, ou mieux, dans les miennes, je dirai cependant, Julien, ce que je ressens, comme tu me le demandes. En premier lieu, certes, je loue ta prudence, parce que tu ne te fies pas à ton tempérament, mais consultes un ancien : car tu sais à quel point chacun se plaît à soi-même, à cause de son amour naturel de soi ¹⁴² Ensuite je loue une certaine douceur naturelle dans ta lettre ; tu me sembles, à l'instar de certains peintres, avoir exprimé ainsi au moyen de ta plume la grâce de tes yeux, et le charme de ta bouche, de même que tu l'exprimes toujours par ton regard et ta langue.

Persiste donc, Julien, le plus doux d'entre tous, persiste, je t'en prie ; parcours avec attention les jardins de Tusculanes¹⁴³ comme tu as déjà commencé : car si tu bois les fleurs tulliennes pendant un an d'exercice, tu répandras enfin le miel doux comme du nectar.

S'il m'était permis de te recommander un des tiens, je te recommanderais vivement Andrea Cambini¹⁴⁴.

Adieu.

¹⁴² Cf. *Les Lois* de Platon, 731e-732b, traduction de Léon Robin, éd. de la Pléiade, Paris, 1950. "le mal de l'amour propre(...), cette tendresse de l'individu pour lui-même est naturelle à tout homme, et (...) elle est à bon droit obligatoire pour chacun.(...)celui qui sera un grand homme, celui-là au moins ne doit chérir ni les choses qui sont siennes, mais ce qui est juste, aussi bien s'il se trouve que ce le soit du fait de sa propre action ou, mieux encore, du fait de celle d'autrui.(...)Aussi tout homme doit-il éviter de s'aimer véhémentement lui-même, mais être toujours à la poursuite de celui qui vaut mieux que lui, sans chercher à se retrancher, en une pareille situation, derrière aucun sentiment de fausse honte".

¹⁴³ Les *Tusculanes* sont une oeuvre de Cicéron, écrite en 45, qui établit l'immortalité de l'âme et fonde le souverain bien sur la vertu.

¹⁴⁴ Historien et traducteur, dévoué plus particulièrement à Cicéron, il était l'ami de Ficin et de Lorenzo di Bernardo de Médicis. (Cosenza, p. 800).

QUOD AMICUS EST IN AMICO

Marsilius Ficinus Iuliano Medici viro magnanimo s. d.

Dic age, Iuliane, precor: siquis te dormiente diligenter in re tua
vigilaverit, succensebisne illi, quod te non excitaverit importunus,
5 an debebis potius? Debebis certe non parum; debes et mihi qui te
iocante seriis interim negotiis tuis interfui, consului, favi. « At cur
non accersisti » – inquires – « me, cum posses? ». Etiam si putavissem te
illinc abesse, non accersissem, ne tibi forte molestior essem. Sed re-
vera ingens in te amor meus iandudum figuram tuam animo impres-
10 sit meo, atque, ut me extra me in speculo nonnunquam, ita te sepi-
sime intra me in meo corde speculor. Aderat insuper tunc Laurentius
frater tuus, alter tu et natura et voluntate; itaque, cum Iulianum
hunc meum perspicue et intus et extra perspicerem, eum illinc abesse
cogitare non poteram.

15 Nulla igitur negligentia sed amore nimio factum est, ne te aut
tunc ad res agendas advocarim aut postea quid actum esset red-
diderim certiozem. Advocari vis alias, dulcissime Iuliane? Des operam
oportet ut minus ameris. Arduum istud quidem et forsitan impos-
sibile; danda enim opera prius erit ne sis Iulianus: tunc exues amorem,
20 cum te exues. Quid igitur in posterum faciam? Vocabone te alias?
Nequaquam, ut arbitror: satis iampridem, satis Cupido nos et in-
vicem et ad se convocavit utrosque.

Vale.

1 cf. ep. 6, 102-103

[om. W]

2 s.d. v, s. G1 L1, om. cett. 6 iacente v 7 te putavissem R 21 ad ante
invicem add. N2

De ce qu'il y a un ami dans un ami

Marsile Ficin à Julien de Médicis, homme magnanime, salutations.

Dis-moi donc, Julien, je t'en prie, si quelqu'un veillait scrupuleusement sur tes affaires pendant ton sommeil, serais-tu en colère contre lui parce qu'il ne t'aurait pas réveillé importunément, ou ne lui en seras-tu pas plutôt reconnaissant? Certainement tu le serais, et pas seulement un peu ; tu dois l'être envers moi qui, pendant que tu badinais, me suis occupé de tes affaires sérieuses, ai pris des mesures, m'y suis intéressé. "Et pourquoi ne m'as-tu pas appelé, demandes-tu, puisque tu le pouvais?" Même si je t'avais cru absent d'ici, je ne t'aurais pas fait venir, pour ne pas risquer de t'importuner. Mais mon immense amour pour toi a depuis longtemps imprimé ton image dans mon âme, et comme je m'observe parfois, en dehors de moi, dans un miroir, ainsi, je t'observe très souvent, à l'intérieur de moi, dans mon cœur. En outre ton frère Laurent était ici, autre toi-même en nature et en volonté ; c'est pourquoi, comme je percevais mon Julien et en dedans et en dehors, je ne pouvais pas l'imaginer absent de ce lieu.

Le fait est que ce n'est pas par aucune négligence, mais par trop d'amour que je ne t'ai pas appelé alors pour régler tes affaires, ou que je ne t'en ai pas rendu compte plus formellement après avoir réglé l'une d'elle. Veux-tu, très cher Julien, que je t'appelle une autre fois? Il faut que tu prennes soin d'être moins aimé. Cela est difficile, certes, et peut-être impossible ; car le soin que tu devras d'abord prendre sera de ne pas être Julien : tu ne te débarrasseras de l'amour qu'au moment où tu te débarrasseras de toi. Que ferai-je donc à l'avenir? T'appellerai-je une autre fois? En aucune façon, à ce que je crois : depuis assez longtemps déjà, Amour nous a appelés à lui, et réciproquement, l'un à l'autre.

Adieu.

SALUS AMICI AB AMICO

Carolus Marsupinus Marsilio Ficino Platonico s. d.

Salve, solus mea salus! Tandiu enim sanus salvusque sum, quan-
 diu tecum sum; ac tum denique vivere mihi videor, cum tecum
 5 vivo; quotiens absum, totiens perii. Vide ergo, mi Marsili, ne me
 deserendo hominem perdas, immo amicum occidas. Hac semper atque
 illac circuncursas; nunc deorsum corpora curas, nunc sursum ani-
 mas custodis: ego interim milies intereo.

Si tantam charitatem habes, quantam certe habes, cur, amabo,
 10 tuum carum Carolum hic manendo non curas? Animus enim eger
 est tuo discessu corpusque egrotum: una salus, ut redeas. Hic quartus
 iam dies est ex quo me reliquisti: quatuor cum geminaveris, promissa
 servato.

Vale.

[om. W]

2 s.d. v, s. G1 L1, om. cett.
 om. L3, tuo int. lin. L4*

3 solus-salus: salus mea sola N2

11 tuo discessu

Lettre 62

La santé de l'ami dépend de son ami

Carlo Marsuppini le jeune: il était le fils du fameux chancelier et orateur d'Arezzo, qui voyait dans l'Humanisme non seulement un puissant ferment permettant de renouveler l'esprit des lettres et de la philosophie, mais surtout, le fondement d'une morale politique qui devait faire de la république florentine une émule de l'Athènes de Périclès ou de la Rome impériale. Poète sans succès, membre de l'Académie de Ficin, il traduisit le premier livre de L'Iliade d'Homère, et tint le rôle d'Agathon dans le banquet platonicien de Ficin.

Carlo Marsuppini à Marsile Ficin, le platonicien, salutations.

Je te salue, mon unique salut! Je suis en effet sain et sauf aussi longtemps que je suis avec toi ; et en somme, il me semble être vivant lorsque je vis avec toi ; à chaque fois que je m'absente, à chaque fois je suis mort. Prends garde, Marsile, à ne pas me perdre en abandonnant l'homme, et plus encore, à ne pas tuer l'ami. Tu cours toujours d'un endroit à l'autre, ici-bas, tu prends maintenant soin des corps, et là-haut, tu gardes maintenant les âmes : et moi, pendant ce temps-là, je souffre mille morts.

Si tu as un si grand coeur, que tu as cela est sûr, pourquoi, de grâce, ne prends-tu pas soin de ton Carlo en demeurant ici? Car son âme est souffrante et son corps malade de ton départ : mon unique salut, que tu reviennes. C'est déjà le quatrième jour que tu m'as laissé : quand tu auras doublé ces quatre jours, tiens ta promesse.

Adieu.

DIVINATIO DE AMICO

Marsilius Ficinus Carolo Marsupino suo salutem

Tu quoque ter quaterque salve! Videbar mihi hac aurora dormiens brevissimam quandam orationem legere, in qua talis esset verborum sententiarumque contextus, qualem ego semper pro viribus observavi, itaque ambigebam meane an aliena legerem. Surgenti paulo post e lecto reddita mihi est epistola tua, ex qua subito re ipsa cognovi quod in libro *De immortalitate animi* disputaveram, matutina somnia sepe nonnihil vaticinii continere. Vidi, Marsupine, Marsilium in tua pupilla hodie Marsilio pulchriorem. Sed hec nunc missa faciamus. Talis denique epistola est, ut compellat me pedibus potius quam manibus ac voce potius quam litteris respondere.

Saluta Taddeum Ugolinum virum religiosum.

3 cf. Verg. *Aen.* 12, 155; *Ecl.* 2, 355 8-9 Fic. *Theol. Plat.* 13, 2 (= *Op.*, p. 293 = II, p. 218 Marcel)

[om. W]

2 salutem v, s. G1 L1, om. cett. 3 terque V 7 est mihi L3 12 vale I
Maii (I Martii R) 1473 Pomini post respondere add. L2 L3 R 13 saluta-religiosum
eras. L2 L4 vale post religiosum add. G1 L1 N2

Lettre 63

Prédiction à propos d'un ami

Marsile Ficin à Carlo Marsuppini pour son salut.

Toi aussi, je te salue, trois, quatre fois!¹⁴⁵. Il me semblait, en dormant ce matin, lire une sorte de très court texte dans lequel l'assemblage des mots et des phrases était tel que j'y ai toujours veillé dans la mesure du possible, et ainsi, je débattais pour savoir si ce que j'étais en train de lire était de moi ou d'un autre. Bondissant du lit peu après, ta lettre m'a été remise, d'où j'ai immédiatement reconnu les mêmes arguments que j'avais discutés dans mon livre *Sur l'immortalité de l'âme*, que les rêves du matin souvent renferment quelque chose de prophétique. J'ai vu, Marsuppini, aujourd'hui, un plus beau Marsile dans tes yeux que Marsile ne l'est. En bref, ta lettre est telle qu'elle me pousse à répondre plus avec mes pieds qu'avec mes mains, et avec ma voix plus qu'avec des lettres. Salue Tadeo Ugolini, le religieux.¹⁴⁶

¹⁴⁵ Cf. *Énéide* de Virgile, 12, 155, traduction de Jacques Perret, éd. C. U. F., Paris, 1978. Terque quaterque manu pectus percussit honestum

("trois, quatre fois elle meurtrit de sa main sa belle poitrine")

¹⁴⁶ Il n'existe aucune information disponible sur Tadeo Ugolini. Il est possible qu'il fût de la même famille que Baccio Ugolini (voir lettre 52).

QUANTUM POSSIT DESIDERIUM AMICORUM

Marsilius Ficinus Laurentio Medici viro magnanimo s. d.

Theologi statum metiuntur eternitate, naturales philosophi motum tempore, amantes tempus affectu: quo enim maius est desiderium, 5 eo tempus possessionis quidem brevius, expectationis autem longius opinantur. Quantum ergo tu me ames, ex eo precipue tuis litteris declarasti, quod diei unius silentium « diuturnum silentium », et litteras meas, que velocissime advolarunt, « expectatissimas » appellasti. Quantum ego te vicissim amem illud nunc declaret volo, quod epistola 10 tua mihi decies iam legenti ita brevis apparet, ut eodem pene momento et salvere iubeat et valere. Repugnantia hec duo sunt in amore: ceteri cum dicuntur valere salvi esse intelliguntur, amantes cum « vale » audiunt male audiunt, immo malum. Efficis ergo ut gaudeam quando « salve » inquis, simul quoque ut doleam quando iubes « vale »; iubes 15 autem simul, ut mihi videris, utrunque. Scriberem certe plura, forte etiam meliora; verum, repugnantibus his affectibus, tua causa distractus, neque amplius in presentia scribere possum neque melius. Salve tu quoque simul et vale.

XXI Martii 1473, Florentie.

6-8 cf. Medici *Lettere* 160, I, pp. 515-521 Fubini

[om. W]

2 s.d. v, s. G1 L1, om. cett.

19 Florentie om. G1 N2

Lettre 64

Combien on peut regretter ses amis

Marsile Ficin à Laurent de Médicis, homme magnanime, salutations.

Les théologiens mesurent la fixité par l'éternité, les philosophes naturels mesurent le mouvement par le temps, et les amants le temps par leur sentiment : car plus le désir est grand, plus bref, certes, leur semble le temps de la possession, et plus long celui de l'attente. À quel point, donc, tu m'aimes, tu me l'as clairement et avant tout montré dans tes lettres, en cela que tu as qualifié mon silence d'un seul jour de "silence durable" et mes lettres qui volent vers toi le plus vite possible, de "très attendues". Combien, moi, je t'aime en retour, je veux que cela soit clairement démontré par le fait qu'ayant lu ta lettre dix fois, elle m'apparaît courte au point de me donner en même temps le bonjour et l'adieu. Ces deux choses sont incompatibles en amour : les autres, quand on leur dit adieu comprennent qu'on les salue, les amants, quand ils entendent "adieu", entendent le contraire, ou encore, une malédiction. Tu me rends donc heureux quand tu me salues, en même temps que tu me rends triste quand tu me donnes l'adieu ; or il me semble que tu me donnes les deux en même temps. J'écrirais plus, certainement, et peut-être même des choses plus agréables ; mais ces sentiments s'opposant, divisé par ta faute, je ne peux au moment présent écrire plus ni mieux. Je te salue donc, et en même temps te dis adieu.

Florence, le 21 Mars 1473.

Documents extraits du "Symposium Ficinianum"
de P. O. Kristeller

On trouvera ici :

- les deux lettres de Peregrino degli Agli auxquelles Marsile Ficin répondit par le *De divino furore*, l'une en prose et l'autre en vers.
- quelques lettres d'Ange Politien à Marsile Ficin (il n'y en a pas autrement dans le corpus de lettres traduites).
- quelques lettres et poèmes adressés à Marsile Ficin à Naldo Naldi.

VII. PEREGRINUS ALLIUS.

VII 1. EPISTOLA AD FICINUM.

(Cod. Braidensis AD X 43 f. 94'. Flamini, Peregrino Allio. Pisa 1893. p. 13 sq.).

Peregrinus Allius Marsilio Ficino salutem.

Diutius tecum silui Marsili quam debui. Causam autem versibus his quos epistule coniunctos vides optime cognosces. In his enim cum e Bononia Ferrariam rediissem valitudinarius multisque et animi et corporis et rerum vite, non dico studiis necessariorum pressus incommodis, quin etiam aere alieno nimio plus quam satis gravatus. brevi admodum lucubratiuncula dolorem meum tecum evomi, ut et diuturni silentii mei causa tibi pateret et ea querela cum Marsilio meo omnium mihi amicissimo habita curas nostras aliquantisper sublevaret. Leges igitur eos et ut ego quidem extimo non ¹⁾ sine lacrimis, nec in iis ingenium et artem requires. Sunt enim ut urse catuli informes, utpote quos brevissimo temporis spatio perturbatus animus effudit nec postea limare passus est. Quamquam ut mihi quidem videor exquisitus ille emendandi labor tristi et lugubri manui ²⁾ qualis hec est minime convenit. Vale.

¹⁾ nisi cod. corr. Flamini. ²⁾ mane cod.

VII 2. CARMEN AD FICINUM.

(Cod. Braidensis A D X 43 f. 94'. Huius carminis versus quosdam exhibet Flamini l. l.).

O vetus ac fidum veri mihi pignus amoris,
Marsili Orestee cultor amicitie,
Miraris fortasse meas siluisse Camenas,
Ac ne sim dubitas immemor ipse tui.
Dicam tam longi causas Fecine silenti ¹⁾.
Pectoris ut nostri sit tibi nota fides.
Ut faciant paulum nos respirare querele,
Partitus tecum sit minor utque dolor.

Atque utinam causanda mihi fortuna dolenti:
Non foret heu dubium. Que mihi dura manet.
Impia que nobis inexorabilis instat,
Que premit innumeris me comitata malis.
E quibus illa quidem *) nobis inimicior heret
Pestis, prosequitur quam sitis atque fames,
Sordida que lacera brumali tempore veste
Horret, cui ostendet trita lacerna sinus,
Ire comes nullus cui vult, invisaeque cunctis
Ridiculos homines que verecunda facit,
Urget in externa sine fine licentius urbe. /
Pauperies cure fons et origo mee.
Illa quidem crevit nostri post facta propinqui
Inque dies cepit esse molesta magis.
Quippe prius deerant tantum mea cura libelli
Interdumque etiam vestis honesta mihi.
Nunc quoque deficiunt — pudet heu me *) dicere, sed tu
Pauperiem docta percipis aure meam.
Nam quid ego ingrato plorem mea damna labore,
Que faciant nostros erubuisse modos,
Quam mecum misere si persequar omnia fleres,
Est animi pietas si mihi nota tui.
Intolerabilior paupertas est quod *) egeni
Despecti, viles ridiculique sumus.
Secula nunc certe *) mala sunt *) quibus ipsa *) pudendum
Pauperies cunctis creditur esse malum.
Propterea solitis opulente vivere *) fiunt
Que post eveniunt asperiora mala.
In summis opibus non hec incognita res est.
Cum *) patre florenti vixit *) in urbe patens,
Nos quoque fortune dulces libavimus haustus,
Altus delitiis omnibus ipse fuit.
Hinc nos oppressit servis *) fortuna procellis,
Et Zephyri versa est in pluvium hora Notum,
Fluctibus unde acti nunc hac nunc vertimur illac,
Iudificant miseram ventus et unda ratem.
Me pater in primis alienam misit in urbem.

Nam cur Musarum studiosus semper¹²⁾ amator
Parnassum fugerem Tuscia docta tuum.
Sic cumque in varias fratres dispergimur oras,
Est pater, est nobis ipsa noverca domi.
f 95¹ Dum voluit fortuna, preclarus in urbe /
Virtute atque opibus, nobilitate simul.
Nunc velut exemplum humanarum nobile rerum
In tota duris cognitus urbe malis.
Tres autem innupte mihi sunt sine dote sorores,
Sed mentem tangit de tribus una meam.
Illa soror nostri non parva est causa doloris,
Aggravat erumnas hec soror una meas.
Hisce domi hisce foris gravibus¹³⁾ meroribus angor
Nec spe venturi sublevor auxilii.
Non freta, non alias genitor discurrit in oras,
Ut paret immensas mercibus aptus opes.
Non sunt hec senium, non hec permittit egestas,
Impediunt misere pondera magna domus.
Non spes in studiis. Mendicant tempore nostro
Artes. Virtuti nullus habetur honor.
Sive igitur prima aut¹⁴⁾ alia mansurus in urbe,
Hec de me iactans talia pauper ero.
Et nisi quis magne mentis miseratus egenos
Constituat lapsis subdere rebus opem,
Nescio qui eventus sit nos habiturus amice,
Nescio que misero terra petenda mihi.
At tu qui clare colis alta palatia gentis,
Quam virtus decorat, stigmata, sanguis, opes,
Quam Deus immense merito virtutis in altum
Extulit, in summo continet atque gradu,
Magnanimos quandoque viros natosque patremque
Tempore captato supplice voce¹⁵⁾ roga.
Sit mea res illi, sit commendata parentis,
Denique totius sit pia cura domus.
Non ego magna peto. Satis est habuisse favorem,
Quo solo poterunt nostra levare mala,
f 96¹ Labentisque domus iam iam fulcire ruinam
Si caret auxilio que cito versa cadet.

Dic illos summo positos in culmine rerum,
Civibus ut lapsis firma columna forent
Auxilium ferre et rebus succurrere egenis
Rem dignam tantis esse profecto viris,
Et magis *) de nulla celum virtute parari
Humana in cives quam pietate suos.
Scimus ab his si quid cupis impetrare, tuas quod **)
Illa domus vanas non sinit esse preces.
Ingenium et virtus illos tibi fecit amicos
Officiisque iuvant teque tuosque simul.
Nos quoque amare solent. Tanti tu semen amoris.
Laudans quod **) rivum flumina **) magna facis.
Invenies faciles, sic certe credimus illos,
Tu modo captato tempore funde preces,
Maternum nobis presertim cum sit ab illis
Iam genus: ex illa gente creata parens.
Tu donec tantos sanet medicina dolores
Et labor hic medice **) sentiat artis opem.
Desine mirari resides hoc tempore Musas
Polliceque infirmo **) conticuisse lyram.
Aspera me prohibent lepidos deducere versus.
Ac refugit curas Musa iocosa graves.
Et rude iam nescit carmen mens egra polire.
Dedidicit limam defatigata malis,
Et pudet heu tales istuc transmittere versus
Quos non emendat crebra litura diu **).
Cum nihil occurrat moeste nisi flebile menti
Luctanti **) et fugiant verba iocosa mihi.
Heu doleo ac cunctis nosti infortunia nostra
Queque pati labor est, commemorare pudet.
Sed tamen hec tecum queror heu **) verendus inepte. /
Qui veniam errori dasque facisque **) meo,
Quicum pro veteri nos cuncta audemus amore
Conferre et bona sint credere sive mala.
Gaudia nam crescunt tecum partita, dolores
Tu minus **) nostris tuta medela malis.
Quem nobis zonis charites iunxere **) solutis
Canaque germana cum pietate fides.

Cuius amor tantum nobis accrescit ¹⁾ in horas.
Vere potest quantum crescere lenta salix.
Nec ²⁾ spatium terre longe distantis amorem
Ullaque nec poterit hunc abolere dies.
Nam nec me montes et fusa ³⁾ in rupibus altis
Flumina nec vasti brachia longa maris,
Sit licet in medio totius machina mundi,
Marsilio possit dissociare meo.
Vivam Titoni Priamique ⁴⁾ et Nestoris annos.
Marsilii nequeam non memor esse mei.
Ante rosas floresque suos ver perdet amenum.
Messibus estate nuda carebit humus
Autumnusque prius gravidis privabitur uvis
Et glacie et nivibus frigida bruma suis
Anteque labetur totius machina mundi,
Abs te quam noster dissocietur amor.
Me pietas nodo tibi iunxit amice tenaci.
Anxius at nequeo carmina sepe dare ⁵⁾.
Quare mirari resides iam desine Musas
Esseque me credas tempus in omne tuum.

1) scilenti cod. 2) quidem addidi. 3) me addidi. 4) estque cod.
5) certa cod. 6) sunt addidi. 7) ipse cod. 8) minime cod.
9) com cod. 10) visit cod. 11) sevis rep. cod. 12) sepe cod.
13) gravibus addidi. 14) ut cod. 15) nece cod. 16) malim magis.
17) tuosque cod. 18) laudansque cod. 19) lumina cod. 20) mo-
dice cod. 21) informo cod. 22) die cod. 23) lucranti cod.
24) heu addidi. 25) faciasque cod. 26) minus cod. 27) iungere cod.
28) auscesit cod. 29) hec cod. 30) fusaque cod. 31) priamisque cod.
32) dari cod. 33) In fine: Finis Deo gratias cod.

LVIII. NALDUS NALDIUS.

LVIII 1. CARMEN AD FICINUM.

(Cod. Laur. 35. 34. Corsin. 604 f. 2. Naldus de Naldis, Elegiae ed. Juhász, Lipsiae 1934, lib. I c. 4 qui codicem Laurentianum tamquam unicum adhibuit. Primos et ultimos versus huius carminis ex cod. Laur. affert Della Torre p. 505).

Ad Marsilium Ficinum de gravi amoris oppensione.

Quid mirare meo cur sit modo pallor in ore,
Cur faciem macies occupet usque meam?
Nescis heu nescis ut me malus¹⁾ urgeat error
Utque cupidineus vexet amice furor.
Nam si parva tibi veniat scintilla caloris,
Qui mihi perpetua conterit ossa face,
Cur fruam heu potius certe miraberis aura
Curve queam tantis sic superesse malis,
Curque tot ignitas²⁾ possim tolerare sagittas
Totque pharetrati vulnera cruda dei,
Presertim cum nulla mihi sit causa querendi,
Tam novus unde queat se minuisse dolor.
Namque solet moesto si fundat ab ore querelas
Qui dolet a luctu corda levare gravi.
Ista sed a domina nunc est mihi dempta facultas,
Ne miser heu querulis utar amice sonis.
Nam licet hinc capiam tot nunc Ficine dolores,
Quot³⁾ capit Encheladus, dum gravis Etna⁴⁾ premit
Quot⁵⁾ capit aut Tityus cui sepe renascitur ingens
Heu iecur ut⁶⁾ gravius viscera pascant avis,
Non tamen egregio mea nunc sinis Alba nitore,
Es mihi quo superas visa preire deas,
Non sinis hos forma tantos solata labores,
Hinc eat in nostros ulla querela modos.
Nam dum conspicio crines ut nodat in aurum,
Alligat ut flavas candida vitta⁷⁾ comas

Utque supercilium tenuem curvatur in arcum.
Unde nitent domine lumina nigra mee
Lumina que solem precedens Lucifer almus
Non certet radiis equiperare suis:
Nullas (crede mihi) licet effudisse querelas
Nullaque legitimi causa doloris adest.
Nam modo quid referam niveos ut vincat olores
Qui color Alba tuus lactea colla notat?
Mittat ebur nimium splendens licet Indica tellus.
Non tamen ad dentes splendeat Alba tuos.
Labraque si certent Sarrani muricis ostro,
Cedat cumque suo murice victa Tyros.
Sed neque iam Charitum melius canit ulla sororum,
Mollius in numerum non movet ulla pedes.
Hec sed parva mei pars est Ficine furoris.
Sunt maiora quibus me capit asper amor.
Est decus, est verax servati fama pudoris,
Qua nuribus Tuscis tendit in astra prior.
Illa quidem novit divine Pallados artes
Libera vel quicquid nosse puella cupit.
Illa colit Phoebum, doctas colit illa sorores
Et fidibus mulcet numina tanta bonis.
Adde quod inde sales quos et Venus aurea tractat
Quosve iocos dicunt pulcher Iule tuos.
Hanc tu si videas tractantem seria, dicas:
Hec est que fertur de capite orta Iovis.
Hec igitur quotiens animo mecum ipse voluto
Aut veniunt oculis obicienda meis,
Impellunt mentem subito rapiuntque labantem
Atque ita me stupidum nocte dieque tenent,
Ut licet Etneos subeam miser inde *) labores
Durius aut siquid pectora nostra premit,
Non tamen illa sinunt tristes iactare querelas
Neve sinunt lacrimas fundere amice novas.
Sunt quia causa mihi domine preconia forme
Ne doleam, sed me iure perisse putem.
Inferior cum sim ducibus quos Troia iacentes
Viderat atque Helena *) pulchra sit Alba magis.

Sic mihi quod reliquis datur ut medicina doloris,
Ut peream gravius, nostra puella vetat.

¹⁾ meus Juhász. ²⁾ ignotas Ju. ³⁾ quod Ju. ⁴⁾ ethria C.
⁵⁾ aut C. ⁶⁾ victa Ju. ⁷⁾ ille Ju. ⁸⁾ Helene codices. Ju.

LVIII 2. ALIUD AD EUNDEM.

(Cod. Laur 35. 34. Corsin. 604 f. 35. Naldus. Elegiae ed. Juhász, lib. II c. 22. Ultimos versus e cod. Laur. affert Della Torre p. 791).

Ad Marsilium Ficinum.

Panthoidem priscum post fata novissima silvas
Orphea mulcentem substinuisse ferunt.
Post hunc ingressus divini corpus Homeri
Cantavit numeros ore sonante novos.
Pythagore post hec manes intrasse benignos
Dicitur et mores edocuisse probos.
Inde ubi digressus varios erravit in annos,
Ennius accepit in sua membra pius.
Qui simulac vates mortalia vincla reliquit
Et moriens campos ivit ad Elisios,
Illic usque manens alios non induit artus
Neve sacrum passus deseruisse nemus.
Marsilius donec divina e sorte daretur,
Indueret cuius membra pudica libens.
Hinc rigidas cythara quercus et carmine mulcet
Atque feris iterum mollia corda facit.

LVIII 3. ALIUD AD EUNDEM.

(Laur. 35. 34. Corsin. 604 f. 38. Elegiae ed. Juhász II 37.
Hoc carmen e cod. Laur. edidit Della Torre p. 790).

Ad Marsilium Ficinum de Orphico in cithara picto.

Orpheus hic ego sum, novi qui carmine silvas,
Qui rabulis feci mollia corda feris.
Hebri quamvis unda fluat velocior Euro,
Victa tamen cantu substitit illa meo.

Picco vel potius Phenice nihil magis: addit
Landinum et vatem Carole magne tuum.
Ingenia antiquo colit illa simillima saecula.
Ergo ego vix uno mense sodale fruam.

LXXI. ANGELUS POLITIANUS.

LXXI 1. EPISTOLA AD FICINUM.

(Politiani Opera, Aldus 1498, f. h. 57).

Angelus Politianus Marsilio Ficino philosopho Platonico suo S.

f. h6 Quid obsecro indignatur amor iste semper in nostrae Musae
laudibus te versari, quasi vero alius eam magis quam amor lauda-
verit, qui quoniam caecutit ut Plato inquit tuus, ideo nec fidem facit.
Itaque iure nostro civili ne postulare quidem caeco licet. Sed quo-
niam laudari iam se quoque vult, a quo tandem laudabitur? An a
Musa, quando nec in Phaedro sine Musis laudatus? Sed Musis non
creditur utpote dicentibus falsa — si credis Hesiodo — / similia
tamen veris. Dicunt et vera quidem — sic enim est apud eundem —
cum volunt. Volunt opinor apud Minervam cui noctua famulatur
quae vel in tenebris cernit. Minervae porro numen familiare tibi
sicuti Musarum mihi. Vere igitur apud nos amor noster laudabitur,
licet ipse minus vere Musam laudaverit. Solet autem, quod idem tuus
auctor Plato affirmat, etiam Iovis permissu peierare amor. Vale.

LXXI 2. ALIA AD EUNDEM.

(ibid.) Angelus Politianus Marsilio Ficino suo s. d.

Non tu nova deprehendis in me cottidie quae laudes, sed nova
potius in te quibus me laudes. Suggestit hanc tibi copiam nimius
amor, apud quem, sicut Propertius ait, maxima de nihilo nascitur
historia. Divinum vero tu puto me facies, qui fecisti divinantem,
dum cottidie divinum te praedico. Vale.

LXXI. 3. ALIA AD EUNDEM.

(ibid. f. h 6').

Angelus Politianus Marsilio Ficino suo s. d.

Herculem me vocas in libro tuo de vita quod monstra domem, puto illa intuens monstra quae veterum libros nimis obsident, in quibus ego purgandis diu multumque laboro. Magnifica laus, praesertim a philosopho illo qui sit princeps in secta principe. Sed ego tanti nominis pondus sustinere non queo, non magis quam caelum quod ipse tamen Hercules sustinuit. Iolaum potius appellato me, si speciosis nominibus delectaris, quod pene oppressae ab hydra vetustati velut Herculi clamanti sum praesto cum face. Tu tamen indulgens amori quod et parentes alii facere solent, nomen imposuisti filio non quod aptissimum, sed quod pulcherrimum. Vale.

LXXI. 4. ALIA AD EUNDEM.

(Ibid. f. o 2).

Angelus Politianus Marsilio Ficino suo s. d.

Quanta me voluptate quantoque putas affici gaudio, Marsili Ficine, cum te Picumque meum sic esse concordem video, non modo ut idem velitis in vita, sed et idem sentiatis in studiis. Quanta rursus ubi me vobis non minus esse carum perspicio quam vos estis uterque utrique. Quid quod omnes in hoc incumbimus ut recta studia pro virili iuvenimus, ac non ullo praemio sed operis amore sollicitati semper hoc agimus, tamen ita dispensatis inter nos officiis ut nulla ferme studiorum parte cessetur. Etenim Picus ipse Mirandula sacras omnes litteras enarrat, adversus ecclesiae septem hostes directa fronte decertat, inter Aristotelem iam meum Platonemque semper tuum caduceator incedit. Tu Platonem, quamquam et alios veteres, sed Platonem tamen ipsum maxime Platonicosque omnis et latine loqui doces et uberrimis commentariis locupletas. Mihi vero quamdiu catechumenos in philosophia vestra sum, varietas ista certe litterarum

cessit quae non minus habent iucunditatis, etiam si minus auctoritatis. Nam quod ad astrologos attinet, de quibus epistolam mihi pulcherrimam scripsisti, laetor summopere quod a Pico nostro tu quoque vel nunc primum stes vel olim iam steteris. Nec enim referre arbitror utrum tibi aliud alias visum sit an ex aliorum potius opinione aliquando scripseris. Nam nec mutare sententiam turpe philosopho, qui cottidie plus videt et ad opinionem vulgi saepe se non inutiliter accommodat, quod et Aristoteles in exotericis libris et in dialogis Plato fecit, qui quidem dogmatici non habentur. Quin ipsae quoque Iustiniani principis leges in quibus aliquid repugnare contra leges est aliud in Institutionibus, aliud in Pandectis decernunt, hoc est ut mihi videtur aliter rudibus, aliter eruditis praecipiant. Ago vero tibi gratias ingentis, quod me dignatus honore tanto fueris, ut mihi potissimum tuam sententiam participaveris. Illud vero nescio satisne probem quod Herculem vocare me pergis. Tu quidem opinor iocaris, sed tamen ansam timeo ne praebeas cavillandi ridendique malevolis et invidis quibus nemo unquam vir bonus ac doctus caruit. Quod enim tu si non amore deceptus, quamquam id potius, at levi certe similitudine qua parva saepe magnis comparamus adductus mihi tribuis, haec isti maligni interpretes adulationi credo potius assignabunt ac me quoque ridebunt, ceu si de eo mihi cognomine multum placeam. Mihi tamen omnino longe pluris est argumentum hoc amoris erga me tui, quam quid omnes isti vel sentiant vel loquantur. Contemno enim falsa et levia vel conscientia mea fretus vel auctoritate tua munitus. Sed haec tamen coram commodius. Tu velim quando Caregianum tuum sextili mense nimis aestuat, rusculum hoc nostrum Faesulanum ne fastidias. Multum enim hic aquarum habemus ut in convalle, minimum solis, vento certe nunquam destituimur, tum villula ipsa devia, cum pene media silva delitescat, totam tamen aestimare Florentiam potest. Et cum sit in proximo celebritas maxima, semper apud me tamen solitudo est mera, qualem profecto secessus amat. Uti poteris autem duplici spe. Nam saepius e Querceto suo me Picus invisit improvisus obrepens extractumque de latebra secum ducit ad cenulam qualem nosti, frugi quidem sed et scitam plenamque semper iucundi sermonis et ioci. Tu tamen ad me potius. Non enim peius hic cenabis, bibes fortasse vel melius, nam de vini quidem palma cum Pico quoque ipso valde contenderim. Vale.

Bibliographie Générale

Manuscripts de Marsile Ficin dont ceux du premier volume de lettres et éditions du premier volume des lettres

(pour une description plus complète des manuscrits et éditions, voir édition des lettres par Sebastiano Gentile, Olschki, 1991 et "Symposium Ficinianum" par P. O. Kristeller, 1973)

Manuscripts

Berlin, Staatbibliothek (Preussischer Kulturbesitz, Lat. fol. 374)

-Be. Berol. lat. fol. 374 (**). Cod. membr. s. XV. insignibus Medicum ornatus. Epistolarum libri I-VII.

Brescia, Biblioteca Civica Queriniana, CV10

cart. misc. comp., sec. XVII-XVIII. Contient les lettres de Bessarion à Ficin (voir lettre 11).

vd Durham, University Library, SR 2 C 22.*

Exemplaire de l'*editio princeps* des *Epistole*. Cart., cm. 32,5 sur 22, cc.III, 204, III'.

Ferrara, Biblioteca Comunale Ariostea, II 162.

Cart. misc., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 19 sur 13,5, cc. III, 204, II'. Trois fascicules composés de cinq lettres originales de Ficin.

Firenze, Archivio di Stato, Carte Stroziane, I 137

Cart. misc. comp., du XV-XVI^{ème} siècle, cc. 277.

Firenze, Biblioteca Laurenziana

-L I. Laur.21, 8 (**). membr. s. XV (Bandinus I 668 sqq.) .Miniatus ab Attavante Attavantio (cf. Paolo d'Ancona, la miniatura Fiorentina, 1914 n. 1489). f. 88 Epistola ad Ioannem Cavalcantem (op. 633, I). f. 133. *de divino furore* (op. 612, 2).

-L 4. Laur. 21, 21 (**). membr. s. XV (Bandinus I, 697 sq.). f. 78 Epistola ad Ioannem Cavalcantem (op. 633, I), f. 131. *de furore divino* (op. 612, 2). des. f. 135.

-L8. Laur. 51, 11 (**). membr. s. XV 1477, cm. 22,5 sur 14,5, cc.I, 123.(Bandinius, Cat. cod. Cat. II 533 sq.Della Torre p. 81 sq.)Codex olim Laurentii Medicis, deinde Monasterri San Marci fuit Epistolarum liber primus. Accipe ordinem quam exhibet codex (cf. Della Torre p. 841. sqq.).f. 172 (in fine).Finis.Transcripsit hunc librum Bastianus Salvinus presbyter VIII Kal. Martias 1476.

-L 9.Laur.54, 10 (**). membr. misc. s. XV deuxième moitié, cm. 26,5 sur 17,5, cc. i, 167.(Bandinius II 643 sqq.) Angelus Fabronius, Magni Cosmi Medici vita, 1789 p. 121 sqq.). f. 9^v Epistola ad Cosmum Medicem, quae est forma originalis illius quae legitur op. 608, 2. f. 81. Alia epistola inedita Cosmo Medici inscripta des. f. 81^v

-L. 14. Laur. 73, 39. membr., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 26 sur 16,5, cc. 178.

-L.11. Laur 82, 6. membr., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 38 sur 26, cc. IV (I-III

- cart. récentes), 330, III'(cart. récentes), numérotées il y a peu à la plume.
- L.19. Laur 82, 11. membr., 1490/1492, cm 35 sur 25, cc. VI .
 - L.16. Laur 82, 15. membr., dernier quart du XV^{ème}, cm. 30 sur 20,5, cc. II, 209.
 - L.5. 83, 11. membr., 1491, cm. 26 sur 17, cc. III (I cart récentes), 90, I' (cart. récentes).
 - L.10. Laur 83, 12. comp. membr. e cart., deuxième moitié XV^{ème}, cm. 12 sur 8,5, cc. II.
 - L. 84, 16. membr. misc.,XV-XVI^{ème} siècle, cm. 37,5 sur 25, cc. I, 122, I'.
 - L 22. Laur. 83, 18 (**). membr.cart. misc. s. XVI Bandinius III 214 sq. Epistola nonnullae Ficini et aliorum (f. 51 sqq. cart).
 - L. 90, sup.2.cart. misc., 1449 (ou 1450?, c. 201r: "Bononiae in domo de Bonazolis transcripsi. Scriptus per me Andream Ugolini de Vichio hoc opus extat.1449 die 16 Martii expletus est").
 - L 27. Laur. 90 sup. 40 (**). cart. s. XV (Bandinius III 537 sqq.). Epistolarum liber primus. Accipe tabulam earum (cf. Della Torre p. 841 sqq.)
 - L 28. Laur. 90 sup. 43 (**). cart. sec. XV (Bandinius III 574 sqq. Della Torre p. 85. Epistolarum libri I-VIII.
 - L.6. Laur 101, sup. 41.cart. 1486-1487 ca., cm. 27 sur 19,5, cc. II, 125, X', numéroté à la plume, de façon moderne.
 - Laur.20, Acquisti e Doni 665. membr., 1493 (c. 74r: "Kalendis Martiis MCCCCLXXXII, Florentiae" [st. fior.], cm 20 sur 13, cc. III, 75.
 - Laur. 15, Ashburnham 269 (déjà 201).membr. misc., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 21,5 sur 15; cc. I, 53.
 - Laur. 12, Ashburnham 917 (déjà 848). membr., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 21 sur 13,5, cc. II.
 - Laur. 8 Ashburnham 1458 (déjà 1381). membr., 1475, cm. 22,5 sur 14, cc. VI.
 - Laur. 7 Conventi soppr. 554.cart. misc., deuxième moitié du XV^{ème} siècle (c. 124v : "Die S. Anne 1470"), cm. 21,5 sur 14, cc. II (membr antiche), 146, II'(membr. antiche).
 - Laur.9 Strozzi 97.membr., 1491, cm. 24 sur 16, cc. I, 207, numérotées à la main.
 - L. 4, Strozzi 101.membr., 1475-1476 ca., cm. 20 sur 14, cc. III (I cart.), 156, II'.
 - (*idem*, in *Symposium Ficinianum*, répertoriée ainsi: L 35. Laur. Strozz. 101 (**). membr. s. XV (Bandinius suppl. II 446 sq. Della Torre p. 83. Epistolarum Liber Primus. Quorum ordo hic est. (cf. Della Torre).
 - Laur.13, Strozzi 107. cart., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 21 sur 14,5, cc. I, 47, I'.

Firenze. Biblioteca Riccardiana

- Ricc.1, 146. cart., deuxième moitié du XV^{ème} siècle, cm. 22 sur 14,5, cc. IV (II membr.).
- Ricc.6, 147 (déjà N I 17).cart., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 20,5 sur 14,5, cc. I, 182.
- Ricc.2, 351 (déjà K III 24). cart. deuxième moitié du XV^{ème} siècle, cm. 21 sur 14,5, cc. II, 72, III'.
- R. 9 Ricc. 574 (**). cart. misc. s.XV f. 51 *de furore divino* (op. 612, 2, f. 54 (sine titulo)

- de voluptate* op. 986).cm. 21,5 sur 14,5, cc. VI (II membr.), 104, II' (I' membr.).
 -R. 10. Ricc. 797 (déjà N 1 2) (**) cart. s. XV (cf. Della Torre p 84). Epistolarum libri I-
 VII. Tabula libri primi (cf. Della Torre p. 841 sqq.).cm. 29 sur 21,5,cc. I., 408, I'.
 -R. 11.Ricc. 966 (**) codex membr. s. XV emblamate quodum ornatus. f. 63. (sine
 titulo) *de furore divino* (op. 612, 2).cm. 21 sur 12,5, cc. III (I cart.), 86, I' (cart.).
 -Ricc.5, 2670. membr., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 19 sur 12,5, cc. I (cart), 92,
 I' (cart.).

Firenze. Biblioteca Nazionale Centrale

- N1, II IX 2. cart., 1475-1476 ca., cm. 21,5 sur 14, cc. IV, 138, I' (membr.).
 -Landau Finaly 263. cart., XIX^{ème} siècle, cm. 20 sur 13,5, cc. II, 48, II'. À l'intérieur du
 plat antérieur, la vieille signature de la bibliothèque Landau: "353".
 -Nat.3, Magliabechiano VII 1135 (déjà Strozzi 448). cart. misc., XV-XVI^{ème} siècle -
 dernier quart du XV^{ème}, cm. 20,5 sur 14, cc. I, 91, I'.
 -Nat.5, Magliabechiano VIII 1423 (déjà Strozzi 371). cart. misc., XV^{ème} siècle, cm.
 21,5 sur 14,5, cc. I, 39, I', écrit en cursive humaniste par trois mains. (I: cc. 1r-8r; II: 9r-
 16r; III: cc. 17r-35v); cc. 7v-8v, 16v, 36v-38v blanches.
 -N2. Magliabechiano. VIII 1436 (déjà Strozzi 555) (**) cart. s. XV (Della Torre p. 80 et
 841 sqq.) Epistolarum liber primus et alia initium deest. f. I.cm. 20,5 sur 14, cc. II, 161,
 I'.
 -N3, Magliabechiano VIII 1441 (déjà Strozzi 677, déjà 69).cart., 1477-1480 ca., cm.
 22,5 sur 15, cc. III, 92, I'.
 -Nat.6, Magliabechiano XX 58 (déjà Strozzi 262, déjà 26). cart. dernier quart du
 XV^{ème} siècle, cm. 22,5 sur 15, cc. II, 69, I'.
 -Nat.2, Palatino 345. cart., deuxième moitié du XV^{ème} siècle, cm. 22 sur 15, cc. I
 (membr.), 68, I' (membr.).
 -Nat.1, Panciatichi 131. cart., deuxième moitié du XV^{ème} siècle, cm. 20,5 sur 14,5,
 cc. IV, 74, II'. À l'intérieur du plat antérieur, l'*ex-libris* des Panciatichi avec la
 signature "I.32".
 -Nat.7, Incun. Magliabechiano A 7 8. Exemple de l'édition *princeps* du *De*
Christiana religione, 1476; GW 9876; IGI 3857). cart., cm. 23,5 sur 17, cc. II (II
 membr. antique), 121, I'.c. 2v Marsilius Ficinus Florentinus Hieronymo Rossio
Pistoriensi s.p.d. [...] 4^o Kalendis Novembr. 1478. Florentie (Epist. 5, 44 = Op., p. 804,
 3).
 -Nat.4, Incun. Magliabechiano B 5 18. *idem* c. 2v Marsilius Ficinus et Ioannes
Cavalcantes Georgio Antonio Vespuccio civi optimo et doctissimo s.d. (Epist., 4, 5 =
Op., p. 753, 2; rédaction notablement plus courte que la version définitive).
 -Nat.8, Incun. Magliabechiano C 1 10. Firenze, San Jacopo di Ripoli, 1478; GW 140;
 IGI 14. cart. cm. 34 sur 24,5, cc. 264.

Firenze. Biblioteca Marucelliana

- Mcl. I Maruc. B. III 65 (**) cart. misc. s. XVIII. f. 21. Epistola ad Michaellem Mercatum f.
 22. Epistola ad Antonium Seraphicum f. 26 Epistola ad Nicolaum Micheloctium f. 14
Firenze. Marchese Filippo Serlupi
 -Serl. cod. cart. s. XV, anno 1934 ex collectione Martini emptus (**) Bibliothèque

Joseph Martini, Première partie, Haepli 1934, n. 84, p. 35) f. 183 (sine titulo) *de furore divino* (op. 612, 2).

-Serl.1 ,1. cart.,deuxième moitié du XV^{ème} siècle , cc. I (membr.), 202, l' (membr.).

Mar. déjà Firenze, Collection De Marinis, s.n.*

-Lettre originale de la main de Luca Fabiani

Gardone Riviera, Biblioteca del Vittoriale, Scale VII

-membr., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 28 sur 21,5, cc. II (II cart), 189, l'.

Gl. Glasgow, Hunterian Museum

U 1 10 (206).* membr., 1483 (v. infra), cm. 35 sur 25,5 ca.,cc. 106.

Haarlem, Stadsbibliothek en Leeszaal

-187 C 6 (déjà membr. folio 13).** membr. misc. comp., XV-XVI^{ème} siècle, cm. 40 sur 29, cc. I, 268, II'.

-Harl. , 187 C 15 (déjà membr. fo: 21).** membr. misc., deuxième moitié du XV^{ème} , cm. 30,5 sur 23, cc. 341.

Harvard, Cambridge, (Massachusetts), Harvard university Library, Richardson 46

-membr. deuxième moitié du XV^{ème} siècle (1474 ca.), cm. 20 sur 30, cc. 48.c. 24v

Marsilius Ficinus Laurentio Medici salutem (Epist. 1, 7).

Isola Bella, Archivio Borromeo

-Borr.7, AD, Archivio Michelozzi, 1. cm. 25,5 sur 22. Lettre manuscrite de Luca Fabiani.

-Borr.8, AD, Archivio Michelozzi, 2. cm. 17 sur 22. *idem*.

-Borr.9, AD, Archivio Michelozzi, 3. cm. 8,5 sur 22. *idem*.

-Borr.1, AD, Archivio Michelozzi, 7. cm. 23,5 sur 22,5. Lettre autographe originale de Ficin

-Borr.2, AD, Archivio Michelozzi, 8. cm. 13 sur 22,5. *idem*.

-Borr.3, AD, Archivio Michelozzi, 9. cm. 14 sur 22. *idem*.

-Borr.5, AD, Archivio Michelozzi, 10. cm. 14 sur 22. Lettre manuscrite originale de Luca Fabiani..

-Borr.4, AD, Archivio Michelozzi, 11. cm. 9,5 sur 22. Lettre originale autographe de Ficin.

-Borr.6, AD, Archivio Michelozzi, 12. cm. 23 sur 22. *idem*.

Ithaca (New York), Cornell University Library

-Ith. Ms. Bd. Rare B F 44 (déjà Ms. B 13).* membr., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 19 sur 11,5, cc. 58.

Leiden, Bibliothek der Rijksuniversiteit

-Le., BPL 160a*. membr., dernier quart du XV^{ème} siècle., cm. 19 sur 11, cc. 34, IV'.

Leningrad, Publichnaja Biblioteka

-im N. E. Saltykova Shchedrina, Lat. Q II 356. cart., XV^{ème} siècle, cc. 16. Attribué à la main de Conrad Peutinger.

London, British Museum Library

-Lond., additional 16566.* comp. membr. (XIV^{ème} siècle, cc. 1-3) et cart. (XV^{ème} siècle, cc. 4-19), cm. 28,5 sur 9,5 ca.

-Burney 126 *.cart. misc. XVII^{ème} siècle, cc. 59. Possédé par Thomas Traherne et

écrit de sa main.

-Harley 2953** .cart., misc. XV-XVI^{ème} siècles, cc.211. Ayant appartenu à Conrad Peutinger.

-Harley 3481* .membr., dernier quart du XV^{ème} siècle, cc. 335. Copié par Pietro Ippolito da Luni et décoré par Matteo Felice pour Ferdinand d'Aragon.

-Lo. 4. Harleianus 5355 (*) membr., misc. s. XV vol. 3 p. 261) *Dialogus inter Deum et animam* (op. 609, 3), *Lex et Justitia* (op. 652, 2), *de divino furore* (op. 612, 2). In fine indicatur annus 1462.

Madrid. Biblioteca Nacional

-8467 (X 241)* . cart. misc., XVI-XVII^{ème} siècles, cc. 251.

Milano. Biblioteca Ambrosiana

-Am.1, D 3 inf. membr., deuxième moitié du XV^{ème} siècle, II (cart.), 172, I' (cart.), cm. 25,5 sur 18.

-Am.2, H 21 sup. cart. misc., XV-XVI^{ème} siècle, cm. 21 sur 14,5.

München. Bayerisch Staatsbibliothek

-M, Lat. 10781. cart., 1492, cm. 29 sur 2,5, cc. I. 261, I'.

München. Universitätsbibliothek

-20 cod. ms. 682. cart. misc., XVI^{ème} siècle, cm. 31 sur 21, cc. 432.

Napoli. Biblioteca della Deputazione di Storia Patria Napoletana

-XXV D 19. cart., dernier quart du XV^{ème} siècle, cc. II, 76, III' (I' membr.), cc. 75r-76v.

Napoli. Biblioteca Nazionale

-Neap.1, XIII G 40 Exempleire de l'*editio princeps* du *De Christiana religione*, (Florence, Niccolò di Lorenzo, 1476; GW 9876 IGI 3857).cart., cm. 22,5 sur 16, cc.[135].

New York. Pierpont Morgan Library

-Morg., MA 1346 (264)* . cm. 15 sur 22. Lettre originale de la main de Luca Fabiani.

Oxford. Bodleian Library. Canonicianus

-Ox.1 Class. lat. 163* .cart., deuxième moitié du XV^{ème} siècle, cm. 24 sur 15,5 ca., cc. 143v-147v.

-Ox.3, Lat. Misc. d 85** .membr. misc., deuxième moitié du XV^{ème} siècle; cm. 25,5 sur 15,5; cc. 115, numérotées de 41 à 166 en chiffres romains.

-Ox.2, Auct. I Q 5 59 (Inc. 742)** .cart., cm. 23.5 sur 17 ca., cc. 135.

Paris. Bibliothèque Nationale

-Par.1, Supplément grec 212* . cart. comp.. XV-XVI^{ème} siècles, cm. 21,5 sur 14,5, cc. I, 246.

Piacenza. Biblioteca comunale

-Pl. cod. Landi 50 (**) cart. misc. s. XV (Augusto Balsamo, catalogue de manuscrits della Biblioteca comunale di Piacenza, Biblioteca storica Piacentina, vol. I, 1910, p.28). f. 104^v (sine titulo) *de furore divino* (op. 612, 2).cm. 24 sur 17, cc. I (membr.), 115, I' (membr.).

Pistoia. Archivio Capitolare

-Pist., A1 reg. 2. cart., deuxième moitié du XV^{ème} siècle (1472-1481 ca.), cm. 29,5 sur 11, cc. 62.

Praha. Státní knihovna České Socialistické Republiky

-Pra., R VI Ef. 11*. cart. dernier quart du XV^{ème} siècle (après juillet 1492), cm. 28 sur 20,5, pp. 408.

Ravenna. Biblioteca di Casa Cavalli

-Rav. 2*. cart., deuxième moitié du XV^{ème}, cm. 21 sur 14, cc. III (I membr.), 94, numérotées 93, comptant deux fois la c. 57 (57=58) et oubliant deux pages blanches à la fin. Contient deux lettres à Giovanni Cavalcanti, cc. 2r-3r et cc. 46v-47v.

Reggio Emilia. Biblioteca Municipale "A. Panizzi"

-Reg., Incun. E 29. cart., cm. 23 sur 16,5, de cc. IV, 134, III'. Contient une lettre manuscrite de Luca Fabiani

Riehen bei Basel. Wilhelm Senn-Dürck

-Bas., s.n.**. Exemple de l'editio princeps du *De Vita*, contenant une lettre à Laurent de Médicis, de la main de Luca Fabiani.

Roma. Archivio Generale dell'Ordine dei Predicatori

-XIV 284. cart., misc. comp., XV-XVII^{ème} siècles, cm. 31,5 sur 24, cc. VI, 424, II'.

Roma. Biblioteca dell'Accademia Nazionale dei Lincei e Corsiniana

-Cors.1, Cors. 45 c 17 (582). cart., deuxième moitié du XV^{ème} siècle, cm. 21,5 sur 14, cc. V c 26 v *Marsilius Ficinus Sigismondo Stufae suo consolationem dicit* (voir lettre 18).

Roma. Biblioteca Angelica

-Ang.1, 941 (déjà R 4 32). cart. deuxième moitié du XV^{ème} siècle, cm. 19 sur 15, cc. I, 109. Lettre *De Officiis* à Cherubino Quarquagli

Roma, città del Vaticano. Biblioteca Vaticana

-V. 3. Vat. lat. 1789 (**). membr. s. XV (Bartholomaeus Nogara, *Codices Vaticani Latini*, vol. 3, 1912, p. 266. *Epistolarum liber primus*.)

Roma, città del Vaticano. Biblioteca Apostolica Vaticana

-Barberiniano lat. 324. cart. misc., sec. XVII, cm 28 sur 20,5, cc. 1, 225, IV'.

-Barberiniano, lat. 878. cart. misc., sec. XVII, cm. 28 sur 21, cc. I, 304, I' (voir lettre 12).

-Vaticano lat. 3399. Cart. misc., deuxième moitié du XV^{ème}, cm. 21,5 sur 15, cc. I, 332, II' (voir lettre 12).

-Vaticano lat. 5140. Cart., 1487 ca. cm. 14 sur 10,5, cc. II, 165, V'.

-Vaticano lat. 5953. Cart., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 33,5 sur 23, cc. IV (membr. antica), 424, I', numérotées 422 (sans compter le cc. [423]-[424], blanches.

-Vaticano lat. 8225. Comp. membr. (cc. 1-23, 171-176) et cart., XV-XVIII^{ème} siècles, en deux tomes, avec numérotation continue: cc. I, 1-314, I'; cc. I, 315-649, I'. cm. 30,5 sur 22. c. 373r-v *Marsilius Ficinus Epistolarum libro primo pag. 650 To. I Operum edit. Paris. apud Dionysium Bechet an. 1641 (Epist. 1, 118). Et cc. 373v-374r Idem Ficinus libro octavo Epistolarum pag. 893 et 894 eiusdem editionis. (Epist. 8, 3 = Op., p. 865, 1).*

-Vaticano lat. 9425. Cart. misc., 1458/59, dernier quart du XV^{ème} siècle. cm 30,5 sur 22,5.

Roma. Biblioteca Casanatense

-C. 2 Casan. 1297 (**). membr. s. XV a Joanne Francisci Boccardi illuminatus et

imagine Ficini ornatus (Della Torre p. 845 sq. Manacorda, La Bibliofilia 18, p. 253 sqq. d'Ancona n 1667). Epistolarum liber primum in linguam vulgarem conversus.
Rostock. Universitätsbibliothek

-Theol. 50**. cart. misc., XVI^{ème} siècle, cc. 26. Contient plusieurs lettres.

San Marino (California). H. E. Huntington Library

-Hunt., Accession 86759**. Exemplaire de l'editio princeps du *De Christiana religione*. Contient une lettre de Ficin à Donato Ugolini.

Sarzana. Archivio Storico. Lettere 7/672 (déjà Bibliothèque Communale XXVI F 75)

-cart., deuxième moitié du XV^{ème} siècle, cm. 28,5 sur 20, cc. III, 157, II'. Contient plusieurs lettres.

Stuttgart. Württembergische Landesbibliothek

-St., HB XV 65*. membr., dernier quart du XV^{ème} (ca. 1492), cm. 18 sur 11,5, cc. 32.

Torino. Academia

-T. 2. cod NNV₇. renumérotée Ach., 0235. misc. s. XV (ca. 1473) (Patetta, una raccolta manoscritta di versi e prose in morte d'Albiera degli Albizi, Atti della R. Academia nelle scienze di Torino, vol. 53, 1918, p. 290 et 310 sqq.). f. 39. Epistola ad Sigismundum Stufam (op. 617, 3).

Torino. Biblioteca Nazionale Universitaria

-Taur.2, H III 8 (Pas. lat. 601). cart. misc., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 29 sur 22,5, cc. I, 204, I'.

-J III 13 (pas. lat. 603). membr. misc., XVI^{ème} siècle, cm. 30,5 sur 25, cc. 516, en deux tomes (I: cc. 1-261; II: cc. 262-516). Abîmé par l'incendie de 1904. Contient de très nombreuses lettres.

-Taur.1, K VI 17 (Pas. lat. 1173). membr., deuxième moitié du XV^{ème} siècle, très abîmé par l'incendie de 1904.

Venezia. Biblioteca Nazionale Marciana

-Marc.1, Lat. VI 210 (2677). cart., vers 1470, cm. 33 sur 23,5, cc. III, 22, III'. Contient la lettre 12, au cardinal Bessarion.

-Ve. 2 Marc. lat. XI 49 (**). cart. s. XV (après 1487) Renumérotées W, Lat. XI 49 (4188). Ex libris Bibliothecae Farsetti. (Jac. Morelli, Biblioteca manoscritta di Tommaso Giuseppe Farsetti, 1771, p. 55 sq.) f. 2. Primus liber epistolarum Domini Marsilii Ficini Canonici Florentini. (in fine). Gherardus presbyter hunc librum sua manu transcripsit. Codicem post annum 1487 exscriptum esse ex eo cognoscitur quod Ficinus in titulis epistolarum contra ordinem temporis saepissime Canonicus nominatur.

-Lat. XIV 221 (4632). cart. XVIII^{ème} siècle, cm. 21,5 sur 15, cc. IX, 213, I'.

-Marc.2, Lat. XIV 266 (4502). cart. misc. comp., XV-XVI^{ème} siècles, cc. II, 188, II'. Contient de très nombreuses lettres de Ficin de la main de Luca Fabiani, dont certaines autographes.

Wolfenbüttel. Landesbibliothek, ou Herzog August Bibliothek

-G. I. Guelferbytanus 2706: 73 Aug. fol. (**). membr. s. XV vers 1490. iussu Philippi Valoris ad usum Matthiae Corvini regis transcriptus et a Francisco Antoni del Cherico imagine Ficini ornatus. (Otto von Heinemann, Die Handschriften der

- herzoglichen Bibliothek zu Wolfenbüttel, vol. 6 : Die Augusteichen Handschriften vol. 3, 1898, p. 378 sq. A de Hevesy, la Bibliothèque du roi Matthias Corvin , Paris, 1923, n 150, Guglielmo Fraknör, Biblioteka Corvina, Budapest, 1927, n 1486 D'Ancona n 841). Epistolarum libri I-VII (op. 607 sqq.). cm. 29 sur 20.
- G2, 2 Aug. 4^o (2924). membr., 1484 (c. 30v; v. infra), cm. 26,5 sur 17, cc. III, 130, l'.
 - Guelf., 10 Aug. 4^o (2994). membr., dernier quart du XV^{ème} siècle, cm. 23,5 sur 15, cc. II, 147, l'.
 - G3, 12 Aug. 4^o (3011). membr., vers 1482, cm. 22,5 sur 15,5, cc. I, 150, l'.

Éditions

- KI Epistolae. (op. 607) (**). Impensa providi Hieronymi Blondi Florentini Venetiis commorantis, opera vero et diligentia Matthei Capcasae Parmensis impressae Venetiis aequinoctium vernale Phoebos introeunte, ascendente Jove (?) die et hora Mercurii, vigilia divi Gregorii, anno salutis MCCCCLXXXV (1495) (Hain 7059. Proctor 5001. Pellechet 4791. Panzer III 372, 1926, cf. Della Torre p.52 sqq. et 841 sqq.). Praecedunt senatus Veneti privilegium Hieronymo Blondo concessum et proemium Ficini Hieronymo Rossio inscriptum.
- Nürnberg, K2 idem (**). Per Antonium Koberger impressae anno incarnatae deitatis 1497, 24. Februarii. (Hain 7062. Proctor 2113 Pellechet 4792, Panzer II 223, 284). Editionem iussi et consilio Hartmani Schedel factam esse censet Grauert, Historisch-Politische Blaetter 120, 1897. cc. 254. GW 9874; IGI 3864.
- idem. Basileae 1497 (Hain 7060. Panzer I 184, 224). Editio dubia.
- idem. Argentorati 1497 (Hain 7061. Panzer IX 208, 334b). Editio dubia.
- idem. Florentiae 1497 (Panzer I, 428, 231). Editio dubia.
- K 3 Epistola de Officiis (op. 744 sq.) In : Seneca de moribus, Lipsiae apud Jacobum Thammer 1499 (Hain 14650)
- K 4 Epistolae. Pragae apud Joannem Camp. ca. 150. (Catal. Berol.)
- K5 Epistola veritatis et alia (**). Basileae apud Thomam Wolffium 1519, mensis Martii, die XXIX (Panzer VI 216, 314. catal. Bertol.). Series epistolarum haec est : Epistola veritatis (op. 795, 3). Oratio Christiani gregis (op. 808 sqq.). Declamatiuncula (op. 738, I) mi praecedit epistola ad Bernardum Capponium data (op. 806, 5). De officii (op. 744 sq.), Oratio ad Deum theologica (op. 665, 2)

Éditions des oeuvres complètes contenant des lettres

- op. 1 Opera (**) Basileae per Henricum Petri Mense Martio anno 1561. Tabula Editionis (□) .In Fine leguntur Apologia quaedam (p. 572 sqq.) et alia epistola cui titulus Quod necessaria sit ad vitam etc...(p. 574 sq.).
- Epistolarum Libri XII ad Hyeronimum Rossium p. 965.
- op. 2 Opera (**) Basileae apud Henricum Petri 1576. vol I. Praefatio Adami Herici Petri Martino Duci et Episcopo Vratisla viensium inscripta . Caetera consentiunt cum

editione priore.

- op. 3 Opera (**) Parisiis apud Guillelmum Pelé 1641. Hæc editio ceteris non est amplior ut perperam censet Ueberweg (III ed. 12 p. 16) sed editionem primam anno 1561 factam ad verbum repetit, cuius etiam iterum exhibet præfationem (...) Nam epistola quæ extat op. 843, I deest in hac editione, item post op. 880, 4 iterum inseruntur op. 879, I. 880, 2, quæ ultima epistola post verba distractæ sunt interrumpitur, sequuntur deinde op. 881, I etc.

-*Lettere I, Epistolarum familiarum, Liber I*, par Sebastiano Gentile, Ed. Leo Olschki, Florence, 1990.

Éditions comprenant des lettres isolées, classées par ordre chronologique

-fl.2 Firenze, Niccolò di Lorenzo, 30 août 1481, cc. 367. GW 7966; IGI 360.

-fl.3 Firenze, Niccolò di Lorenzo, [avant la 10 septembre 1482], cc. 126, avec 31 cartes géographiques. GW 3870; IGI 1492.

-fl.1 Firenze, Lorenzo Veneto [et San Jacopo di Ripoli, 1484], cc. 566, en deux tomes. H*13062; BMC, VI, p. 666; IGI 7860.

-fl.4 Firenze, Antonio Miscomini, 3 décembre 1489, cc. 90. GW 9882; IGI 38668.

-fl.5 [Firenze, Antonio Miscomini, ca 1492], cc. 68. H 246; IGI 7818.

fl.6 Firenze, Antonio Miscomini, 7 Mai 1492, cc. 442. H* 13121; IGI 7906.

-fl.7 Firenze, Antonio Miscomini, 31 Mai 1493, cc. 38. GW 9880; IGI 3866.

-al.1 Venezia, Aldo Manuzio, septembre 1497, cc. 186. H 9358; BMC, V, p. 557; IGI 5096.

-al.2 Venezia. Aldo Manuzio, juillet 1498, cc. 452. H* 13128; BMC, V, p. 559; IGI 7952.

-Leipzig, Jacob Thanner, 1499, cc. 6. H 14650.

-[Lyon], Nikolaus Wolff, 13 février 1499, cc. 84. GW 9368; IGI 3708.

-Deventer, Albert Pafraet, octobre 1515, cc. 14.

-Basel, Thomas Wolff, 29 mars 1519, cc. 16.

-Tübingen, Ulrich Morhart, 1547, cc. 20.

Ouvrages généraux sur les lettres de Marsile Ficin et traductions

-*Epistole Philosophice di Marsilio Ficino Platonico Fiorentino*, une des premières traductions italienne du premier livre de lettres, probablement par Marsile Ficin (Biblioteca Casanatese, Rome. Casanat. 1297)

- F. Figliucci, *Le Divine Lettere del Gran Marsilio Ficino*, Venise, 1546, 1563, une traduction italienne des douze livres de lettres.

- K. von Montoriola, *Briefe des Mediceerkreises aus Marsilio Ficino's Epistolarium*, Berlin, 1926, une traduction du premier livre de lettres en allemand avec notes.

- J. Burroughs, *Five Questions Concerning Mind*, traduction anglaise de *Quinque*

Quaestiones de Mente, extrait du deuxième livre de lettres de Marsile Ficin, édité par E. Cassirer et P. O. Kristeller, Chicago, 1945, pp. 193-212.

- S. R. Jayne, *John Colet et Marsilio Ficino*, Oxford, 1963. Contient des lettres inédites entre Ficin et Colet.

- E. Cristiani, "Una inedita invettiva giovanile di Marsilio Ficino", *Rinascimento*, Firenze, Déc.1966, contient une des premières lettres de Ficin.

- P. O. Kristeller, *Supplementum Ficinianum Marsili Ficini opuscula inedita et dispersa*, Ed. Olschki, Florence, 1937, réédité en 1973.

- Marsile Ficin, *The Letters of Marsilio Ficino*, Ed Shephard Wawyn., Londres, 1975, traduites par les membres du département des Langues de L'Ecole de Sciences Economiques de Londres, avec une préface de Paul Oscar Kristeller, Columbia University, New York).

- J. Gentile, "In Margine alle Epistole", *Rinascimento*, no 23, 1983, Firenze, pp.33-77.

Ouvrages Généraux Consultés

- F. Della Torre, *Storia dell'Accademia Platonica di Firenze*, 1902.

- J. Festugière, *La philosophie de l'Amour de Marsile Ficin*, Ed. Vrin, Paris, 1941.

- André Chastel, *Marsile Ficin et l'Art*, Ed. Droz, Genève, 1954.

- Marsile Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, avec une introduction de R. Marcel, Ed. Les Belles Lettres, "Les Classiques de l'Humanisme", Paris, 1956.

- Jacob Burckhardt, *Civilisation de la Renaissance en Italie*, Ed. Plon, Paris, 1958.

- Raymond Marcel, *Marsile Ficin*, Ed. Les Belles Lettres "Les Classiques de l'Humanisme", Paris, 1958.

- André Chastel, *Art et Humanisme à Florence au temps de Laurent Le Magnifique*, Ed. Presses Universitaires de France, Paris, 1961.

- André Rochon, *La Jeunesse de Laurent de Médicis (1449-1478)*, Ed. Les Belles Lettres "Les Classiques de l'Humanisme", Paris, 1963.

- P. O. Kristeller, *Le Thomisme et la pensée italienne de la Renaissance*, Ed. Vrin, 1967.

- P. O. Kristeller, *Supplementum Ficinianum Marsili Ficini opuscula inedita et dispersa*, Ed. Olschki, Florence, 1937, réédité en 1973.

- Marsile Ficin, *The Letters of Marsilio Ficino*, Ed Shephard Wawyn, Londres, 1975, traduites par les membres du département des Langues de L'Ecole de Sciences Economiques de Londres, avec une préface de Paul Oscar Kristeller, Columbia University, New York.

- Marsile Ficin, *Marsile Ficino and the Phaedran Charioter*, introduction et traduction de Michael J. B. Allen, Ed. M. J. Bridgam, 1981, University of California press.

- Marsile Ficin, *El Libro dell'Amore*, édition préparée par Sandra Niccoli, Ed. L. S. Olschki, 1987.

- P. O. Kristeller, *Marsilio Ficino and his work after five hundred years*, Ed. L. S. Olschki, "Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento", Quaderni di *Rinascimento* VII, 1987.

- P.O. Kristeller, *Huit philosophes de la Renaissance italienne*, Ed. Droz, Genève, 1975.
- P. O. Kristeller, *Il Pensiero Filosofico di Marsilio Ficino*, Ed. Le Lettere, 1988.
- Eugenio Garin, *L'Homme de la Renaissance*, Ed. du Seuil, Collection "L'Univers Historique", Paris, 1990.
- *Lettere I, Epistolarum familiarum, Liber I*, par Sebastiano Gentile, Ed. Leo Olschki, Florence, 1990.
- A. M. Ghisalberti (sous la direction de), *Dizionario Biografico degli Italiani*, Rome, Istituto dell' enciclopedia italiana, depuis 1960 (40 Vol. jusqu'à "D")
- M. E. Cosenza, *Biographical Dictionary of Humanism and Classical scholarship*, 5 vols., Boston, 1962.
- *Bible de Jérusalem*
- S. Weil et L. Rameau, *Trésors et expressions de la langue française*, Ed. Belin, 1983.
- Pierre Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie*, Ed. PUF, 1959.

Articles consultés

- P. O. Kristeller, "Florentine Platonism and its relations with humanism and scholasticism", *Church History*, 1939, pp.201-211.
- P. O. Kristeller, "The theory of immortality of the soul", *Journal of the History of Ideas*, 1940, pp.299-319.
- Etienne Gilson, "Marsile Ficino et la Contra Gentiles", *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen-âge*, 1957, pp.101-113.
- P. O. Kristeller, "Erasmus from an Italian Perspective", *Renaissance Quarterly*, 1970, pp.1-14.
- J. B. Allen, "Ficino's lecture on the Good", *Renaissance Quarterly*, 1977, pp. 161-170.
- P. O. Kristeller, "Between the Italian Renaissance and the French enlightenment : Gabriel Naudé as an editor", *Renaissance Quarterly*, 1979, pp. 41-72.
- J. B. Allen, "Reviews", *Renaissance Quarterly*, 1979, pp.581-584.
- P. O. Kristeller, "Marsilio Ficino as a man of letters and the glosses attributed to him in the Caetani codex of Dante", *Renaissance Quarterly*, 1983, pp. 1-44.
- J. Gentile, "In Margine alle Epistole", *Rinascimento*, no 23, 1983, Firenze, pp.33-77.
- Brian P. Copenhaver, "Scholastic philosophy and Renaissance magic in the "De Vita" of Marsilio Ficino", *Renaissance Quarterly*, 1984, pp.523-554.
- J. B. Allen, "Marsilio Ficino on Plato, the Neoplatonists and the Christian doctrine of Trinity", *Renaissance Quarterly*, 1984, pp. 555-585.
- P. Vitti, "Un convegno di Studio su Marsilio Ficino e il ritorno di Platone", *Rivista di Storia della Filosofia*, 1985, vol. 40, pp.353-359.
- Alain Michel, "La mythologie et ses interprétations de l'antiquité à la renaissance : le "De Laboribus Herculis " de Salutati", *Les mythes poétiques au temps de la*

Renaissance, pp. 9-21, Ed. J. Touzot, 1985.

- Arthur Field, "Cristoforo Landino's first lectures on Dante", *Renaissance Quarterly*, 1986, pp. 16-48.

- P. Verdier, "Y a-t-il des images réminiscentes des mythes de Platon sur la résurrection dans le Jugement Dernier de Michel Ange?", *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1987, pp. 181-196.

- M. Watanabe, "Martin Luther's Relations with Italian Humanists", *Luther Jahrbuch*, 1987, vol.54, pp.23-47.

- P. Galand-Hallyn, "L' "Elocutio" chez Marsile Ficin", *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, no2, 1989, pp. 152-164.

Table des Matières

I Introduction générale et commentaire.....pp.1-34

A - Quelques mots sur Marsile Ficinpp.1-5

- Sa vie jusqu'à sa conversion.....pp.2-4
- Ses sources.....p. 4
- Son portrait.....pp. 4-5

B - Introduction aux lettrespp.6-9

- Le style de Marsile Ficin.....pp. 6-7
- Trois genres de lettres.....pp. 8-9

C - Marsile Ficin, les principaux thèmes abordés dans sa correspondance.....pp.10-34

- I - L'idéal humaniste.....pp. 10-12
- II - La conception du mondepp.12-13
- III -L'âme.....pp. 14-17
- IV - L'amour et l'amitié.....pp. 17-20
- V - La perte du temps, la mort.....pp.20-22
- VI - La création poétique.....pp.22-25
- VII - Marsile Ficin et la postérité.....p. 25-26
- VIII -Les titres des lettres.....pp.27-34

II Les lettres.....pp.1-120

III Bibliographie.....pp.1-12

- Documents extraits du *Supplementum Ficinianum* de P. O. Kristeller, Ed. Olschki, Florence, 1975: lettre de Peregrino degli Agli à Marsile Ficin (voir lettre 6), lettres d'Ange Politien à Marsile Ficin, poème de Naldo Naldi à Marsile Ficin.
- Manuscrits de Marsile Ficin dont ceux du premier volume de lettres et éditions du premier volume des lettres.
- Ouvrages généraux sur les lettres de Marsile Ficin et éditions
- Ouvrages généraux consultés
- Articles consultés

IV Table des Matières.....p.13